LES MARGUERITES DE LA MARGUERITE DES PRINCESSES

TOME III



PARIS
Cabinet du Bibliophile
M DCCC LXXIII

LES MARGUERITES

DE LA MARGUERITE

DES PRINCESSES

CABINET DU BIBLIOPHILE

Nº XVI

TOME TROISIÈME

LE TRIOMPHE DE L'AGNEAU

COMPLAINTE POUR UN PRISONNIER — CHANSONS SPIRITUELLES

HISTOIRE DES SATYRES ET DES NYMPHES DE DIANE

EPISTRES

TIRAGE.

400	exemplaires	sur papier vergé (nos 33 à 432).
15	»	sur papier de Chine (nos 3 à 17).
15	»	sur papier Whatman (nos 18 à 32).
2	»	sur parchemin (nos 1 à 2).

432 exemplaires numérotés.

Il a été fait en outre un tirage sur grand papier, ainsi composé :

120	exemplaires	sur papier vergé (nos 31 à 150).
15	»	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (nos 16 à 30).

150 exemplaires numérotés.

LES MARGUERITES

DE

LA MARGUERITE

DES PRINCESSES

TEXTE DE L'ÉDITION DE 1547

Publié avec Introduction, Notes et Glossaire

PAR

FÉLIX FRANK

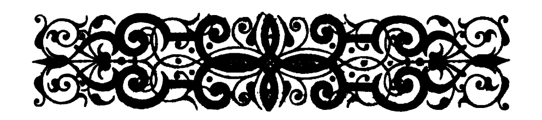
ET ACCOMPAGNÉ DE LA REPRODUCTION
DES GRAVURES SUR BOIS DE L'ORIGINAL ET D'UN PORTRAIT
DE MARGUERITE DE NAVARRE



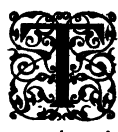
PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
RUE SAINT-HONORÉ, 338

—

M DCCC LXXIII



LE TRIOMPHE
DE L'AGNEAU



Tous les Eslus et Souldars du Vainqueur,
Tous vrays servants, qui n'avez en vain cœur,
Aux durs assaults de la cruelle guerre
Que faict Sathan contre CHRIST *sur la terre ;*
Tous les Signez et Bourgeois de Zion,
Vrays heritiers, enfans d'adoption,
Assemblez vous pour chanter la victoire
Du seul Agneau, tout revestu de gloire.
Assistez luy dedens son capitole,
Tous bien ornez de la celeste estolle.
Sans vous ne peult se parfaire la feste :
Le membre doit aller où est la teste.
Loups ravissans, en vitupere et honte
Retirez vous, vous n'estes pas du compte,

N'approchez point du celeste troupeau :
Dieu ne prend pas la personne à la peau.
Retirez vous, l'Agneau le vous commande,
Raison ne veult que soyez de sa bande.
Mais vous chacun, victorieux gensdarmes,
Qui tous avez enduré les alarmes
Des fiers Geants en cruauté confitz,
Sans estre en Foy d'un seul poinct desconfitz,
Apprestez vous, les palmes en la dextre,
Car il convient d'aller après le maistre.
Je veux icy tes triomphes chanter,
Verbe divin; vien donc me presenter
Les doux accords de la musique haulte,
Pour non avoir en mon chant quelque faulte.
Je veux, Seigneur, exerciter ma plume
A tes grans loz, si ton esprit m'allume.
Allume donc par ta splendeur illustre
Mon bas penser, et me fais voir le lustre
De celle noble et auguste couronne
Qui ton saint chef richement environne.
Or, me fiant, Seigneur, de ta largesse,
Et que seras ma conduite et addresse,
Commenceray dire l'occasion
Pourquoy tu prins de nous compassion.
Trois principaux et mortelz ennemis
Avoyent Adam en grand servage mis :
L'un, de la Loy le rigoreux abbort;

L'autre, Peché; et le tiers est la Mort.
La Loy jadis triomphoit par droiture;
Peché, à tort; mais pour sa couverture
Dessoubz la Loy trouva l'occasion
Mettre la Mort en sa possession.
Qu'il soit ainsi, Moïse expres a dit
Qu'après qu'Adam eust entendu l'edict
Du Createur, Sathan print fondement
D'assubjettir la Chair couvertement,
Le soubmettant à la rude gabelle
De l'exacteur et de la Mort cruelle.
La Loy expres à l'homme commandoit,
Mais par la Chair trop foible se sentoit.
Ainsi penant, sans povoir satisfaire,
Laissoit Peché à sa volonté faire,
Dont à la Mort feit ouverture et porte :
Ainsi regna et si feut la plus forte.
Voyans ces trois leur empire et povoir,
Et se sentant telle puissance avoir,
Avoyent un jour leur triomphe mis sus,
Sur un hault roc, dont cy bas sont yssus
Les grans decrets de celle redoutable
Force de Dieu qui toute force acable.
Près des deserts où gist la terre morte,
Sans que nul fruit elle nourrisse ou porte,
Et que jamais à ce ne fust induite,
Où tout est sec comme cendre recuite,

Où rien ne croit (ainsi disent nos peres)
Fors des dragons, et aspics, et viperes,
Un mont est mis, en langage Hebraïque
Nommé Sina, Agar en Arabique,
De haults rochers eslevé jusqu'aux cieux,
Tant qu'on ne peult si hault lever les yeux.
Sa teste chauve, aspre, sterile et nue
Semble en haûteur vouloir vaincre la nue;
Hideux, pierreux et presque inaccessible,
Prodigieux et à voir sy terrible
Que peu de gens en povoyent approcher,
Et sans horreur de trop près y toucher
Pour le passer, car de peur tressaillir
Faisoit les cœurs, voire bien defaillir.
Là print la Loy pour convenable place
Lieu, pour monstrer sa rigoreuse face.
Un siege donc au mylieu feut posé,
Riche et luisant, en tel art composé
Qu'à l'environ un grand feu s'espandoit,
Qui largement ses flambes estendoit
Tant qu'il sembloit que le mont en ardist,
Voire le ciel : proprement on eust dit
Qu'en peu de temps le roc deviendroit cendre,
Et qu'on verroit de l'ardeur le ciel fendre.
Cela sembloit une puissance esmue
De grand courroux et de fureur repue;
De là fumoit une espesseur sy trouble,

A ceux d'en bas faisant la crainte double,
Que tout estoit circonfus et noircy,
Meslé, troublé, tenebreux, obscurcy.
Plus haulte estoit une obscure nuée,
Qui rendoit fort la region muée,
Non autrement qu'à un plein jour d'esté
L'on voit souvent le tonnerre apresté,
Non autrement qu'une tresnoire tache
Contre le Ciel, que le Soleil nous cache;
Cela sembloit estre un ventre pesant
Prest d'enfanter, et monstre nous faisant
Des Jugementz de la divine main,
Voulans soudain perdre le genre humain.
Là ne feut veu ce bel arc asuré,
Luisant, pourpré, parfait et mesuré
Du Souverain, qui pour un tesmoignage
De grace et paix donné feut comme un gage,
Qui feut jadis par divine ordonnance
Du grand Noë donné par alliance.
Souvent aussi et à l'œil l'on peult voir
Que de s'enfler la nue fait devoir
Pour en après la Terre alimenter
De son humeur et les fruitz augmenter.
Mais ceste cy n'estoit de telle sorte,
Ains comme un temps qui tous maux nous apporte.
De là bruyoient, esclattoient, tempestoient
Tonnerre et voix, et parmy se mettoient

Force flambeaux luysans comme l'esclaire,
Tant que la nue en faisoit la nuict claire.
Au beau mylieu de ce divers prodige,
Assise estoit la Loy, qui tous oblige,
Monstrant l'escrit par plusieurs ans secret,
Dit de peché chyrographe et decret,
Portant, disant, requerant franchement
La mort de tous, si la lettre ne ment.
Ho, quel decret à l'homme tant contraire!
Quel obligé! Qui le pourra deffaire?
O quel arrest! quelle dure sentence!
Quel jugement, si de près on y pense!
Il dit ainsi : Misericorde ouverte
Estre ne doit, ne grace descouverte
A ceux qui ont le peché par naissance,
O bienheureux qui en aura dispense!
Son vestement de sang tout coloré,
Le bort par tout tresrichement doré,
Puis par dessus escrit comme il s'ensuit:
L'homme est maudit, qui franchement ne suyt
Tous les sermons de la divine lettre,
Et qui voudra un seul poinct en omettre.
Oultre, le Roy de la ronde machine,
Auquel le Ciel et la Terre s'encline,
Qui fait par tout sa force dominer,
Son nom valoir, sa dextre fulminer,
Ceint de justice et de zele vestu,

Auprès duquel tout ne poise un festu,
Pour acomplir et faire ce mystere,
Assista lors en face moult sevre,
Acompaigné de mille millions
De ses servans, tous plus fors que Lions.
Adam, voyant tel spectacle, trembloit;
Mais d'abondant sa crainte luy doubloit,
Sans qu'un seul nom en ce lieu apperceust
En qui faveur ou grace fonder sceust.
Toi, Israël, considere les tiltres
Qu'avoit ton Dieu quand il tint ses chapitres.
Je suis (dit il) jaloux et courageux,
Le Dieu gardant le forfait outrageux,
De Pere en Filz; voire en telle memoire
Qu'aux Filz des Filz fais mon courroux notoire.
Je suis ton Dieu, qui cerche et examine
Tous tes pechés, et qui mande Famine,
La Guerre et Mort pour bien tost me venger
De toy, soudain que viendras au danger.
Il ne dit pas : Je vueil estre ton Pere,
Pour te jetter dehors du vitupere
De tous pechés et pour tes maux tollir,
Pour effacer ta faute et abolir.
Donc tellement ton Seigneur redoutois
En telz effrois, que quand tu escoutois
Sa voix tonner, tu priois en grand crainte
Qu'à toy parler sa majesté tressainte

Pas ne voulust, ains qu'à ton conducteur
Baillast la Loy, dont seroit instructeur :
Lequel aussi eust souffert à grand peine
Un seul rayon de sa splendeur et veine,
Si n'eust esté quelque celeste umbrage
Où il congnut du Filz de Dieu l'Image.
O povre Adam, quand tu vis telle monstre,
Ton cœur fondoit comme la cire contre
Un ardent feu : j'en parle comme expert.
Et tout ainsi que l'eaue qui se perd,
Comme la fleur ou le fein que l'on taille,
Tout abbatu defailloit comme paille.
O povre Adam, qui t'a abbastardy
De ton facteur? Que n'es tu tant hardy
De t'approcher? Qui te fait tant sauvage,
Tant estranger, que tu fuys le langage
De ton facteur? Quel grand remordz te poingt?
D'ou vient cela que d'acces tu n'as point?
Qu'as tu senty qui te fait tant fuyr?
Helas! tu sents ton peché trop puyr.
En ce jardin quand par ton fol mespris
Tu euz perdu de tes vertus le prix,
Tu feuz tant loing de confesser ton cas
Que, sans faveur de droit ou d'advocats,
Tu osas bien par ta charnelle ruse
Imaginer sur ta compaigne excuse.
Lors du sentois de ton mal quelque indice,

Sans bien peser la force de ton vice;
Et nonobstant que peché fust commis
Par toy, des lors que vouloir y fust mis
De transgresser, et que postérité
Depuis ce temps l'a par toi herité,
Tu n'en avois sans la Loy congnoissance;
Mais par la Loy il revint en naissance.
Comme un charbon en la cendre couvert
Dort en son feu; mais s'il est descouvert,
Luy appliquant sa droite nourriture,
Incontinent il monstre sa nature:
Ainsi Peché devant la Loy gisoit
Tout comme mort, et point ne l'advisoit
Ce povre Adam; mais quand elle survint,
Le Peché hors de ses tenebres vint,
Et triompha tellement par sur l'homme
Qu'apres l'avoir despouillé tout en somme,
Il le feit serf de sa malignité.
Serf, je dis serf: voire sa dignité
Tant abbaissa qu'en lieu de la franchise
De son estat, de sa noblesse exquise,
Feut condamné à telle servitude,
Où à tout mal appliquoit son estude.
Ce Pharaon (ainsi bien se peult dire),
Plein de fureur, de tyrannie et de ire,
Ne permet point à Israël le lieu
Pour honnorer ne reverer son Dieu:

Ce dur tyrant, pour sa gloire illustrer,
Pour mieux povoir nostre repoz frustrer,
Suyvit la Loy de bien près, pas à pas,
L'accusateur son fait n'oublia pas,
Son maintien feut sy hideux et enorme
Qu'on ne vit onc un monstre sy difforme;
Ses yeux estoient en la teste enfoncez,
Comme charbons en un fourneau mussez.
De son gosier une puante haleine
Sortait ainsi que d'une fosse pleine;
Sa langue aussi fiel de Dragon jettoit,
Et les poisons des Hidres hors mettoit;
Ses doigtz estoient d'ordure tous souillez
Et d'humain sang abondamment mouillez.
Noise, debat, blaspheme, occision,
Tourment, ennuy, courroux, detraction,
Gueulle, fureur et telle autre mesgnie
Lui font la court et tiennent compagnie.
Lequel pour mieux ses libelles instruire
Contre la Chair, et pour plus tost induire
L'ire d'enhault à son arc puissant tendre,
Tressoingneux feut ses enseignes estendre,
Et desploya l'histoire lamentable,
Comment Sathan feit reputer pour fable
Du trespuissant la celeste Parole,
Et son edict rompre comme frivole.
Là feut le bois que l'on dit de Science,

Là feut pourtrait remordz de conscience,
Là feut congnu qu'Adam pensoit bien estre
Ainsi que Dieu, son Seigneur et son maistre,
S'il delaissoit la verité divine,
Ailleurs cerchant science adulterine.
Aussi par là clerement l'on voyoit
Le grand abuz en quoy se fourvoyoit
L'homme charnel avant qu'il sentist rien
Sinon d'embas tenebreux, terrien;
Là feut congnu que Peché par nature
Habite en nous et prend sa geniture;
Là feut aussi l'ignorance accusée,
Que plusieurs folz veulent estre excusée.
Quand d'un forfait l'accusé tasche et quiert
Soy descharger, et son droit il requiert,
Cerchera il pour advocat propice
Celuy qui est de l'accusant complice?
Celuy qui veult son bon droit alleguer,
Quand il le vient du fait interroguer,
Produira il pour tutelle et confort
Celuy par qui son malheur est plus fort?
Ce seroit bien (comme on dit en commun)
D'un sac mouillé se couvrir, et (comme un
Urie feut deceu par ignorance)
Porter sa mort soubz tiltre d'asseurance.
Or fait ainsi tout homme qui propose
Sur l'ignorer excuse, et y repose,

Car l'ignorance argue negligence,
Voire mespris de divine science.
Elle nourrist soubs ses voiles ombreux,
En ses secretz et palus tenebreux,
Monstres divers, terribles et enormes,
Monstres qui sont de tous forfaitz difformes.
C'est en effect cette feconde mere
De noz pechés, et la maratre amere
Qui, par abuz de fornication,
Enfante en nous prevarication.
Et d'abondant l'Escriture nous dit
Que l'ignorant, sans aucun contredit,
En fin sera par bon droit ignoré;
Et que celuy qui n'est tant honoré
Jusqu'à sçavoir de la Loy la doctrine,
Si sans la Loy à transgresser s'encline,
Aussi par droit perira sans icelle :
Raison en Dieu comme en nous n'est pas telle.
L'homme brutal en autre abuz se fonde,
En quoy la Chair en son sens trop abonde:
C'est que pour vray il afferme et maintient,
Et constamment contre equité soustient :
Ce qui ne gist en nostre franc arbitre
De vice ou mal ne doit avoir le tiltre.
Ainsi conclud cest ignorant cerveau,
Homme de nom, mais de sens un droit veau,
Que l'on fait tort à son estat parfait

Vouloir punir de nature le fait.
Dire l'on peult par un semblable cas,
Que si l'on voit pulluler un grand tas
D'aspres buissons au mylieu d'un verger,
Et qui decroit le gaing du mesnager,
Qu'estre ne doit arraché ne taillé,
Puis que tout tel Nature l'a baillé :
L'on doit laisser manger l'Agneau des Loups,
Puis que tel est le naturel de tous.
Mais tel erreur a prins son origine
D'un fol amour et fondé sa racine,
Car ceste chair en son courbe penser
Se veult flatter, et comme dispenser
Du stable et fort et veritable escrit.
Et comme l'Ours tant leiche sa facture
Qu'il la transforme en sa vile nature,
Ainsi la Chair tellement s'acoquine
A se complaire et priser sa doctrine,
Que bien souvent elle offense et irrite
Son Dieu, pensant y avoir grand merite.
Or il convient toute bouche estre close,
Et qu'un seul mot repliquer elle n'ose,
Contre le vray de la puissante voix
Qui dit et fait par tout à une fois;
Puis qu'elle met Concupiscence aux rengs
De noz pechés, que tenons des parents;
Puis qu'elle dit que la rebellion

De ceste Chair n'a jamais union
Aux loix de Dieu, mais tousjours y resiste,
Et que sans fin de mal en mal persiste ;
Plus on ne peult telle peste excuser,
Plus on ne doit tellement s'abuser,
Oser penser que cela est inique,
Qui contre Dieu directement s'applique.
Un poinct vuydé, de prescrire innocence
Sur l'ignorer ou sur Concupiscence,
C'est abuser, quelque Raison que glose
Le sage humain, car trop clere est la chose.
Après Peché, la Mort espoventable
D'un noir enfer, horrible, redoutable,
D'un gouffre ouvert de soulphre tout bruslant,
Troublé d'horreur et de fureur bouillant,
Sailloit, courant de tyrannique sorte,
D'un dur regard et de ride distorte,
Voulant tirer en ses paluz et lacs
Le povre Adam et prendre dens ses laz ;
Voulant chacun serrer en ses prisons,
Et là sans fin brusler comme tisons.
Elle tenoit en sa dextre meurtriere
Un plein vaisseau de mortelle matiere,
Plein jusqu'aux bordz de maledictions,
De jugemens et d'execrations.
Or estoit tel le desir et l'attente
De ceste Mort hideuse et pestilente :

Respandre en nous ses pestes et poisons,
Puis nous jetter meurtris en ses maisons.
Car où touchoit telle indignation,
Fust au Juïf ou autre nation,
Fust bas ou hault, fust par terre ou par mer,
Incontinent excitoit un amer
Et gref tourment, environné d'ennuis,
L'homme tirant aux eternelles nuicts.
Toy, povre Adam, regarde la sequelle
De ton forfait et la dure tutelle
En quoy tu es captif, serf et recluz,
Banny de toy et de tous biens forcluz;
Banny de toy, la chose est trop aperte,
Puis que n'as sceu te sauver de ta perte,
Puis que dens toy tu n'as sceu habiter,
Mais en ton lieu as permis demourer
Ton ennemy, qui t'a tousjours conduit
A son vouloir et soubz sa main reduit.
Pense de pres à ces trois exacteurs,
Qui contre toy se sont tous faitz acteurs,
Avant qu'avoir les fondemens posé
Du firmament, et les Cieux disposé;
Avant qu'avoir l'ouvrage compassé
De son vaisseau, et dedens amassé
L'ordre complet de ce noble chef d'œuvre,
Et que leans le Soleil feist son œuvre,
Qu'il retiendroit de l'estat des humains

Un nombre dit, et l'auroit en ses mains;
L'autre lairroit en son malheur perir
Tresjustement et l'enfer acquerir;
Le tout tousjours à sa gloire sortant
Tant d'un costé que de l'autre; pourtant
Qu'en ses Esluz, qu'on dit vaisseaux de gloire,
Misericorde est patente et notoire.
Aux delaissez se monstre clerement
Le vray escrit de son saint jugement.
Et nonobstant que le sçavoir trop bas,
De l'œil terrien n'entende pas ce cas,
Si convient il faire place à l'escrit
Du Trespuissant, quoy qu'en die Antechrist;
Et sans vouloir folement entreprendre
Sur le Seigneur et cercher de comprendre
Les grans secrets et jugements profondz.
Quand on ne peult penetrer jusqu'au fondz,
Dire l'on doit : Souveraine hauteur,
O grand thresor de toy, celeste autheur!
Combien est grand l'inscrutable sçavoir
De ton juger? Combien riche est l'avoir
De ton hault sens, qui dire le sçaura,
Ou de reigler ton vouloir taschera?
Or a il donc predestiné les siens,
Pour leur donner à jouyr de ses biens,
De quoy il a tant espandu sur eux,
Et de ses dons divins et plantureux,

Qu'estans à luy pour partage preveuz,
De luy tandis heritiers se sont veuz.
Pourtant les a en tel ordre choisis
Qu'en eux ses biens n'ont point esté oysifs.
Et d'abondant, par vocation sainte
Les a tirez sans rigueur ne contrainte,
Mais d'un attrait doucement violent,
Comme un amour qui serre le voulant.
Pour eux jadis la promesse feut mise
Du benoit fruit de la semence exquise,
Tant leur a fait le hault Sire d'honneur,
Tant il les a revestus de bon heur.
Puis, non content d'avoir tant de biens fait
A ses Esluz pour faire un corps parfait,
A decreté les vestir de justice.
(Je dis de Foy, car s'en est la nourrice.)
Consequemment, c'est son intention
De leur donner pleine possession
De sa splendeur et celeste richesse,
Là où seront à contempler sans cesse
Sa face clere et son auguste chef.
Ce n'est pas tout; mais seront derechef
Tous en effect à l'image conformes
De ton cher Filz, et changeront leurs formes.
Or a voulu, ce hault Seigneur des Cieux,
Par tel amour en eux ficher les yeux,
Que pour l'arrest de son dire acomplir,

Et pour iceux de ses vertus remplir,
Pour mettre fin à sa volonté stable,
Son propre Verbe immortel, immuable,
A delegué pour icy bas venir,
Voulant par luy ses promesses tenir.
Voulant qu'après qu'il seroit descendu,
Que son saint nom fust par tout estendu,
Et que des siens il assemblast l'Eglise,
Qui luy seroit famille bien acquise ;
Voulant aussi que l'eternel propos
Du grand Sabbat et celeste repos
Fust conservé par un saint testament,
Entrevenant le suffisant payment
D'un offre saint et sacrifice unique,
Aussi voulut que le faix tyrannique,
Le vieil decret de la Loy trop austere
Fust mort en luy et tout son ministere ;
Et du surplus, que tous les ennemys
De ses aymez fussent vaincuz et mis
Hors du povoir qu'ilz avoient obtenu
Sur eux avant qu'il feust cy bas venu.
Ce Verbe donc tousjours victorieux,
Fort, trespuissant, permanent, glorieux,
Par qui le Ciel en toute sa grandeur
Print ornement, et figure, et rondeur,
Vestu de chair, au combat s'appresta,
Et contre ce franchement s'arresta

Qui donnoit plus au povre homme d'assault.
Et pour bien tost faire prendre le sault
A ceste Mort, des enfers la portiere
Et des humains la cruelle meurtriere,
Voulut musser dessoubz infirmité
Le grand povoir de sa divinité;
Et d'autant plus qu'estre vaincu sembloit,
Tant plus soubz luy son ennemy trembloit.
Que dira l'on de ce Verbe tant fort?
Lors qu'il sembloit qu'arrivé fust au fort
De son declin, et qu'à la mort soubmis,
Il eust le pied ja en la fosse mis;
Lors qu'il sembloit plus flestry qu'un Lepreux,
Tant s'en failloit qu'il feust tenu des Preux,
Lors vaillamment de la Mort et d'Enfer
L'homme tiroit, et de verges de fer
Son ennemy du sien regne chassé
Ainsi brisoit comme un vieil pot cassé.
Pourtant tresbien ce Verbe est comparé
Au grain de bled, lequel au champ aré
Porter ne peult aucun fruit ne proufit,
S'il n'est avant du tout mort et confit.
Semblablement la menue moustarde
Sa grand vigueur dedens soy contregarde
Autant de temps qu'il est en son entier ;
Mais quand il est pilé dens le mortier,
Incontinent à grand largesse sort

Son naturel tant violent et fort.
Or est venu ce beau Filz de Jessé
Où le combat estoit mis et dressé,
Portant un cœur virile et magnanime,
Une vertu qui son desir anime.
Or est venu soubz un infirme corps
Ce Trespuissant combatre les Trois Forts,
Lesquelz cerchans à le rendre estonné,
L'ont d'un accord de près environné.
Mais assaillans ont esté assaillis,
Et se sont veuz vaincus et defaillis.
La Mort son traict a jetté tout acoup,
Mais en frappant s'est prinse de son coup :
En pensant bien obtenir l'avantage,
Elle a perdu la force et le courage.
Car le Vainqueur en ce fervent desir,
Pour vaincre mieux, s'est bien laissé saisir ;
Mais en mourant la force a recouverte,
Tant que la Mort a sa peine soufferte.
Or es tu, Mort, par tes armures morte ;
Or n'es tu plus maintenant la plus forte.
Dy maintenant : qu'est ton bras devenu ?
Ton grand povoir ? que t'est il advenu ?
Où est le bruit de ta fiere victoire ?
Ton aiguillon, ta puissance et ta gloire ?
Seigneur, Seigneur, par ta force et prouesse,
As acomply et tenu la promesse

Qui feut jadis en style prophetique,
Soubz telle forme escrite et autentique :
O Mort, ta mort je seray quand ton mors
Mettras sur moy pour me compter des morts.
Toy, Cœur humain, au nom de ton aymant,
Grave dens toy comme en dur diamant
Comment la Mort par la Mort est ferue,
Et que par Christ la vie t'est rendue.
Par Christ mourant la sentence est esteinte
De dure Loy, et la playe restreinte
Du viel Peché; le tribut est cessé
Du grand tyrant, et son regne abbaissé.
Fille Zion, chante la parabole,
Chante treshault le sonnet et le rolle,
Comment se fait que le joug tant penible
De l'exacteur et le servage horrible
Soit tout soudain comme mort expiré.
Benis celuy qui t'en a retiré;
Beneis l'Agneau par qui tes ferremens,
Tes durs liens, tes emprisonnemens,
Sont tous brisez. Zion, libere et franche,
Esjouys toy, porte la noble branche,
Le beau rameau de la palme honorée,
Donnant à Christ louenge decorée.
Ayant ainsi tout d'un coup renversé
Noz ennemis, et tout oultre percé,
Ce grand Vainqueur d'un parler elegant

A raisonné, devant tout allegant
De son conseil la Parole eternelle,
Et d'un legat la maniere nouvelle.
Premierement à la Mort s'addressa,
Puis tel propos envers elle dressa.
« *Mort, des humains la peste capitale,*
Qui as voulu par une reigle egale
Tous les mortelz profonder aux paluz
Des noirs enfers, contre toy sont concludz
Nouveaux decretz, tant qu'iceux trespasser
Tu ne pourras : par là te fault passer.
Or entens donc le point que te commande :
Entens le mot que mon Pere te mande :
Quand tu viendras appeller mes Esluz,
Qui sont en moy tous escritz et reluz,
Pour leur monstrer et presenter ta face,
Je te defens que n'uses de menace.
Quand tu viendras à eux te presenter,
Ne les viens point de desespoir tenter;
Ne leur fais pas lamentable ouverture,
Pour presumer leur malheur ou torture.
Je te defens par edict autentique
Que de l'Enfer une seule replique,
Un seul soucy, penser ou souvenir,
Scrupule ou peur ne leur face venir :
Pas ne convient qu'ilz soient de ce paoureux,
Car d'Enfer point reservé n'a pour eux.

A mes Esluz ne bailleras la geine,
Ne les tourmens, ne la severe peine,
Comme ont tous ceux qui decedent sans Foy;
Car leur salut et seurté prens sur moy.
Plus ne viendras pour leur mettre en avant
L'ire de Dieu, comme as fait paravant;
Plus ne viendras de dueil noire et blesmie,
Mais leur seras une courtoyse amye,
L'acces, l'apport, la douce messagere
De mes amours; et comme ma portiere
Leur ouvriras benignement mon huys,
Disant : Voicy la fin de vos ennuys.
Venez Esluz (leur diras), sans esmoy,
Venez soudain, acourez tous à moy.
Tu porteras un geste sy joyeux
Qu'ilz seront tous de te voir envieux;
Et leur seras tant gracieuse et belle
Qu'en te voyant, sans frayeur ne querelle,
D'un franc desir cercheront t'embrasser,
A fin qu'en toy se puissent delasser.
Tu essuyras les larmes de leurs yeux,
Et leur diras qu'onques ne furent mieux.
Bref, toy qui feuz leur malediction,
Seras muée en benediction.
Et quand auras assez servy de port
A mes amis (sans te faire nul tort),
Mort, tu mourras d'une mort eternelle,

Tant que de toy ne sera plus nouvelle. »
Apres ces ditz, au Peché se tourna,
Et puis ainsi sa bouche d'or tonna :
« Monstre nourry en l'obscure sentine,
Au bas bourbier et puante latrine,
Yssu du fondz du confusible gouffre,
Noir, tenebreux, plus puant que n'est soulphre,
Produit et né des monstres serpentins,
Puis allaité des pestilens tetins
Du viel Dragon, vigilant, tortueux ;
Entrer tu sceuz au lieu voluptueux,
Pour encharner en la povre nature
Du Serf Adam ta venimeuse ordure.
Tu l'as bien sceu, comme chancre rongeant,
Au Cœur toucher, jusqu'aux os le mangeant,
Tant que sa chair, sa force et volonté
Par toy decheut de sa nayve bonté :
Pensant en ce que parviendrois au but
D'avoir tousjours de ses œuvres tribut ;
Dont chair et sang des hommes aggravez
Furent par toy poluz et depravez.
« Or maintenant tu verras de combien
Plus grand que toy de ma grace est le bien :
Si ceste chair de ta peste redonde,
Infiniment ma grace plus abonde.
Si tu as fait le comble surmonter
De tes poisons, et jusqu'au Ciel monter,

J'ay Terre et Ciel de ma pitié remply,
Ayant le vueil de mon Pere acomply.
Pourtant seras comme rien reputé,
Sans estre plus aux Esluz imputé.
Comme un bien peu d'amertume et de fiel
Ne monte rien en un tonneau de miel,
Ainsi seras en l'abysme fondu
De ma douceur, et ton mal confondu.
Si le ruysseau contre la Mer n'est rien,
Trop moins tu es contre le povoir mien.
Par toy la Chair est rebelle et contraire,
Et veult selon Concupiscence faire :
Donc son Esprit desormais cessera,
Le vieil Adam plus maistre ne sera ;
Nous lui faisons un Sabbath à tousjours
Pour reposer et faire ses sejours ;
Mais en son lieu tandis besongnera
Le mien Esprit et pour lui soingnera.
Et ce pendant comme au lict de ta mort,
Dedens la Chair, où tu t'es mis à tort,
Par ma vertu enchainé, languiras,
Et, languissant, sans force vieilliras.
Un temps tu peux en la chair habiter
De mes Esluz; mais pour te limiter
Un terme dit, celle mort qu'engendras
Sera par qui definement prendras. »
Estant finy ce grave parlement,

Vint à la Loy proposer pleinement
Que nonobstant que mise fust d'enhault,
Sy failloit il qu'elle vinst en default.
« Loy, je congnois, lui dist il, que du style
Du Pere mien feut faite la postille
De ce qui est en ta lettre compris ;
Mais dessoubz toy leur couverture ont pris
Mort et Peché, sy que ne fut jamais
Des filz d'Adam, ne sera desormais
Homme vivant qui sceust par toy venir
A la Justice ou parfait devenir :
Dont suis venu pour ton faix abroger,
Car tu ne peux au vouloir deroger
Du Dieu de paix et d'eternelle grace.
Tu ne peux pas faire bannir la race
De ceux qui sont au grand heur appellez
Des Filz de Dieu, combien qu'ilz soient meslez,
Confitz, trempez au sang contagieux
Du vieil Adam : car le religieux
Signe de Dieu, aux vieux Peres donné,
Feut avant toy plusieurs ans ordonné.
Tu feuz jadis mise par testament,
Non pas ainsi que sans definement
Deusses durer, car l'imbecillité
Du veil Adam ainsi debilité
Monstroit assez que ton appointement
Ne donnoit pas au cœur contentement.

En promettant, tousjours tu as un Si ;
Mais le povoir de l'homme est sy transy,
Qu'à dire vray plustost sentir luy fais
Le sien peché, voire aggraver son faix,
Que luy donner quelque leger moyen
Pour le jetter dehors de son lien.
A cause donc qu'engendres tel servage,
Et que sur toy espoir l'humain courage
Prendre ne peult, à present je metz sus
Un testament eternel de là sus,
Qui s'estendra jusqu'aux derniers angletz
Des regions et peuples tous seuletz :
De l'Orient touchera jusqu'au terme
De l'Occident, Isles et terre ferme.
Tant que par tout sera congnu mon nom,
Par tout aura mon Testament renom,
Et quant et quant pour le parfaire stable,
Perpetuel et tousjours immuable,
Moy testateur par ma mort le conferme :
Jurant par moy Eternel, je l'afferme ;
Ainsi sera par mort et par serment
Fait stable et fort le Nouveau Testament.
Nouveau je dy, tout autre que le Vieux,
Qui fut donné à Moïse des cieux ;
Car iceluy par toy la Loy queroit
A mort l'humain, tantost qu'il pecheroit.
Ains ce nouveau Concordat que je metz

Est par lequel la coulpe je remetz,
Le consacrant en mon sang precieux :
Donc cesseras pour faire place à mieux,
Ce que je dy n'est posé sans raison,
Car est venu le temps et la saison
Que mon esprit franchement poulsera
Le cœur humain, et bien l'addressera,
Sans que besoing luy soit d'un pedagogue
Comme tu es, ou d'une synagogue. »
Après avoir tous ces propos finiz,
Aux Rachetez ses grans biens infiniz
Il declara mot à mot, par parcelle,
En leur disant : « Mon Espouse et ancelle,
Ma mieux aymée, ô ma treschere Espouse,
Voicy le temps qu'il fault que vous espouse ;
Voicy le temps, gratieuse Colombe,
Où tout florist, quand le froid hyver tombe ;
Voicy le temps que jouyray de vous,
Et vous de moy; tant qu'ensemble nous tous
Un corps ferons. O belle Sulamithe,
Escoutez moy, que ma Parole habite
En vostre ouyr; que mon esprit ressorte
Jusqu'au profond de vostre cœur; en sorte
Que d'un baiser nous n'ayons qu'une haleine.
Escoutez moy, car ma bouche est tant pleine
De doux parler! Escoutez que je suis :
Je suis celuy qui vostre bien poursuis,

Vostre salut, vostre justice et paix,
Qui vostre cœur de toute grace paist.
Je suis celuy qui vous viens reveler
Mon doux esprit, pour tout renouveler.
Si vous estiez le temps passé jadis
Estrange et loing de ce beau Paradis,
Par moy serez en ce saint lieu remise,
Car près de moy place vous est promise.
Si vous estiez souillée de l'ordure
Ou infectée en l'antique ladreure,
J'ay de mon sang un lavoir preparé,
Dens quoy sera vostre corps reparé.
Puis vous feray de mes biens telle part
Qu'ainsi que l'eau de sa source s'espart,
Ainsi seront eslargis mes thresors
Tresamplément sur vous et mes consorts.
Comme jadis du noble chef d'Aaron
Le riche unguent couloit à l'environ,
Si que le bord et la brave bordure,
La frange aussi et toute sa vesture,
Estoient trempez de la sainte liqueur :
Ainsi serez, ô le gré de mon cœur,
Ainsi serez de ma grace sy pleine,
Qu'en vous n'aura ouverture ne veine
Là où l'odeur de mon esprit n'abonde,
Et qui ne soit de mon sang nette et munde.
Ainsi prendrez de mes larges torrents

Grace pour grace; et quand viendra aux rengs
De confesser dont vient vostre innocence,
Justice et paix, en pure conscience
Lors vous direz que non par voz bienfaitz,
Par œuvre ou ditz, ne par biens qu'ayez faitz,
Mais que par moy vostre justice vient
De vive Foy, laquelle pas n'advient
Par volonté, par choix, ou par plaisir
De Chair ou sang; car, avant que loisir
Soit d'y penser, comme un don du Treshault
Elle descend à cil à qui n'en chault.
Ce bien vous vient seulement de mon gré;
Outre, n'y a eschelle ny degré
Pour parvenir au repoz eternel,
Nè pour avoir quelque bien paternel,
Fors par moy seul. Ainsi de moy tiendrez
Vostre salut. Et puis, quand vous viendrez
A bien peser l'Escriture et la Loy,
Vous congnoistrez qu'en nul autre qu'en moy
Jamais ne doit vostre espoir reposer.
Et s'il advient qu'on vueille supposer,
Bastir, jetter quelque autre fondement,
Soit hault ou bas, vous direz promptement
Que sur moy seul peult durer l'edifice
Du temple saint, et que d'autre artifice
Point ne voulez. En outre, je vous dis,
Espouse chere et noble, que tandis

Qu'icy serez en ce monde pervers,
Vos ennemys par supplices divers
Vous assaudront en telle cruauté,
Qu'ilz rougiront vostre teinct et beauté
De vostre sang coulant à grans ruisseaux,
Et forgeront tortures à monceaux,
Mille tourmens pour emplir leur courage
Et mettre à chef leur felonnie et rage.
Les uns feront en la flambe rostir,
Et par charbons de ce monde partir;
Prenans plaisir à dresser de telz jeux,
Et repaissans de telz actes leurs yeux.
Cordes, liens, chaisnes, seps et cousteaux,
Escorchement, desrompement, posteaux,
Roues, tourmens, Chevaux, Lions, Serpens,
La terre et l'eau, les flambes et les vents,
Rien n'y aura de ce que le Ciel cœuvre
Que tout ne soit contre vous mis en œuvre.
Bref, ilz feront mille petis enfers,
Où tant de maux seront par vous soufferts,
Jusques à tant qu'à moy ressemblerez,
Et qu'à ma chair semblable vous serez.
Mais rien pourtant ne doit vostre asseurance
Faire fléchir, car après telle outrance,
Bien tost viendrez en mon Palais royal,
Là où sçaurez combien je suis loyal.
Et quand auront les hommes bien maudit

Vous comme moy, et d'entr'eux interdit,
Forgeant des maux contre vous à milliers,
Heureuse vous et tous voz familiers,
Heureuse vous, car par la vostre croix
Vaincrez les bras des primats et des Roys,
Puis entrerez par elle en la cité
Où l'on ne sent aucune adversité. »
Après avoir ce parlement finy
Ce saint Sauveur, et tout bien diffiny,
Splendidement illustré de l'enseigne
De sa vertu, comme la Lettre enseigne,
Se prepara en estat solennel
Pour triompher d'un honneur eternel.
Le Ciel feut lors de liesse esjouy,
La terre aussi tantost qu'elle eut ouy
Qu'on mettoit sus un regne, qui seroit
De grace et paix, où l'Agneau regneroit;
L'Agneau, qui seul nous a sceu deseeller
Le livre cloz, et les ditz demesler
Des grans secrets et divins sacrements,
Qui n'estoient cheuz aux humains pensemens.
Ce doux Agneau, ce Redempteur, ce Roy,
Portoit au chef un diademe, en quoy
Estoient escritz trois tiltres singuliers
En lettres d'or, à luy particuliers.
Par l'un se dit Mediateur tresdoux,
Par le second, le Grand Prestre pour nous,

Au tiers se dit l'Advocat du commun,
Inconvincible, et propice à chacun.
Mediateur se nomme par droiture
Du Souverain et d'humaine nature,
Veu que luy seul feut mys au mylieu d'eux
Pour appointer et faire un entredeux,
A fin que tout ensemble r'accordast
La terre et ciel, par un vray Concordat.
Aussi pourtant que la Lettre contient
Promesse et Loy, pour vray il appartient
Au Trespuissant les promesses parfaire;
Mais l'homme doit l'escrit de la Loy faire.
Donc CHRIST, *voulant acomplir son office,*
Et declarer sa grace et benefice,
Bien se voulut pour la promesse offrir,
Et pour nous tous toute la Loy souffrir :
Ainsi mourant, il met son œuvre à fin.
Promesse et Loy feurent faites, à fin
Qu'il fust tout seul le grand Mediateur
Du genre humain et de son Createur.
C'est luy, c'est luy, qui dens son tendre corps
A mys d'accord les anciens discords :
Raison veult donc qu'à luy seul soit rendu
Ce tiltre et nom, cest honneur : entendu
Qu'il est moyen par qui le Pere et nous
Sommes uniz au commun bien de tous.
Outre, l'on peult en ce sacré chef lire

Comment il feut (à fin d'appaiser l'ire
Du Souverain) consacré pour grand Prestre,
Comme estant seul assez digne de l'estre,
Non pas ainsi qu'en l'ordre Levitique
Le Prestre estoit, selon l'escrit antique,
Ayant besoing l'offre par plusieurs fois
Reïterer, et d'entrailles et foys
Selon la Loy par serviles offices
Offrir les dons et legaux sacrifices :
Car pour certain ilz n'estoient suffisans
Pour nous sauver, ne parfaitz, ne duisans.
CHRIST *n'a pas donc la prestrise legale,*
Pourtant qu'en luy la dignité regale
Reluist et gist, à fin qu'en tout ressemble
Melchisedech, Prestre et Roy tout ensemble.
Roy, je le diz de paix et d'equité,
Et Prestre aussi, qui a l'homme acquité
Entrant un coup au benoist Santuaire
Par le sien sang, d'une offre volontaire,
Sacrifiant sa sainte Chair et munde,
Suffisamment pour sauver tout le monde.
Voire en son sang trop mieux parlant qu'Abel,
Mieux que Nabot contre sa Jesabel :
Car en mourant cryoit à haulte voix
Pardon pour ceux qui le misrent en croix.
Et n'a fallu qu'à plusieurs fois il fist
Telle offre à Dieu ; d'une fois il suffit.

Car autrement mourir luy conviendroit
Autant de fois qu'immoler se voudroit.
Pourtant il est l'Evesque bienheureux
De tous humains, puis qu'il a fait pour eux
De son saint corps la precieuse offerte,
Duquel l'odeur jusqu'aux Cieux s'est offerte.
O toy Seigneur, nostre Pontife et Prestre,
Beneiz nous tous de ta divine dextre.
Parlons present de l'epithete tiers,
Et que sachons les tiltres tous entiers
Du saint Agneau, à fin que pleinement
Le congnoissons autheur du sauvement.
C'est qu'il se dit Advocat bien disert
De toy chetif, et de tous biens desert.
Toy povre humain, ô si tu sçais combien
Ce nom promet d'asseurance et de bien,
Ton cœur sera plus stable qu'un Rocher,
Lequel jamais on ne peult desrocher.
Dire pourras: Viennent mes ennemis
Tous accouplez, par trouppes entremis
Encontre moy; vienne Mort, Glaive, Guerre,
Vienne Sathan et les siens me conquerre,
Rien ne pourra m'oster la Charité
De mon Seigneur, puis qu'à la verité
Le Filz de DIEU *se presente pour moy,*
Je n'ay pas peur, ne doutance, n'esmoy.
Pour bien parler et tenir ceste clause,

C'est l'Advocat qui jamais ne perd cause ;
De quoy ne doit le Lecteur s'esbahir :
Car la Raison qu'on ne peult envahir,
Le beau parler qu'on ne peult contredire,
Luisent en luy mieux qu'on ne pourroit dire.
C'est l'Advocat qui sans cesse requiert
La gloire aux siens, et, priant, leur acquiert :
Voire priant, mais non pas seulement
Comme on feroit quand on n'ha nullement
Accès en droit, car lors on solicite,
Sans que faveur de quelque droit on cite.
Mais oultre plus, pour nous il interpelle
Comme par droit, et sur cela appelle
Sa dure croix et satisfaction,
Son Testament ; tellement qu'action
Nulle ne peult remonstrer du contraire,
Quoy que la Loy ou Sathan puisse faire.
Voilà comment il rapporte à bon droit
En triomphant sur son chef bel et droit
Ces tiltres haults, excellens, heroïques,
Ces tressaints Noms Royaux et Deïfiques.
Pourtant tous ceux qui bien ce chef regardent,
D'un humble aspect diligemment se gardent
De blasphemer, ravissant cest honneur
Au seul Agneau, de grace seul donneur,
Pour en vestir creature qui soit.
Car ce voyant, tresbien on apperçoit

Que tel honneur n'a pas sy peu cousté
Pour le bailler d'un et d'autre cousté.
Mais congnoissant leur Sauveur pleinemènt
D'un zele vray, qui ne fault ny ne ment,
Ne peuvent voir souffrir ne supporter
Aultre que luy ces haults tiltres porter.
D'autres aussi l'on trouveroit assez
Assez (helas) autant qu'aux jours passez,
Ou peu s'en fault, qui ne voyent que parmy
Le voile espes, et non pas à demy,
Ce beau Soleil et visage amoureux,
Ce seul soulas des povres langoureux.
Ainsi comment quand Moïse revint
Du mònt Sina, sa face luy convint
A l'environ d'un voile tout couvrir,
Car autrement nul ne povoit ouvrir
Les yeux à plein, pour bien le contempler.
Aussi de ceux qui cuydent accoupler
Moïse et CHRIST *en mesme qualité,*
C'est à sçavoir qu'ilz font equalité
Du bien venant des œuvres de la Loy,
Au fruit sortant de Christ et de la Foy.
L'Agneau ne peult d'iceux estre congnu ;
Pourtant ilz ont volontiers soustenu
Ailleurs qu'en Christ ces tiltres estre mis ;
Ce mal provient pour ne s'estre soubmis
Du tout au vray de l'Escriture sainte,

Et pour l'avoir depravée par feinte.
Mais poursuyvons d'escrire le surplus
De nostre Agneau, sy verrons que tant plus
L'on vient avant à le considerer,
Tant plus se fait à chacun desirer
Son œil tant doux, son regard tant piteux,
Qu'onques ne feut homme sy despiteux,
Qu'en le voyant ne devienne adoucy.
Jamais Soleil en plein jour esclarcy,
Tant bel ne feut que sa face argentine :
Jamais ne feut l'estoille matutine
Tant clere à voir en sa riche estincelle;
Jamais Ruby qui luist et estincelle
Ne feut, qu'on sceust justement comparer
A ses deux yeux. Parlons d'equiparer
Le Lys des champs, ou la Rose vermeille,
A son beau teint : ce n'est chose pareille;
Ses blanches mains comme Diamans fins,
Qui sont trouvez aux estrangeres fins.
Bref, de beauté il est tout absolu,
Sans rien avoir de taché ne polu,
Beau par sur tous, tant desirable à voir,
Que plusieurs Saintz ont laissé leur avoir,
Ravis et prins de sa grande beauté,
Pour luy garder leur Foy et loyauté;
Son vestement de fin or labouré,
Par le dessus de pourpre coulouré,

Garny par tout de beaux Rubis luisans
Et de Sapphirs à son estat duisans.
L'or pour certain signifie sa gloire,
Le teint sanguin denote sa victoire,
Les beaux Rubis, riches, inestimables,
Monstrent assez les dons incomparables
De ses vertus haultes et heroïques,
A quoy jamais Anges ne Catholiques
N'ont arrivé : car chacun par mesure
En ont receu, fors luy, qui en mesure
Par son esprit jouxte sa volonté,
Comme en puisant du torrent de bonté
Pour disperser à suffisance aux siens,
Ainsi de luy nous tenons tous noz biens,
Car en luy sont tous les thresors encloz
Du treshault sens, de la gloire et du loz
De l'Eternel. Voilà de quels Sapphiz
Dieu a garny la robbe de son Filz.
Le tout estoit une riche brodure
En lettre d'or, portant telle escriture :
LE ROY DES ROYS, *le supreme Monarque.*
Voilà son nom, son enseigne, sa marque.
Ainsi l'Agneau, de gloire couronné,
Monta au lieu par son Pere ordonné,
Et luy servit, pour la pompe parfaire,
Soudainement la nue blanche et claire,
De sa splendeur tant richement parée,

Qu'estre povoit au Soleil comparée;
Tant que tous ceux qui en veirent le lustre,
Esmerveillez de ce cas tant illustre,
Disoyent entre eux, prins d'admiration:
« Qui est la gent, cité ou nation,
Qui tant a peu de bien faire et d'honneur,
Tant d'allegresse à ceux qui par bonheur
Sont retournez vainqueurs de leurs batailles?
Quelz chariots entaillez d'antiquailles,
D'or enrichiz et de Perles garniz,
De pur argent ou d'ivoire fourniz,
Estre pourroyent comparez en beauté
A la lueur et tant pure clarté
Et aux rayons de ceste blanche nue,
Qui devant nous des haults cieux est venue?
Tel chariot (disoyent ilz) convient bien
A ce vainqueur qui tant a fait de bien
A nous, d'avoir vaincu noz ennemis,
Et d'avoir Mort combattant à mort mis.
Vien (disoyent ilz), ô nue gratieuse,
Vien et reçois ceste chair tant heureuse,
Qui a la Mort ruiné par main forte
Et des tyrans les despouilles rapporte.
Reçois celuy qui a saisy le fort
Et butiné l'empire de la mort;
Reçois celuy qui des paluz umbreux
Et des prisons du regne tenebreux

A delivré par sa vertu immense
Tous ceux qui sont de sa race et semence.
O Filz d'Adam, chantez tous de liesse,
Par chants nouveaux celebrez la promesse
De vostre Roy; illustrez ses haults faits,
Puis que par luy tous libres estes faits :
Chantez sy hault que partout on vous oye,
Tant que les monts en tressaillent de joye,
Que les Forests de vostre bruit redondent,
Tant qu'après vous un mesme chant respondent.
Fonts et ruisseaux, et vous arbres fueilluz,
Jusques ici avez esté polluz,
Polluz des noms d'un nombre de faux Dieux,
A eux estans consacrez en maints lieux.
Mais maintenant n'aurez plus ceste honte,
Puis que l'Agneau en son hault throne monte.
Voicy le temps, ô Monde, que luyra
Le cler Soleil de Justice; et fuyra
Devant ses rays la nuictée d'erreur,
Et quant et quant les monstres pleins d'horreur
Dont a esté par Idoles souillée,
Et de tous biens la terre despouillée,
O vous les Cieux, nous avons apperceu
De ces bas lieux, et tous bien avons sceu
Visiblement, clerement et à l'œil,
Le noir habit, la tristesse et le dueil
Qu'avez porté et les piteuses larmes,

Qu'avez jetté quand les rudes alarmes
De dure mort l'Agneau pur enduroit,
Quand le Soleil de noir vestu pleuroit,
Voyant l'effort de celle mort enorme;
Nous vismes bien vostre maintien difforme,
Les clers flambeaux de voz palais esteints,
Et de noirceur voz vestements tous teints.
Lors de pleurer aviez occasion,
Mais maintenant que le Roy de Zion
Va triompher en vostre Royal estre,
Voire s'asseoir à la divine dextre,
Prenez de joye la luysante couleur;
Car vn Soleil d'autre prix et valeur
Que n'est celuy qui dedens vous flamboye
Prend devers vous son chemin et sa voye,
Duquel aurez plus d'honneur et de gloire
(Bien qu'il soit né en ce bas territoire)
Que n'avez eu quand feustes couronnez
Des Astres clers, dont estes tant ornez.
Pendant qu'ainsi ces fideles propos
Tenoyent entre eux les pilliers et suppostz
De verité, ausquelz l'Agneau donna
Commission expresse, et ordonna
Porter par tout de Salut la nouvelle,
Soudainement la nue clere et belle,
Estincelant, et d'Estoilles semée,
De feux de joye plaisamment allumée,

Couvrit l'Agneau, et d'embas le tollut.
Ainsi monta nostre espoir et salut,
Ainsi monta l'Agneau victorieux
Triomphamment et trespassa les cieux;
Les cieux, qui tous luy ont fait prompt hommage,
Se congnoissans sa facture et ouvrage.
Lors le Soleil son chef doré baissa
Reveremment et son Dieu confessa,
Comme disant : O mon facteur, j'ay honte,
Que les Mortelz m'ont tenu en tel compte
Que d'avoir mis l'honneur de deïté
En moy, qui suis, pour dire verité,
Au près de vous trop moins que l'estincelle :
Souventefois pour impieté telle,
J'ai retiré ma clarté et vigueur
Et ay monstré indices de langueur;
Souventesfois de noir me suis bruny,
Et de palleur par ce forfait honny.
Or maintenant que voy venir le temps,
Lequel tousjours je desire et attens,
Le temps heureux qu'à vous sera rendu
L'honneur divin, vostre loz espandu,
J'ay prins de joye mon vestement doré,
J'ay mon palaiz de pourpre coloré,
A fin que mieux je porte la figure,
O vray Soleil, de vostre splendeur pure.
J'auray plaisir de vous servir d'image,

A fin qu'ainsi que tout l'humain lignage
Et tout vivant en nature mortelle
Me tient pour vray la lampe corporelle
De l'univers, et la force et le cœur,
En quoy avez assemblé la vigueur
Dont maintenez tout l'Estre de nature,
Ainsi soyez, ô haulte Geniture,
De tous tenu lampe perpetuelle,
Soleil vivant, vigueur, vie eternelle
Du siecle heureux et du monde tant beau
De voz Esluz, et du peuple nouveau.
Un mesme honneur luy feirent en leurs rengs
Tous les flambeaux parmy le Ciel courans;
Et quant et quant les douze regions
Du firmament, avec ses legions;
Les astres tous qu'on voit decheoir et naistre
L'ont recongnu pour vray Seigneur et maistre.
Semblablement les bendes hierarchiques
Des haults esprits, et ordres angeliques
Qui sans cesser le Saint des saints adorent,
Et en chantant ses merveilles l'honnorent,
Feirent honneur à cest Agneau tant munde,
Qui a tollu les forfaits du bas monde;
Tous esbahis de ceste nouveauté,
Voyans la chair sur la principauté
De l'univers; à qui l'hommage font
Terres et cieux, voire l'Enfer profond.

Mais congnoissant en celle humanité
Le hault penser de la divinité,
Tous humblement, aussi la face ouverte,
Ont contemplé la gloire descouverte
Du Filz de Dieu, de l'Agneau Eternel,
Et luy ont fait tous honneur solennel.
Puis d'un accord en leur divine langue
Ont prononcé la diserte harangue,
Dont la teneur est sy haulte et le rolle,
Qu'on ne peult pas par humaine parole
Y arriver ; toutesfois quelque umbrage
Ont peu suyvir de ce divin langage
Ceux qui par Foy aux cieux feurent ravis ;
Ausquelz estoit certainement advis
Qu'ainsi parloyent ces merveilles oyans,
Et nostre Agneau en tel honneur voyans :
Verbe divin, sapience profonde,
De Deïté plenitude feconde,
En qui du tout gist l'Estre et la vigueur,
En qui de vie est la veine et le cœur ;
Verbe par qui le luysant firmament,
Par qui le Ciel et tout son ornement
Feut acomply, estendu, compassé
Et en son tour de toutes parts haulsé ;
Qui as aussi de la terre asseuré
Les fondemens, le Gouffre mesuré,
La Mer emply et reiglé ses finages,

Formé les vents, tempestes et orages;
Verbe tressaint, vive Image du Pere,
Splendeur, substance et expres charactere,
Après avoir par la prolation
De ta vertu et vive expression
Fait tout soudain de son Rien comparoir
Le monde tout, et visible apparoir;
Par ton hault sens et conseil inscrutable
L'homme tu feiz, de nature mirable :
Non seulement creé à ton image,
Mais le formas comme tesmoing et gage
De ceste tienne humanité heureuse,
De ceste chair hostie precieuse,
Et le posas au Jardin de plaisance,
Nud de peché, et vestu d'Innocence,
Et luy donnas loisir de s'esjouyr
Avecques nous, et povoir de jouyr,
Comme Seigneur de la terre tant belle;
Mais puis après il te devint rebelle.
Luy, non content de ta vive Parole,
S'alla renger où se tenoit l'eschole
De faulseté, dont le premier docteur,
Le fondateur, l'inventeur et aucteur
Feut le Serpent dommageux, tortueux,
Lequel tu feiz de ton bras vertueux
Tresrudement de ce lieu tresbucher
Et, tempestant comme fouldre, bruncher.

Là, l'homme apprint les premiers rudiments,
Les fondements, principes, elements
De vainement contre ton Nom forger
Plusieurs faux Dieux, et maints abuz songer;
Dont tresbucha en telle cecité
Qu'il s'addonna à toute enormité.
Et, comme ceux qui de vin s'estourdissent,
Brutalement et sans fin se remplissent.
Tant plus Raison veulent suyvre et sçavoir,
Tant plus leur sens insensé ils font voir,
Ainsi estant humaine nature yvre
De faulseté, tant plus vouloit au livre
De son fol sens, et sans toy se y fonder,
Tant plus faisoit sa follie abonder.
Or eust ainsi tousjours l'homme vescu,
De cecité corrompu et vaincu,
Si n'eust esté l'expresse volonté
De l'Eternel, lequel, par la bonté
Qu'avecques toy son seul Filz ha commune
En Deïté, toutesfois seule et une,
Voyant ainsi la Chair se fourvoyer,
Determina au monde t'envoyer,
Sermon divin, Parole magnifique.
Mais ton parler treshault et mirifique
A l'homme estant inconnu et estrange,
L'Eternel dit pour sa gloire et louenge,
Que toy qui es sa nayve diction,

Serois traduit par incarnation
En tel parler que le monde entendroit,
Et que par toy le secret comprendroit
Qui feut long temps en ton Livre celé,
Lequel tu as pleinement deseellé.
Qu'ainsi fust fait, ton Pere l'a voulu.
Dont tout soudain qu'a esté revolu
Le temps par luy prefix à ta naissance,
Chair as esté, sans muer ton essence.
Or attendant que le temps fust finy
Par l'Eternel à ce fait prefiny,
Par nous voulut que l'homme fust conduit
Dessoubz la Loy, et qu'ainsi il fut duit
Par mains decrets et rudes elements,
Pour mieux povoir les divins sacrements
De ton parler tant elegant comprendre,
Et le vouloir du Saint des saints entendre;
Donc feu la Loy par nous en la main mise
Du Moyenneur; et par tel si commise
Que mot à mot au peuple l'escriroit
Et pleinement devant tous la liroit.
Aussi, avant qu'en chair humaine vinse,
Tu nous commis la charge et la province
Des filz d'Adam par sur la terre espars,
Lesquelz tu as semé de toutes parts,
Soubz maintes loix, langues et factions.
Et as voulu qu'en toutes regions

Fussent par nous les Gentilz gouvernez,
En attendant qu'ilz seroyent amenez
Comme Brebis au bienheureux troupeau
Duquel tu es le Pasteur et l'Agneau.
Or, maintenant que tu es heritier
Et possesseur legitime et entier
De l'univers par ton Pere ordonné,
Qui t'a expres le Royaume donné
Sur toutes gents comme Roy, Syre et Dieu,
Treshumblement nous te cedons le lieu,
Recongnoissans que tu es le vray Roy
D'eux et de nous, et qu'il fault que par toy
Soit des Esluz le peuple moderé,
Et toy par luy et par nous adoré.
Roy trespuissant et souverain Seigneur,
Agneau regnant, digne de tout honneur,
Gloire, vertu, de graces action,
Force, valeur et domination
A tousjoursmais tout le monde te rende,
Et que ton bruit sur la terre s'estende,
Tant que tu sois de toute chair tenu
Le Roy des Roys, et Sauveur recongnu.
Quand eurent dit, pour l'oraison conclure,
Les cieux ensemble et toute creature,
A haulte voix, AINSI SOIT, *respondirent,*
Tant qu'aux lieux bas les Enfers l'entendirent.
Alors le Ciel de liesse et chansons,

De maints accords, et cantiques et sons,
De tous costez clerement resonna.
Lors Verité de sa harpe sonna
Tresdoucement la sacrée Uranie;
Semblablement la chaste compagnie,
Le saint Convent des graces supernelles,
Les Cherubins estendirent leurs aesles,
Environnant le siege sumptueux
Qu'estoit gardé au Roy victorieux,
Lequel, vestu de ses Royaux habits,
D'un glaive fort à deux trenchans fourbis
Ceint au costé, le beau sceptre en la main,
Non composé par artifice humain,
S'est colloqué sur ce throne paré,
Par l'Eternel long temps a preparé;
Un siege estant de nature sy dure
Qu'après les cieux encor fault il qu'il dure,
A fin qu'au Nom de sa principauté
Toute vertu, en sa communauté,
Comme un servant les deux genoux pliast,
En toute chair sa face suppliast,
Et que soudain la hauteur et largesse
De tous les cieux aux abysmes s'abbaisse,
Quand il aura seulement commandé.
Car le Seigneur par expres a mandé
Par tous les lieux de la ronde fabrique,
Que promptement toute langue s'applique

A confesser que l'Agneau glorieux,
Roy par sur tout, à sa dextre est aux cieux.
Pourtant convient que la terre l'adore,
Et que le ciel le revere et honnore,
Comprins en ce les celestes Espritz,
Les astres tous qui leurs sieges ont pris
Au firmament; rien n'en est excepté :
Car il est Roy du hault Sire accepté,
Et les Enfers à sa voix trembleront.
Ainsi faisant un compte plein et rond,
Il est Seigneur de l'Empire triforme,
De Terre et Cieux et de l'Enfer enorme.
Roys de la Terre, Empereurs et Primatz,
Qui possedez ces incertains climatz,
Vous defaudrez et voz ans periront,
Mesmes les Cieux comme un drap vieilliront;
Mais le Seigneur sur son throne sera
A tousjoursmais, et point ne cessera :
Car l'Eternel tant à vous qu'à voz Filz
A limité un terme tout prefix;
Mais à l'Agneau a dit qu'eternité
Conservera son throne en equité :
Quoy que tousjours cy bas s'acoupleront
Les grans tyrans, et se parforceront
A ruiner son regne et primauté,
Et que leurs cœurs yvres de cruauté
S'assembleront contre luy pour la Beste,

Si faudra il à tous baisser la teste.
Maugré leurs cœurs et forcenant outrage,
Au seul Agneau sera rendu l'hommage;
Et ne pourront par leur martyre et croix,
Soient Empereurs, ou Monarques, ou Roys,
Faire que paix ne se tienne au mylieu
De ses subjetz, comme en son propre lieu.
La paix je dy, non pas repos du corps,.
Car l'on sçait bien que toi, Sathan, ne dors;
Mais je dys Paix, l'immobile seurté,
Le fondement d'invincible durté
Qu'ont les Esluz, voire emmy les assaultz,
Voire en prison et profond de leurs maux.
Ainsi fault il qu'il domine paisible
Dedens les siens, d'une paix impossible
Aux Reprouvez, et qu'en toute contrée
Soit son saint nom et sa gloire monstrée,
Qui veult par tout la terre environner
Et de son bruit faire le Ciel tonner.
Plusieurs païs Babylone rendit
Subjetz à soy, et son regne estendit
Jusques au cours du grand Nile fecond.
Puis succeda l'Empire en lieu second
Le grand Cyrus, dont le sceptre honoré
Feut quelque temps en Asie adoré.
Depuis survint la brefve Seigneurie
De Macedone; à qui Perse et Syrie,

Pour du regner emplir l'affection
Et pour assoir sa folle ambition,
Sembloit avoir ses confins trop estroitz;
Pource, en passant maintz perilz et destroitz,
Emplit encor l'Afrique sablonneuse,
L'Egypte toute et Arabie heureuse;
Et puis, ayant l'Indie surmontée,
Passa le mont glacé de Promethée;
Mais morte et nulle en peu d'heure devint,
Et en son lieu la majesté survint
De la Cité qui feut edifiée
Par Romulus, et par luy dediée
Du propre sang de son frere Germain.
Laquelle, ayant de sa sanglante main
Du tout brisé la superbe Carthage
Et des Gaulois affoibly le courage,
Plusieurs païs et langages divers
Qui sont espars en ce bas univers,
Par longs effors et par guerres mortelles,
Tout d'un accord feit vivre soubs ses æsles.
Dont tellement sa puissance elle accreut
Que par orgueil elle pensa et creut
Estre fondée en fermesse immortelle,
Et que jamais Seigneurie après elle
L'on ne verroit au monde dominer,
Ou qui la peust du tout exterminer.
Mais en ce poinct que tant de gens vainquit,

De son mylieu sa ruine nasquist.
Et tout ainsi que peu à peu la nue,
Quand par vapeurs le temps se trouble et mue,
Vient tellement à s'estendre et enfler
Qu'elle ne craint le bruyre ne souffler
De tous les vens qui à l'entour se meuvent;
Mais toutesfois dedens elles s'esmeuvent
Certains debatz et intestines guerres,
Bruitz et flambeaux, esclairs, aussi tonnerres;
Puis dedens soy d'elle mesme troublée,
Et tellement de tumulte comblée,
Soit par plouvoir ou gresler, se defait:
Ainsi, estant l'Empire Rommain fait
Sy grand, sy hault, sy puissant et sy fort
Qu'il ne craignoit des estrangers l'effort,
Secretement soubz ses æsles couvoit
Sedition, et ainsi se mouvoit
En peu de temps la tempeste civile
Qui feit dechoir ceste superbe ville.
Ainsi le nom et l'Empire Rommain,
Jadis fondé par tant de sang humain,
Après avoir le monde combatu,
Feut à la fin de sa force abbatu:
Le tout venant par divine ordonnance,
Par le conseil et haulte Providence
Du Souverain qui de rien aggrandist
L'homme abbaissé, et le grand amoindrist;

Qui fait regner l'homme povre et abject,
Et le regnant fait devenir subject.
Ainsi luy plaist que tous les Potentatz
Qui sont cy bas, Seigneuries, Estatz,
Principautez Royales, tyranniques,
Communautez et toutes Republiques,
Facent leur temps, et puis la place cedent,
Et par momens et termes se succedent.
Mais de l'Agneau le Royaume estably
Ne peult dechoir ne venir en oubly.
Sy hault ne peult l'inconstante fortune
Lancer son bras ne jetter infortune.
Le Temps chanu, qui toujours envieillit,
Qui tant de faitz soubz soy ensevelit,
Plus hault que n'est ce hault regne demeure,
Plus bas il court se changeant d'heure en heure:
Parquoy l'Agneau tousjours triomphera,
Tousjours regnant sur son throne sera.
Ne dtees plus, ô hommes insensez,
Ne dites plus ny en voz cœurs pensez
Que sur les cieux Necessité fatale
Tient par sur tout la dignité Royale.
Ne pensez plus l'immuable Atropos
Avec ses sœurs, sans sejour ne repos,
Faire et fournir la fatale filasse,
Ny obtenir sur les Astres la place.
Ne pensez plus que le cercle en quoy sont

Les feux luysans qui douze signes font,
Soient le Palais, le domicile et regne
Où seurement comme emperiere regne
Necessité, ny que d'elle ressort
De tous effectz l'Adventure et le Sort;
Mais rendez tous à cest Agneau l'honneur,
Et confessez qu'il est grand gouverneur,
Roy premier né sur toute creature,
Lequel regit tout l'Estre de nature.
Tenez le donc par Foy vive et entiere
Le chef vivant des enfans de lumiere,
Car l'Eternel ainsi l'a ordonné,
Et d'un honneur sy hault l'a couronné.
L'Agneau cy bas humblement s'abbaissa,
Sa majesté pour quelque temps mussa,
Et soubs la Loy obedience apprint,
Tant que la mort execrable en gré print
Et endura la honte de la Croix,
Mourant, pendant comme infame en un bois.
Pourtant ainsi l'a exalté le Pere,
Et a tollu de la mort l'impropere,
En luy baillant planiere autorité,
Un nom aussi de telle dignité
A qui soit fait par tout le monde hommage,
A qui soit fait et d'œuvre et de courage
Par tous les saintz deue recongnoissance,
Comme à celuy qui ha toute puissance,

Qui tient la clef des celestes thresors,
Et comme il veult les dispense et met hors.
Or, estant donc nostre Mediateur,
Nostre Advocat et Sacrificateur,
Par son pur sang au Sanctuaire entré,
Après avoir le hault Ciel penetré
En apportant le fruit de sa conqueste,
A ainsi fait sa tresdigne requeste :
Pere Eternel, puis qu'ainsi il t'a pleu
Que dens le corps qu'à ce tu as esleu
Fust acomplie entiere obedience
Pour supplier à l'inobedience
Dont soubs Peché feut le monde vendu,
Je te requiers, à bon droit, entendu
Qu'il t'a pleu de mal faire un grand meffait,
Autant et plus de bien puisse un bienfait.
Si par Adam le monde à mort feut mis,
Si un Peché par un homme commis
A toute chair vilainement tachée,
Et pour cela la mort s'est attachée
Sans nul esgard à l'humaine nature,
Raison veult bien, par l'oblation pure
Et par le bien de ma chair innocente
(Sans qu'au contraire accusateur attente),
Qu'aux hommes soit misericorde faite,
Et que la Loy se tienne satisfaite;
Je dy à ceux qui à moy se joindront

Par vive Foy, et qui mon nom prendront
Pour t'invoquer comme Pere et Tuteur;
Qui me tiendront leur Frere et Protecteur.
Puis que j'ay mis mon Ame et sang pour eux,
Tant ay esté de leur bien desireux,
Je te requiers que celle charité
Que tu me porte en ferme verité,
Ce tien amour invincible, eternel,
Qu'as envers moy d'un zele paternel,
Te fasse aussi les aymer, tellement
Que dens leurs cœurs ilz sentent pleinement
Que tu les as pour tes enfans receuz
Comme de toy engendrez et conceuz.
Quand par erreur et foiblesse cherront,
Et qu'en mon nom ta grace requerront,
Souvienne toy qu'ils sont nés imparfaitz,
Et que de chair fragile tous sont faitz.
Las! ilz seront diversement tentez,
Et d'ennemis maintefois affrontez;
De tous costez se verront assaillir,
Tant qu'ilz pourront assez de fois faillir :
Donc pour eux tous ta faveur je demande,
Pere tressaint, je les te recommande.
Je sçay que c'est, j'ay les destroitz passé,
J'ay de la mort le dur pas trespassé;
Dont je ne puys en leur tentation
Les contempler sans miseration.

Las ! c'est un cas qui de bien près me touche,
Puis que leur suis tant allié et prouche.
Ils sont ma chair, mes membres et mon corps :
Raison veult donc que d'eux je sois recors.
Pourtant te fais la requeste presente,
Et devant toy pour eux tous me presente :
Par ta bonté eternelle ilz sont tiens,
Et d'abondant par achapt ils sont miens.
Tu les as tous soubz ma tutelle mys,
Et seurement par moy leur a promis
Que leur seras gratieux et propice :
Donc te requiers un paternel office,
C'est qu'en leurs cœurs pleinement tu espandes
Et vivement en leurs bouches estendes
Le feu ardent de nostre Charité,
L'esprit vital de nostre deïté,
L'eau, l'onction qui de tous deux procede :
Ainsi auront un soulas et remede
Contre l'effort et pouvoir diabolique,
Contre le glaive et vertu tyrannique.
Ce leur sera un vray Consolateur,
Un paraclet, un secret instructeur,
Une seurté, un tesmoing et un gage,
L'arre et le seau de ce hault heritage
Lequel par moy leur a esté acquis,
Lequel par toy, sans qu'ilz t'eussent requis,
Leur a esté avant tout temps donné :

Ainsi tu l'as, ô mon Pere, ordonné.
Or feut ainsi ceste haulte oraison
Faite et fondée en divine raison,
De l'Eternel franchement acceptée.
Reveremment aussi feut escoutée
Des saintz espritz qui habitent les Cieux.
Et penetra ce parler precieux
Jusques aux cœurs de ses feaux amys,
Dont les pechés, par grace, sont remis.
Ainsi l'Agneau en sa volonté eut
Et pleinement entre ses mains receut
Tous les thresors celestes et les dons
Du hault esprit, et graces et pardons
Pour despartir selon son bon plaisir
A tous ceux là qu'il luy a pleu choisir
Et appeller pour estre ses heraultz;
A tous ceux là, tant nobles que ruraux,
Qui en son corps et testament seront
Par Foys comprins et Seigneur l'advou'ront.
Puis, en monstrant sa divine largesse
Et en faisant notoire sa grandesse,
Feit tout acoup le luysant Ciel ouvrir,
Et ses amys de la vertu couvrir
De son esprit, lequel par maints flambeaux,
Par feu parlant langages tous nouveaux,
Visiblement en bruyant descendit
Et sur chacun part à part s'estendit.

De quoy jadis le Monde s'estonna,
Quand vivement de leur bouche tonna
Celle vertu et puissance divine ;
Quand de leurs cœurs la celeste doctrine
Comme torrents abondamment sortit,
Et du cerveau des ignorans partit.
Or est ainsi sur son throne Royal
Triomphamment cest Advocat loyal,
L'Agneau, le Roy, le Redempteur, le filz,
En attendant que du tout desconfitz
Ses ennemys soubz ses piedz mys seront,
Et ruez juz, de scabeau serviront ;
En attendant qu'une autre fois revienne
Pour acomplir la promesse ancienne
En ses Esluz, lesquelz suscitera :
Ainsi tousjours sur tout triomphera.





COMPLAINTE

POUR

UN DETENU PRISONNIER

S'IL *est ainsi, comme tresbien je croy,*
Que sans le sceu et bon vouloir de toy,
Souverain Dieu, rien n'advient en ce Monde,
Et que les vents qui ceste Mer profonde
Font agiter sans ton vueil ne s'esmeuvent;
S'il est ainsi que leurs forces ne peuvent
Faire trembler une fueille des bois,
Que paravant ilz n'entendent la voix
Et contenu de son commandement,
Certes je croy que par ton mandement
Fortune a fait contre moy son effort.
Donc si vers toy je cerche reconfort,
Vers toy, mon Dieu, mon Tuteur et mon Pere,
Par JESUS CHRIST, *mon Seigneur et mon frere,*

Je n'ay pas tort. Car toy seul tu peux dire :
Laissez mon Filz, laissez le, qu'il respire.
Fortune, hola! Toy seul peux tout acoup
Mettre ta main pour empescher le coup,
Le coup pesant de mon adversité.
Si tu te diz fons de benignité,
Secours, seurté, l'accès et le refuge
De l'affligé, de l'orphelin le juge,
Thresor entier de consolation,
Doy je cercher, sentant l'affliction
Et gref tourment de mon ame contrainte,
Autre que toy à qui faire ma plainte?
Les huyz de fer, pontsleviz et barriere
Où suis serré me tiennent bien arriere
De mes prochains, freres, sœurs et amys;
Mais toutesfois, quelque part que sois mys,
L'on ne sçauroit tellement fermer l'huys
Que tu ne sois tout soudain où je suis :
Pourtant à toy qui congnois mon oppresse,
O Dieu bening, ma priere t'addresse,
Et si tu vois parmy mon larmoyer
Que mon parler vienne à se desvoyer,
Outrepassant quelque fois la mesure,
Ne le prens pas, ô Pere, pour murmure.
La Chair ne peult, quand son mal luy empire,
Que quelque fois soubz le faix ne souspire.
Congnois comment d'une masse d'argille

Tu m'as formé comme verre fragile ;
Congnois comment la douleur qui m'oppresse
A souspirer amerement me presse.
Tu feiz jadis une vive fontaine
Dedens mon cœur, qui tousjours estoit pleine,
Là où souvent par singuliere grace
Resplendissoit le lustre de ta face ;
Mais maintenant (qui me tient en malaise)
Tu as mon cœur fait devenir fournaise.
Las ! est ce point quelque brandon d'enfer ?
Quand je serois non de chair, mais de fer,
De diamant, ou d'acier affiné,
Si faudroit il, estant ainsi miné
Dedens ce feu embrasé de ta fouldre,
Qu'en peu de temps me convertisse en pouldre.
Se donc tu as la fournaise allumée,
Et que tu vois en sortir la fumée,
Supporte un peu, ô vray Dieu amyable,
Supporte un peu ce mien cry lamentable.
Las ! Monseigneur, je ne fais nulle doubte
Que seulement s'il te plaist une goutte
Sur moy chetif espandre de ton eau,
En un moment esteindras ce fourneau.
Lors de mon cœur ne sentiras fumer
Un seul regret, un seul souspir amer.
Et si tu veux tenir l'oreille close
A mon gemir, qui suis tant vile chose,

Au moins orras le pitoyable son
De l'esperit, qui fait son oraison ;
Et gemissant pour mon fait l'interpelle,
Tu l'entendras, car c'est toy qu'il appelle.
Et toy, mon Roy, mon Advocat, mon Prestre,
De qui depend et ma Vie et mon Estre,
Ma Chair, mon Sang, mon Frere et ma Nature,
Bien que tu sois divine geniture,
Parle pour moy à ton pere et au mien,
Toy, Monseigneur, qui as sentu combien
Est grand le mal de la tentation,
Combien ardent le feu d'affliction ;
Qui as gousté du temps de ton servage
Comme est amer le doloreux breuvage
Que m'a brassé maintenant mon malheur.
O quel tourment, quelle grefve douleur
M'a mys au cœur ceste mixture amere !
Je croy pour vray que de sang de vipere,
De fiel d'Aspic, de poison serpentin
Quelque Megere a composé ce vin.
Toy donc, Seigneur, qui premier en as beu,
Qui sçais que c'est, si onc homme l'a sceu,
Parle pour moy. Pour vray je me confie
De toy, mon Roy ; et mettray sur ma vie
Premierement, que pour ta grand clemence ;
Secondement, que pour l'experience
Que tu as fait de ces espines dures,

De ces buyssons, aussi de leurs piquures,
Où mon malheur (me chassant) m'a fait rendre,
En temps et lieu tu me viendras defendre,
Et soustiendras là sus au Ciel ma cause.
Et si Sathan mon adversaire cause
Que mon peché a bien pis merité,
Certes je dis que c'est la verité.
Je ne veux pas alleguer du contraire,
Mais, s'il te plaist bien tost le faire taire,
De luy comment ta prompte obedience
Allegera le faix de mon offence,
Et qu'en ta court les dons et avantages
Aux serviteurs valent mieux que les gages.
Je congnois bien et humblement confesse
Que, postposant ta divine promesse,
Si tu voulois la peine mesurer
Jouxte mes faitz, me faudroit endurer
Non un enfer, mais mille millions,
Pour tant de maux, delictz, rebellions
Que j'ay commis en trespassant ta Loy.
Mais toutesfois ma trescertaine foy
Ne permet pas que te face ce tort
De presumer le mien peché plus fort
Que n'est le don et entier benefice
De ta faveur et digne sacrifice.
Si mon procès en toy feut ventillé,
Si mon peché en toy feut flagellé,

En toy qui es le vray cœur de mon cœur,
Chef de mon chef, vigueur de ma vigueur,
Qu'est il besoing qu'une autre fois je sois
Assubjetty de soustenir ce poix?
Si tu as beu mon langoureux calice,
Fault il encor que je le transgloutisse?
Plustot, mon Roy, fais moy humer le tien,
Le tien, Seigneur, pour eschange du mien,
Que tu as beu, le tien tant savoureux.
(Helas!) pourquoy suis je tant malheureux
D'avoir fuy sy long temps à le boire?
Ce grand honneur, ceste noble couronne,
Las! ce regret double tourment me donne.
Combien plus doux, plus honnorable et digne
Seroit souffrir pour ta sainte doctrine,
Pour ton honneur, pour ta vive Parole!
O mon penser, mon ame vaine et fole,
Que cuydois tu? Qu'icy n'y eust du bois
De quoy malheur te deust dresser ta croix?
Ha, mon Adam, ha, ma chair infelice,
Qu'as tu gaigné à tant fuyr la lice,
Et le combat pour un tant riche prix?
Qu'as tu gaigné? maintenant tu es pris,
Et soubs la main des Juges arresté,
Et si ne sçais comme y seras traité.
Que si c'estoit pour illustrer le nom,
Pour avancer le triomphe et renom

De Jesuchrist ton Seigneur et ton maistre,
En ta prison asseuré pourrois estre
D'avoir pour toy un Seigneur souverain,
Qui tient les cœurs des Princes en sa main.
Mais quoy, helas ! voudrois je donc conclure,
Estant surpris de ce mal que j'endure,
Que l'Eternel ne fust de mon cousté ?
Nenny, mon Dieu : je t'ay trop cher cousté,
Pour estre ainsi de ton cœur oublié.
Et puis tu sçais que je t'ay deslié
Mon entreprise, et mon cœur espandu.
Tu sçais si j'ay en mon fait pretendu
Chose qui soit contraire à ton honneur,
Ou pour d'autruy empescher le bon heur..
Si j'ay jetté la pierre emmy la voye,
En espiant quand l'aveugle s'avoye,
Tant seulement pour le faire bruncher,
Je puisse ainsi lourdement trebucher ;
Si j'ay voulu de l'homme sourd mesdire,
De mon malheur puisse chacun se rire ;
Si j'ay voulu mon ennemy blesser,
Ou faulsement le faire renverser ;
Si faulsement luy ay forgé diffame,
Que l'ennemy persecute mon ame,
A tousjours mais qu'il attrappe ma vie
Et de mon sang qu'il passe son envie ;
Si j'ay mon cœur aux clameurs endurcy

De l'affligé me requerant mercy,
Ainsi me soit le cœur inexorable
De qui me tient en ce cry lamentable :
Soit contre moy son courage plus dur
Que les chailloux de quoy feut fait ce mur
Là où je suis contre mon gré venu,
Et longuement prisonnier detenu ;
Ainsi me soit desormais intraitable
Comme autrefois m'a esté amyable.
Mais quoy? Mon Dieu, quelle est mon infortune,
Quel est le sort de ma triste fortune?
Ha! quel ennuy, las! elle m'a gardé!
De quel aspect m'a le Ciel regardé
Quand suis yssu du ventre de ma Mere?
Certes je tiens que de cholere amere
Estant alors empris et attiré,
De tout malheur m'a nayssant faciné.
Non, dit l'Esprit, ne croyez pas cela,
Vostre malheur ne provient pas de là.
Le Ciel n'ha pas sur nous telle puissance.
C'est le Seigneur qui par sa sapience
Preuve la Foy qu'avez en sa Parole :
Contentez vous d'estre escrit en son rolle.
Or sus, ma Chair, dy un peu qu'il t'en semble,
Et raisonnons de mon malheur ensemble.
L'Esprit maintient qu'estant tel le vouloir
De l'Eternel, il ne s'en fault douloir.

Que responds tu, dy, ma Chair, tu souspire.
Las ! je voy bien que n'as pas faim de rire.
Les yeux ternis qui en larmes se fondent
Assez pour toy ce que tu sens respondent,
Et les souspirs font plus certain message
De tes douleurs, que ne fait ton langage.
Doy je pas bien (dit ceste Chair) maudire
L'heure et le jour qu'à mon Pere on vint dire :
L'enfant est né ; l'heure que par naissance
Ma Mere feit de moy la delivrance?
Mere, pour vray, soudain que feuz conceu
Dedens ton corps, si bien tu eusses sceu
Le grand malheur que devois enfanter,
Tu eusses peu vistement souhaiter
Que dens ton corps mon sepulchre je feisse,
Mourant chez toy avant que je nasquisse.
Qui feut celuy, homme prudent et sage,
Lequel disoit à tout l'humain lignage
Qu'il seroit bon du tout ne naistre point,
Ou bien mourir expressement au poinct
De la naissance, et descendre en la fosse?
Quant est de moy, je croy ce paradoxe.
Car dès le temps de mon adolescence,
Fortune print de moy la maniance,
Me conduisant par maintz aspres buyssons,
Me travaillant en cent mille façons.
Pour une fois qu'elle m'entretenoit

De sa faveur, cent fois se mutinoit.
Combien de jours, combien de longues nuictz
Elle a mon cœur accompaigné d'ennuys!
Certes celuy qui plus d'elle doutoit,
Quand en riant ses beaux habitz mettoit,
N'avoit pas tort: car quand elle fait feste,
Lors en secret quelque malheur appreste.
Quant est à moy, ceste hostesse tant chere
M'a bien tousjours vendu sa bonne chere.
Te souvient il, Fortune, c'est à toi,
Te souvient il du jour que contre moy
Mortellement te courrouças à tort,
Quand pour fuyr ton bras pesant et fort
Tu me feis faire un million de pas?
Tant de travail ne suffisoit il pas,
Sans me venir sy fierement reprendre
Au lieu sacré où m'estois venu rendre?
J'estois venu pour obtenir franchise
Au beau mylieu d'une petite Eglise,
Où je trouvay les Muses et les Graces,
Minerve aussi, qui toutes de leurs graces
Humainement sans delay me receurent,
Et de leurs biens abondamment me peurent;
Où je trouvay la royale semence
Qui m'accepta des siens, par sa clemence.
Là arrivé, je me tenois bien seur
Que tes assaultz ne me feront plus peur,

Et pensois bien qu'attenter n'oserois
De violer ce saint lieu où la Croix
De Jesuchrist nostre Seigneur est mise,
Et la vertu de son Esprit assise.
Mais toutesfois, sans y avoir respect,
Tu as jetté ton rigoreux aspect
Sur moy estant en ceste sauvegarde,
Et as brisé cruellement ma garde.
Comment as tu, ô Fortune cruelle,
Tant de povoir, ou sur moy, ou sur celle
Qui tant m'a fait et d'honneur et de grace,
Que d'avoir sceu (ô Dieu, quelle disgrace!)
Faire son cœur vray marbre devenir,
Et contre moy en rigueur se tenir?
Comme as tu sceu son naturel changer?
Si tu voulois contre moy te venger,
Ne sçavois tu armer quelque Neron,
Quelque tyran, quelque cruel Yeron,
Et l'envoyer pour me faire la guerre?
Ne sçavois tu faire yssir de la terre
Tous les Geans, les monstres infernaux,
Si tu voulois me faire tant de maux?
N'y a il point quelque fier Julian,
N'y a il point de Diocletian,
Qui contre moy volontiers s'armeroient
Et leur fureur soudain allumeroient?
Si tu voulois en tes mains me saisir

Et m'attrapper, te falloit il choisir
Celle qui ha par tout la renommée
D'estre sans fiel, celle qui est nommée
Entre plusieurs flambeau de charité,
Fons de douceur et de benignité?
O cruauté! ô maligne Maratre,
As tu osé, pour me du tout abatre,
Armer d'acier le cœur de ma princesse?
Et pour tenir mon povre cœur en presse,
Oses tu bien toucher à la couronne
Que bruit commun pour sa douceur luy donne!
Tays toy, tays toy, ô mon Adam charnel,
Car tout cecy est fait de l'Eternel,
Lequel tousjours regist tresjustement
Tout ce qui est dedens le firmament,
Et ce qui est cy bas dessoubs la Lune.
Luy seul fait tout, n'accuse point Fortune.
Sçais tu pourquoy il te tira de France,
Où tu vivois en repos, sans souffrance?
Sçais tu pourquoy icy il t'envoya,
Quand povreté si loing te convoya?
Dy, mon Adam, ne sçais tu point pourquoy
En ton dormir il mist le feu chez toy?
C'estoit à fin qu'avecques maintz travaux,
Passant à pied les montz, plaines et vaux,
A ses Esluz portasses le thresor,
Le diamant, la riche perle et l'or,

Le don heureux de la sainte Evangile,
Que tu avois en ton vaisseau fragile.
Il est bien vray qu'un tel don meritoit
Que l'on traitast celuy qui le portoit
Plus doucement : une telle nouvelle
Meritoit bien que pour le respect d'elle,
L'on traitast mieux le povre messager.
Chacun peult bien si je dis vray juger;
Mais toutesfois il n'en fault plaidoyer;
Car le Seigneur a voulu employer
De ses servans l'honneur, vie et chevance
Pour retirer les autres d'ignorance.
Et si pourtant les hommes n'en font compte,
Il ne fault pas que le serviteur compte
Autant perdu : car celuy qui fait faire
Cestuy labeur en rendra bon salaire.
Pourtant, ma Chair, laisses à Dieu la cure
De ton succès; tu es sa creature.
Que si tu veux me faire une replique,
Disant que trop ceste espine te pique,
Trop le regret te poingt, afflige et presse
D'avoir perdu le gré de ta Princesse,
Penses icy que le Seigneur te dit
Que l'homme est fol, qui sur l'homme bastit;
Pense tousjours le cœur humain muable,
Et que la chair n'ha rien de pardurable.
Console toy, ton Pere ha le pouvoir

En peu de temps te faire appercevoir
Son cœur royal plus gratieux, plus doux
Que ne t'est dur maintenant son courroux.
Console toy : certes sa conscience
Un jour viendra luy fera remonstrance
De ta douleur ; un jour viendra sera
Juge, tesmoing, advocate, et dira
Que tousjours feuz fidele serviteur ;
Que n'as esté ne flatteur, ne menteur ;
Que n'as porté parole à son oreille
Qu'un vray servant au maistre ne conseille.
Si sa fureur obliquement expose
Tes ditz, tes faitz, et autrement les glose
Que ne voudrois concevoir ne penser,
Laisse un peu ceste fureur passer.
Car puis après conscience viendra
Qui par la main la verité tiendra,
Et lors fera droictement ton excuse,
Quoy que fureur ou calomnie accuse.
Las ! mon esprit, si tant estoit facile
A ceste Chair caduque et imbecille
De te suyvir comme à toy de voler,
Cecy pourroit du tout me consoler.
Mais si tu es leger, prompt et agile,
Ma Chair n'en est d'un seul point moins fragile.
Las, mon malheur ! qui eust jamais pensé
Que par ce lieu tu te feusses lancé

Pour me venir surprendre dens mon fort
Où je pensois bien estre le plus fort ?
Qui eust pensé de ce serain visage
Pouvoir venir un sy terrible orage?
Qui eust pensé qu'une telle tempeste
De ce costé fust venu sur ma teste ?
De ce climat un doux vent favorable,
Un Zephyrus suave et amyable
Faisoit tousjours mon jardinet flourir ;
Et s'il sentoit contre moy accourir
Par quelques fois l'impetueuse nue,
La rechassoit avant que fust venue.
Mais maintenant contre toute esperance
De ce costé s'est levé à outrance
Je ne sçay quel infelice Aquilon,
Un Boreas, un fier estourbillon,
Qui m'a gasté, ruïné, tempesté
Ce que j'avois en ma vigne planté.
O, si j'estois sur les grasses collines
De toy, Juda, dont les eaues argentines
Courent en bas par maintz petits ruysseaux !
O, si j'estois dessus les arbrisseaux,
Sur les coustaux d'Israël, là où sont
Mes compaignons, qui tous la vigne font
De l'Eternel ! certes à haulte voix
Pour estre mieux entendu, je crirois,
Et leur dirois en mon cry doloreux :

Je pry à Dieu que soyez plus heureux
En voz labeurs, pleins de soucy et cure,
Que n'ay esté en mon agriculture.
Puissiez chacun meilleur fruit recevoir,
Plusgrand plaisir, plusgrand soulas avoir
Que n'est celuy que je sents à ceste heure.
Le laboureur pour reposer labeure :
Mais j'entends bien, si le Seigneur mon Dieu
Ne permet point que sorte de ce lieu,
A tout le moins ce mien petit escrit
Yra vers vous au nom de JESUS CHRIST.
Lors je suis seur que chacun larmoyra
Sur mon malheur, puis après s'esmoyra
Comment a peu ainsi m'estre contraire
Celle envers qui le Seigneur m'a fait faire
De son salut l'amyable message ;
Comment aussi m'a fermé son courage
Celle chez qui je feuz le laboureur
De l'Eternel. Dira l'un : Quel erreur
A jamais peu ce povre homme commettre?
L'autre dira : Non, j'oserois bien mettre
Que c'est plustost quelque malevolence.
Dites plustost que bonne patience
Me doint celuy qui fera jugement,
Qui voit les cœurs et juge seurement.
Et toy, François, de mon cœur la moitié,
Amy entier, vray Patron d'amitié,

Mon Jonathas, mon fidele Achates,
Mon vray Pollux, mon syncere Orestes,
En me voyant de malheur abbatu,
Ainsi traité, mon frere, qu'en dis tu?
Las! sans t'ouyr bien presumer je peux
Que toy et moy n'ayans qu'un cœur tous deux,
Si dens mon corps l'une moitié labeure,
L'autre moitié dedens le tien en pleure.
Te souvient il, las! fidele Amateur,
Te souvient il de quand j'estois Pasteur?
Veiz tu jamais que de tout le troupeau
J'aye arraché seulement une peau?
Ay je son sang cruellement succé?
Me suis je aussi de sa gresse engressé?
Ay je cerché luy donner nourriture
Sinon tousjours de la sainte pasture?
Je conduisois mes Agnelins exquis
Non aux deserts, mais aux heureux pastiz
Dont JESUS CHRIST *luy seul en est la porte.*
Et si le Loup par quelque male sorte
Parmy les bois forcé de faim hurloit,
Ou que l'ardeur du Soleil les brusloit,
Lors les faisois, soubz la fresche verdure
De l'arbre saint dont le fruit toujours dure,
Asseurément à l'ombre se poser,
Et là sans peur doucement reposer;
Puis tous les jours ma vive fontenelle

Les abbreuvoit; mais son eau n'est plus telle
Qu'elle souloit, quand les Nymphes des bois,
Quand les Pasteurs mes amys plusieurs fois
Venoyent la voir pour un peu s'esjouyr.
Desirez vous, ô mes amys, ouyr
Qui est celuy qui l'a ainsi troublée?
Qui la honnie, et de bourbe comblée?
Certes je crains que vous le maudiriez,
Et d'un accord tous ensemble diriez
Que sa maison en bref temps soit deserte,
Que le malheur, povreté et souffrette
Puisse soudain sa famille encombrer;
Que le Seigneur le vienne desmembrer,
Tant que l'enfant sa mere mescongnoisse,
Son cœur soit paeu de tristesse et angoisse,
Soit son esprit frappé de cecité,
Puisse souffrir toute l'adversité
Que le Seigneur sur le meschant prononce,
Maudit celuy que bon heur luy annonce,
Maudit soit il et dedens et dehors,
Maudit soit il en son ame et son corps;
Jamais au Ciel son pensement ne tende,
Jamais un bien son oreille n'entende,
Et tout cela que son cœur determine
Luy soit tourné en malheur et ruine.
Non, mes Amys, ne dites pas ainsi.
Priez plustost CHRIST, *et le Pere aussi,*

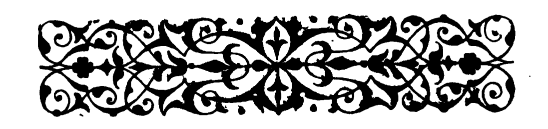
Que pleinement son erreur luy pardonne :
Le vray Chrestien ce faisant environnè
D'ardans charbons le chef de l'ennemy,
Et le contraint de devenir amy.
Je vous diray (comme Dieu sçait) sans hayne,
Qui m'a ainsi degasté ma fontaine.
C'est un torrent, Dieu sçait bien dont il vient,
Et où il va, que c'est, et qu'il devient.
Quand est de moy, certes je m'imagine
Que des enfers vienne son origine.
Mais l'auroit point quelque faulse Medée,
Quelque Cyrcé sorciere deshontée
Fait desborder des enfers par ses charmes?
L'auroyentpointfaitles Parques par leurs larmes?
Quoy que ce soit, je ne le puys songer,
Mon sens ne peult sy avant se plonger.
Petits Agneaux vestuz de blanche laine,
Ne venez plus pour boire à ma fontaine;
N'y venez plus, car son eau est amere :
Mais faites tous pour elle une priere,
Que tout ainsi que Moïse autresfois
Feit adoucir par la vertu d'un bois
Dens le desert les fontaines d'Helin,
Le fiel aussi que ce torrent maling
A espandu sur elle tost perisse,
Par le vray bois où feut fait sacrifice
Pour les pechés de l'humaine Nature :

Priez le aussi en conscience pure·
Qu'il vous envoye un plus heureux Pasteur
Que n'ay esté. Et si par negligence
Ou par mespris, ou bien par ignorance,
Je n'ay pas bien acomply mon office,
Pardonnez moy, car il n'est nul sans vice;
Pardonnez moy, car j'en fais penitence.
Priez le aussi qu'il me doint patience
En tout le mal qui langoureux me tient.
Et si encor de moy il vous souvient,
Souvienne vous aussi de ma doctrine,
Et gardez bien la parole divine.
Or maintenant, en l'estat où je suis,
Petit troupeau, (helas!) si je ne puis
Comme voudrois autre office te faire,
Au moins feray oraison salutaire,
Et leveray au Ciel les mains pour toy,
Comme je croy qu'aussi feras pour moy.
Je prie à Dieu le Pere du Seigneur
CHRIST, *de tout bien docteur et enseigneur,*
Que de ses biens richement te remplisse,
Et que tousjours sa bouche te benisse;
Face sur toy sa digne face luire,
Vueille tousjours en sa paix te conduire.
Je le requiers par sa misericorde
Te maintenir en amour et concorde,
Et que tousjours de celeste rousée

Soit le matin ta pasture arrousée.
Mais je feray singuliere oraison
Pour la Brebis qui a de sa toison
Plusieurs Pasteurs vestuz en leur besoing,
Et qui a eu des vrays povres le soing.
N'entens tu pas, François mon trescher frere ?
C'est la Brebis que j'appellois ma mere.
Je pry à Dieu, Brebiette benigne,
Que les deux yeux de nostre Pasteur digne
Tousjours sur toy et aussi sur ton chef
Soyent regardans, à fin que nul meschef
Puisse jamais à tous deux survenir;
Vueille en son soing doucement vous tenir,
Et vos Agneaux, et vos deux Brebiettes,
Le Seigneur doint qu'elles soyent tousjours nettes ;
Le Seigneur soit à jamais vostre garde.
Et s'il advient quelque fois par mesgarde
Qu'il y ayt rien en ce troupeau rompu,
Froissé, cassé, debile, corrompu,
Je pry à Dieu vray Pere de famille
Que de sa main tout soudain le rabille.
O vray Pasteur, escoute ma demande.
Escoute moy : de cœur te recommande
Tout ce troupeau; prens en donc le soucy,
Car il est tien, c'est chose seure. Et si
Tu apperçois, de tout ce petit nombre
Que j'ay nourry et tenu soubz ton umbre

Quelque Brebis follement s'esgarer
Et çà et là par les forestz errer,
Va la cercher, et quand la trouveras,
Suis je pas seur que tu la chargeras
Dessus ton doz? O pasteur et pasture,
Heureux bergeail de qui tu prens la cure!
Ay je tout dit? me tayray je tout coy?
Non, Monseigneur; je veux parler pour moy,
Et te diray qu'à toy seul je me donne,
Entre tes mains pleinement m'abandonne,
Pour vif ou mort ta volonté suyvir;
Et s'il te plait encores te servir
De moy, Seigneur, je suis ton instrument.
S'ainsi te plaist, diz le mot seulement,
Et tout soudain ces portes s'ouvriront,
Dont mes amys tousjours te beneiront.
Mais si tu diz que plus je ne te plais,
Fais ton vouloir, Monseigneur, je me tais;
Tant seulement en mon grand vitupere,
Souvienne toy quelque fois d'estre Pere.





CHANSONS SPIRITUELLES

PENSÉES DE LA ROYNE DE NAVARRE

ESTANT DENS SA LITIERE, DURANT LA MALADIE DU ROY,

Sur le chant de : *Ce qui m'est deu et ordonné.*


I la douleur de mon esprit
Je povois monstrer par parole
Ou la declarer par escrit,
Onques ne feut sy triste rolle;
Car le mal qui plus fort m'affole
Je le cache et couvre plus fort;
Parquoy n'ay rien qui me console,
Fors l'espoir de la douce mort.

Je sçay que je ne dois celer
Mon ennuy, plus que raisonnable;

Mais si ne sçauroit mon parler
Atteindre à mon dueil importable;
A l'escriture veritable
Defaudroit la force à ma main.
Le taire me seroit louable,
S'il ne m'estoit tant inhumain.

Mes larmes, mes souspirs, mes criz,
Dont tant bien je sçay la pratique,
Sont mon parler et mes escritz,
Car je n'ay autre rhetorique.
Mais leurs effectz à Dieu j'applique
Devant son throne de pitié,
Monstrant par raison et replique
Mon cœur souffrant plein d'amitié.

O Dieu qui les vostres aymez,
J'adresse à vous seul ma complainte;
Vous qui les amys estimez,
Voyez l'amour que j'ay sans feinte,
Où par vostre loy suis contrainte,
Et par nature, et par raison:
J'appelle chacun Saint et Sainte
Pour se joindre à mon oraison.

Las! celuy que vous aymez tant
Est detenu par maladie,

Qui rend son peuple mal content,
Et moy envers vous sy hardie
Que j'obtiendray, quoy que l'on die,
Pour luy tresparfaite santé :
De vous seul ce bien je mendie,
Pour rendre chacun contenté.

C'est celuy que vous avez oinct
A Roy sur nous, par vostre grace ;
C'est celuy qui ha son cœur joint
A vous, quoy qu'il die ou qu'il face ;
Qui vostre foy en toute place
Soustient, laquelle le rend seur
De voir à jamais vostre face :
Oyez donc les criz de sa sœur.

Helas ! c'est vostre vray David,
Qui en vous seul ha sa fiance ;
Vous vivez en luy tant qu'il vit,
Car de vous ha vraye science ;
Vous regnez en sa conscience,
Vous estes son Roy et son Dieu.
En autre nul n'ha confiance,
Ny n'ha son cœur en autre lieu.

Pour maladie et pour prison,
Pour peine, douleur ou souffrance,

Pour envie ou pour trahison
N'ha eu en vous moindre esperance.
Par luy estes congnu en France
Mieux que n'estiez le temps passé :
Il est ennemy d'Ignorance,
Son sçavoir tout autre a passé.

De toutes ses graces et dons
A vous seul a rendu la gloire.
Parquoy les mains à vous tendons,
A fin qu'ayez de luy memoire.
Puis qu'il vous plaist luy faire boire
Vostre calice de douleur,
Donnez à nature victoire
Sur son mal, et nostre malheur.

O grand Medecin tout puissant,
Redonnez luy santé parfaite,
Et des ans vivre jusqu'à cent,
Et à son cœur ce qu'il souhaite ;
Lors sera la joye refaite,
Que douleur brise dens noz cœurs ;
Dont louenge vous sera faite
De femme, enfans et serviteurs.

Par Jesus Christ nostre Sauveur,
En ce temps de sa mort cruelle,

Seigneur, j'attens vostre faveur,
Pour en ouyr bonne nouvelle.
J'en suis loing, dont j'ay douleur telle
Que nul ne la peult estimer.
O que la lettre sera belle
Qui le pourra sain affermer!

Le desir du bien que j'attens
Me donne de travail matiere;
Un heure me dure cent ans,
Et me semble que ma litiere
Ne bouge, ou retourne en arriere :
Tant j'ay de m'avancer desir.
O qu'elle est longue la carriere
Où à la fin gist mon plaisir!

Je regarde de tous costez
Pour voir s'il arrive personne,
Priant sans cesser, n'en doutez,
Dieu, que santé à mon Roy donne
Quand nul ne voy, l'œil j'abandonne
A pleurer; puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne :
Voila mon douloureux mestier.

O qu'il sera le bien venu
Celuy qui, frappant à ma porte,

Dira : Le roy est revenu
En sa santé tresbonne et forte !
Alors sa sœur plus mal que morte
Courra baiser le messager
Qui telles nouvelles apporte,
Que son frere est hors de danger.

Avancez vous, homme et chevaux,
Asseurez moy, je vous supplie,
Que nostre Roy pour ses grands maux
A receu santé accomplie.
Lors seray de joye remplie.
Las ! Seigneur Dieu, esveillez vous,
Et vostre œil sa douceur desplie,
Sauvant vostre Christ et nous tous !

Sauvez, Seigneur, Royaume et Roy,
Et ceux qui vivent en sa vie !
Voyez son espoir et sa Foy,
Qui à le sauver vous convie.
Son cœur, son desir, son envie
A tousjours offert à voz yeux :
Rendez nostre joye assouvie,
Le nous donnant sain et joyeux.

Vous le voulez et le povez :
Aussi, mon Dieu, à vous m'adresse ;

Car le moyen vous seul sçavez
De m'oster hors de la destresse
De peur de pis, qui tant me presse
Que je ne sçay là où j'en suis.
Changez en joye ma tristesse,
Las! hastez vous, car plus n'en puis.

AUTRES PENSÉES

FAITES UN MOIS APRÈS LA MORT DU ROY,

Sur le chant de : ***Jouyssance vous donneray.***

Las! tant malheureuse je suis,
Que mon malheur dire ne puys,
Sinon qu'il est sans esperance:
Desespoir est desja à l'huys
Pour me jetter au fond du puits
Où n'a d'en saillir apparence.

Tant de larmes jettent mes yeux
Qu'ilz ne voyent terre ne cieux,
Telle est de leur pleur abondance.
Ma bouche se plaint en tous lieux,
De mon cœur ne peult saillir mieux
Que souspirs, sans nulle allegeance.

Tristesse par ses grans efforts
A rendu si foible mon corps
Qu'il n'ha ny vertu ny puissance.
Il est semblable à l'un des morts,
Tant que le voyant par dehors,
L'on perd de luy la congnoissance.

Je n'ay plus que la triste voix
De laquelle crier m'en vois,
En lamentant la dure absence.
Las! de celuy pour qui vivois,
Que de si bon cœur je voyois,
J'ay perdu l'heureuse presence!

Seure je suis que son esprit
Regne avec son chef Jesus Christ,
Contemplant la divine essence.
Combien que son corps soit prescript,
Les promesses du saint Escrit
Le font vivre au ciel sans doutance.

Tandis qu'il estoit sain et fort,
La foy estoit son reconfort,
Son Dieu possedoit par creance.
En ceste Foy vive il est mort,
Qui l'a conduit au tresseur port,
Où il ha de Dieu jouyssance.

Mais, helas! mon corps est banny
Du sien, auquel il feut uny
Depuis le temps de nostre enfance!
Mon espoir aussi est puny,
Quand il se trouve desgarny
Du sien plein de toute science.

Esprit et corps de dueil sont pleins,
Tant qu'ilz sont convertiz en plains;
Seul pleurer est ma contenance.
Je crie par bois et par plains,
Au ciel et terre me complains;
A rien fors à mon dueil ne pense.

Mort, qui m'as fait sy mauvais tour,
D'abattre ma force et ma tour,
Tout mon refuge et ma defense,
N'as sceu ruyner mon amour
Que je sens croistre nuict et jour,
Qui ma douleur croist et avance.

Mon mal ne se peut reveler,
Et m'est si dur à l'avaller,
Que j'en perds toute patience.
Il ne m'en fault donc plus parler,
Mais penser de bien tost aller
Où Dieu l'a mis par sa clemence.

O Mort, qui le frere as domté,
Vien donc par ta grande bonté
Transpercer la sœur de ta lance.
Mon dueil par toy soit surmonté;
Car quand j'ay bien le tout compté,
Combatre te veux à outrance.

Vien doncques, ne retardes pas;
Mais cours la poste à bien grands pas,
Je t'envoye ma deffiance.
Puis que mon frere est en tes laz,
Prens moy, à fin qu'un seul soulas
Donne à tous deux esjouyssance.

RONDEAU

FAIT AU MESME TEMPS.

L'ODEUR *de mort est de telle vigueur*
Que desirer doit faire la liqueur
De ce morceau, que ne veult avaller
L'homme ignorant, lequel ne peut aller
Que par la Mort au lieu de tout honneur.
La mort du Frere a changé dens la Sœur

(En grand desir de mort) la crain
Et la rend prompte avec luy d'av
L'odeur de mort.

Sa grand' douleur elle estime
Sachant que c'est la porte et
Par où il fault au Createur
En attendant, de la mort ver
Car en a bien resuscité son
L'odeur de m

CH



RAY *Dieu*
Et la bru
Puis la pr
Par vost

Par peché est pov
Qui vous, Seigneur,
Mais regardez de C
Qui a prié tou



Las
Par s

unde ;
te
e
roits
vie
Croix.

delices
s prendre,
tous vices
ra rendre,
eu haïe :
ne pourrois
cher la vie
dens la Croix.

Mais si par sa grace
donne courage,
ns en estre lasse
eras le voyage;
Courant d'envie
Par monts et bois

Ne desprisez vostre humble creature,
Mais voyez y l'image et pourtraiture
Du Christ, qui est vostre essence et nature,
Lequel par grace dedens elle avez mis.

Et, par le Nom de ce Filz amiable,
Recevez la pour espouse agreable
En l'union du corps tant desirable
Où vous voulez mettre en un voz amis.

AUTRE CHANSON.

ADIEU, *m'amye,*
Car je m'en vois
Cercher la vie
Dedens la croix.

Si par la priere
Tirer t'y povois,
Certes en arriere
Tu ne demourrois.
Ne tarde mye,
Viens et me crois,

Cercher la vie
Dedens la Croix.

Desprise du monde
Ce dont il te tente,
Comme chose immunde ;
Et metz ta pretente
Non endormie
Par tous endroits
Cercher la vie
Dedens la Croix.

Si de ces delices
Tu te laisses prendre,
Subjette à tous vices
Il te faudra rendre,
De Dieu haïe :
Dont ne pourrois
Cercher la vie
Dedens la Croix.

Mais si par sa grace
Te donne courage,
Sans en estre lasse
Feras le voyage ;
Courant d'envie
Par monts et bois

Cercher la vie
Dedens la Croix.

Or vien donc sans crainte,
D'une amour naïve
Aymant la Mort sainte,
Par qui seras vive,
Voire et unie
Au Roy des Roys,
Cercher la vie
Dedens la Croix.

AUTRE CHANSON.

Si quelque injure l'on vous dit,
Endurez le joyeusement;
Et si chacun de vous mesdit,
N'y mettez vostre pensement.
Ce n'est chose nouvelle
D'ouyr ainsi parler souvent:
Autant en emporte le vent.

Si quelcun parle de la Foy,
En la mettant quasi à riens

Au prix des œuvres de la Loy,
Les estimant les plus grans biens,
Sa doctrine est nouvelle,
Laissez le la, passez avant :
Autant en emporte le vent.

Et si pour vostre Foy gaster,
Vous vient louer de voz beaux faits,
En vous disant (pour vous flatter)
Qu'il vous tient du reng des parfaitz,
Fuyez parole telle,
Qui ameine orgueil decevant :
Autant en emporte le vent.

Si le monde vous vient tenter
De richesse, honneur, et plaisir,
Et le vous vient tous presenter,
N'y mettez ny cœur ni desir :
Car chose temporelle
Retourne où estoit paravant :
Autant en emporte le vent.

Si l'on vous dit qu'en autre lieu
L'on puisse trouver reconfort
Et vray salut qu'en un seul Dieu,
C'est pour mettre vostre ame à mort ;
Monstrez vous lors rebelle,

Et desmentez le plus sçavant :
Autant en emporte le vent.

AUTRE CHANSON.

UN *jeune Veneur demandoit*
A une femme heureuse et sage,
Si la chasse qu'il pretendoit
Pourroit trouver, n'en quel Bocage;
Et qu'il avoit bien bon courage
De gaigner ceste venaison
Par douleur, merite et Raison.
Elle lui a dit : « Monseigneur,
De la prendre il est bien saison,
Mais vous estes mauvais chasseur.

« Elle ne se prend par courir,
Ne par vouloir d'homme du monde,
Ne pour tourment, ne pour mourir,
Et si ne fault point que l'on fonde
Son salut, fors qu'au Createur :
Vertu peut vault s'il n'y abonde
Par son Esprit force et valeur.
Las ! vous en seriez possesseur

Si de David aviez la fonde,
Mais vous estes mauvais chasseur.

« *Ce que cerchez est dens le bois*
Où ne va personne infidele;
C'est l'aspre buysson de la Croix,
Qui est chose au meschant cruelle.
Les bons Veneurs la treuvent belle,
Son tourment leur est vray plaisir.
Or si vous aviez le desir
D'oublier tout, pour cest honneur,
Autre bien ne voudriez choisir :
Mais vous estes mauvais chasseur. »

Lors quand le Veneur l'entendit,
Il mua toute contenance,
Et comme courroucé luy dit :
« *Vous parlez par grand ignorance :*
Il fault que je destourne et lance
Le cerf, et que je coure après;
Et vous me dites par exprès
Qu'il ne s'acquiert par mon labeur.
— *Seigneur, le cerf est de vous près,*
Mais vous estes mauvais chasseur.

« *S'il vous plaisoit seoir et poser*
Dessus le bort d'une fontaine,

Et corps et Esprit reposer,
Puisant de l'eau tresvive et saine,
Certes sans y prendre autre peine,
Le cerf viendroit tout droit à vous;
Et pour l'arrester ne faudroit
Que la retz de vostre humble cœur,
Où par Charité se prendroit;
Mais vous estes mauvais chasseur.

— Or, ma Dame, je ne croy pas
Que l'on acquiere ou bien ou gloire
Sans travailler ne faire un pas,
Seulement par aymer et croire.
De l'eau vive ne veux point boire,
Pour travailler le vin vault mieux.
La Dame a dit : De Terre et Cieux
Serez Seigneur et possesseur,
Si la Foy vous ouvre les yeux;
Mais vous estes mauvais chasseur.

« Le cerf est sy humain et doux,
Que si vostre cœur voulez tendre
Par amour, il viendra à vous ;
En vous prenant, se lairra prendre,
Et alors vous pourra apprendre
De manger sa chair et son sang
A ceste curée par reng ;

Pour estre remplis de douceur
Voz desirs courront à ce blanc;
Mais vous estes mauvais chasseur.

« *En ceste delicate chair*
La vostre sera transmuée.
O bien heureux qui peult toucher
A ceste grand teste muée,
A la chair courue et huée,
Mise à mort, rostie pour nous,
Sur la croix pendue à trois cloux!
Helas! elle est vostre, ô pecheur,
Si vous croyez ces saints propous,
Mais vous estes mauvais chasseur. »

Le Veneur entendit la game,
Et descouvrit la Poësie,
Et soudain luy a dit : « *ma Dame,*
J'abandonne ma fantaisie,
De la Foy mon ame est saisie,
Qui trompe et corps me fait casser.
Colliers, coubles et laisses laisser,
Croyant la voix de mon Sauveur;
Autre cerf je ne veux chasser,
Pour n'estre plus mauvais chasseur.

« *Empereurs, Roys, Princes, Seigneurs,*

A vous ma parole j'adresse ;
Vous tous Piqueurs, Chasseurs, Veneurs,
Renoncez travail et destresse,
Dont en lieu de plaisir tristesse
Vous rapportez le plus souvent :
Las ! vostre plaisir n'est que vent.
Laissez comme moy ce malheur :
Autre je suis qu'auparavant
Pour n'estre plus mauvais chasseur.

« Venez Veneurs, venez, venez
A la salutaire curée ;
A laisser le monde apprenez,
Qui est de si courte durée ;
Car charité immesurée
De son Tout vous fait le present,
Par lequel Rien est fait plaisant,
Remply de divine liqueur :
De moy, je m'y rens à present,
Pour n'estre plus mauvais chasseur. »

AUTRE CHANSON.

Sus : *Sur le Pont d'Avignon, j'ouys chanter la belle.*

SUR *l'arbre de la Croix d'une voix clere et belle*
J'ay bien ouy chanter une chanson nouvelle.
L'oyseau qui la chantoit esmouvoit le courage
De tout vray Pelerin, disant en doux langage :
« Je suis le Pelican qui donne et santé et vie
Pour faire vivre ceux que sauver j'ay envie.
La Mort, qui eux et moy pensoit ses subjetz rendre
J'ay prise et mise à mort, me laissant d'elle prendre.
Mais estant en ses laz n'a pas esté sy forte
Que n'en soye eschappé en rendant la Mort morte.
Parquoy sur mes enfans n'ha plus nulle puissance,
Qui par mort de vie ont parfaite jouyssance.
Où est ton aiguillon, ô Mort tant redoutée?
Ta puissance par moy de ta force est ostée.
Je suis la Verité et la Vie et la Voye,
Mort n'ha plus de povoir en quelque part que soye.
Les pecheurs seulement la trouveront cruelle,
Mais les miens l'aymeront, et la trouveront belle.
Par moy l'horrible Mort est belle devenue,
Et les portes d'Enfer n'ont contre moy tenue.
Car au mylieu d'Enfer me trouve le Fidele,

Qui suis son Paradis et sa joye éternelle.
Mes enfans sont en moy sy tresunys par grace,
Qu'Enfer, Peché ny Mort n'ha plus en eux de place.
Adam plein de pechés j'ay mis en croix austere,
Je l'ay crucifié en jouant son mystere.
J'ay prins ce vieil Adam et sa concupiscence,
Lequel j'ay mis à rien par Foy et congnoissance.
J'ay gousté le morceau de Mort en patience;
Nul ne le goustera qui ayt en moy fiance.
J'ay entré en Enfer, sentant ses douleurs fortes;
Pour en tirer les miens j'en ay rompu les portes.
Nully ne demourra plus en ces trois limites
Si bien se fie en moy, recevant mes merites;
Mais s'il se veult fier en son labeur et peine,
Estimant mon tourment et ma passion vaine,
Il congnoistra qu'Enfer, Mort et Peché, et Vice
Vaincre ne pourra pas par sa propre justice :
De pechés se verra chargé à sy grand somme
Qu'à la fin pourra voir ce que peult sans moy l'Homme.
Mais l'Homme au cœur contrit, petit, humble et infime
Qui ne sent rien de soy, et nul bien n'en estime;
Qui tout en ma bonté se confie, et s'arreste,
A luy tousjours ma main de secourir est preste.
Je le metz en Enfer luy monstrant son ordure,
Et qu'il a merité par Peché, mort tresdure ;
Je le metz tout à rien, luy monstrant que son Estre
Et sa Vie je suis, son seigneur et son maistre.

Mais quand le Trespetit du tout Rien se confesse,
Je le retire à moy, luy monstrant ma promesse ;
De ma chair, de mon sang, luy fais present encore,
En moy le reunis, l'embrasse et l'incorpore :
Luy transformé en moy hors son peché immunde,
Rien que grace ne voit, qui en son lieu abonde.
En moy il voit la Mort sy tresbien acoustrée,
Qu'il la desire voir comme de Vie entrée ;
Par moy de son Enfer voit les portes brisées,
Là congnoit Paradis et les joyes prisées.
Povreté, faim et soif, travail, peine et tristesse,
Trouve vivant en moy tout repos et liesse.
Or venez donc, Pecheurs, escouter ma doctrine ;
Apprenez ma chanson pleine de discipline.
Je suis monté en hault à fin que chacun m'oye,
Et qu'escoutant mon chant, soyez remplis de joye.
Par Charité j'ay soif du salut de toute ame,
Pour la faire brusler de l'amoureuse flamme.
Las ! donnez moy de l'eau de vraye amour à boire,
Au vaisseau de voz cœurs par fermement me croire !
De n'avoir fait nul bien, ne craingnez ce langage,
Car tout est consommé : j'ay gaigné l'heritage.
J'ay acomply la Loy, j'ay gaigné la partie :
Tout est pour vous, Pecheurs, pour lesquelz Eli crie.
J'ay du Pere prié l'indicible clemence
A vous tous ignorans pardonner vostre offence.
J'ay pour vous delaissé ma vie à mort amere,

Et en tresgrand douleur ma tresaymée Mere,
Pour vous monstrer que chair, tant soit elle estimée,
Ne doit sinon pour Dieu et en Dieu estre aymée.
Puys j'ay recommandé entre les mains du Pere
Mon esprit, pour monstrer qu'en luy fault qu'on espere.
Or ay je le salut de chacun fait sy ample,
Et pour y parvenir me suis mis pour exemple.
Venez, venez trestous chargez, outre mesure,
De labeurs et travaux : voyez ma peine dure,
Voyez ma croix, mes cloux, mes douleurs non petites,
Mon cœur d'amour ouvert et trestous mes merites.
Tous ses biens sont à vous; par grace je les donne
A qui par ferme Foy tout à moy s'abandonne.
Venez, embrassez moy, mon troupeau, mon église,
Mes Esluz humbles et doux, desquelz fais à ma guise,
Car vous uniz en moy estes la mesme chouse :
Je seray vostre Espoux; vous tous un, mon Espouse :
Venez au vray repos où sera endormie
Entre mes bras toujours mon Espouse et amye. »

AUTRE CHANSON

Voicy nouvelle joye,
La nuict pleine d'obscurité
Est passée ; et voicy le jour,
Auquel marchons en seüreté,
Chassans toute peur par amour,
Sans que nul se desvoye :
Voicy nouvelle joye.

L'hyver plein de froid et de pleurs
Est passé tremblant et glacé ;
L'æsté plein de verdure et fleurs
Nous vient plus beau que l'an passé ;
Or chacun le voye :
Voicy nouvelle joye.

L'arbre sec et facheux à voir,
Raboteux, et dur à toucher,
Que nul ne desiroit avoir,
Maintenant povons le toucher :
Il fleurit et verdoye,
Voicy nouvelle joye.

Le rossignol qui s'est faché
Pour la rigueur de l'hyver froid,
Maintenant il n'est plus caché,
Mais sur la branche se tient droit :
Il gergonne et verboye,
Voicy nouvelle joye.

Le Fidele dedens la Loy
Tout caché, tremblant, et peureux,
Par la lumiere de la Foy
Voit cler, et devient amoureux
De Dieu, qui le convoye :
Voicy nouvelle joye.

Il se congnoit tout delivré
De peché et damnation;
Il se sent de joye enyvré
Par la divine Election
Qui tout bien luy ottroye :
Voicy nouvelle joye.

L'arbre de Croix, de peine et mort,
Que tant avoit eu en horreur,
Maintenant c'est le reconfort
Où il a attaché son cœur
A fin qu'il ne desvoye :
Voicy nouvelle joye.

Luy qui craingnoit les gens hanter
Et cachoit par crainte sa voix,
Maintenant ne fait que hanter
Dessus l'espine de la Croix;
Il fault que l'on le croye :
Voicy nouvelle joye.

Il est dehors d'hyver et nuict,
Il n'est plus sec, mais florissant;
Mort et Peché plus ne luy nuist;
Il est content dens le Puissant,
Verité, Vie et Voye :
Voicy nouvelle joye.

AUTRE CHANSON.

LAS*! pas n'avois apperceu*
Que le Monde à mon desceu
M'eust tant deceu!
Mais quand j'ay JESUS *receu,*
Par Foy conceu,
Me suis du malheur non sceu
Bien apperceu.

En oyant les amoureux,
Je les tenois bienheureux;
Ilz ne parlent que des Dames,
De joustes et de tournois,
De chiens, d'oyseaux et de harnois,
Oubliant leurs povres ames :
Las! pas n'avois apperceu.

En voyant les riches gens
D'amasser biens diligens,
Je pensois que l'homme riche
Fust de ce monde content;
Car je n'allois point doutant
La damnation du chiche :
Las! pas n'avois apperceu.

Voyant les Roys et Empereurs
Tous environnez d'honneurs,
En moymesmes je disoye :
Ces hommes icy sont Dieux,
Ilz ne peuvent avoir mieux;
Mais leur enfer ne sçavoye :
Las! pas n'avois apperceu.

Voyant par ces trois moyens
Que le monde en ces liens
Tue toute creature

Soubz le voile de la Loy,
Hors des termes de la Foy,
Où nous meine l'Escriture.
Las! pas n'avois apperceu.

Mais par elle j'ay appris
Qu'il y a un autre prix
Que le Pere eternel donne,
Où gist nostre parfait bien,
Au regard duquel n'est rien
Le Monde que j'abandonne.
Las! pas n'avois apperceu.

Si ce bien j'eusse entendu
Tant de temps n'eusse perdu;
Mais là où Peché abonde
Grace a superabondé;
Là mon espoir j'ay fondé
En disant Adieu au monde.
Las! pas n'avois apperceu.

AUTRE CHANSON.

PERE, *je viens à vous de loing,*
Car necessité et besoing
Me font demander vostre grace;
Le demourant du porchin groing
D'amasser par faim j'avois soing,
Estant privé de vostre face.

En moymesmes, plein de douleurs,
J'ay dit : Combien de serviteurs
Sont saoulez de pain chez mon Pere!
A luy j'iray en cris de pleurs,
Il exaucera mes clameurs,
Car par sa bonté je l'espere.

Parquoy, Pere piteux et doux,
En ferme Foy se rend à vous
L'indigne enfant pecheur, prodigue;
La larme à l'œil, à deux genoux,
Mercy vous crie, devant tous,
Renonçant peché et sa ligue.

Pere, devant vous j'ay peché,
Ny devant le Ciel n'est caché,

Dont indigne filz me confesse,
J'en suis tout saly et taché;
De moy ne peult estre arraché
Si vous ne me tenez promesse.

C'est qu'il n'y a si grand Pecheur
S'il revient à vous de bon cœur,
Qu'il n'ayt pardon de son offense.
Helas! regardez ma douleur,
Qui de vostre juste rigueur,
Pere, appelle à vostre Clemence.

Las! donnez vertu à mon doy
Pour recevoir l'anneau de Foy,
Par lequel vous soye agreable :
Couvrez ce corps d'Adam tout nu
Du vestement sy cher tenu
De vostre Charité louable.

Je suis venu pour demander
Grace qui me peult amender,
Et faire aymer vostre service,
Et ce qu'il vous plaist commander,
Et Adieu aux vices mander,
M'offrant à vous en sacrifice.

Pere, par le sang de l'Agneau

Refaites moy homme nouveau ;
Et que je puisse en vostre table
Manger la chair du tendre veau,
Qui moy laid fera venir beau
Par mutation admirable.

Si mon Frere qui est dehors,
Oyant la musique et accordz
Du festin de Paix et concorde,
Se confiant en ses bras forts,
Murmure et se courrouce alors
De vostre grand misericorde,

Laissez le louer ses biensfaitz :
Mais moy qui voy les miens infectz,
Et que par bonté paternelle
M'avez tiré dessoubs ce faix
Avecques tous les saintz parfaitz,
Je vous en rends gloire éternelle.

AUTRE CHANSON.

PAR *faux Cuyder j'ay bien esté deceu,*
Lequel m'a fait ignorer mon vray Estre,
Voire mon Rien sy tresfort mescongnoistre,
Que tard me suis de son mal apperceu.

Il m'a tenu sy fort fermez les yeux,
Que je ne puys voir mon ame vivante :
Je l'estimois sy tresbelle et plaisante,
Que pour l'aymer j'en oublioïs les cieux.

De l'union de ceste ame et du corps
Pensois tenir entierement ma vie,
Que confermer j'avois parfaite envie,
Ne voyant pas qui ma Vie estoit lors.

Las! qui vous a contraint en charité
D'illuminer l'aveugle de naissance,
Et luy donner parfaite congnoissance
Que c'est de luy et de la verité ?

Quelle bonté, Seigneur, nous monstrez vous,
Nous declarant ainsi qu'un corps sans ame?
Nostre ame meurt, sans la divine flamme
De vostre feu, qui la Vie est de tous.

Vous estes donc la Vie d'un chacun,
Mais sans vous morts et moins que pouldre et cendre,
Et vous en nous par grace voulez rendre
Ce qui n'est Rien estre fait Tout en un.

En nous faisant congnoistre nostre Rien
Et vostre Tout par grace et par puissance,

Nous renonçant avons la jouyssance
De vous, Seigneur, seul bon et seul bien.

Dont seul aymé soyez sans SI *ne* MAIS,
Seul adoré de toute creature,
Par vive Foy et de charité pure
Loué sans fin de nous à tout jamais.

AUTRE CHANSON.

PUIS *que Dieu par pure grace*
M'a tiré à soy,
Et qu'en tous en toute place
Luy tout seul je voy,
Je suis remply de plaisir,
Veu que mon ame est s'amye,
Qu'il a d'Amour endormie :
Hé, laissez la dormir! Hé, laissez la dormir!

Allez dehors, Scrupule
Et piquant Remord,
Qui trop de peur m'accumule
Sans nul reconfort.

Vous n'engendrez que souspir,
Et peine à la conscience.
Mon ame ha en Dieu fiance :
Hé, laissez la dormir ! Hé, laissez la dormir !

Las ! cessez, Raison humaine,
De la travailler ;
Car povoir n'ha vostre peine
De me reveiller.
Tout vostre sens, à loisir
Ne me peult plus rien apprendre,
Qui me fait vray repos prendre :
Hé, laissez la dormir ! Hé, laissez la dormir !

Or taisez vous, criart Monde,
Qui tousjours taschez
De rendre mon ame immunde ;
Car vous la faschez :
Ne luy offrez à choisir
Plaisir, honneur ny richesse ;
Pleine elle est d'autre liesse :
Hé ! laissez la dormir ! Hé ! laissez la dormir !

Petit Dieu, qui par tout vole,
Te disant vainqueur,
Finez cy vostre rolle ;
Rien n'avez au cœur

Qui la fin de son desir
Tourne à contempler la face,
Que par Foy mon ame embrasse.
Hé! laissez la dormir! Hé, laissez la dormir!

Maugré tout bruyt et tonnerre
Elle dormira;
Et au mylieu de la guerre
Se resjouyra,
Sans plus sentir desplaisir:
Mais soubs la divine tente,
Repose seure et contente.
Hé! laissez la dormir! Hé! laissez la dormir!

AUTRE CHANSON.

Je n'ay plus ny Pere ny Mere,
Ny Seur, ny Frere,
Sinon Dieu seul, auquel j'espère,
Qui sus le Ciel et Terre impere;
Là hault, là bas,
Tout par compas:
Compere, Commere,
Voicy vie prospere.

Je suis amoureux non en Ville,
Ny en Maison, ny en Chasteau ;
Ce n'est de femme ny de fille,
Mais du seul Bon, puissant, et beau ;
C'est mon Sauveur,
Qui est vainqueur
De peché, mal, peine, et douleur ;
Et a ravy à soy mon cœur.
Je n'ay plus, etc.

J'ay mis du tout en oubliance
Le monde, et parens, et amys,
Biens et honneurs en abondance,
Je les tiens pour mes ennemis :
Fy de telz biens,
Dont les lyens
Par Jesuchrist sont mis à riens,
A fin que nous soyons des siens.
Je n'ay plus, etc.

Je parle, je ris, et je chante
Sans avoir nul soucy ny tourment ;
Amys et ennemis je hante,
Trouvant par tout contentement :
Car par la Foy
En tous je voy
Leur vie, qui est, je le croy,

Tout en Tout, mon Dieu et mon Roy.
Je n'ay plus, etc.

Or puis donc que Dieu est leur vie,
Et que je le croy Tout en tous,
Il est mon Amy et m'amye,
Pere, Mere, Frere et Espoux;
C'est mon Espoir,
Mon seur sçavoir,
Mon Estre, ma force, povoir,
Qui m'a sauvé par son vouloir.
Je n'ay plus, etc.

Las! que fault il plus à mon ame
Qui est tirée en sy bon lieu,
Sinon se laisser en la flame
Brusler de ceste amour de Dieu?
Et en bruslant,
Le consolant
D'amour, qui rend le cœur volant,
Et sans fin la bouche parlant.
Je n'ay plus, etc.

Amys, contemplez quelle joye
J'ay, estant delivre de moy
Et remis en la seure voye
Hors des tenebres de la Loy.

Ce reconfort
Est sy tresfort
Que rien plus ne desire, au fort,
Qu'estre uny à luy par ma Mort.
Je n'ay plus, etc.

AUTRE CHANSON.

A *la clere Fontenelle,*
Qui est l'eau vive et d'enhault le parfait don,
Tous povres pecheurs appelle
Dieu tout seul bon,
Pour vray pardon
Recevoir en abandon.

Mon amy, si vous voulez
Boire de ceste eau Vive,
Des maux dont vous vous dolez,
Aurez santé naïve :
Ne soyez point empesché
Par la crainte de peché;
Courez au prix attaché,
D'une amour non craintive,
A la clere Fontenelle.

Ne craingnez que refusé
Soyez d'amour sy ample ;
Voyez comme en ont usé
Ceux qui sont vostre exemple :
Paul, Pierre, et le bon Larron,
Mille autres que nous lison,
Publicain, Pecheur, Marion,
Ne refuse en son temple,
A la clere Fontenelle.

Voyez qu'en luy a trouvé
Marie Magdeleine,
Et ce qu'en a esprouvé
La povre Egyptienne ;
Mesmement le faux Judas
Il ne refusa pas,
Ny André, ny Matthias,
Ny la Samaritaine,
A la clere Fontenelle.

Venez tous boire de l'eau
Qui à tous maux est saine :
C'est un breuvage nouveau,
De nouvelle fontaine.
Le sang de l'Agneau occis,
Qui blanchist tous les noircis ;
Et ne veult qu'un grand mercis

Dit d'amour, pour sa peine,
A la clere Fontenelle.

Sans or, argent ny avoir,
L'eau donne en abondance,
Non par labeur ne devoir,
Par merite ou puissance;
Mais par pure Election
D'une grande affection,
Nous donne fruition
De l'eau de congnoissance,
A la clere Fontenelle.

Qui le congnoit tel qu'il est,
Plein de misericorde,
De le cercher est tout prest,
Et humblement s'accorde
De boire l'eau sans cesser,
Et jamais ne s'en lasser;
Et tout autre bien laisser,
Dont plus ne se recorde,
A la clere Fontenelle.

Il n'y a grand ne petit
Beuvant l'eau delectable,
Qui ne perde l'appetit
Et tout soif damnable;

Dont le Monde boire fait
De cisterne ou puits infect,
Ceste cy le satisfait
De tout bien desirable,
A la clere Fontenelle.

Or courez viste, pecheurs,
A ceste Eau pure et belle;
Remplissez en tant voz cœurs
Que vous puissiez par elle,
Bien lavez de tous pechez
Dont vous estes tachez,
Saillir d'amour destachez
A la vie eternelle,
A la clere Fontenelle.

AUTRE CHANSON.

RESVEILLE *toy, Seigneur Dieu,*
Fais ton effort
De venger en chacun lieu
Des tiens la Mort.

Tu veux que ton Evangile
Soit preschée par les tiens,

En Chasteau, Bourgade et Ville,
Sans que l'on en cele riens :
Donne donc à tes servans
Cœur ferme et fort;
Et que d'amour tous fervents,
Ayment la Mort.
Resveille toy, etc.

Donne leur telle parole
Qu'ilz tirent à toy les cœurs,
Et que de doctrine folle
A la fin soient vainqueurs;
Et que par la vive Foy
Viennent au port
Du salut promis de toy,
Après la Mort.
Resveille toy, etc.

Mais si leurs cœurs tu obstines
En cachant ton cler Soleil
De tes obscures courtines,
Et qu'ilz facent appareil
De tes enfans tourmenter,
Pour reconfort,
Plaise toy les contenter
Dedens la Mort.
Resveille toy, etc.

Tu es leur Vie et leur Estre,
Sans toy n'ont sens ny povoir :
Si avec eux te plaist estre
Douleur ne peuvent avoir :
Car tant qu'en vous ilz seront,
Auront reconfort,
De joye qu'ilz sentiront,
Dedens la Mort.
Resveille toy, etc.

La Mort, qui à l'infidele
Est horrible à regarder,
A ton Enfant est sy belle
Qu'il ne craint s'y hazarder,
Pour passer de ceste Mort
Le fascheux bort,
Pour à toy (qu'il doit aymer)
Aller par Mort.
Resveille toy, etc.

O que la Mort est heureuse
Qui les meine en sy beau lieu !
Helas ! qu'elle est glorieuse
De les faire enfans de Dieu !
Avance donc, Seigneur,
Tant doux support,
Leur donnant pour tout honneur,

Joyeuse Mort.
Resveille toy, etc.

AUTRE CHANSON.

MAUDIT *soit le cruel chien*
Qui abbaye, abbaye, abbaye,
Et si n'ha povoir de rien!

Son passetemps et sa joye
C'est de nous venir tenter,
Et qui de Dieu se fourvoye
Par desespoir tourmenter,
S'il le tient en son lien :
Maudit soit le cruel chien!

S'il voit que suyvons la voye
Où la Foy nous meine droit,
A fin que mieux y pourvoye,
Sa robbe tourne à l'endroit
Et se monstre homme de bien :
Maudit soit le cruel chien!

Il parle doux comme soye,
Pour oster de nostre esprit
La Croix, ta seure montjoye,
Qui nous meine à Jesus Christ;
Car il craint que l'on soit sien :
Maudit soit le cruel chien!

Nouvelle invention vraye,
Pour en remplir nostre cœur,
Et de voir ne nous effraye
La parole du Seigneur,
Qui est tout nostre soutien :
Mauldit soit le cruel chien!

Il ne craint fors que l'on croye
En Dieu seul parfaitement;
Car par la Foy Dieu fourvoye
Son Royaume entierement,
Avec Adam l'ancien :
Maudit soit le cruel chien!

D'une ypocrisie vraye
Ce chien se sçait revestir,
Pour lier de sa courraye
Ceux qui l'escoutent mentir,
Croyant son devot maintien :
Maudit soit le cruel chien!

Il n'espargne or ny monnoye,
Royaumes, biens ny honneurs,
Mais qu'il puisse pour sa proye
Arracher la Foy des cœurs ;
A chacun il dit : Tien, Tien :
Maudit soit le cruel chien !

Dire je ne vous pourroye
Ce qu'il fait pour decevoir,
Et moins celer ne pourroye
Qu'il n'ha force ny povoir
De nuyre à un Chrestien :
Maudit soit le cruel chien !

AUTRE CHANSON.

Sus : *Trop penser m'y font amours.*

PENSER *en la passion*
De Jesuchrist,
C'est la consolation
De mon esprit.

Seigneur, quand viendra le jour
Tant desiré,

Que je seray par amour
A vous tiré,
Et que l'union sera
Telle entre nous
Que l'espouse on nommera
Comme l'espoux ?
Penser, etc.

Ce jour des nopces, Seigneur,
Me tarde tant,
Que de nul bien ny honneur
Ne suis content;
Du monde ne puys avoir
Plaisir ny bien :
Si je ne vous y puys voir,
Las ! je n'ay rien.
Penser, etc.

Si de vostre bouche puys
Estre baisé,
Je seray de tous ennuys
Bien appaisé.
Baisez moy, acolez moy,
Mon Tout en tous,
Unissez moy par la Foy
Du tout à vous.
Penser, etc.

Essuyez des tristes yeux
Le long gemir,
me donnez pour le mieux
Un doux dormir.
ur d'ouyr incessamment
Voz saints propos,
est parfait contentement,
Et seur repos.
Penser, etc.

AUTRE CHANSON.

CHRIST *a fait trembler l'Enfer,*
Du pis jusques à la simette.

Il a bridé Lucifer,
hrist a fait trembler l'Enfer,
a bridé Lucifer
'une éternelle gourmette,
u pis jusques à la simette.

C'est pour plus nous eschauffer,
hrist a fait trembler l'Enfer;
'est pour plus nous eschauffer

D'amour par Foy clere et nette,
Du pis jusques à la simette.

Son bras est plus dur que fer,
Christ a fait trembler l'Enfer.
Son bras est plus dur que fer ;
Nul contre luy ne se mette,
Du pis jusques à la simette.

Les mauvais fera chauffer,
Christ a fait trembler l'Enfer,
Les mauvais fera chauffer,
Au feu où le Diable il jette,
Du pis jusques à la simette.

Dens les siens fera estouffer,
Christ a fait trembler l'Enfer,
Dens les siens fera estouffer
De Lucifer la tempeste
Du pis jusques à la simette.

Pour plus beau les estoffer
Christ a fait trembler l'Enfer,
Pour plus beau les estoffer
En sa parée chambrette
Du pis jusques à la simette.

AUTRE CHANSON.

Sus : *O l'espinette du bois,*
Mon amour la desire.

O Toutpuissant, oy la voix
Du cœur plein de martyre.

Par toy peché congnois,
Qui à peché m'attire ;
A grand' perdition vois
Si tu ne m'en retire.
O Toutpuissant, etc.

Defens moy par ton bois
De l'infernal empire ;
Car Pere te recongnois
Meilleur que ne puis dire.
O Toutpuissant, etc.

En ta parole crois,
Je l'ayme et la veux lire ;
Mais casse moy ceste noix,
Pour la douceur eslire.
O Toutpuissant, etc.

Si par toy je povois
Gouster ce que desire
Je trouverois en la Croix
Un triomphant empire.
O Toutpuissant, etc.

De moy je ne sçaurois,
Car je suis enfant d'ire;
Cours vistement ceste fois
A mon secours, beau sire.
O Toutpuissant, etc.

O Roy de tous les Roys
Devant qui je souspire,
Rien que crier je ne fois :
Ne me vueille esconduire.
O Toutpuissant, etc.

AUTRE CHANSON.

ADIEU, *pour tout jamais A Dieu!*
En l'ignorance du matin,
Sans voir du vray Soleil le jeu,
De plaisir j'entre au Jardin

e

nt.

lame,

it et fame

Son Dieu, son Christ et son Seigneur,
Meurt en Adam; et de bon cœur
Luy dit, le chassant en tout lieu :
A Dieu!

A Dieu, pour tout jamais, A Dieu!
A Dieu, ne pensez revenir
Dedens vostre vieille maison,
Car il plaist à Christ s'y tenir,
Sans la laisser nulle saison;
Il en est Seigneur par raison,
Et vous a chassé du mylieu :
A Dieu!

AUTRE CHANSON

DESCENDONS *bas en nostre ame,*
Pour monter plus hautement.

Nous la verrons toute infame,
Subjette à mort et tourment;
Mettre la fault soubz la lame,
Par anneantissement :
Descendons.

Bruslée soit dans la flamme
u saint Esprit purement,
ui tout son peché et blasme
ouvrira d'un vestement.
Descendons.

De Christ duquel sera femme
inte inseparablement,
ame estant Rien, sera dame
e Tout par son Tout, vrayment.
Descendons.

Car Tout en Rien crie et clame,
oire inenarrablement;
ieu par Foy Pere reclame,
ui l'exauce promptement.
Descendons.

Unissant le Rien qu'il ame
n son Tout divinement,
'espouse se perd et pasme
n son Tout joyeusement.
Descendons.

Dont gloire, honneur, bruit et fame
end à Dieu incessamment.
Descendons.

AUTRE CHANSON.

Et courons sans esmoy,
Où tant de biens l'on donne ;
Et courons sans esmoy,
Remplis de pure Foy :
Nostre Pere celeste et hault
A envoyé Christ son herault.
Et courons.
Crier, A l'assault, A l'assault !
Armer de la Foy il nous fault.
Et courons.
Le cœur d'amour ardent est chauld,
Pour prendre Paradis d'un sault ;
Car sa mort plus que le ciel vault,
Qui a couvert nostre default ;
Rendant le Diable fin et caut,
Impuissant comme un mort Crapaut,
Au moins si Foy ne nous default.

———

AUTRE CHANSON.

AME tu n'es au chemin
Ny en la voye
De vraye felicité :
Dieu t'y convoye !

Ame, où vas tu sy soudain ? bis.
Je cours à plaisir mondain. bis.
C'est en vain ;
Car plaisir mondain est faux,
Tu te fourvoye,
Qui en tristesse et tous maux
Fine sa joye.

Ame, helas, quel chemin tiens ? bis.
Tout droit aux terriens biens. bis.
Ce n'est riens.
Mais avarice le cœur
Sy fort guerroye,
Qu'elle le fait en douleur
Du Diable proye.

Où vas tu à grand roideur ? bis.
A l'ambition d'honneur ; bis.

C'est erreur.
Ambition trop blasmer
Ne te pourroye :
Son feu, en lieu d'allumer,
Brusle et foudroye.

Ame, où vas par ces deserts? bis.
Vois sçavoir par gens experts; bis.
Tu te perds :
Sçavoir aux lettres trouver
Bien tost sçauroye,
Si l'esprit bien esprouver
En toy pourroye.

Où vas tu à sy grand pas? bis.
Avec ces gens de là bas; bis.
N'y va pas :
Combien qu'ilz soyent merchez
De noire croye,
Orgueil les tient attachez
De sa courroye.

Ame où vas tu, par ta foy? bis.
Je vois à l'amour de moy : bis.
Garde toy
D'aymer ce que rien ne vault :
Si tu sçavoye

L'amour et le don d'enhault,
Seul l'aymeroye.

AUTRE CHANSON.

VRAY *Dieu, qui reconfortera*
Ma povre ame, et qui l'ostera
De la peur d'estre condemnée?

Si son Enfer elle peult voir,
Et son peché appercevoir,
Justement se tiendra damnée.

Car se trouvant en chacun lieu,
Comme un juge verra son Dieu,
Qui la rendra plus estonnée.

Elle verra que ses bienfaits
Devant Dieu sont ords et infects,
Et la vie qu'elle a menée.

Pleine de mal, vuyde de bien,
Souhaittera de n'estre rien,
Et n'avoir jamais esté née.

Qui la delivrera du corps
De ceste mort, où sera lors
En trouble et douleur amenée?

Ce ne sera pas son bon sens,
Ne sa raison ny ses cinq sens,
Quand elle sera adjournée.

Ce sera Grace purement
De Dieu par Christ, son vray amant,
Qui pour luy l'a predestinée.

Cestuy seul la delivrera,
Et sa Grace luy livrera
Pour de tous biens estre estrenée.

Par Grace de calamité
Sera mise en sublimité,
Ainsi que Royne couronnée.

La douceur goustera d'aymer
Après avoir gousté l'amer.
O heureuse et digne journée!

AUTRE CHANSON.

ASSEMBLONS *nous, Chrestiens,*
Creés de riens,
Esluz de Dieu par sa grace;
Recongnoissons ses grans biens
Qui sommes siens;
Et le louons sans fallace
En toute place,
Helas! par tous moyens.

Louons nostre Createur,
Qui est dateur
De tous biens en abondance :
Louons nostre Redempteur
Et servateur,
Qui en nous fait residence;
Que chacun dance,
Helas! d'un joyeux cœur.

Toute la terre est à nous;
Le ciel tant doux
Est nostre eternel repaire :
Tout est vostre entre vous
Puis que nous tous

Avons Dieu pour nostre Pere ;
Et Christ pour Frere,
Helas ! vivant en nous.

Peché, Mort, Enfer, jadis
Feurent hardis
De nous assaillir et prendre ;
Or sont ilz acouardis :
Car Paradis
Nous est donné, pour le prendre :
Mais par entendre,
Helas ! ses divins dits.

Par la Foy du Filz croyons
En ce qu'oyons,
Que dit la sainte Escriture.
Par Foy Dieu en tous voyons,
Où que soyons.
Car chacune creature
Est couverture,
Helas ! de ses rayons.

Puis qu'en luy nous sommes un,
Tout est commun ;
Nous sommes son heritage :
Voicy le temps oportun.
Où tout chacun

Doit eslever son ouvrage
A n'estre sage,
Helas! mais importun.

Or chantons matin et soir,
Sans nous asseoir;
Dançons par joye immortelle;
Changeons en verd nostre noir,
Et pour le voir
Saillons en vie eternelle;
Car par son zele,
Helas! avons povoir.

AUTRE CHANSON.

DIEU, *de son celeste creneau*
Regardant çà bas son troupeau,
A dit à chacun Pastoureau;
Nul ne fourvoye,
Pour mener Brebis au chasteau
Je suis la Voye.

Mes Brebis par nom je congnois,
Qui tresbien entendent ma voix,

Merchées les ay de ma Croix,
Douleur et peine :
Et quand il me plaist quelque fois,
J'en prens la laine.

Mais pour un povre habillement
Je les revetz plus chaudement :
Mon divin Soleil promptement
Fais apparoistre ;
Et les fais soubz ce vestement
Nourrir et croistre.

De pluye et gresle en lieux tous
Les garde, et des ravissans Loups ;
Pour elles j'abandonne aux coups
Mon ame et vie,
Car de les mettre en repous
C'est mon envie.

Si quelque mal ont à porter.
Je les sçay bien reconforter :
Si j'en voy nulle transporter,
Qui se desvoye,
Sus mon col la viens rapporter
A bien grand' joye,

Je sçay bien mener mes brebis

Aux fontaines et beaux herbis;
De mon pain, qui est blanc, non bis,
Les fais repaistre :
Les agneaux sauve en mes habitz,
Les voyant naistre.

Mortes je les voy escorcher,
Pour les reünir en ma chair :
Je les fais menu destrencher,
Lors sont vivantes :
Et en moy qui les ayme cher,
Sont triomphantes.

Amour me fait troupeaux garder,
Et de tous maux contregarder,
Amour les me fait regarder
D'un œil de frere;
Pour les conduire sans tarder,
A Dieu mon Pere.

Pastoureaux, mes bons serviteurs,
Du troupeau soyez visiteurs,
Et de ma Parole amateurs
Si douce et ample :
Car des brebis et des Pasteurs
Je suis l'exemple.

AUTRE CHANSON.

MAUDIT soit le Cuyder,
Qui semble peu de chose,
Et fait de nous vuyder
La senteur de la Rose.
Helas!

Tant se vient avancer
En nous ignorans hommes,
Qu'il nous donne à penser
Que quelque chose sommes.
Helas!

Ce Cuyder Estre là
Fait en nom desir naistre
De cecy et cela
Vouloir, avoir, ou estre.
Helas!

Cest aveuglé desir
Par mensonge et promesse
Engendre en nous plaisir,
Qui se fine en tristesse.
Helas!

Biens, plaisirs, et honneurs,
Qui sont les fruitz de terre,
Desirons en noz cœurs ;
Et voyla nostre guerre.
Helas !

Et pour y parvenir
Nous souffrons mainte peine ;
Quand les cuydons tenir,
Ce n'est que chose vaine.
Helas !

Et ceste vanité
Sy fort l'Esprit tourmente,
Que la mondanité
Mon ame mal contente.
Helas !

Lors ne voyant en nous
De nul bien apparence,
Nous en courons trestous
Après desesperance.
Helas !

Sy cruel n'est le lieu,
Ne sy grand le martyre,
Que la bonté de Dieu

Soudain ne nous en tire.
Helas!

Nous redonnant l'odeur
De la Rose vermeille,
Bruslant par son ardeur
Cuyder, qui nous conseille.
Helas!

Rose de Charité
Confondz Cuyder damnable;
Unis par Verité
L'image à son semblable.
Helas!

AUTRE CHANSON.

HELAS! *je languis d'Amours*
Pour Jesuchrist mon espoux:
Filles, ames bien heureuses,
De Jesuchrist amoureuses,
Oyez mes piteux propous.
Helas!

Dites à l'Amy de mon ame,
Que de sa divine Flamme
La vueille brusler tousjours.
Helas!

Et que rien ne veult pretendre,
Que d'estre bruslée en cendre
Par ce feu qui est sy doux.
Helas!

Car l'ame en cendre brisée,
N'est pas de luy desprisée,
Mais receue à tous les coups.
Helas!

Avancez, heureuses ames,
Que par ces divines flammes
Me face semblable à vous.
Helas!

Dites luy qu'en sa presence
Gist ma joye et ma plaisance,
Mon espoir et mon secours.
Helas!

Mon salut c'est voir sa face,
Je ne vis que de sa grace;

Pour Dieu avancez le cours.
Helas!

Si j'ay après longue absence
De sa veue jouyssance,
Lors je seray en repouz.
Helas!

Lors diray, d'Amour esprise,
La chanson que j'ay apprise,
Filles de Hierusalem.
Helas!

AUTRE CHANSON.

POUR *estre bien vray Chrestien,*
Il fault à Christ estre semblable,
Renoncer tout bien terrien,
Et tout honneur qui est damnable,
Et la Dame belle et jolye,
Et plaisir qui la chair esmeult;
Laisser biens, honneurs et amye :
Il ne fait pas le tour qui veult.

Ses biens aux povres fault donner
D'un cœur joyeux et volontaire,
Et les injures pardonner,
Et à ses ennemis bien faire ;
Laisser vengeance, ire et envie,
Aymer l'ennemy si l'on peult,
Aymer celle qui n'ayme mye :
Il ne fait pas le tour qui veult.

De la mort fault estre vainqueur,
En la trouvant plaisante et belle,
Voire et l'aymer d'aussi bon cœur,
Que l'on fait la vie mortelle ;
S'esjouyr en melancolie,
Et tourment, dont la Chair se deult ;
Aymer la mort, comme la vie :
Il ne fait pas le tour qui veult.

AUTRE CHANSON.

MON *ame n'ha plus autre esgard,*
Autre desir ny autre envie,
Fors de jouyr du doux regard
De la Verité, Voye et Vie,

Car de son amour est ravie;
C'est son heritage et sa part,
Dont nul bien ne cerche autre part.

Comme le cerf qui va courant,
Mordz de la couleuvre vilaine,
Au chauld du jour est desirant
De trouver une eaue vive et saine,
Ainsi à toy, vraye Fontaine,
Qui tous bons cœurs vas attirant,
Mon ame court en esperant.

Comme la nef fait son effort,
Preste à perir par grand tourmente,
De trouver le desiré port
Où est le bien de son attente,
Ainsi par amour vehemente,
Mon ame desire la mort
Pour jouyr du seur reconfort.

Comme le prisonnier captif,
Qui n'ha que de mort apparence,
Est par grand desir ententif
De pourchasser sa delivrance;
Moy ainsi que n'ay esperance
De vivre, que par le pain vif,
Le desire d'un cœur naïf.

O Fontaine de Charité,
Rassasie de ton serf l'Ame ;
O port de salut, Verité,
Sauve la nef qui te reclame ;
O voye de tout homme et femme,
Donne au captif ta liberté ;
Par CHRIST *qui seul l'a merité.*

Le doux regard de ton amour
Est un bien sur tous desirable :
Il tue l'Ame sans sejour ;
Et morte, à CHRIST *la fait semblable.*
O mutation delectable,
Quand Rien en son Tout fait retour !
Las ! avancez donc ce bon jour.

AUTRE CHANSON.

LE *grand desir d'aymer me tient ;*
Quand de mon Dieu il me souvient,
Assez aymer ne le pourroye.

Luy qui de tous est Createur,
Nous a donné le Redempteur,
Qui est la Verité et Voye.

Sa Verité nous monstre Dieu
Tel qu'il est, Tout, et en tout lieu;
A fin qu'en luy sans doute on croye.

Sa Verité nous monstre à tous
Que c'est moins que rien que de nous,
Enfans d'Ire, et du diable proye.

Il est la Voye et seur chemin
Droit et plein, plus qu'un parchemin,
Où jamais nul ne se fourvoye.

Par ce chemin nous fault passer
Et tous autres chemins laisser;
Sa croix nous y sert de montjoye.

Il est la Vie, qui la Mort
Rend morte par puissant effort;
Et Enfer quant et quant foudroye.

Il fait en nous Adam perir
Et l'Ame vivante mourir;
Puis nous resuscite à grand joye.

Et ceste Resurrection
C'est nostre consolation;
Plus que dire je ne sçauroye.

Autre desir ne veux avoir,
Fors que de gouster et sçavoir,
Qu'il soit en moy, et qu'en luy soye.

CHANSON DE NOEL.

Sur : ***Las! qu'en dit-on en France***
Des gents de Luxembourg?

CHANGEONS *tristesse en joye*
Et en chant nostre dueil;
A fin que mieux on croye,
Ouvrons de l'esprit l'œil.
Laissons ceste chaire morte,
Qui tant nous desconforte
Avec son vieil Adam :
De vive voix et forte,
Chantons à chasque porte
Noël pour fin de l'an.

Pour la fin de l'année
A tous ceux qui ont Foy,
Grace leur est donnée;
Car le tout puissant Roy
En monstrant sa largesse

Pour tenir sa promesse,
A son peuple est venu :
Laissons donques tristesse,
Car chanter de liesse
Tout fidele est tenu.

Resjouys toy, Nature,
En ce jour tant heureux,
Car de sa creature
Dieu se monstre amoureux.
Il luy donne sa grace,
Et luy monstre sa face
Soubz forme d'un enfant.
Nature morte et lasse
Sentant ceste efficace,
Contre Mort se defend.

De prendre nostre cendre
Le Filz n'a desdaigné;
Et pour tous blancs nous rendre,
En sang il est baigné.
En ce sang là nous sommes,
Autant femmes comme hommes,
Du tout renduz parfaitz ;
Du peché et ses sommes,
Nous en ostant les sommes
Il a porté le faix.

Soubz la forme d'enfance
Il nous vient visiter,
Pour la morte innocence
Et nous resusciter.
Voyons sa petitesse,
Suyvons le en sa bassesse,
Ne nous estimans riens
Fuyons orgueil, hautesse;
Prenons le pour addresse,
Et nous serons des siens.

Si nous povons bien croire
Ceste Nativité,
Toute nuict laide et noire,
Toute lascivité,
Toute chose charnelle,
Ainsi qu'une estincelle
En rien retournera;
Et la lumiere belle
D'une clarté nouvelle,
Nous illuminera.

Et prenons pour exemple
De luy porter honneur
Celle qui est le temple,
Du souverain Seigneur :
Pas n'est la vierge folle

Qui tout le monde affolle :
Car ceste cy a creu
En la sainte Parole
Du grand maistre d'eschole
Qu'elle a par Foy conceu.

Suyvons sa Foy parfaite
Aymant la verité,
Et prenons sans deffaite
Sa pure Charité.
Sa tresseure esperance,
Sa vierge continence,
Sa grand' humilité,
Sa tressage abstinence,
Sa prudence et constance,
Douceur, humanité.

Mettons donc sy grand peine
Que des grandes vertus
De ceste Souveraine
Nous soyons revestuz.
Mais mettons en memoire
D'en rendre à Dieu la gloire,
Ainsi comme elle a fait.
Il est nostre victoire ;
Car par luy nous fault croire,
Nostre ennemy deffait.

SONNET.

L'Esprit de Vie en corps de Mort mussé,
Jette partout maintenant sa splendeur
Par docte main de Royale grandeur
En ce Thresor heureusement dressé.

Mon grand renom de long temps amassé,
De mes beaux vers l'agreable rondeur,
Et tout leur son semble à tous vain et du
Près de celuy qui est cy compassé.

Ainsi disoit Phœbus en s'esmayant,
Et d'aise grand hautement s'esgayant,
Voyant d'Esprit la Chair aneantir.

Peuple François, telles choses oyant,
Et tout bon cœur de joye larmoyant,
Font après luy la France retentir.

Amour demourra le maistre.



SVYTE DES

MARGVERITES
DE LA MARGVERITE
DES PRINCESSES,

TRESILLVSTRE

ROYNE

DE

NAVARRE.



A LYON,

PAR IEAN DE TOVRNES.

M. D XLVII.

Auec Priuilege pour six ans

A TRESILLUSTRE ET TRESVERTUEUSE PRINCESSE

MADAME JANE, INFANTE DE NAVARRE,

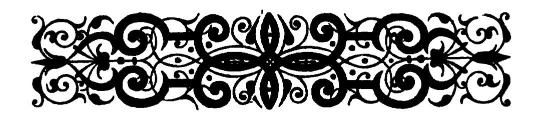
M. SC.

La Marguerite, où la celeste Aurore
De ses couleurs print l'imitation,
S'esclot icy en la perfection,
Qui saintement ce Monde emperle et dore :

Et de la France ainsi le nom decore,
Que par Chrestienne, et rare invention,
Discours divins, et haulte affection
Avec le Ciel la Terre en Dieu l'adore.

Dont du Soleil de ses vertus le lustre,
Maugré le temps, illustrera tout aage
Par eternelle et heureuse memoire,

A celle fin que vous, Princesse illustre,
Estant Miroir de sa Royale image,
Soyez aussi image de sa gloire.



L'HISTOIRE
DES
SATYRES ET NYMPHES
DE DYANE.

Le mal qui est l'absence de tout bien,
Et qui se peult hors de tout nommer rien,
Qui n'est creé ne fait : car le facteur
De tout n'est point de mal et vice autheur ;
Ce rien, lequel hors de tout fault vuyder,
N'est plus qu'un vain menteur, et Faux Cuyder,
Lequel produit un depravé desir
Dessoubs l'espoir d'un incongnu plaisir.
Et n'ont Cuyder, Desir, ny esperance,
Nul fondement, qu'aveuglée Ignorance.
Ce mal icy, receu au cœur des hommes,
Au plus profond ha engendré grands sommes
D'inventions, moyens, subtilitez,
Deceptions, feintes, habilitez,

Pour parvenir au poinct jà pretendu,
Du bien, non bien, si bien feust entendu.
Dont le desir, par espoir, sans propos
Oste la paix de l'homme, et le repos.
Et si travail ha du commencement,
Ne pensez pas moindre en fin le tourment :
Car arrivé à la fin, où il pense
De tous ses maux avoir la recompense,
Son espoir vain, sans congé l'abandonne;
Son fol desir tant de travail luy donne,
Qu'en lieu d'avoir grand joye de sa prise,
Maudit le jour, l'espoir, et l'entreprise,
Comme verrez en la presente histoire :
Où je pretens paindre en vostre memoire
(Dames d'honneur) des hommes la malice,
Et leurs regrets, quand par vertu, leur vice
Est surmonté : joint aussi qu'ignorance
Du mal, couvert soubz honneste apparence,
Souvent deçoit celles qui n'ont apris,
Que prendre peult celuy, que l'on ha pris,
Et que vertu d'ignorance guydée,
En fin, des Dieux est bien souvent aydée.

Un jour trescler, que le Soleil luysoit,
Et sa clarté un chacun induysoit
Chercher les boys, haults, fueilluz, et espais,
Pour reposer à la frescheur, en paix.



Faunes des boys, Satyres, Demydieux,
Sceurent pour eux tresbien choisir les lieux
Si bien couverts que le chault en rien nuire
Ne leur pouvoit, tant sceult le Soleil luyre.
Sur le lict mol, d'herbette, espesse et verte,
Se sont couchez, ayans pour leur couverte
Une espesseur de branchettes, yssues,
Des arbres verds, jointes comme tyssues,
Et auprès d'eux (pour leur soif estancher)
Sailloit dehors d'un cristallin rocher
Douce et claire eau, tresagreable à voir,
Qui d'arroser le lieu faisoit devoir;
Mais en voulant courir par les præries,

Gros Dyamans et riches pierreries
Luy faisoyent tort, et à son cours injure,
Dont il sailloit d'entre eux si doux murmure,
Que les lassez du chault, par terre mis,
Furent soudain d'un tel somme endormis,
Que long repos, soubs Cedres et Cyprès,
Leur amena un tel resveil après,
Que riz et jeux, dont ilz feirent assez,
Monstrerent bien qu'ilz estoyent delassez.
A ce resveil leur faim point ne tenterent,
Ne de l'eau pure ilz ne se content erent,
Mais de fort vin, du far de Silenus,
Lors se sont paints ces Satyres cornus,
Dont la chaleur, qui brusloit leurs entrailles,
Entrepreneurs les feit de grands batailles :
Non contre Mars, pas n'ont la hardiesse,
Mais ouy bien contre la grand'Deesse
Dyane chaste, et contre ses pucelles.
Parquoy l'un dit qu'estre separé d'elles
En ces beaux lieux, en ce temps gracieux,
Pleins de plaisirs et biens delicieux,
Leur estoit mort et tourment importable.
Mais que nous est (disoyent ilz) profitable
D'estre sains, forts, abondans en tous biens,
Quand celuy seul sans lequel ne sont riens
Les autres tous nous default maintenant?
A ce mot là, chacun incontinent

Cria : Il fault sans plus de temps attendre,
Ou par amour ou bien par force, en prendre.
Mais un vieillard tout gris, bien entendu,
Les ha fait taire, et leur ha respondu :
Enfans, amys, pensez à cest affaire,
Et ne cuydez chose legere à faire
De force user sur celle qui commande :
Car vous sçavez que Dyane la grande
Ha tel povoir que, si vous approchez
De son tropeau et la moindre touchez,
Son coup divin vous fera tost sentir,
Tant que trop tard viendra le repentir.
De les penser par voz vives raisons,
Par long servir, prieres, oraisons,
En fin gaigner jusqu'à mettre en oubly
L'honneur duquel leur cœur est anobly,
Vous perdez temps, car si bien sont apprises
Que par parole elles ne seront prises.
Mais il y ha une seule science
Pour decevoir, c'est d'avoir patience,
Dissimulant du tout l'affection
Que vous portez, et, par grand' fiction,
Fuir les boys ausquelz elles se tiennent,
Prez et ruisseaux où elles vont et viennent,
Sans plus les voir ne plus les pourchasser,
Et les laissant sans crainte prou chasser.
De voz costez, prenez voz passetemps

A mille jeux, ainsi que gens contens;
Et si de loing vous viennent regarder,
Reculez vous, laissez les hazarder
De s'approcher du lieu où, soubs le jeu,
Pourront trouver (sans y penser) le feu
Qui peu à peu, par un desir d'ouyr,
Vous pourra bien d'elles faire jouyr.
Plus tost ne fut ce conseil recité,
Que chacun dit : Il ha dit verité.
Alors ont fait leur conjuration,
Mettans à fin leur conspiration,
Qu'un chacun d'eux feroit tout son devoir,
Par trahison, de vaincre et decevoir
Celles par qui leur force est impuissance
Et leur raison trop congnue ignorance.
Or ont leurs cœurs (ce semble) contentez
D'estre remplis de faulses voluntez.
Le desespoir de jamais n'estre aymez
Les ha ainsi de fureur enflammez.
Il ne leur chault de faillir à leurs esmes,
Ayans du tout satisfait à eux mesmes;
Et vont disant : Qui ne peult faire amye
Jouysse donc de l'aymée ennemye.
Courans s'en vont, en remplissant les boys
De leurs chansons et tresplaisantes voix,
Que l'on oyoit jusques dela la prée
Où la Deesse estoit sur la vesprée

Venue au bort, et soubs les verds Sapins,
Soubs cabinets de flouris Aubepins,
Pour reposer son corps laz, s'estoit mise,
Et au mylieu de ses vierges assise,
En leur faisant de la chasse records,
Et du grand Cerf portant dixhuit cors,
Qu'elle avoit pris, leur disant qu'exercice
Estoit la mort de tout peché et vice ;
Les exhortant de si bien se garder,
Que le Soleil peussent bien regarder :
Car, sans rougir ny honte recevoir,
L'œil chaste et pur ne craint point de le voir,
Ny d'estre veu ny de luy ny du monde ;
Mais l'œil meschant dont le cœur est immunde,
Quand il se fault au cler Soleil monstrer,
Ne se peult tant couvrir ny acoustrer
Que verité ne luy paingne en la face
Le meschant cas qui son honneur efface.
En ce disant la main soubs son chef mit,
Et en dormant les Vierges endormit.
Le grand travail leur causa un sommeil
Auquel nul bruit n'apporte le resveil;
Car si profond estoit et si pesant
Que bruit ou son, feust il triste ou plaisant,
Ne l'empeschoit; dont la plus travaillée
Estoit plus forte à estre resveillée.
Celles qui moins de labeur avoyent pris

Furent plus prompts au resveil les esprits;
Parquoy de cinq sur l'herbette estendues
Furent les voix plaisantes entendues
Des Dieux cornus, qui, rompans leur dormir,
Feirent leurs cœurs soudainement fremir,
Tant de la peur d'estre par eux surprises
Que du plaisir. Lors (comme mal apprises),
Le lieu heureux pour reposer laisserent,
Et au travail malheureux s'avanserent.
Du bout des boys les doux chants escoutans,
Veirent près d'eux les Satyres chantans,
D'elles si près que de peur s'arresterent.
Eux, les voyans, à fuyr s'appresterent,
Disans tout hault : Fuyons, Dyane est là.
Elles, ryans en entendant cela,
Creurent pour vray qu'auprès de leur maistresse
N'eussent osé leur faire ennuy ou presse,
Qui feit leurs pas en silence mouvoir,
Pour les cuyder tromper et decevoir.
Ce cuyder là fut d'eux mieux apperceu
Que ne fut pas d'elles le cœur deceu,
Dont en cuydant decevoir, les deceües
Dedens le pré bien avant sont yssues.
Eux, les voyans peu à peu approcher,
Se vont asseoir et les cordes toucher
Des instrumens et les Fleustes sonner.
Doubles Flageolz faisoyent lors raisonner

Avec les voix, et, sans faire semblant
Des derobeurs, ilz vont les cœurs emblant.
Les cœurs, saisiz de si plaisans accords,
Sans y penser approcherent les corps
De celles qui paravant eussent craint
De regarder un de ces Cornus paint.
Mais le plaisir, usant de sa puissance,
De leur danger leur osta congnoissance.
L'une disoit à l'autre : Retournez.
Où fuyez vous? Ilz ont le doz tournez;
Regardez les, nul d'eux ne nous regarde.
Approchons nous, d'avoir mal n'avons garde :
A leurs doux chants ilz sont trop amusez,
Et ne sont pas si folz, ny abusez
De nous toucher, car croyez qu'ilz ont crainte
De courroucer notre Dyane sainte.
Ilz sont meilleurs que nous ne les pensons.
Or escoutons leurs plaisantes chansons,
Oyez leurs voix, leurs diminutions;
Oyez des gens les fortes passions,
Oyez leurs voix, leurs accords, leur mesure.
Un jour icy un moment ne nous dure.
Pour mieux ouyr, chacune s'est assise
Dessus le pré, estimant à sottise
D'avoir tant craint et si long temps eu peur
D'un tel plaisir, qui ressuscite un cœur.
Et faisoit bien là chacune son compte

De ne laisser jamais plaisir pour honte.
Après avoir les chansons bien ditées
Sur le verd pré longuement escoutées,
Ces Dieux chantans, pensans leur gaing certain,
Dirent un son plus plaisant et hautain,
Et si treshault ilz ont sonné un bransle
Qu'une chacune en s'eslevant s'esbransle,
Et à danser toutes mettre se vont,
Monstrans que point d'effroy ne crainte n'ont.
Sautans, dansans par excessive joye,
Nulle n'y ha qui son ennemy voye.
Eux qui n'ont rien perdu, pour leurs doux chants,
Des faux desirs de leurs cœurs tant meschants,
En les voyant plus près d'eux approcher,
Moins font semblant de les voir ny chercher.
O la douceur, ô la sagesse feinte!
O l'abstinence et bonté de contrainte!
O faux semblant, destruction des ames,
Qui sçavez bien seduire simples femmes!
Simplicité, d'ignorance conduite,
Souvent avez (sans y penser) seduite.
Où allez vous (povres vierges), helas!
Voyez vous point que vous tombez ès laz
De ceux qui n'ont autre soing dens leurs cœurs
Qu'estre de vous et voz honneurs vainqueurs?
Helas! où est Dyane vostre dame?
Où est la peur d'acquerir d'elle blasme?

Levez en hault ceste veüe abaissée;
Voyez le lieu où vous l'avez laissée
Des ennemys bien près et d'elle loing,
Tard vous pourra secourir au besoing.
Considerez comme à ce plaisant jeu
Plaisir vous ha tirées peu à peu.
Où est la peur des Satyres cornus?
Osez vous bien regarder leurs corps nuds?
Osez vous bien approcher leur repaire,
Ce que jadis vous n'eussiez osé faire?
Est mort en vous le chaste enseignement
De vous garder soliciteu sement
De ces trompeurs, tant seulement d'ouyr
Leurs plaisans sons, ne vous en resjouyr,
Que si souvent Dyane la divine
Vous exhortoit, et que d'œil ny de mine,
Ne vous advinst de leur donner attrait?
Car dangereux en estoit le retrait.
Tant bien vous ha d'Amour dit les merveilles,
Et que plus tost ha gaigné les oreilles
Par un plaisir couvert d'honnesteté,
Que l'œil n'estoit à l'oreille arresté,
Et qu'en ayant l'œil et l'oreille ensemble,
Il n'y ha cœur si chaste qui ne tremble.
Que pensez vous? irez vous plus avant?
Avez vous mis ainsi l'honneur au vent?
Las! retournez et plus cy n'attendez,

Et ceste voix de Dyane entendez,
De qui l'Esprit (en songeant) bien fort crie :
Las! retournez, mes filles, je vous prie.
Mais, tout ainsi qu'un corps yvré de vin
Ne peult juger rien qui soit de divin,
Ayant perdu voix, ouye et parole,
Ainsi advint à ceste bende folle,
Qui, sans ouyr ne penser rien de bien,
Ont approché de leur mortel lien.
Ces Dieux, voyans desja l'heure venue
Que chacun pense avoir s'amye nue,
Cessans leur voix, ont tous jetté par terre
Leurs instrumens pour commencer la guerre.
Elles saultans n'ouyrent plus nul son,
Mais aux Cornus veirent changer façon,
Car leur douceur en rigueur fut tournée.
O la cruelle et piteuse journée!
Pour evader leurs mains pensent fuyr,
Eux en courant pensent d'elles jouyr.
Courir les fait le mal qui se doit craindre,
Suyvre les fait l'amour qui peult contraindre.
Crainte et amour font chacune leur course.
Helas! venez, Dyane, à leur recourse.
Vous estes loing, leurs ennemys sont près;
Despechez vous, venez y tout exprès.
Tous courent bien pour le commencement,
Mais la force est de durer longuement.

L'herbe trop haulte et la longue distance
Ayans perdu faveur et assistance
De vous, en qui ont mis tout leur espoir,
Leur ha osté toute force et povoir.
Ainsi s'en vont courantes et criantes,
Celles qui sont de Dyane priantes,
Et congnoissans leur corps n'estre assez fort.
Chacune crie au secours de la mort.
Droit au torrent grand et inevitable,
Où finissoit ce pré tant delectable,
S'en vont courant pour abreger leurs vies
Et n'estre point des ennemys ravies.
Venans au bort, gueres ne sejournerent,
Que bras et yeux vers le Soleil tournerent,
Luy presentant en lamentation
Et treshaults cris leur desolation;
Car leur courir, leur travail et leur peine
N'empeschoit point, ny leur faute d'alaine,
De dire au long à Dyane en plourant,
Ainsi que font femmes qui vont mourant:
Si nous eussions (ô Deesse sans vice)
Failly vers toy par certaine malice;
Si dens noz cœurs fut le consentement
De n'obeïr à ton commandement;
Si ceste amour de toy tant defendue;
Y fust par nous contre toy descendue,
Si nous avons ce grand crime commis,

De nous renger devant tes ennemys ;
Si nostre cœur n'estoit de chasteté
Plein, net et pur, ainsi qu'il ha esté,
Les yeux vers toy nous craindrions de lever,
Sans te prier de nous vouloir sauver.
Mais, congnoissans que ta chaste rigueur
De ta douceur n'empesche la vigueur,
Nous t'appellons à ceste heure à nostre ayde,
Ne voyans plus en terre nul remede.
Si nous t'avons par folie offensée,
Qui fut plus tost mise en fin que pensée,
En eslongnant la place trop heureuse
D'auprès de toy (ô Dame vertueuse),
Nous confessons ce peché estre tel
Que meritons de toy tourment mortel ;
Duquel tourment ne te demandons grace :
Nous le voulons recevoir sur la place,
Ce que de toy voulons avant mourir.
Las ! ce n'est pas de noz corps secourir
De l'aspre Mort où les sacrifions ;
Mais c'est que toy, en qui nous nous fions,
Par ton honneur vueilles sauver le nostre,
Ne permettant que nostre mal plus oultre
Face son cours, mais arrester les pas
De ces meschans, qu'ilz ne nous prennent pa
Dix mille mortz nous sont plus agreables
Que de tomber en leurs mains redoutables.

A ta bonté (dont sans cesse tu uses)
Nous supplions faire à toy noz excuses,
Et regarder que sommes ignorantes,
Icy, sans toy, comme brebis errantes.
En abaissant l'œil de ta grand'haultesse,
Voy qu'il n'y a en nous nulle finesse,
Et que le mal que n'avions esprouvé,
Avons plustot que bien pensé trouvé.
Las! comment peult un chaste cœur douter
Que soubz un chant plaisant à escouter
Soit tant de mal et de vice caché?
Qui penseroit que le cœur fust taché
D'aspre rigueur, ne voyant apparence
Que de douceur? Qui n'auroit esperance
De se garder et l'honneur et la vie
Devant ceux là où l'on ne void envie,
Ne signe aucun d'amour et de poursuite,
Plustot monstrans grand' nonchalance et fuite?
Qui eust cuydé l'amour au cœur de ceux
Qui de hanter Dames sont paresseux?
Qui eust douté avoir en leur cœur part,
Quand nous voyans s'enfuyoient autre part?
On dit que l'œil est du cœur messager,
Et qu'au parler est le plus grand danger.
Ceste leçon avons bien retenue,
Et n'est jamais leur parole venue
Jusques à nous; et de nous regarder

Se sont tresbien les traytres sceu garder.
Doit on fuyr n'estant point assailly?
Doit on juger un homme estre sailly
Hors de raison, sans avoir apparence?
Que peult juger innocente ignorance,
Quand le rebours de leur cruelle fin
Monstré nous ont? Et nostre cœur peu fin,
Pensant trouver auprès d'eux seureté,
Acquis n'ha rien que malheureuseté.
Cecy disant, ne nous voulons fier
Que noz raisons puissent justifier
Nostre piteux et malheureux affaire :
Car envers toy ne pretendons que faire
Humilier le regard de ton œil,
Et regarder par pitié nostre dueil,
Qui est si grand, si extreme et si fort
Que plus ne peult. O divin reconfort,
Nous sçavons bien qu'ignorance n'est digne
De nous couvrir; mais ta bonté divine,
Par charité qui toutes autres cœuvre,
Effacera le mal de ton chef d'œuvre.
Nous ne voulons compter pour tous merites,
Sinon qu'à toy (encores trespetites
Et du tout riens) avons esté vouées.
Tu nous retins, dont nous fusmes louées :
Souvienne toy qu'à ce commencement
Tu nous nourris du laict tant doucement;

Et puis, ainsi que la force croissoit,
Ta douce main chacune repaissoit
D'herbe, de pain et chair viande forte,
En nous donnant tous habitz à ta sorte.
Si à noz corps tu as pourveu si bien,
Donnant travail et repos sans moyen,
Sans nous laisser par grand repos tomber,
Ny au travail extreme succomber,
A noz espritz as donné nourriture,
Bien congnoissant de chacun la nature:
Car des vertus que l'on doit adorer
Par toy n'avons nulle peu ignorer.
Toutes vertus sont peintes dens ton Temple;
En toy se peult de tout ce prendre exemple.
Bref nous avons de toy tout bien apris,
En qui tous biens sont encloz et compris.
Apris? Las! non; mais, ainsi qu'un festu
Retire à soy l'Ambre, ta grand' vertu,
Nous unissant à toy, nous rendoit telles
Que nous estions par ta grand' beauté belles,
Promptes à bien par ta grand' diligence,
Prudence ayant aussi par ta prudence;
Fortes en cœur, par le tien invincible,
Et tout pouvant par ton puissant Possible.
Ceste union de ta sainte presence,
Où tout honneur et richesse et plaisance
Trouvé avons, nous satisfaisoit tant,

Que de chacune estoit l'esprit contant.
O le malheur qui nous a separées
De la vertu dont tant fusmes parées,
Nous separans de ceste grand clarté,
Avons ainsi, comme un cœur escarté
Par un desert tenebreux et sans voye,
En te perdant, perdu repos et joye.
Las! les vertus que de toy recevions,
Et que de nous, comme de nous n'avions,
Nous feirent voir la separation,
Que rien, sinon participation
De ta bonté et grace tant requise,
Ne nous donnoit cette vertu exquise;
Et tout ainsi que lampe sans lumiere
On voit tourner en sa laideur premiere,
Ainsi de toy l'eslongnement nous feit
Voir que de toy venoit nostre proufit.
Avecques toy fusmes tresacomplies,
Hors d'avec toy sommes toutes remplies
Et de malheurs et d'imperfections;
Rien plus n'avons que les affections
De conserver le chaste et le pur nom
Dont nous, par toy, avons eu le renom.
Vueille nos piedz et noz corps secourir,
En nous donnant la force de courir
Jusques au lieu auquel chacune tasche,
Par dure mort, sauver son blanc de tache.

Nostre peché soit par toy pardonné,
Et prompt secours aux povres corps donné
Qui vont mourir pour observer ta Loy,
Car en toy gist nostre esperance et Foy.
Envoye (las!) ton bon et prompt secours,
En retardant leur impetueux cours!
Les voicy près, leurs haleines sentons;
Quasi leurs mains nous tiennent, que doutons,
Leurs boutz de pieds touchent à noz talons;
Ilz vont cent fois plus fort que nous n'allons.
Voyci le point, las! Dyane, venez,
Et en voz mains noz chastes corps prenez.
Tel fut leur cry, et si forte leur plainte
Que jusqu'au cœur de Dyane la sainte
Frappa le traict de miseration
Que luy tira leur desolation.
Parquoy son œil retourna promptement
Pour regarder leur peine et leur tourment.
Et, tout ainsi que la mere offensée
A chastier l'enfant s'est avancée
Et par fureur frappe sur luy grands coups,
Quand son enfant se vient mettre à genoux,
En confessant sa faulte sans excuse,
De grand' douceur après grand' rigueur use,
Tout ainsi feit Dyane : car soudain
De la fureur que Cerf, Sanglier ou Dain
Souloit chasser jusqu'au bout de leurs vies,

Voyant du Loup les cinq brebis ravies,
Ne peult souffrir aux ennemis la gloire
D'avoir sur rien du sien eu la victoire.
Premierement sa colere s'esmeut
Dessus les cinq, que chastié elle eust
Bien aspremení, si leur necessité
N'eust surmonté leur grande cecité :
Car en voyant leur orgueilleuse audace,
Qui leur avoit fait eslongner la place
Où commandé leur estoit le sejour,
Pour le travail pris le long de ce jour,
Ainsi parla : O Cuyder, tu affoles
Par ton orgueil le cœur des povres folles.
Las! en pensant sans moy quelque chose est
Pensent leur cœur de toute vertu maistre;
Cuydans sans moy avoir telle puissance,
Et de tout bien et mal la congnoissance;
Cuydans avoir de resister pouvoir,
Cuydans avoir la prudence et sçavoir
Pour se garder et seules cheminer ;
Cuydans les maux advenir deviner;
Les devinant, cuydans y mettre l'ordre
Se bien que nul n'y peust trouver que mord
Cuydans sans moy estres bonnes et sages
Et se garder de tous mauvais passages,
En ignorant qu'elles sont moins que rien,
Et que leur sens, leur grace et leur maintie

N'estoit, sinon qu'une chacune unie
Estoit à moy, et que ma compaignie
Je remplissois des biens qui sont en moy;
En elles non, fors quand amour et foy
Avecques moy les rendoit toutes unes,
Participans en toutes mes fortunes,
En tous mes biens, en toutes mes vertus,
Tant que jamais ne furent abbatuz
De mon fort arc Cerf, Ours ne Leopart,
Que comme moy elles n'y eussent part :
Car tout mon bien, mes vertus, ma puissance,
Tant qu'ell' ont eu à moy obeissance,
Sans rien sentir d'elles, vivre voulu,
Sans rien avoir refusé ny tollu,
Leur ay donné et rendu sy commun
Qu'elles et moy par amour n'estions qu'un.
Par ce Cuyder, par qui se sont senties
Telles que moy, hors de moy sont sorties.
Il n'a tenu à leur dire souvent
Que ce Cuyder estoit moins que le vent;
Il n'a tenu à faulte de doctrine,
De bons propos, d'exemple et discipline,
Qu'avecques moy demeurées ne sont;
Mais mon parler retenu elles n'ont.
Ce Cuyder là semble un mal sy petit
Que ce n'est riens; mais petit à petit
Se fait sy grand que l'on congnoit à l'œil

Que c'est le chef de tout peché qu'Orgueil.
Par ce Cuyder estre vierges parfaictes,
En s'eslongnant de moy se sont defaictes,
Non entendans que leur perfection
Ne venoit pas de leur condition.
Helas! pensez quelle melancolie
Je pensois lors, regardant leur folie,
De loing les voir Cuyder les pourmener
Parmy ce pré et peu à peu mener
Dedens les laz jà tenduz pour les prendre,
Soubs un plaisir d'escouter et apprendre
Les plaisans chants et les mots gracieux
Dont le desir meschant et vicieux
Des ennemys estoit si bien caché
Qu'on estimoit à vertu le peché.
Quel tremblement soudainement m'esprit,
Quelle fureur dedens mon cœur se prist,
Voyant faillir ainsi ma nourriture,
Voyant perir ainsi ma creature!
Mon cœur esmeu par elle et par amour
Me cuyda lors forcer de faire un tour,
C'est de tirer de mes flesches contre elles,
Rendant mes mains maternelles cruelles,
Les preservant par un soudain trespas
Du prochain mal couvert de doux appas.
Mais mon amour tant vertueuse et haulte,
Qui ne se rend subjette à nulle faulte,

Me retiroit la main qui jà la flesche
En l'arc tenoit pour faire en leur cœur bresche,
Considerans qu'il n'estoit pas mestier
De promptement ainsi les chastier
Et que trop mieux valoit dissimuler,
En les laissant à leur vouloir aller,
A celle fin que par experience
Peussent venir à la vraye science
De voir que peult un Cuyder vain et faux,
Par aucun temps de malheur et de maux,
Deliberant priver ces malheureuses
De leur malheur, les laissant langoureuses,
Leur deniant toute faveur de moy.
Ce que n'ay fait; mais, voyant leur esmoy,
Leur dueil, leur plaint, leurs soupirs et leurs larmes,
Leur grand douleur, leurs crys, leurs piteux termes,
Leur seul espoir en ma grande puissance,
Et de leurs maux la vraye congnoissance,
J'oy que chacune en m'invoquant m'adjure,
Par ma bonté. Je ferois donc injure
A la bonté qui se fait appeller,
Si au secours je l'empeschois d'aller.
Ceste bonté par moy d'elles congnue,
Voire par moy dens leurs cœurs retenue,
Leur fait sentir qu'en moy est leur recours.
Ceste bonté m'esmeult à leur secours,
Recongnoissant en elles mon ouvrage

Que j'ay tousiours de parfaire courage :
Car mon honneur est mon don couronner
En quelque lieu qu'il m'ayt pleu m'adonner.
Donné leur ay ce que garder je veux.
Si elles ont osé faillir leurs vœux,
Faillir ne veux à ma grande bonté,
Par qui tout mal par le bien est dompté.
Je voy leurs piedz de courir agravez,
D'elles si près les meschants despravez,
Que les cheveux d'elles souvent ils touchent,
Las! peu à peu qu'à terre ne se couchent.
Leur cœur leur fault, leur alaine se pert,
Le poulx leur bat, la sueur leur appert
Comme ruisseaux tout le long de leur corps.
Rien plus ne font, fors qu'en piteux records,
Crier à moy, qui ne puis plus porter
Ceste douleur sans les reconforter.
Si je permets qu'elles meurent en l'eau,
Tant est le corps d'une chacune beau
Que j'aurois peur qu'après mort abusassent
De leur beauté, et que d'elles usassent
Mes ennemys, dont la fureur est telle
Que par la Mort ne peult estre mortelle.
Je ne veux point que corps à moy vouez
Soient prestez aux meschans, ni louez.
Si chastes sont vivantes preservées,
Chastes seront après mort conservées.

Souffrir ne veux pour nulle passion
Ce qui est mien souffrir corruption.
Par quoy je veux, et arreste, et ordonne,
Que pour jamais cette grace leur donne
Que leur esprit avec le mien uny
Soit à toujours sans en estre banny.
Ce qui est un ne se peult diviser,
Quoy que l'œil sot ayt cuydé adviser.
Ce qui estoit en elles immortel
Aussi en moy à jamais sera tel.
Mais pour donner au corps punition,
Sauvant l'honneur pour leur contrition,
Soudain les veux en saules transformer,
Sans porter fruit qui soit doux ou amer,
Auprès des eaux et au bout des præries
Où elles ont eu tant de fascheries.
Si leur beauté a fait les sotz pecher,
Ilz la verront devant leurs yeux s acher.
Si leur desir les a fait inconstantes ,
Je les feray pour jamais demeurantes
En un seul lieu, regardant les rivieres,
Comme pleurans leurs façons trop legeres.
Ainsi sera leur peché satisfait,
Et le Cuyder des ennemys deffait.
Ainsi sera pour toutes ceste exemple.
Ainsi feray punition tresample
Des ennemys, qui point ne jouyront

De leur desir et ne s'esjouyront
D'avoir de moy ne des miennes rien eu,
Fors le Cuyder dont chascun est deceu.
Arbres tresdurs pour dames trouveront,
Voire et du fruit jamais ne gousteront :
Car vierges sont sans porter fruit d'enfans.
De porter fruit à jamais leur defens,
A celle fin que leur virginité
Soit en memoire : elles l'ont merité.
Et cest honneur, qu'en nul temps ne mourra,
En moy tousjours par elles demourra.
Sy tost n'eut dit la Divine Puissance
Le dernier mot de sa juste sentence,
Que trouvé ont les cinq Nymphes le bort
Du grand torrent pour recevoir la Mort ;
Ayans les bras levez pour s'y jetter,
Desirans biens et plaisirs rejetter
Pour eviter par Mort toute infamie.
Des Dieux ardans chacun d'eux tient s'amye,
Bien les cuydans de la Mort engarder,
Et avec eux les tenir et garder,
Pour en jouyr comme de preis acquis
Par grand labeur, tant aymé, tant requis,
Tant desiré, et par si longue espace
Qu'à bien peu près chacun d'eux n'en trespasse.
Entre leurs bras cuydent ferme tenir
Le plus grand bien qui leur peust advenir.

Elles contre eux se mettent en defence;
Eux, ne craignans faire à leurs corps offense,
Prendre les vont, et si fort embrasser
Que d'embrasser ne se pouvoient lasser.
Ilz sont transis et quasi morts de joye,
Il ne leur chault qui les oye ou les voye :
Or ont ilz bien la fin de leur desir,
La voix leur pert par excessif plaisir.
Mais, tout soudain bruslans par grand chaleur,
A la blancheur virent changer couleur;
Et la douceur de la chair en rudesse
Tournée fut, dont soudaine tristesse
Leurs cœurs saisit, voyant la blanche chair
Perdre couleur, s'endurcir et seicher.
Si que, cuydans les mener hors de là,
Feirent effort les tirer; mais cela
Rien ne servit, car leurs piedz arrestez
A cheminer ne furent apprestez :
Les convertir en racine sentirent,
Les bras aussi en branches tourner virent.
Lors de serrer et redoubler leurs forces;
Mais dens leurs bras ne tindrent rien qu'escorces.
Dont vers le hault, pour le cœur appaiser,
Cerchent leur face et les cuydent baiser.
Ce fut le pis : car pour la bouche douce
Et les yeux verds ilz ne trouvent que mousse,
Dont il saillit une voix foible et lente,

Telle que peult de personne dolente,
Disant : Meschans importuns amoureux,
Or demeurez à jamais malheureux,
Nous en allons à Dyane contentes,
De noz vainqueurs en la fin triomphantes.
Et, crians hault, luy dirent grans mercis.
La voix cessa. Eux, demeurans transis
Et demy morts, ont changé leurs esbas
En pleurs et cris, regardans hault et bas
S'il se peult rien en elles voir d'humain.
Las! trouvé n'ont teste, corps, pied ne main,
Qui encontre eux ne se soit endurcy.
O leur Cuyder, secourez les icy,
Qui, sur le poinct de recevoir loyer
De leur travail, ne les povez payer
Que du rebours de toute leur entente,
Après si longue et si penible attente.
Où est, Cuyder, vostre ferme promesse
Qui leur causa ce trop de hardiesse?
Où est, Cuyder, l'amye que pensoit
Avoir chacun si tost? Quoy que ce soit,
De toy ne peult sinon Cuyder saillir,
Qui fait les folz en qui tu es faillir.
Cuyder avoir leur donne grand repos,
Cuyder n'avoir leur fait changer propos.
Cuyder tenir les faisoit hault chanter,
Cuyder laisser les fait mal contenter.

Cuyder en fin acquerir leur amye
Leur fait sonner Flageolz et Chalemye,
Cuyder avoir leurs amyes perdues
Fait que ruisseaux de larmes espandues
Jettent leurs yeux, et leurs crys font tel vent
Que renverser font leur arbre souvent.
O fol Cuyder, on voit bien vostre effect,
Que de rien rien est engendré et fait!
Que ferez vous, Satyres importuns,
Qui desprisez les sages oportuns,
Qui par amour gaignent l'amour des cœurs,
Dont par amour ilz en sont les vaincqueurs?
Las! apprenez que, si leur cœur n'est pris,
Et par amour mis en un les espritz,
Il perd le temps qui le corps pense avoir.
Ce Cuyder là ne fait que decevoir,
Et là ou plus pense trouver le fol
Le corps aisé et le cœur foible et mol,
C'est là où plus le cœur et le corps pur
Par chasteté s'endurcit comme un mur.
C'est le vray poinct où l'amour de la gloire
Fait acquerir à la vertu victoire:
Car chasteté n'est jamais approuvée,
Si elle n'est du contraire esprouvée.
Cerchez l'amour vertueux et honneste,
Et vous ferez honorable conqueste,
Ou autrement tousjours vous adviendra,

Comme il ha fait, quand Cuyder vous prendra.
Pourquoy icy, Satyres, sejournez?
Pourquoy ainsi honteux ne retournez?
Je sçay que c'est, vous craingnez les moqueurs,
Qui vous diront : Où vont les gens sans cœurs?
Où est la peau du Lyon? où la teste
De ce grand Cerf dont on fait si grand feste?
Où est de l'Ours la redoutée patte?
Du Léopart, du Chat sauvage ou Chatte,
Qui vous faisoit courir si promptement,
Pour n'apporter un seul enseignement?
Si celle là que chacun loue et prise
Chassée avez, monstrez nous vostre prise.
Et si le corps n'en rapportez tout nud,
Monstrez au moins comme à vous n'ha tenu.
Apportez nous la guymple ou la seinture,
Que nous puissions juger par conjecture
Qu'il n'ha tenu à faire bon devoir
Que n'ayez eu ce que vouliez avoir.
Mais vous n'avez riens de quoy vous vanter,
Dont conseiller veux, pour vous contenter,
Voz corps jetter en ce ruysseau courant,
Pour effacer voz hontes en mourant.
Las! de noz ditz ilz ont fait peu de compte.
Cuyder par mort ne veult couvrir sa honte,
Elle promet qu'en fin auront honneur.
Le prometteur n'est icy le donneur.

Lors par orgueil dirent : A qui tient-il?
Avons nous eu faute de cœur gentil?
Si nous avons failly quand à les prendre,
Failly n'avons au moins à l'entreprendre,
Failly n'avons à force et diligence :
Car, sans avoir aucune intelligence
A elles cinq, ne pouvons faire plus.
Or sommes nous de nostre espoir forcluz,
Chacun n'a pas eu le bien qu'il cuydoit,
Puisque fureur sans amour nous guidoit.
Bien facile est de prendre reconfort,
Femmes assez nous trouverons au fort;
Mais, si l'amour noz cœurs eust contentez,
Plustost à mort se fussent presentez
Que vivre après perte si desplaisante.
Mort ou amour à l'avant est duysante.
Nous qui n'avions riens que nostre plaisir,
N'avons tourment, fors que nostre desir
N'est mis à fin, dont la fureur portons
Dedens noz cœurs, que si fort nous sentons
Que du despit qui tant les vient grever
Bien peu s'en fault qu'on ne les voit crever.
Mais nonobstant semblant nous n'en ferons,
Et leurs rameaux par force arracherons
Pour emporter chapeaux à noz amys,
Qui, les voyant dessus noz testes mis,
Nous cuyderont dignes de quelque gloire,

Et qu'ayons eu honorable victoire.
Par ce Cuyder, nous cuydons satisfait
Le tresgrand tort que Cuyder nous ha fait.
Et si dirons tout hault et en tous lieux :
Mieux eussions fait, n'eussent esté les Dieux.
Mais si par eux l'un de nous est contraint
De dire vray, et n'estre fin ne feint,
Dire povons : Cuyder nous feit pretendre
Chasse honnorable, et sur le point de prendre
Corps, corne, pied, dents, ongle, chair et peau,
Rien n'avons eu que ce povre chapeau.
C'est tout le bien qu'avons pu acquerir
Du fol Cuyder qui nous ha fait querir
L'amour du cœur par tourmenter le corps ;
Mais cest amour qui ne gist qu'au dehors
Avons si mal requise et pourchassée,
Veu qu'elle estoit par Dyane enchassée,
En corps mortelz si pleins d'honnesteté,
Que nous n'avons d'elles rien conquesté
Fors temps perdu et rigoureux reffuz,
Parquoy portons, ainsi que gens confuz,
Ces chapeaux verds, dont à jamais prendront
Nostre façon les amans qui perdront
Soit par courroux, par mariage ou mort,
Leur belle amye ou à droit ou à tort.
Et la couleur, qui en est grise et verte,
Demonstrera le travail de leur perte,

Et le despit qui fait travail durer.
Or nous faut il ceste honte endurer,
De noz labeurs n'emportans seulement
Fors le loyer d'un importun amant.
Lors (comme gens qui desesperez sont)
S'en vont cerchant l'obscur et le profond
De la forest, et leur dueil lamentable
Parachever en lieu inhabitable,
Entre rochers, cavernes, baricaves,
Ceux qui jadis feirent si fort les braves,
Cuydans cacher leur cuyder et leur honte,
Tant qu'oncques puis d'eux n'ouys un seul compte;
Mais tout ainsi comme je l'entendis,
De mot à mot, ma Dame, le vous dis,
Et vous sçavez que lors vous pleut me dire
Et me prier de la vouloir escrire :
Ce prier là, qui m'est commandement,
Ha fait la fin et le commencement.
Puis que je sens d'obeïr satisfait
Le mien desir, je dy que j'ay bien fait.
Si faulte y ha, qui payera l'amende,
Ou celle là qui telle œuvre commande,
Ou celle qui obeït sans excuse ?
Vous donc, ma Dame, envers laquelle j'use
Tant seulement de vraye obeïssance,
Et qui sçavez quelle est mon impuissance,
Devez porter le mal que je merite,

Et Marguerite excuse Marguerite.
Il me suffit et seray bien contente,
Mais que croyez vostre treshumble tante
N'estre jamais de vous obeïr lasse,
Et la tenir en vostre bonne grace.





EPISTRE

DE LA ROYNE DE NAVARRE

AU ROY FRANÇOYS SON FRERE

Le serviteur, fidele renommé,
Des anciens Pere de Foy nommé,
Avant qu'il eust de son obeïssance
Donné à tous exemple et congnoissance,
Trois hommes vit, et un seul adora;
Car Dieu en tous congnut et honora,
Croyant pour vray son Dieu trespuissant estre
De l'Ange et l'homme la substance et l'estre.
Avant ces deux grans effectz de sa Foy,
Dieu le tira à luy et hors de soy,
En luy monstrant du Ciel les choses belles,
Luy commandant de nombrer les estoilles,
S'il luy estoit possible de ce faire.
Mais sachant bien que c'estoit un affaire

Où l'œil et sens de l'homme est impuissant,
Il luy jura, non que par mille ou cent
Multipliroit sur terre sa semence,
Mais par sa grande et puissance et clemence
Aux estoilles que l'on peult au Ciel voir,
Et dont le nombre nully ne peult sçavoir,
Feroit ainsi sa semence semblable,
Et comme aux grains du petit menu sable
Qui est aux bortz de ceste Mer tant grande.
Abraam lors, sans luy faire demande
Comme se peult faire chose impossible
Ny concevoir ce qui est insensible,
Creut fermement à sa seule parole,
Par vive Foy, qui n'est vaine ny fole,
Et il luy feut reputé à justice.
Par ceste Foy feit à Dieu sacrifice
Non de son filz, de son corps, de ses biens,
Mais de son cœur, mettant du tout à riens
Sa volonté, son sçavoir, sa raison,
Les captivant soubs divine prison,
Sacrifiant Cuyder, desir, envie,
Ne congnoissant avoir Estre ne vie,
Sinon Dieu seul, lequel, en se voyant
Image vif dens le cœur du croyant,
Dit et promit qu'il vouloit estre amy
De ses amys, et aussi ennemy
Des ennemys de luy et de sa race,

Qu'il avoit prins en son amour et grace ;
Et beniroit ceux qui le beniroient,
Et maudiroit ceux qui le maudiroient ;
Mettant à riens les ennemys par guerre,
Luy donneroit leur desirable terre.
Voila l'accord du puissant Createur
Avec un bon fidele serviteur,
Que je lisois dedens mon Hermitage,
Pensant en moy le bien et l'avantage
Qui par la Foy est donné au croyant.
Puis d'autrepart, en mon Esprit voyant
De mon Seigneur et mon Roy la Foy vive,
Envers son Dieu sa charité naïve,
Me sembla voir le second Abraam,
Qui vray David s'estoit monstré l'autre an,
Executant les batailles de Dieu,
Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu ;
En maudissant par ruine et par honte
Ses ennemis, tant que nul n'en tient compte.
Ce que l'on voit par le compte Guillaume,
Lequel servant le Roy et son Royaume
S'estoit fait riche, craint et fort estimé ;
Mais maintenant fuitif, povre et blasmé,
Peult bien penser dont son honneur venoit,
Qui riche, heureux et craint le maintenoit.
Voila comment du Dieu de Paradis
Les ennemis du Roy sont tous mauditz ;

Dessus lesquelz il luy donne puissance,
Et de leurs biens et terre jouissance.
Que ses amys sont beneis! je pensois,
Qui ce peult veoir? veu que les Ecossois
Contre un tel Roy que le Roy d'Angleterre
Ont eu povoir de soustenir la guerre,
Et sont unis tous soubz l'obeïssance
De celle là qu'est venue de France,
Congnoissans bien qu'estans au Roy uniz,
Seront de Dieu et gardez et beneiz.
Puis je faisois par ce Royaume un tour,
Pensant à ceux qui ont au Roy amour;
A ceux aussi qui, par ingratitude,
A bien l'aymer n'ont mise leur estude.
Les uns voyois contens, sans cesser rire,
Autre crever d'ennuy, d'envie et d'ire :
Qui me feit lors juger pour tout certain
Que vous, mon Roy et Seigneur souverain,
Estiez de Dieu le Christ, l'aymé, l'eslu,
Comme Abraam et David, que j'ay leu.
Je m'arrestay contemplant ce passage;
Mais tout soudain viz venir un message
Qui confirma ma contemplation,
Me declarant la consolation
De vous, de nous, du royaume et de tous,
Par nouveau fruit desiré de nous.
Soudainement autre chose ne fiz

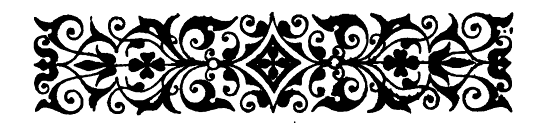
Que vostre lettre ouvrir, et quant un Filz
Je viz escrit, je convertis le lire
A louer Dieu, à plourer et à rire.
Un Filz, un Filz! ô nom dont sur tous noms
Tresobligez à Dieu nous nous tenons,
Le Filz du Filz du Pere tresheureux,
Enfant qui rend les ennemys paoureux,
Filz qui apporte en France un double cœur,
Pour estre Filz du Filz du grand Vaincqueur,
Filz beaucoup plus desiré qu'esperé,
Le reconfort du cœur desesperé;
Felicité du grand Pere qui voit
Filz de son Filz, que desiré avoit;
Filz apportant au grand Pere jeunesse,
En retardant par joye sa vieillesse:
Car aussi tost que devant ses yeux vint,
Ses quarante ans retournerent à vingt.
O Filz heureux, joye du jeune Pere,
Souverain bien de la contente Mere;
Heureuse Foy qui, après longue attente,
Leur as donné le fruit de leur pretente;
Filz en noz cœurs receu et embrassé,
Dont l'œil de Corps et d'Esprit n'est lassé
Te regarder en ce monde naissant.
Filz que chacun François va benissant,
Le bien venu tu es, car tu apporte
A nostre Roy le bien qui le conforte

Des grans ennuis qu'il a euz plus qu'assez,
Qu'en te voyant il tient pour tout passez,
Car sy grand est ce don de Dieu donné,
Que tout ennuy doit estre abandonné.
Et quant à moy, Monseigneur, en voyant
Vostre escriture et vostre voix oyant,
Qui me promet que parfait le tenez
Quant à beauté, et qu'il ha bien grand nés,
J'ay tel plaisir et telle aise receue,
Que si plus grande en le voyant j'eusse eue,
La vie m'eust failly à ce besoing,
Dont mon malheur m'est heur d'en estre loin
Si de beauté et du nés vous ressemble,
Si fera il de voz vertus ensemble;
Et sera tel, qu'en vivant vostre vie
Allongera : et quand, par sainte envie,
Après cent ans donnerez vostre esprit
A l'union de Dieu par JESUS CHRIST,
Dedens ce Filz tout fait à vostre image
Demourrez vif, vivant vostre lignage ;
Et Dieu vivant en vous, qu'il aymera,
Dieu de Françoys tousjours se nommera,
Dieu de Henry et Dieu du petit Tiers,
Lequel Françoys nommerez volontiers :
Car vostre Foy en leurs deux cœurs emprai
Fera leur ame à vostre exemple sainte.
Ce Dieu tout bon de sa condition,

Multiplira sa benediction
En accroissant par sa grande clemence
En peu de temps sy fort votre semence,
Que seulement le Royaume de France
N'en sera plein, comme j'ay esperance,
Mais en sera toute terre couverte,
Et par leurs mains la Sainte recouverte.
Alors sera la Foy toute plantée,
Et sainte Eglise saintement augmentée ;
Un seul Pasteur et seule bergerie
Sera lors veu en vraye confrairie.
Le Seigneur Dieu, qui ainsy l'ha promis,
Y a desja bon commencement mis.
En vous il a commencé l'edifice,
Et ne fera aux vostres moindre office.
Assez peuvent juger tous bons espritz,
Veu que par vous a tel fondement pris
Qu'aussi de vous, voire infaliblement,
Rendra parfait son tressaint bastiment,
Auquel il veult à jamais regner Roy,
Ainsi qu'il fait en vostre cœur par Foy.
Et s'il vous plaist, Monseigneur, de sçavoir
Plus largement il vous plaira de voir
Et d'escouter celuy qui le m'a dit,
En luy donnant, s'il vous plaist, tout credit.
Il estoit Roy ainsy comme vous estes,
Fidele à Dieu, plein de vertuz honnestes ;

Il vous fera present de seize Estoilles,
Vous assurant que seize enfans fideles
De vostre chair sailliront sy luysans
Et par la Foy à leur Dieu sy plaisans
Que leur vertu gouvernera le monde,
En commandant sur Terre et Mer profonde.
Il vous dira les secretz de son maistre,
Et en quel lieu à la fin promet mettre
Celuy qui ha en luy sa confiance.
Il en a fait tresseure esperance.
Pour le laisser parler je me tairay,
Mais par grand joye encores ne lairray
Dire, ô Seigneur, tout bon et tout puissant,
Ce povre esprit en vieil corps languissant,
Laisse l'aller maintenant en ta paix,
Car de tel bien et grace me repais
Qu'il me suffist ; et de toy suis contente
De voir mon Roy grand Pere, et moy grand ta
Rien plus ça bas ne veux, ne n'ay envie,
Fors de sa bonne, heureuse et longue vie.





EPISTRE II

ENVOYÉE

PAR LA ROYNE DE NAVARRE

Avec un David

AU ROY FRANÇOYS, SON FRERE

POUR SES ESTRÈINES

DAVID *voyant que par Mer et par Terre*
Les Philistins vous veulent faire guerre,
M'a dit qu'il veut secourir par sa fonde
Le Roy, qui est digne de tout le monde.
Mais le voyant desarmé et tout nud,
Je l'ay enquis dont luy estoit venu
Ce desir là, que j'estimois peu sage.
Luy remonstrant que selon le courage
L'homme ne doit mesurer sa puissance;
Qu'il eust de luy premier la congnoissance,
Qu'il se veit nud et seul, sans nulles armes.

Il m'a soudain dit : Voz paoureux alarmes
Ne me feront du service arrester,
Où corps et biens j'ay voulu apprester :
Si j'ay deffait un Lion de mes mains,
Peu je craindray Lyepards inhumains.
J'ay deffait l'Ours, qui est cruelle beste,
Sans espieu, espée ou arbaleste ;
Moins n'en feray de ceux qui se tiendront
En ses haults montz, quand contre moy viendront.
Ce Goliatz, geant espoventable,
D'un tout seul coup, cela est veritable,
Je mis à mort, au temps de mon enfance,
Estant tout nud ; et n'avois pour defense
Qu'un tel chaillou qu'en ma fonde je tiens.
Et le vilain qui ne m'estimoit riens
Je mis à mort : moins donques n'en feray
Du grand Geant, lequel je defferay.
Je dis Geant tout homme qui veult estre
Du Roy François ou ennemy ou maistre.
Des Philistins j'ai eu maintes victoires,
Qu'à mon honneur on en list les histoires.
Croyez aussi que l'homme incirconcy
Ne trouvera jamais de moy mercy.
Incirconciz je tiens ceux qui conspirent
Contre Dieu seul, et tous les jours empirent
Leurs volontés a lencontre du Roy,
Qui est de Dieu le CHRIST, *et je le croy.*

Du Filz de Dieu vray CHRIST *je suis figure,*
Duquel le Roy est vraye pourtraicture.
Bien que n'ayons au CHRIST *nulle semblance*
Quant aux vertuz, de sa grande puissance
Le Roy et moy semblables à luy sommes
En ce qu'il veult, de nous qu'il congnoit hommes.
Car il a dit que de luy apprenons
D'estre humble et doux, ce que bien retenons.
Je me tairay de racompter ma vie,
Lire la peult qui en aura envie,
Donnant l'honneur à Dieu mon seul vainqueur,
Qui nommé m'a l'homme selon son cœur,
Et parleray de François le vray CHRIST,
Du CHRIST *duquel povez voir par escrit*
Qu'honneur, grandeur, triomphe ny victoire
N'ont jamais sceu mettre son cœur en gloire.
Car de Dieu seul a recongnu ses biens,
Et devant luy ne s'est estimé riens;
Mais a toujours, de fortune prospere,
Donné l'honneur à son Dieu et vray Pere.
S'il a esté privé de sa santé,
Jamais ne s'est de Dieu mal contenté;
Mais à luy plaingt, faisant du CHRIST *l'office,*
Qui cœur et corps offroit en sacrifice,
Ne demandant pour toute guarison
Que son vouloir. Voyez comme en prison,
Iniquement detenu à grand tort,

En son Dieu seul a eu son reconfort,
En remettant à son divin plaisir
Sa liberté, sa santé, son desir :
Dont Dieu donna, regardant sa grand Foy,
A luy santé et aux François leur Roy.
Son tresgrand mal monstra sa patience,
Et sa santé sa bonne conscience :
Car en ayant sa vie recouverte
Et sa prison par liberté ouverte,
Pas n'en donna aux Medecins l'honneur,
Mais à Dieu seul de sa vie donneur.
Il ne dit pas que luy ne ses amys
En liberté par leur sens l'eussent mis.
Pas n'en donna la gloire à sa prudence,
Force et conseil, fors à la Providence
De son seul Dieu, lequel en tous moyens
Voyoit ouvrer pour rompre ses liens,
Recongnoissant tous les moyens de luy,
Et luy en eux sa force et son appuy.
Sa ferme Foy monstra par tel effect,
Qu'il estoit Roy treschrestien parfait.
En luy l'on voit signe d'affliction,
Il se console en tribulation,
Et fait par foy de patience armure,
Se confiant en son Dieu sans murmure.
Il s'humilie en sa prosperité,
Ne congnoissant riens avoir merité,

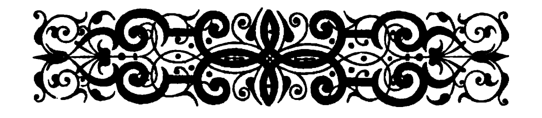
Mais tout receu par don et pure grace.
A l'on jamais veu sa volonté lasse
De faire bien pour l'amour de son Dieu?
Y a y nul qui ayt veu en nul lieu
Qu'il ayt usé de rigueur ou vengeance
Encontre ceux qui ont fait diligence
De luy oster enfans, honneur et vie?
Par ses effectz l'on peult juger l'envie
Que son cœur ha d'une paix juste et bonne;
Non telle paix comme le monde donne,
Mais d'une paix en Dieu si fraternelle
Qu'à tout jamais peult durer immortelle.
Las! qu'a il fait pour acquerir ce bien?
Son interest tresgrand a mis à rien,
En oubliant son injure passée,
Pensant par là vaincre et rendre lassée
L'inimitié de son grand ennemy,
Duquel le cœur devoit fendre parmy,
Voyant le Roy plein de sy grand douceur,
De deux telz Filz, d'une sy digne sœur,
Avoir receu tant de signes d'Amour
Durant le temps qu'en France feit sejour.
De quel honneur et de quel traitement
Depuis la fin jusqu'au commencement
Le festoya le Roy, chacun l'ha veu.
L'Italien à grand peine l'ha creu:
Car la bonté qui de Dieu est venue

De l'infidele est tousjours incongnue.
Celuy qui est de la Foy devestu
Ne peut louer en autre sa vertu.
Car, dites moy, qu'est ce que Dieu demande?
Qu'est ce que tant il loue et recommande?
C'est rendre bien pour mal, voire et aymer
Son ennemy; qui est le plus amer
Et dur morceau qui soit en l'Escriture,
D'autant qu'il est contre nostre nature.
Le Roy l'ha fait. Or s'il a acomply
Ce, dont le cœur (s'il n'est de Dieu remply)
Plustost mourroit que de s'y accorder,
Je me tairay du surplus recorder.
Qui fait le plus, il fera bien le moins;
Son cœur est pur et nettes sont ses mains,
Onques aux deux ne toucha cruauté.
De garder Foy, de tenir loyauté
Aux estrangers, la chose est toute aperte,
Dont maintesfois il a receu grand perte.
Mais en son cœur ha le contentement
D'avoir gardé sa Foy fidelement
Envers chacun, tant amys qu'ennemys,
Qu'à ses subjects soubs sa puissance mis.
D'avoir usé par tout de la bonté,
Dont en la fin le mal est surmonté,
Demandez en à ceux de la Rochelle,
Desquelz le pied estoit ja sus l'eschelle;

Ceux des Marays, aussi ceux de Bretaigne :
Y a y nul que de ce Roy se pleigne ?
Non : mais chacun à mon dire s'accorde,
En le louant de sa misericorde ;
Sa grand douceur par tout preschent et crient,
Et sans cesser, Dieu pour sa santé prient.
Lequel oyant leurs voix, m'a dit : Allez
Servir ce Roy : je sçay que vous valez.
Prenez pour vous la fonde de la Foy,
Recongnoissant toute vertu de moy.
Car puis qu'en vous j'ay mise ma vertu,
Faites que soit le Geant abbattu.
Or secourez le Roy et son Royaume,
Qui honnorer fait Cantique et Pseaume,
Que mon Esprit par vous a composé,
Et s'est sus luy par grace reposé.
Ainsi tous deux d'un Esprit, d'un sçavoir,
Uniz en moy ferez par mon povoir
Ce que ne peult toute l'humaine force.
Or allez tost sans repos ne sans torse.
Puis donc que Dieu devers le Roy m'envoye,
Povoir n'avez de m'empescher la voye.
Ces mots ouys, j'euz claire congnoissance
Qu'avecque luy vous portoit la puissance
Que par la Foy vous donne le grand maistre,
Qui son second David vous a fait naistre.
Sa pierre print, sa fonde, et me feist part

De son Psautier, me disant au depart :
Garde toy bien que jamais tu ne failles
Tant que le Roy aura guerre ou batailles,
Lire en plorant incessamment ce livre
Jusques qu'il soit de l'ennemy delivre.
Ainsi s'en va vous offrir son service,
En me laissant de priere l'office,
Ce que je fais, Monseigneur, de tel cœur
Que faire puis que vous soyez vainqueur
De tous malheurs qui peuvent advenir,
Et en santé prospere vous tenir ;
Tant que ce cœur, qui sans cesser souspire,
Soit satisfait du bien qu'il vous desire :
Croyez que mieux nul ne sçauroit avoir.
Je me tairay, donnant lieu au sçavoir
Du second vous. Car ma lettre n'est digne
De destourber sa parole divine.





RESPONSE

ENVOYÉE

PAR LE ROY FRANÇOYS A LADITE DAME

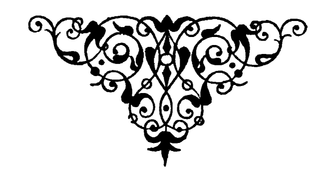
Avec une Sainte Catherine pour ses estreines.

Or pleust à Dieu par sa grande bonté
Que mon bien eust tant mon mal surmonté
Que fusse digne en peu ou en partie
De resembler, ou par faitz ou par vie,
A celuy là qui a merité d'estre
Nommé servant de son Dieu et son maistre.
Ce qui ne peult, fault laisser dens les mains
Qui a creé tous nous autres humains,
Et s'attacher à ceste seure corde
De sa bonté et grand misericorde.
Point je ne suis au bon David semblable,
De qui le cœur à Dieu fut agreable;
Je suis pecheur, et cela je confesse,

Dont le congnoistre est ma seure r'addresse.
Bien je desire avoir un tel secours,
Dont il vainquit Lyon, Geant et l'Ours;
Et que celuy par qui eut la puissance
Seul et assez me serve de defense.
Je vous envoye, ô Sœur, une autre estreine,
Qui servira d'exemple à vostre peine :
L'honneste Vierge m'a prié de vous dire
Qu'elle aydera par sa force reduire
Voz ennemys, comme elle a fait les siens,
Jeunes de Foy et par malice anciens.
Car nulle n'est, qui Turnus secourut;
Trop tost la povre à son malheur courut.
Ny celle là qui morte et affolée,
Devant Troye feut royne Panthasilée.
Son secours n'est en guerre ny bataille,
Par forts harnoys, ny coups d'estoc ny taille,
Mais en la Foy dont ha l'anneau pour gage :
C'est là où gist l'effort de son courage.
Son ennemy et son trop cruel Juge
La condemna; mais Dieu, son seul refuge,
La delivra, tournant sur l'infidele
Tout le tourment qu'on preparoit pour elle.
Elle aussi dit que les conjuraisons
D'iniquité soient par voz oraisons
Tournez en cendre, à grand confusion
De l'ennemy. Ceste division,

Qu'il cerche tant, en soy il verra naistre
Entre les siens, et bien tost apparoistre
Ce mesme Dieu qui à Judith donna
Force et povoir, et qui abandonna
Le chef cruel au bras foible et debile,
Qui l'emporta triomphant en sa ville,
Vous secourra avec telle defense
Que la Guyenne vous louera, et la France.
Et celle là qui eut bien telle audace,
Trouvant le roy endormy en sa place,
Luy transpercer d'un viel clou deshonneste,
Ord et rouillé ceste royalle teste,
Dont les Hebrieux, par hymnes et cantiques,
Rendent nouveaux ses faitz qui sont antiques;
Faire vous doit assez clerement voir
Combien Dieu donne (quant il veult) de povoir.
Moy tresjoyeux suis demouré content,
Bien esperant que le serez autant
Et plus encor, advenant le grand bien,
Que moins j'estime estre vostre et plus mien.
Tost je l'ay creu, car plustost le voulois :
Car si ce bien une fois recevois
De povoir voir en mes bras cest enfant
Tant desiré, raison ne me defend
M'en resjouyr, je dis oultre mesure,
Par le vouloir quasi je m'en asseure.
O doux enfant, venez, je vous supplie,

Pour rendre heureuse de voz amys la vie.
Si tu sçavois combien tu serviras
Et à combien de maux tu obviras,
Je croy pour vray que romprois les liens
Pour venir voir et consoler les tiens.
Je prie à Dieu, qui ha en son povoir
Tout nostre bien, qu'il y vueille pourvoir,
Estant beaucoup envers nous plus propice
Que ne dessert nostre grande malice.





EPISTRE III

LA ROYNE DE NAVARRE

AU ROY FRANÇOIS, SON FRERE

APRÈS *la peur de quelque trahison,*
D'une poison, de mort ou de prison,
De maladie ou d'ennuy importable,
Ainsi qu'il est, Monseigneur, raisonnable
qui n'ay que vous devant les yeux,
voir (levant le cœur aux cieux)
crifice à Dieu de maintz soupirs,
et crys, prieres et desirs,
ions, jeusnes et veille mainte,
use estoit une tresjuste crainte,
le lieu où il vous pleut m'escrire
us alliez ; mais je ne vous puis dire
devins depuis ceste nouvelle,
dix jours nous continua telle.

Car un chacun nous escrivoit sans faille :
Demain le Roy donnera la bataille.
O qu'il fut dur ce mot à avaller
De voir mon Roy, voire et mon Tout, aller
Où je sçay bien que dangereux hazart
A quelque Roy que ce soit fait la part !
Et si sçay bien, congnoissant vostre cœur,
Qui par honneur est de crainte vainqueur,
Que sans la mort ne vie regarder,
A tout peril vous iriez hazarder ;
A tout peril, j'entens là où le maistre
Pour emporter la victoire doit estre.
Voz faitz hardiz, dont bien suis souvenante,
Font assez voir qu'en bataille presente
N'en feriez moins. Là ma peur je fondois,
Quand ce jour là de bataille entendois.
Et nonobstant que mon cœur me disoit :
Tout ira bien, peu me satisfaisoit.
Car bien souvent est le gaing d'un combat
De perte plein, que la joye r'abbat.
Puis je pensois que de peur d'y faillir,
Trop vous craindroit l'ennemy d'assaillir.
Mais je craingnois qu'à l'envitaillement
De Landrecy se feist soudainement
Telle escarmouche et sy grande meslée,
Qu'elle peult estre à bataille egalée.
Puis j'esperois, voyant ces deux armées,

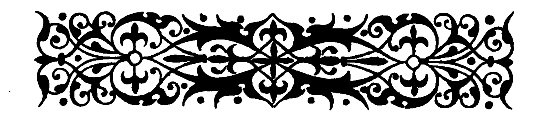
Tant pour l'honneur de victoire animées,
Que Dieu tout bon feroit là un miracle,
Envoyant paix pour gracieux obstacle,
Tant que les mains à frapper apprestées,
Fussent à faire alliance prestées ;
Mais cest espoir faisoit croistre mes larmes,
Veu que chacun n'escrivoit rien qu'alarmes :
Un tel est pris, tel blessé et tel mort,
Qui ne sont pas les signes d'un accord
Ny d'une paix qui soudain se peust faire
Sans avoir veu la fin de cest affaire.
Et ceste fin si tresfort je doutois
Que seulement quand nommer j'escoutois
Bataille, guerre, ou chevaux, ou harnois,
Incontinent à plourer me prenois.
Dont me voyant femme, et de vous loing,
Sans vous povoir servir à ce besoing,
Au Toutpuissant je m'en allois courir,
Le suppliant pour moy vous secourir ;
Et luy disoys : Seigneur, aye memoire
De ton David, et luy donne victoire.
Il est à toy et te tient pour son Dieu ;
Nul fors que toy il n'adore en nul lieu.
Hypocrisie ny superstition
N'ont rien en luy ; pure devotion
Le fait aymer ton Nom, ta Verité,
Par vive Foy bruslant par Charité.

O Dieu tout bon, regarde le cœur sien
Doux et humain à l'exemple du tien.
Le bien qui est en luy remet à toy;
Car à toy seul la gloire, non à soy,
De tous ses biens t'a donné et te donne.
Las! maintenant, Seigneur, ne l'abandonne.
Frappe pour luy, confonds ses ennemys,
Veu qu'en toy seul tout son espoir est mis.
Monstre à chacun que de ta creature
En congnoissant sa fragile nature,
Tu n'en demandes autre perfection
Que l'humble cœur aymant sans fiction,
Qui croit en toy sans un seul mot douter,
Prenant plaisir à ta voix escouter;
Qui non en soy, mais tout en toy se fie,
Uny à toy par Foy qui vivifie.
Tel est le CHRIST de ton CHRIST tant aym
De qui tu es loué, craint, estimé :
Couronne donc en luy tes vertus grandes,
Et par ton CHRIST ottroye les demandes
Que pour le mien treshumblement je fais,
Et le secours encores ceste fois,
Comme en tous temps et tous perilz as fait.
Rendz donc en luy ton chef d'œuvre parfait.
Et s'il te plaist de tourner ceste roue
A son honneur et proufit, je te voue,
Comme Jacob, et fais serment semblable

Qu'à tout jamais d'un propos immuable,
Il t'aymera comme son Createur,
Son Dieu seras, et luy ton serviteur.
Après avoir en grands larmes finie
Ceste oraison, de seur espoir garnie,
Je m'assuray que ceste grand bonté
M'exauceroit, dont fut un peu domté
L'extreme ennuy où la raison humaine
N'avoit rien peu fors augmenter la peine.
Après avoir en douleur attendu
Ce jour heureux, après avoir tendu
Et yeux et bras à Dieu incessamment,
Après avoir porté plus de tourment
Que je ne puys ne repenser n'escrire,
Ce jour heureux tresheureux puis je dire,
Je veiz venir d'un visage joyeux
Vostre beau frere, ayant la larme aux yeux.
Lors je pensay qu'au paquet qu'il portoit
Tout nostre bien tant desiré estoit.
Ce que soudain nous feit à tous entendre,
Car un tel bien ne doit l'on faire attendre.
Luy nous disant ceste nouvelle heureuse,
En la lisant d'une face joyeuse,
Nous monstra bien que jamais n'avoit eu
Un tel plaisir que d'avoir leu et sceu
Vostre retour plein de prosperité,
Que voz vertus ont tresbien merité.

Des escoutans les cœurs d'ennuy transis
Prindrent vigueur, en criant grand mercys
A ce bon Dieu que tel Roy a gardé,
Et son Royaume en pitié regardé.
Je ne sçaurois dire que lors je diz,
Mais d'un Enfer saultée en Paradis
Je me sentiz, et, d'aise surmontée,
Prins mon mary, ainsi que deshontée,
Tous deux courans à l'Eglise soudain
Fusmes portez. Avecques nous tout plein
De monde vint, plus portez de plaisir
Que de leurs piedz, ayant chacun desir
De s'aquitter à mercier celuy
Qui de leur Roy a esté ferme appuy,
Luy departant ses graces à planté,
Le redonnant à son peuple en santé.
Si Te Deum feut dit joyeusement,
Si mercié feut Dieu devotement,
Si frere et sœur de tous maux confortez
N'estoient pas de joye transportez,
Si le second, Symeon Galiot,
Ne disoit pas à l'heure ce bon mot :
Je ne crains plus la Mort, puis que je voy
Que Dieu nous a sain redonné le Roy ;
Si Saint André a dit : Loué soit Dieu
Qui a donné au Roy l'honneur du jeu ;
Si nos Dames avecques noz Prelatz,

Dieu n'ont eu leur esprit laz,
n ferez, Monseigneur, nulle doute,
fault il que la crainte me boute
propos ou me met trop avant
on; si diray je devant
t ainsi que Jacob le bon homme,
eluy qui revient d'un grand somme,
d'amour et de joye naïve:
fit, mais que mon Joseph vive.
ainsi, après douleur mortelle,
vous la tresbonne nouvelle,
à fin aviez vostre entreprise,
drecy de l'Empereur n'est prise,
avez en despit de ses dents,
es yeux tiré hors de dedens
Souldatz, leur faisant tant de biens,
leurs maux ils n'estimoyent plus riens;
l'avez par moyens diligens
garnie de vivres et de gens;
uereur revenez et vainqueur,
gné de santé et d'honneur,
seul bien sans plus me rend contente;
fit, en mieux n'ay ma pretente.
mes maux receuz au paravant
ens plus, car mon Roy est vivant.

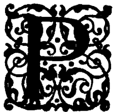


EPISTRE

DE

LA ROYNE AU ROY FRANÇOIS

SON FRERE.



uis que voz yeux rempliz d'autre lumiere,
Regardent droit à la beauté premiere,
Et que l'object sans estre difformé
Vous est si bien mué et transformé
Que maintenant le voyez en son estre
Tel qu'il estoit, voire devant son naistre;
Puis que du tout l'ignorance est rompue,
Dont trop long temps vostre ame fut repue,
Et verité bien congnoistre vous fait
Que soubz ce corps terrestre et imparfait,
Le tresparfait et le seul desirable
Est là couvert par moyen admirable;
Puis que le cœur munde, Pur et nouveau
Donné vous est et croyez trop plus beau

Que le premier vieil et mortifié,
Tant qu'en vivant d'un cœur deïfié
Povez jetter un cry à mon advis,
Disant : C'est CHRIST *et non pas moy qui vis;*
Puis que je voy ce seur et doux repos
En riens semblable au travaillant propos
Où vostre Esprit se console et repose,
Moy qui ay tant desiré ceste chose,
Qui un tel bien vous ay tant desiré,
Et devant Dieu en priant souspiré
Vouloir voz yeux trop endormiz ouvrir,
Et sa beauté secrette descouvrir.
Or maintenant que par vostre langage
J'ay clairement recongnu son ouvrage,
Et comme il a hors de vous remué
Tous vains desirs et vostre cœur mué,
Ne dois je pas demander estre un Ange,
Pour purement luy en rendre louenge,
Veu qu'il ne peult sortir de fange impure
Riens qui ne sente à sa vile nature?
Helas! ouy. Mais voyant qui je suis,
Et quel il est, et que riens je ne puis,
Luy qui de soy tout seul a congnoissance
Se loûra, dont cessez, mon ignorance.
Parlons d'Amour, qui a cousté si cher,
Premierement commencé en la chair,
Sur qui le temps n'a jamais eu povoir

De rien gaigner contraire à son vouloir.
Bien a il peu donner maint desplaisir :
Il en a eu (ce me semble) loisir.
Au temps heureux vostre infelicité,
Vostre longueur par grand necessité
A le bendeau rompu de cest enfant
Qui fut par vous et maintz cœurs triomphant.
Il a rompu ses traitz, perdu ses aelles,
Tirer ne peult, ne plus voller sans aelles.
O temps heureux, par vostre grand longueur,
Par voz tourmens, fascherie et langueur,
Avez rendu le cruel gracieux,
L'aveugle né cler voyant des deux yeux,
L'enfant leger, inconstant et muable,
Ferme, asseuré, et plus qu'un roc estable.
C'est tousjours luy toutesfois, mais son vice
Est converty en vertu et justice.
Il fut enfant petit en mauvais point,
Souvent chagrin et ne profitoit point ;
Mais maintenant qu'il est devenu homme,
Beau et parfait, il vault bien qu'on le nomme
Amour aymant, qui chacun fait aymer,
Plus gracieux qu'il ne fut onc amer.
Il va tout nud et veult bien qu'on le voye,
Car il est seul Verité, Vie et Voye.
Il fut couvert à tous yeux esblouis,
Sourd aux crix faux, non dignes d'estre ouys.

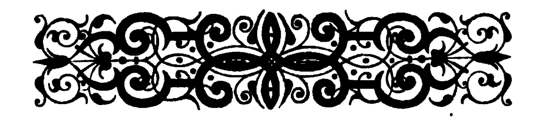
Puis quand il a les yeux illuminez,
Les cœurs purgez et bien examinez,
Lors tel qu'il est se monstre et se descouvre
A telz qu'ilz sont et en eux fait son œuvre.
Cest Amour là n'est ny mort, ny passé.
Il est tout fraiz, et ne fut onc lassé.
Il est tout tel qu'il a esté, sinon
Que vous sçavez trop mieux quel est son nom,
Que ne faisiez quand le cuydiez sçavoir.
Pas ne l'aviez quand le cuydiez avoir.
C'est luy par qui sommes, vivons, mouvons;
Par qui pensons, congnoissons et sçavons.
C'est luy qui est nostre espoir, nostre vie,
Nostre desir et nostre sainte envie.
C'est luy qui est nostre force et vertu,
De qui chacun doit estre revestu.
Si cest Amour de vous tant ignoré
A autresfois tant esté adoré,
Qu'il contraingnoit desirer la presence
Et regretter trop asprement l'absence,
Donnant aux yeux un tel plaisir de voir,
Que de plus grand on ne pourroit avoir.
Or maintenant qu'il est congnu de vous
Tout vertueux, tant desirable et doux,
Croyez, pour vray, que ceste congnoissance
Croist le regret d'une si longue absence.
Car si j'ay prins plaisir de vous voir, lors

Que trop d'estime aviez d'un mechant corps,
Pensez un peu de quel contentement
Je jouyray, voyant parfaitement
Ce que j'ay tant desiré en vous estre,
Et que d'Amour vray Amour est le maistre !
Las ! maintenant sans craindre conscience
Ouyr vous puis, vous qui l'experience
Avez d'Amour et de ce qu'il sçait faire,
Et comme il peult par le temps se parfaire.
De ce parfait povez sans fin parler,
Lequel vous fait le droit chemin aller.
Plus n'en ferez de crainte ny de feinte
A declarer vostre intention feinte.
Plus les regards en vous ne pecheront,
Plus les souspirs la voix n'empescheront;
Plus ne seront voz yeux couvers de larmes,
Plus de raison ne passerez les termes;
Plus ne faudra moyen ne couverture;
Plus ne ferez cas de vaine lecture;
Plus vostre cœur ne sentira d'amer,
Plus que jamais il sçaura bien aymer.
Mais vous, pleurez cent ans la joye extreme
Qui vient d'aymer son Dieu plus que soy mesme;
Et voz souspirs saillans sans nul martire
Declaireront là où vostre cœur tire
Tousjours en hault, où par vraye Foy sommes
Seurs Citoyens entre les heureux hommes.

Est il plaisir (dites en vostre advis)
Que de passer en ses plaisans devis
Les jours, les nuitz, les heures et le temps
Tous d'un Esprit heureux, joyeux, contens?
Y a il jeu plus plaisant à jouer
Qu'incessamment recongnoistre et louer
Ce qui ne peut jamais estre congnu,
Que par l'Esprit qui de luy est venu?
Lequel en nous est nostre sapience,
Nostre asseurée et certaine science
Qui nous vint prendre en nostre estre premier,
Ne se povant en soy mesme nyer.
Par luy, pour luy, en luy et en sa paix
Il nous conjoint, nous deschargeant du faix
De ceste chair, laquelle il rend subjette
En quelque part qu'il la pousse ou la jette
A son vouloir, et d'un seul mouvement,
Ne servent plus que d'utile instrument,
Comme il luy plaist, en luy redonnant vie
Qui ne peult estre à la mort asservie,
Luy redonnant amour sans jalouzie,
Sans doubte foy, sçavoir sans fantasie;
Luy redonnant vray plaisir sans offense,
Soing sans soucy, victoire sans defense.
Helas! pourquoy, parvenu à tel poinct,
Estes vous loing et je ne vous voy point?
Mon desir n'est de si fort vous cercher

Pour vous tenser, enseigner ou prescher.
En vous n'a mal dont vous deusse reprendre,
Ny en moy bien que je vous peusse apprendre.
Mais c'est pour plus à vertu inciter
Mon cœur trop froid, vous oyant reciter
Quel est l'Amy que vous avez trouvé;
Quel bien en luy vous avez esprouvé,
A celle fin qu'en telle conference
Vous me monstriez quelle est la difference
De l'un à l'autre et comme il prend le cœur;
Comme il en est, quand il luy plaist, vainqueur;
Comme à un seul tous noz desirs unit,
Comme les siens chastie et nous pugnit;
Comme la chair rend morte en Jesuchrist,
L'ame du tout convertie en Esprit:
Qui fait le monde et ses plaisirs fuyr,
Dont l'ignorant desire tant jouyr;
Brief comme il fait l'homme de fange et terre
Semblable à Dieu, à qui il a fait guerre.
O quelle paix! ô quel contentement
Doit recevoir cœur, corps, entendement!





EPISTRE

DE LA ROYNE DE NAVARRE

AU ROY DE NAVARRE

MALADE

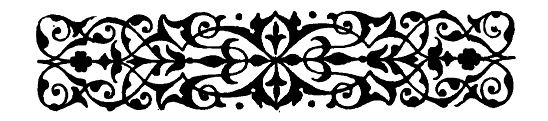
CELLE *qui pour eslongner vostre veüe*
N'est point de vous (j'en suis seure) incongnue
Mais par esprit à vostre esprit presente
Ce triste escrit pour parole presente,
Doublement triste (il fault que je le die)
En vous laissant fasché de maladie.
Croire povez que assez m'estoit des yeux
L'eslongnement pour un temps ennuyeux,
Sans le sçavoir que j'ay de la douleur,
Qui le repoz vous oste et la couleur.
O quel ennuy d'estre de vous bannie,
Et vous laisser en telle compagnie

D'extreme mal et de douleur cruelle!
Et moy qui suis je puis bien dire celle
Qui plus voudroit de cœur et corps courir
Au seur moyen qui vous peust secourir,
Las! je m'en vois. Et si l'on dit : Qui est ce
Qui au besoing ainsi son amy laisse?
Un ignorant respondroit sus ce poinct :
C'est celle là qui l'ayme peu ou point.
Quand il est sain, ilz font grand chere ensemble
Quand il a mal, elle s'en va; il semble
Que c'est mal fait de vraye amour l'office,
D'user de fuyte en lieu de bon service.
Ne croyez pas, ô amy tresparfait,
Cest ignorant qui se prend à l'effect;
Voyez le cœur de celle qui s'en va,
Que maugré soy de la terre enleva
Pour la jetter dens sa noire litiere,
Dont elle n'eut, fors de plourer, matiere.
Si les regretz des propos et deviz
Que nous tenons quand sommes viz à viz,
Tant vertueux, sans vice ny folie,
Nombrer je sceusse, et la melancolie
Qui cause en moy le triste souvenir,
Ma foible main ne pourroit soustenir
Sy grand labeur, ny aussi peu vostre œil,
Sans qu'il unist ses larmes à mon dueil.
Donques de peur que la triste escriture

Rende vostre œil triste par la lecture,
Je laisseray, mais que je vous revoye,
A vous compter mon ennuy ; mais la joye
Qu'en peu de temps j'espere recevoir,
Je ne crains point le vous faire sçavoir.
Soyez certain que ces povres villages
Qui sont subjetz au martyre et pillages,
Quand on leur dit : Le Roy vient regarder
Voz povretez, et gensdarmes garder
De vous piller et faire nulz outrages,
N'ont tel plaisir ny joye en leurs courages
Comme j'auray quand quelqu'une courra
Hastivement, et en riant dira :
Pantagruel a bien prophetisé,
Car j'ay desja les Muletz advisé
De cestuy là qui vous avoit promis
D'estre en trois jours en sa santé remis.
Si je seray preste de me lever
Pour vous aller, où que soyez, trouver,
N'en doutez point ; mais entendez qu'autant
Que mon cœur feut, vous laissant, malcontent,
Autant aura de joye et de plaisir
A vous revoir, et compter à loisir
Le bien, le mal que je pourray entendre,
En vous priant ne faire pas attendre
A voz amys longuement des nouvelles,
Que je requiers à Dieu nous donner telles

Que de bon cœur luy demandons en foy,
Et nous l'aurons dens trois jours, je le croy;
Et vous verrons en santé si parfaite,
Que nous dirons : Le Medecin a faite
La cure ainsi comme il nous avoit dit.
Pensez un peu s'il aura bon credit.
Et à celuy qui donne la santé
Sera de cœur un Te Deum chanté,
Le suppliant à vous et nous donner
Grace, et santé pour plus n'abandonner
Celle qui veult (mesmes en Paradis)
Estre avec vous ; et plus ne vous en dis.





NOTES

Pages 1-61. Le *Triomphe de l'Agneau.* — Ce poëme, en vers de dix syllabes, à rimes plates, est un des plus importants de l'œuvre de Marguerite. (Voir notre *Introd.*, t. I, pp. lxiv-lxix.)

P. 6, l. 1. Esclaire, pour *esclair*, éclair.

P. 7, l. 3. Lisez : « moult *severe* », au lieu de moult *sevre* », faute d'impression.

P. 13, l. 14.

« *Du stable et fort et veritable escrit.* »

Il manque un second vers rimant avec celui-ci, tant dans l'édition de 1554 que dans celle de 1547, et les manuscrits ne fournissent rien pour combler cette lacune.

P. 17, l. 3 et 4. Rimes à noter : *choisis* et *oysifs.*

Ibid., avant-dernière ligne : « *ficher* les yeux », pour « *fixer* les yeux ».

P. 18, l. 12. *Entrevenant*, pour *intervenant.*

Ibid., l 14. *Offre* au masculin. (V. Cotgrave.)

P. 19, l. 20. *Aré*, c'est-à-dire labouré, du latin *arare* (participe passé : *aratus*).

P. 21, l. 7. *Férue*, frappée, de *férir.*

P. 23, l. 4 et plus loin. *Seurté*, sûreté.

P. 24, l. 6, *Confusible*, plein de confusion. — Voir dans le *Recueil des Œuvres* (poétiques) de B. Des Periers, la *Prognostication des prognostications :* « En trouppe *confusible.* »

Ibid., l. 12. *Encharner*, incarner.

P. 25, avant-dernière ligne, et plus loin. *Definement*, fin, terme.

Ibid., dernière ligne. *Parlement*, discours.

P. 26, l. 5. *Postille*, teneur, exposé. (V. Cotgrave.)

P. 28, l. 13. Les éditions de 1547 et de 1554 portent : « Mon *Espoux* et ancelle », faute d'impression corrigée ici.

P. 29, l. 6. « *Estrange* et loing », *étranger* et éloigné.

Ibid., l. 10. *Ladreure*, lèpre.

P. 35, avant-dernière ligne. « Ne doutance, *n'esmoy* » pour *ne* (ni) *esmoy*, élision fréquente alors.

P. 38, l. 16. *Equiparer*, comparer.

Ibid., l. 19. « Aux estrangères *fins* », c'est-à-dire aux contrées, aux *confins* étrangers.

P. 39, l. 2, dans le corps du vers : *Sapphirs;* et l. 17, pour la rime : *Sapphiz*.

Ibid., l. 19. *Brodure*, broderie.

P. 40, l. 6. « Qui tant *a peu* », c'est-à-dire *a pu*. — Les éditions de 1547 et de 1554 portent : *à peu*, faute d'impression évidente.

P. 41, l. 11. *Fonts*, fontaines, sources.

Ibid., l. 19. *Nuictée*, de *nuict*, nuit, comme *journée*, de *jour*.

P. 45, dernière ligne. *Finages*, bornes, limites.

P. 46, l. 7. *Apparoir*, apparaître; l'analogue *comparoir* nous est resté.

P. 48, l. 10. *Prefiny*, prédestiné.

Ibid., l. 18. *Moyenneur*, médiateur (Jésus-Christ).

Ibid., l. 23, et plus loin. *Par sur*, par-dessus.

P. 50, l. 6. *Convent*, compagnie.

Ibid., l. 9. « *Qu'estoit* gardé » pour *qui estoit*.

P. 51, l. 3. *Pourtant*, c'est pourquoi.

Ibid., l. 11. « L'empire *triforme* », c'est-à-dire au triple aspect : Cieux, Terre, Enfer.

Ibid., l. 24. *Se parforcer*, s'efforcer.

P. 52, l. 1. « *Baisser* la teste », et non *laisser*, faute du texte original.

Ibid., l. 11. *Durté*, dureté, comme *seurté*, sûreté, p. 23.

Ibid., l. 12. *Emmy*, parmi.

P. 53, l. 23. *Fermesse*, fermeté, solidité.

P. 55, l. 13. « Le Temps *chanu* », c'est-à-dire *chenu*, du latin *canus*.

P. 56. *Emperiere*, forme féminine du vieux mot *empereor*, empereur. — Voir Villon (*Grand Testament* : Ballade pour prier Nostre-Dame.)

« *Dame du ciel, regente terrienne,*
Emperiere *des infernaulx palux.* »

P. 61, l. 12. « Ruez *juz* », c'est-à-dire jetés *bas*.

P. 62-83. *Complainte pour un detenu prisonnier.* — Pièce versifiée sur le même mode que le *Triomphe de l'Agneau*. — Au sujet du sens général et des parties énigmatiques de ce poëme, voir notre *Introd.*, t. I, pp. lxix-lxxij.

P. 65, l. 10. *Sentu*, senti.

P. 66, l. 4. *Là sus*, c'est-à-dire *là-haut*.

Ibid., l. 15. *Postposer*, déprécier, sacrifier.

Ibid., l. 20. *Trespasser* la loi, c'est-à-dire *transgresser* la loi.

P. 67, l. 6. *Transgloutir*, engloutir. (V. Cotgrave)

Ibid., l. 23. « *Tu es* pris ». Hiatus admis alors.

P. 70, l. 21, 22. Rimes à noter : *fosse* et *paradoxe*.

Ibid., l, 24. *Maniance*, maniement.

P. 72, l. 20. « Quelque cruel *Yeron* » pour *Hiéron*, tyran de Syracuse.

P. 73, 74. *Convoyer*, escorter, accompagner.

> « *Sçais-tu pourquoy il te tira de France,*
> *Où tu vivois en repos, sans souffrance?*
> *Sçais-tu pourquoy icy il t'envoya,*
> Quand pauvreté si loing te convoya,
> *Dy, mon Adam, ne sçay tu point pourquoy*
> *En ton dormir il mist le feu chez toy?*
> *C'estoit à fin qu'avecques maints travaux,*
> Passant à pied *les montz, plaines et vaux,*
> *A ses Esluz portasses le thrésor.*
> . . . .
> Le don heureux de la Sainte Évangile,
> Que tu avois en ton vaisseau fragile. »

Ces vers suffiraient seuls à prouver qu'il ne s'agit pas là du roi François Ier, mais d'un apôtre du christianisme réformé.

P. 76, l. 15. *Infelice*, malheureux, du latin *infelix*.

Ibid., l. 16. *Estourbillon* pour *tourbillon*.

Ibid., l. 23. *Coustaux*, coteaux.

P. 77, l. 13. *S'esmoyra*, s'émerveillera, s'étonnera. — Du verbe *s'esmoyer* employé par Villon. — V. t. II de la présente édit., p. 224, l. 11.

P. 78, l. 9. « Las, fidele *Amateur* », c'est-à-dire *amant*, dans un sens élevé.

P. 79. Noter les rimes *deserte* et *souffrette*.

P. 83, l. 6. *Bergeail*, bercail.

P. 84-162. *Chansons spirituelles*. Il faut remarquer la diversité des rhythmes et du ton employé dans chacune de ces pièces, faites sur des airs populaires, comme : *Sur le Pont d'Avignon j'ouys chanter la belle,— Trop penser m'y font amours. — Las! qu'en dit-on en France des gents de Luxembourg? — O l'espinette du bois, mon amour la desire*, etc.

P. 92, l. 10. « Je crie par bois et *par plains* », c'est-à-dire par plaines, par champs.

P. 93, l. 9. « Je t'envoye ma deffiance », c'est-à-dire mon *défi*. (V. Cotgrave.)

P. 103, l. 19 et 20. Au lieu de : « Trompe et *corps* ... casser », lisez : « *Trompe* et *cor*... ».

Ibid., « *Coubles* », couples, attelages. — V. *Bucouble* (Glossaire).

P. 123 :

A la clere Fontenelle.
Qui est l'eau vive et d'en hault le parfait don.

Remarquez ce vers d'une longueur exceptionnelle et le seul de cette mesure dans la pièce.

P. 137, l. 2. « Pour jamais n'en *fais* retour », lisez : « n'en *faire* ».

Ibid., l. 15. « *N'autre* plaisir ne veux avoir. » Voir une élision semblable, p. 35 : « *n'esmoy* ».

P. 143. Rimes à noter : *bienfaits* et *infects*.

P. 151. *Mondanité*, esprit mondain.

P. 163. *Sonnet* final du tome Ier des *Marguerites de la Marguerite* dans l'édit. originale.

Ibid. « Ainsi disoit Phœbus en *s'esmayant* ». Cotgrave : « *s'esmayer.* To be sad, pensive, etc. »

P. 166. Dédicace « *à Madame Jane, infante de Navarre* ». C'est encore un sonnet de Maurice Scève. (V. notre *Introd.*, p. xcvj.)

Ibid. « Miroir de *sa Royale image* ». Le mot *image* est ici féminin. Ailleurs il est employé au masculin. (V. ce mot au Glossaire.)

P. 167-200. *L'Histoire des Satyres et Nymphes de Dyane.*— Vers de dix syllabes, rimes plates. Pièce bucolique imitée de Sannazar.

P. 179. Remarquez le rôle du participe dans ces deux vers, où il s'accorde comme un adjectif verbal, tout en gardant un régime, dans le second vers, comme un verbe ou comme un substantif :

Ainsi s'en vont courantes et criantes
Celles qui sont de Dyane priantes.

P. 180. Noter les rimes : *nostre* et *oultre.*

P. 185, ligne 15 . *Miseration*, miséricorde, commisération.

P. 188, l. 18. « Ma *nourriture* », c'est-à-dire la créature *nourrie*, élevée par moi.

P. 192, l. 22. *Preis*, prix.

P. 196, dern. ligne. — Vers proverbe :

Le prometteur n'est icy le donneur.

P. 201-238. *Epistres* en vers de dix syllabes, à rimes plates. — On y trouve de curieux détails sur Marguerite, François Ier et la famille royale.

P. 202, l. 24. « Image vif ». Voir plus haut, p. 166, et *Notes* (ci-dessus), *image* au féminin.

P. 203, l. 14 :

Me sembla voir le second Abraham
Qui vray David s'estoit montré l'autre an,
Executant les batailles de Dieu,
Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu, etc.

Allusion aux guerres de François Ier et de Charles-Quint. — Cette Épitre est de 1543.

Ibid., l. 20 :

Ce que l'on voit par le Compte *Guillaume*, etc.

C'est-à-dire par l'histoire de *Guillaume* Poyet, chancelier de France, dont la disgrâce ne fut pas moins éclatante que la faveur. Nommé chancelier en 1538, inculpé du crime de malversation et mis à la Bastille (1er août 1542), frappé par un rigoureux arrêt du Parlement (1545), il mourut en 1548.

P. 204 :

...... *Veu que les Écossois,*
Sous un tel Roy que le Roy d'Angleterre,
Ont eu povoir de soustenir la guerre
Et sont ainsi tous soubz l'obeïssance
De celle là qu'est venue de France, *etc.*

Il ne s'agit pas de Madeleine, fille de François Ier, mariée au roi Jacques d'Écosse le 1er janvier 1537 et qui mourut peu de temps après, le 2 juillet. Marguerite parle de Marie de Lorraine, qui épousa Jacques V en 1538, et qui eut pour fille Marie Stuart : depuis la mort du roi (1542) elle exerçait la régence du royaume d'Écosse.

P. 205 :

..... *Et* quant un Filz
Je vis escrit. . . . .
. . . .
Le Filz du Filz du Pere tres-heureux.

Enfant qui rend les ennemis paoureux,
Filz qui apporte en France un double cœur,
Pour estre Filz du Filz du grand Vaincqueur,
Filz beaucoup plus desiré qu'esperé,
Le reconfort du cœur desesperé;

. . . .

Filz apportant au grand Pere jeunesse
En retardant par joye sa vieillesse;
Car aussitost que devant ses yeux vint,
Ses quarante ans retournerent à vingt.
O Filz heureux, joye du jeune Pere,
Souverain bien de la contente Mere;
Heureuse Foy qui, après longue attente,
Leur as donné le fruit de leur pretente.

. . . .

Le bien venu tu es, car tu apporte
A nostre Roy le bien qui le conforte
Des grands ennuiz qu'il a euz plus qu'assez.

Il s'agit du nouveau-né, petit-fils de François Ier, fils du prince Henri et de sa femme Catherine de Médicis, épousée en 1533, et restée sans enfants jusqu'au 19 janvier 1543, époque de la naissance de son premier fils, François, dauphin, et plus tard roi, sous le nom de François II. — François Ier avait alors quarante-huit ans.

P. 206, l. 7 :

Qui me promet que parfait le tenez
Quant à beauté, et qu'il ha bien grand nés,
J ay tel plaisir et telle aise receue, etc.

Le *grand nez*, signe familial des Valois-Angoulême, était considéré comme une marque de race et une beauté dont Marguerite et son frère offraient l'un et l'autre un spécimen bien caractéristique.

Ibid., l. 12 : « Dont mon malheur m'est heur d'en *estre loing.*»

Marguerite était alors loin du roi et de la cour, en Béarn, « dedans mon Hermitage », dit-elle plus haut, p. 202.

Ibid., l. 22 :

Dieu de Françoys *tousjours se nommera,*
Dieu de Henry *et Dieu du petit* Tiers,
Lequel Françoys *nommerez volontiers.*

Elle dit que Dieu restera toujours le Dieu de *Fran*
de *Henri* (dauphin) et du *tiers* petit être, fils de Hen
l'on transmettra le nom de *François*, en souvenir du
aïeul et du premier dauphin François, mort en 15
Charles-Quint fut accusé d'avoir fait empoisonner.

P. 207, l. 6 et 7 :

Mais en sera toute terre *couverte*
Et par leurs mains la Sainte *recouverte.*

C'est-à-dire « la (Terre) Sainte recouvrée ».

P. 210, l. 1. « Vos paoureux *alarmes.* » — V. c
Glossaire.

Ibid., l. 5. *Lyepards*, léopards.

Ibid., l. 14. *Chaillou*, pour caillou.

P. 213. « Durant le temps qu'en France feit sejour,

Allusion au passage de Charles-Quint en France,
reçu avec une hospitalité pompeuse par François Ier (

P. 214 :

Demandez en à ceux de la Rochelle,
Desquelz le pied estoit jà sur l'eschelle,
Ceux des Marays, aussi ceux de Bretaigne.

Allusion aux troubles qui eurent lieu dans ces der
droits sous le règne de François Ier. Il fit grâce aux g
Rochelle et des *Marais salants*, sur le rivage de la me
les îles voisines, qui s'étaient mutinés contre les droi
belle, et que venait de frapper un jugement solennel
bre 1542). — Voir à ce propos, dans les *Nouvelles Let*
reine de Navarre, une lettre de janvier 1543, et n
comme l'imprime Génin.

P. 215, l. 20. « Sans repos ne *sans torse* », ni s
La langue moderne a gardé le composé : *entorse.*

P. 222 :

. . . . *à l'envitaillement*
De Landrecy. . . . .

Elle parle de la guerre qui eut lieu dans le Nord de
contre les Impériaux (1543).

V. plus loin, p. 227, « Que *Landrecy de l'Empe*
prise. » Charles-Quint assiégea vainement cette p
50,000 hommes.

P. 223, ligne 11. « *Cest* affaire. » Là, et ailleurs, *affaire* est employé au masculin.

Ibid., l. 12. « Et ceste fin si tresfort je *doutois* », c'est-à-dire : je redoutais.

P. 224. Notez les rimes : « je *fais* » et « ceste *fois* ».

P. 225, l. 17. « Vostre beau frere. » Elle parle au roi son frère du roi Henri de Navarre, dont elle était la femme.
Elle dit plus loin en effet, p. 226 : « Prins *mon mary* ».

P. 226, l 2 et 3 :

. . . . *En criant grand mercys*
A ce bon Dieu que *tel Roy a gardé.*

C'est-à-dire *de ce que* ....

Ibid., l. 16. *Mercier*, remercier.

Ibid., l. 21. « Si le second Siméon, *Galiot*, etc. »
C'est-à-dire Galiot de Genoilhac, grand écuyer, né vers 1466, mort en 1546, dont le fils François Galiot, nommé après lui grand maître de l'artillerie de France pour ses services au siége de Landrecies, périt à la bataille de Cérisoles (1544). — V. Génin, t. Ier des *Lettres de la reine de Navarre*, p. 308, notes.

Ibid., l. 25. « Si Saint André a dit : Loué soit Dieu, etc. »
Elle parle de J. d'Albon, dit maréchal de Saint-André, qui devint maréchal de France en 1547. (V. Génin, *ibid.*, p. 354 et 355, notes.)

P. 227, l. 20. *Conquereur*, conquérant.

P. 228, l. 6. « Son *naistre* », c'est-à-dire sa naissance.

P. 230, l. 8 et 9. Encore une rime redoublée, c'est-à-dire le même mot *aelles*, terminant à la rime deux vers qui se suivent.

P. 231, avant-dernière ligne. « *Croist* le regret. » Ici *croist* est actif, et a le sens de *accroît*.

P. 236, l. 6. « En vous laissant fasché de maladie. »
Les affaires du roi la retiennent à Bayonne (été de 1537). En juin 1537, en effet, le roi de Navarre était malade près de Paris. Voir Génin, *Ibid.*, p. 345-353, et t. II des *Lettres*, p. 148 : *Lettre au roi* (François Ier) écrite de Mont-de-Marsan. Il la pressait de revenir : elle expose que c'est pour le

service du roi et du pays qu'elle a dû « aller le plus près de Bayonne. » Elle va revenir droit par Bordeaux sans passer par Nérac. « Mais, dit-elle, la principale occasion qui m'a fait demeurer *en l'absence du roy de Navarre*, c'est le desir que j'ay eu toute ma vie de vous pouvoir fere service, *non comme seur, mais comme frere.* »

Ibid, l. 17. « *Pour la jetter dans sa noire litiere.* »

Elle voyageait toujours en litière, comme le montrent tous les témoignages contemporains, et même elle y travaillait et y écrivait sans cesse. (V. l'*Introd.* en tête de notre édit., t. I, p. xxxvj.) — On voit ici qu'elle s'absenta par cas de force majeure.

P. 237, l. 6, etc. :

Ces povres villages
Qui sont subjets au martyre et pillages.

Allusion aux ravages de la guerre causés par les *gens d'armes* mêmes du pays et du roi. Sur sa pitié pour les pauvres gens auxquels elle s'efforçait d'épargner toutes vexations, voir Le Roux de Lincy : notice en tête de son édit. de l'*Heptaméron*, p. lxxxvij.

Ibid., l. 14, etc. :

Pantagruel a bien prophetisé,
Car j'ay desjà les muletz advisé
De cestuy là qui vous avoit promis
D'estre en trois jours de sa santé remis.

Allusion à un endroit de Rabelais, passé en proverbe (liv. III, chap. xxxv) : « En cestuy instant Pantagruel apperceut vers la porte de la salle le petit chien de Gargantua, lequel il nommoit Kyne... adoncques dist à toute la compaignie : *Nostre roy n'est pas loing d'icy, leuons nous.* Ce mot ne feut acheué que Gargantua entra dans la salle du banquet. »

Marguerite veut dire que la vue des *mulets* du roi de Navarre lui annonça l'arrivée de celui-ci, comme la vue du *chien* de Gargantua avertit Pantagruel de l'arrivée de son père.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

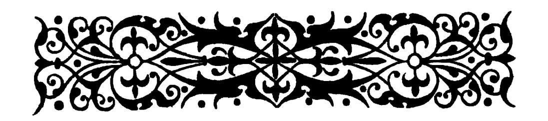


nprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

:ABINET DU BIBLIOPHILE

JUIN 1874



LE CABINET

DU

BIBLIOPHILE

PIÈCES RARES OU INÉDITES

ÉDITIONS ORIGINALES

Le Cabinet du Bibliophile se compose de pièces rares ou inédites, intéressantes pour l'étude de l'histoire, de la littérature et des mœurs du XVᵉ au XVIIIᵉ siècle. Il comprend aussi les éditions originales de ceux de nos grands écrivains dont le premier texte présente des différences notables avec le texte définitif. Le double intérêt de rareté et de curiosité que présentent ces publications leur assigne une place dans le cabinet du bibliophile, dont elles forment la bibliothèque intime.

Le nombre de ces publications est illimité. Elles paraissent successivement, sans un ordre déterminé, et à mesure qu'il s'en rencontre qui semblent dignes d'être reproduites. — Chacune d'elles, indépendante de toutes les autres, peut être achetée séparément. Le

seul lien qui existe entre elles est dans la pensée de former pour les amateurs une collection qui réponde à leurs goûts et à leurs besoins.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

(*Impression.*) Les volumes sont imprimés sur très-beau papier vergé de Hollande, et recouverts en parchemin factice replié sur doubles gardes. Ils sont tirés le plus souvent à 300 exemplaires. Chaque publication porte, du reste, le chiffre exact et le détail du tirage, et tous les exemplaires sont numérotés.

(*Exemplaires de choix.*) Il est tiré également quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman. Ces exemplaires étant toujours les premiers vendus, les personnes qui voudront se les assurer devront nous les demander à l'avance.

(*Exemplaires sur vélin et sur parchemin.*) Les amateurs qui désireraient des exemplaires sur vélin ou sur parchemin sont priés de nous en prévenir. Ils trouvent toujours, soit sur un catalogue joint au dernier volume paru, soit sur le catalogue général de notre librairie, l'indication des ouvrages en préparation, et peuvent ainsi nous envoyer leurs demandes avant que l'impression soit commencée.

(*Souscripteurs.*) Il est donné avis de la publication de chaque volume à toute personne qui en manifeste le désir. Les amateurs qui souscrivent à toute la collection reçoivent les volumes dès qu'ils paraissent.

(*Prix.*) Le prix des volumes varie ordinairement de 5 à 10 fr. pour les papiers vergés, et de 10 à 20 fr. pour les papiers Whatman et les papiers de Chine.

EN VENTE.

PROSE.

Le Premier Texte de La Bruyère (1688), publ. par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 10 fr.

Le Premier Texte de La Rochefoucauld (1665), publ. par F. de Marescot. 1 vol. 7 50

La Chronique de Gargantua (s. d.), premier texte du roman de Rabelais, publ. par Paul Lacroix. 1 vol. 5 »

La Chronique de Gargantua et de Pantagruel (s. d.), publiée par Paul Lacroix. 1 vol. . . . 8 »

Amusements sérieux et comiques, de Dufresny (1705), publ. par D. Jouaust. (Idée première des *Lettres Persanes.*) 1 vol. . . . . 6 »

Lettres Turques, de De Saint-Foix (1744), publ. par D. Jouaust. (Imitation des *Lettres Persanes.*) 1 vol. . . . . 6 »

Maximes de Madame de Sablé (1678), publiées par D. Jouaust. . . . . 5 »

Lettres et poésies inédites de Voltaire, publ. par V. Advielle. 1 vol. . . . . 5 »

L'Enfer, satire « dans le goût de Sancy », d'Agrippa d'Aubigné (XVIe siècle), publiée pour la première fois, d'après le recueil de Conrart, par Ch. Read. 1 vol. 9 »

VERS.

La Puce de Madame Desroches (1610), publ. par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 8 »

Satires de Dulorens, édition de 1646, avec un *por-*

trait authentique de l'auteur. Publié par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 12 »

Épuisé. Ne se vend qu'avec la collection.

Poésies de Tahureau, publiées par Prosper Blanchemain. Tome Ier : *Premières poésies* (1554). 8 »

— Tome II : *Sonnets, Odes et Mignardises* (1554). . . . . 10 »

Élégies de Jean Doublet, Dieppois (1559). 1 vol. 8 »

Le Traicté de Getta et d'Amphitrion, traduit du latin en vers français par Eustache Deschamps (XVe siècle), publié par le Mis de Queux de Saint-Hilaire. 1 vol. . . . . 5 »

Les Marguerites de la Marguerite (1547), publ. par Félix Frank. 4 vol. 40 »

SOUS PRESSE :

Le Printemps, stances et odes, de d'Aubigné.

Poésies de *Courval-Sonnet*.

— de *Louise Labé*.

— de *Maynard*.

Le Disciple de Pantagruel, publ. par P. Lacroix.

A LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338, A PARIS

Juin 1874.


OCCVPA PORTVM
IOVAVST

/6

Acut

LES MARGUERITES
DE LA MARGUERITE
DES PRINCESSES

TOME IV

ET DERNIER



PARIS

Cabinet du Bibliophile

M DCCC LXXIII

LES MARGUERITES
DE LA MARGUERITE
DES PRINCESSES

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XVI

TOME QUATRIÈME
et dernier

LES QUATRE DAMES ET LES QUATRE GENTILZHOMMES, COMEDIE — FARCE DE TROP, PROU, PEU, MOINS — LA COCHE — PIÈCES DIVERSES

TIRAGE.

400	exemplaires	sur papier vergé (nos 33 à 432).
15	»	sur papier de Chine (nos 3 à 17).
15	»	sur papier Whatman (nos 18 à 32).
2	»	sur parchemin (nos 1 à 2).
432	exemplaires numérotés.	

Il a été fait en outre un tirage sur grand papier, ainsi composé :

120	exemplaires	sur papier vergé (nos 31 à 150).
15	»	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (nos 16 à 30).
150	exemplaires numérotés.	

S MARGUERITES

DE

MARGUERITE

DES PRINCESSES

XTE DE L'ÉDITION DE 1547

avec Introduction, Notes et Glossaire

PAR

FÉLIX FRANK

T ACCOMPAGNÉ DE LA REPRODUCTION
RES SUR BOIS DE L'ORIGINAL ET D'UN PORTRAIT
DE MARGUERITE DE NAVARRE

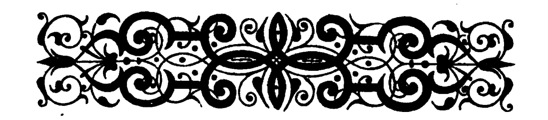




PARIS
BRAIRIE DES BIBLIOPHILES
RUE SAINT-HONORÉ, 338

—

M DCCC LXXIII



LES QUATRE DAMES

ET

LES QUATRE GENTILZHOMMES

LA PREMIERE DAME

EST il ennuy qui soit au mien semblable?
Est il travail si fort intolerable,
Comme celuy que je trouve importable
Par fascherie?
Je le devois bien prendre à moquerie,
Car ce n'est rien dont un chacun ne rie;
Mais j'en suis tant et despite et marrie
Que plus ne puis.
Aymer ne veux, et trop aymée suis;
Cerchée suis de celuy que je fuys;
Tant que souvent je fais fermer mon huys

Pour ne le voir.
O trop aymant plus que vostre devoir,
Vueillez bien tost à vostre cas pourvoir,
Ou vous pourrez trop de malheur avoir
En poursuyvant
Ce qui en fin se convertit en vent.
Vous estez tant et honneste et sçavant,
Beau et parfait (je diray plus avant),
Qu'onques ne vis
Sy bonne grace, au moins à mon advis,
Ny un parler de sy plaisant devis,
Tant que souvent, quand sommes viz à viz
L'heure se passe
Sans la sentir; ny onques ne fuz lasse
De vous ouyr : car vostre parler passe
Tous ceux qui ont jamais eu bonne grace.
Et si possible
M'estoit d'aymer le bien tant indicible
Qu'en vous je voy, voire incomprehensible,
Convertirois mon dur cœur invisible
A vous aymer,
Et ne craindrois que mal m'en sçeust blasmer.
Mais je ne veux point nager en la Mer
Tant perilleuse, et où tant a d'amer,
Et rien de doux,
Et où je voy perir à tous les coups
Les bons espritz tourner dessus dessoubz,

Et devenir les sages pis que foulz.
Bref, c'est un pas
Que je congnois et où je n'iray pas,
Sachant tresbien que tous les doux appas
Que l'on y voit sont dangereux repas :
Je n'en veux point.
Mon cœur sera libre, voilà le poinct.
Si vous errez (et Dieu vous le pardoint),
Mieux vous vaudroit tout nud ou en pourpoint
Mourir de faim,
Que de languir si beau, si fort, si sain
De biens, d'honneur et de plaisir tout plein,
Sans avoir mal, fors que dessoubz le sein
Le cœur vous bat ;
Mais en fault il faire un si grand sabat?
Vous le devriez prendre pour un esbat ;
Et l'on diroit que la Mort vous combat,
Veu le visage
Que vous portez, qui est d'homme peu sage,
Ou tout au vif de Desespoir l'image ;
Car vous perdez contenance et langage,
Grace et propoz,
Et moy aussi tout plaisir et repos.
Quand j'apperçoy vie, couleur et poulx,
Joye et santé pour moy faillir en vous ;
O malheureuse,
La cause en suis : qui me rend doloureuse

Dont vous menez vie si langoureuse,
Et si ne puys de vous estre amoureuse.
Non que trop mieux
Ne le vallez qu'un million de lieux,
Qui sont aymez des Dames en maintz lieux,
Car je n'en voy un seul dessoubs les cieux
En qui je pense
Plus de vertu, d'amour et d'asseurance;
Mais j'entens bien que la fin de la dance
De cest amour n'est rien que repentance,
Ou temps perdu.
J'aymerois mieux que mon cœur fust pendu
Qu'aucunement à aymer fust rendu,
Car il s'en est trop long temps defendu
Et bien gardé
Des yeux qui ont doucement regardé,
Et d'un parler gracieux et fardé;
Pour eux ne s'est folement hazardé
Ne laissé prendre.
Vous perdez donc vostre temps d'entreprendre
De me cuyder à bien aymer apprendre,
Car maintenant j'en serois à reprendre:
Il est trop tard.
Las, j'ay congnu d'aymer sy tresbien l'art,
Que desormais j'en veux quiter ma part,
Et vivre seule en liberté à part,
Vous advisant

Qu'il vous seroit plus honneste et duisant
D'en aymer une où un propos plaisant
Puissiez trouver, qu'ainsi vous abusant
De tant cercher
Ce dont plus près ne povez approcher.
Et, congnoissant qu'il vous coustera cher,
Je ne crains point maintenant vous fascher,
A celle fin
Qu'en vous monstrant sy dangereu sefin,
Vous ne preniez pour amy ny affin
Amour qui est pour tous Amans trop fin.
Car je n'auray
Jamais repos, tant que je penseray.
Qu'en vostre çœur trop aymée seray.
Plus volontiers ma vie laisseray
Que de sçavoir
Et par effect au vray appercevoir
Dens vostre cœur tant de mal recevoir,
Que je n'y puis, ny vous aussi, pourvoir
Sans fiction.
Bien que d'aymer ne sente passion,
Si ay je tant de vous compassion,
Que je n'ay bien ny consolation
Que de penser
De vous oster (par souvent vous tenser)
Ce fol Amour qui vous fait insenser,
Ou bien ma mort par ennuy avancer :

Car mieux me duist
De voir mon corps tout en cendre reduit,
Et que soyez en liberté conduit,
Que, luy vivant, de luy soyez seduit.
Car endurer
Je ne puis plus de vous voir tant durer
En cest amour, dont bien vous puis jure
Que sans cesser desire procurer
La delivrance,
Soit pour fuyr tousjours vostre presence,
Ou m'efforcer de faire contenance,
Pour vous oster de moy toute esperance.
Je me complains,
Car je ne puis ainsi comme je feins
Vous vouloir mal. Vos souspirs et vos pl
Que je congnois d'extreme amour si plain
Me font mourir.
Et si par mort je vous povois guerir,
Vous m'y verriez de tresbon cœur courir.
Las, autrement ne vous puis secourir;
Car plus je veux
Vous appaiser, quand nous parlons nous
Plus je vous voy engendrer souspirs neufz
Et renouer de vostre amour les nœuz.
Quel desplaisir!
Je ne puis nul en ce monde choisir
A qui parler tant aymasse à loisir,

Et il me fault, maugré tout mon desir,
Vous estranger
Et vous traiter trop pis qu'un estranger,
En esperant vostre propos changer
Et à la fin à raison vous renger
D'amour commun,
Laissant celuy qui est trop importun,
Duquel jamais n'en vis eschapper un
Sage et content. Et toutesfois chacun
S'en veult mesler.
Mais pour le mieux je vous conseille aller
Autre chemin, et plus ne me parler
De ce que tant m'avez voulu celer;
Et vous en prie,
Vous asseurant qu'onc ne seray marrie
Qu'autre que moy ayt sur vous seigneurie,
Par qui sera vostre douleur guarie.
Car, par ma foy,
Vous ne povez avoir secours de moy:
Trop peu j'estime et Amour et sa Loy.
Mais si long temps en ce propos vous voy,
Vous en mourrez,
Et de ma mort la cause vous serez.
Retirez vous, car rien n'y gaignerez,
Fors que l'ennuy que vous me causerez.
Allez ailleurs:
Dix mille endroitz vous trouverez meilleurs,

Où tout soudain convertirez voz pleurs
En passe temps, et changerez en fleurs
Le faix d'espines
Que vous portez, que je croy des plus fin
Qu'on voye point, le jugeant par voz mi
Où de douleur l'on voit apparens signes.
Or donc aymez
En autre lieu, et point ne me blasmez
Si je ne veux que dame me clamez,
Assez de cœurs trouverez affamez
De vostre amour.
Vous valez bien d'avoir de jour en jour
D'une bien sage un tresgratieux tour.
Ne face plus vostre cœur de sejour
En mon endroit,
Où tout son temps et sa peine perdroit,
Et à la fin congnoistre il luy faudroit
Que mieux mourir que tant aymer vaudro
J'ay repentance
Dont premier prins à vous la congnoissa
Cuydant avoir une bonne acointance,
De vous hanter, ne pensant que puissance
Amour eust telle
Que faire peust saillir une estincelle
Pour vous brusler du visage de celle
Qui grace n'eut, ny onques ne fut belle.
Mais c'est malheur

Qui plus vous feit estimer ma valeur
Qu'elle ne vault, ignorant ma couleur,
Dont vous portez si extreme douleur.
Las, qui vous feit
Tant m'estimer que du tout desconfit
Fut vostre sang en amour trop confit,
Veu que souvent vous dis que nul proufit
A me querir
Homme n'avoit onques sceu acquerir,
Et que voulois en liberté mourir?
Mais toutesfois vous vouliez requerir
De m'estre amy,
Non un amy amoureux ennemy,
Mais tel amy qu'on voit le cœur parmy
Du tout ouvert, sans peché ne demy,
En qui fiance
Je peusse avoir sans craindre conscience.
Promis l'avez : j'y ay prins confiance,
Dont maintenant je pers ma patience,
Car je voy bien
Que ne tenez de voz promesses rien.
Las, vous m'aymez d'un amour sans moyen :
Parquoy de vous je quitte l'entretien,
L'affection,
Et la parole, et frequentation,
Où j'ay tant prins de consolation.
J'en ayme mieux la separation,

Puis que tenez
L'opinion que de moy n'apprenez
De trop aymer. Or vous entretenez
Donques tout seul; plus à moy ne venez
Pour esjouyr
Vostre esperit, cuydant tousjours jouyr
Et de ma veue, et mon parler ouyr.
Car je ne veux plus faire que fouyr
L'occasion
Qui cause en vous si fole intention,
Que si bien tost n'y voy mutation,
Vous en perdrez toute possession.
De plus venir
Là où je suis ny de m'entretenir
Je vous requiers vous vouloir souvenir,
Pour vivre en paix, de plus ne retenir
En vostre cœur
Ceste poison de trop douce liqueur;
Mais soyez en par grand vertu vainqueur,
Et j'en auray plaisir et vous honneur.
Si ne peult estre
Comme je dis, et que ne soyez maistre
De vostre cœur, or le laissez donc paistre
Où il vouldra, ou de corde ou chevestre
Faire un licol
Et s'estrangler hault pendu par le col,
Monstrant qu'un cœur effeminé et mol

Par trop aymer vous contraint d'estre fol.
Mieux vault parfaire
Vostre malheur, que de tant contrefaire
Le malheureux, et vostre douleur taire,
En ne povant à vous, ny autruy plaire.
J'en parle hault,
Car, en voyant que la raison vous fault,
Je voudrois bien amender le default
Que j'y congnois; mais s'il ne vous en chault,
Je n'en puis mais.
Or n'esperez de me voir desormais :
Car, pour la fin, je vous jure et prometz
Qu'autre que vous je n'aymeray jamais.





LA SECONDE DAME

Las, oseray je ou escrire ou parler
Du grand ennuy que tant je veux celer?
Se fera il par force reveler?
Veult il contraindre
(Maugré mes dentz) non seulement le plaindre
Ne le souspir de mon cœur, mais sans craindre
Sur ce papier ma main craintive paindre
Mon piteux cas?
Le diray je? je ne le diray pas.
Si je le tais, j'avance mon trespas,
Où ma douleur me conduit à grand pas.
O quelle espraínte
Ay dens mon cœur, où doùleur est emprainte
Par estre trop de plaisir et de crainte
En presse mise, où mainte dure estrainte
Luy fault porter!
Desir voudroit, pour la reconforter,
Tout son malheur redire et rapporter;
Mais crainte dit qu'il convient supporter

Jusques au bout
Sans dire rien, ne partie, ne tout.
En son parler je trouve peu de goust,
Car le celer me poise et grefve moult.
Je creveray
Si je me tais : or sus, je le diray.
Mais par douleur pourtant ne mentiray,
Ne point à moy faveur ne porteray,
Car seule suis
Cause du mal que taire je ne puis,
Qui de mon cœur m'a contrainte ouvrir l'huys,
Et mes deux yeux pour en faire conduiz
A devaller
En moy l'Amour tant dure à avaller,
Que garde n'a jamais de s'en aller,
Dont maintz souspirs j'en sacrifie en l'air
De larmes plains,
Dont le Ciel est et de criz et de plaintz
Du tout remply; tant que montz et lieux plains
Me respondans disent : Tu te complains
A grand raison.
O peu d'Amour, ô faulse trahison,
O grand douceur, mais plus tost grand poison !
O cruauté qui en toute saison
Toute autre passe !
O par trop douce et simulée grace,
O regard feint, ô cœur plein de fallace,

Parole aussi qui de mentir n'est lasse !
Vous avez tort
D'une tromper qui vous ayme si fort.
Voilà comment Terre et Ciel font effort
De me donner un peu de reconfort.
Car bien entendent
Mon piteux cas, dont secours ilz attendent
De Dieu, à qui seul pour moy le demandent.
Prier pour moy sans cesser ilz pretendent.
O Terre et Cieux,
Ne soyez point de moy si soucieux,
Ne de punir mon amy envieux :
Plus me seroit son ennuy ennuyeux
A soustenir
Que tout le mal qui me sçauroit venir.
Helas, mon Dieu, ne le vueillez punir,
Et mettez hors de vostre souvenir
Sa faulseté.
Soyez luy doux, ainsi qu'avez esté
Au faux Judas plein de meschanceté :
Car s'il falloit de sa grand lascheté
Qu'il fust memoire,
J'aymerois mieux la honte pour luy boire
Que de souffrir que l'on en sceust l'histoire,
Bien que ce fust à mon honneur et gloire.
Mais quel honneur
Seroit ce à moy d'avoir laissé mon cœur

Si longuement tant aymer un trompeur,
Et que l'on dist : c'est un parfait menteur?
Car en deux lieux
A departy et le cœur et les yeux;
Ses propos sont à une Dame tieux
Comme il les tient, à l'autre disant mieux.
Dissimuler
Je ne sçaurois l'amour que veux celer,
Que de souvent parler, danser, baller,
A ceste là pour sy bien egaler
Ma contenance
Que jamais nul n'en ayt la congnoissance.
Las, ce ne m'est petite penitence
Parler à l'une et qu'à l'autre je pense!
C'est bien un bruit
Qu'il vaudroit mieux estre pour luy destruit,
Que tout le Monde en fust au vray instruit :
L'on congnoistroit l'arbre, par un tel fruit,
Rien ne valoir.
Je vous requiers, Terre et Ciel, ne vouloir
De mon Amy pour moy tant vous douloir.
J'ayme bien mieux du tout à nonchaloir,
Et dehors mise
Estre du cœur où cuydois estre assise;
Et par amour tresferme à jamais prise,
Ne declarer à nully sa feintise,
Fors seulement

Entre nous deux, mais tant secrettement
Qu'autre n'en ayt jamais nul sentement
Ce me sera un grand contentement
Que nul ne sache
(Fors vous et moy) que, dens un corps sa
De vice nul, y ayt un cœur si lasche
Qui du mien est perpetuelle attache :
Car repentir
Je ne me puys, ny jamais consentir
De son amour m'oster ne departir.
Et plus je voy qu'il ne fait que mentir,
Plus verité
Me fait monstrer extreme Charité,
Et vraye amour pleine de purité
N'avoir ne fin ne terme limité,
Car tousjours dure :
Et plus de mal et de peine elle endure,
Et plus la Foy se congnoit ferme et dur
L'Amour que j'ay est de ceste nature,
Dont esperer
Je ne pourrois jamais me retirer,
Ny autre part encores moins tirer.
Il me plaist mieux me laisser martyrer
D'ingratitude,
Vivant à part seule et en solitude,
Laissant à luy la grand solicitude
D'en servir deux ou une multitude,

Que de faillir
A bien aymer, ny jamais hors saillir
De son amour, ne pour voir defaillir
La sienne en moy, ne pour voir m'assaillir
De tous costez
Des maux qui plus doivent estre doutez,
Qui sans cesser me tentent (n'en doutez)
De plus n'aymer; mais peu sont escoutez.
O Ciel et Terre,
Qui soustenez et qui couvrez ma guerre,
Vous me voyez en grand espace en serre;
Voudriez vous point m'envoyer un tonnerre,
Pour abbreger
Mes jours mauvais et mon cœur soulager?
Ou vous ouvrir, Terre, pour me loger
Au plus profond, m'ostant hors du danger
De desespoir,
Qui fait sy fort envers moy son devoir
Que, si la mort ne me faites avoir,
Par luy au moins la pourray recevoir?
Car il me dit :
N'est pas ton cœur malheureux et maudit,
Et de tous biens digne d'estre interdit,
D'avoir sa Foy, son amour et credit
En un seul mis,
Qui est le chef de tous tes ennemys?
Car à servir une autre il s'est soubmis,

A laquelle a, ainsy qu'à toy, promis
Garder la Foy,
Et envers elle il observe la Loy
De vray amour ainsi qu'il fait à toy :
Il vous voudroit bien toutes deux pour soy.
L'autre à loisir
Entretenir est tousjours son desir,
Ainsy que toy, et y prend tel plaisir ;
Mais il ne sçait laquelle il doit choisir.
Il ayme l'une
Pour son plaisir, l'autre pour sa fortune,
L'heure cerchant pour les voir oportune.
Et si promet et bien jure à chacune
Qu'il n'ayme qu'elle,
Et qu'elle est plus cent fois que l'autre belle ;
Mais qu'il lui fault faire apparence telle,
A fin que mieux sa grande amytié cele.
A l'autre autant
Il va disant, et qu'il est mal content
Quand il luy fault à celle parler tant,
De qui nul bien ne plaisir ne pretend.
Ainsi pourmeine
L'amour en deux. Et toy, sotte, il te meine
Ainsi qu'il veult, et, de teste bien saine
Te va jurant que pour toy meurt de peine.
C'est ta folie
Que tu le crois ; et son parler te lie,

Qui cause en toy tant de melancolie.
Finer la fault, ou prens une poulie
Et te va pendre :
Mieux vault finer ton malheur par la cendre
Que le porter, veu que ne peux desprendre
Ton cœur de luy, ne luy ton amour rendre.
Veux tu languir
Tousjours l'aymant, et ceste amour nourrir
De ferme Foy, qui vous fera perir ?
Croy mon conseil : il te vault mieux mourir
Soudainement
Pour mettre fin à ce cruel tourment ;
Car aussi bien es tu morte forment,
Perdu as tu sens et entendement ;
Il s'en fault peu
Que du tout rien ne soye : prens le feu,
Et l'allumant si te metz au mylieu :
Auprès du tien, ce ne sera qu'un jeu.
Or sus, bon cœur !
Tu as perdu santé, force et couleur,
Entendement, raison, desir et peur :
A tout le moins sauve donc ton honneur
Par mort cruelle,
Qui te sera plus douce et moins rebelle
Que la douleur qui est continuelle.
Voilà le chant et piteuse nouvelle
Que sans cesser

Mon desespoir, qui ne me veult laisser
Me vient chanter pour tousjours me pr
De mon trespas par sa main avancer.
Mais je n'ay garde :
Car à mon Dieu incessamment regard
Qui en sa main et en sa sauvegarde
Ma vie tient; et combien qu'il me tar
Que vistement
N'y voy la fin, si n'ay je nullement
Deliberé d'y mettre avancement,
Mais j'attendray l'heure patiemment
Du Createur,
Qu'il luy plaira du corps de pesanteu
Me delivrer; car il en est autheur,
Defaire peult ce dont il est facteur.
Mon Dieu, helas !
Ce qu'il vous plaist, ne le faites vous
Vous estes hault, et regardez en bas,
Et gouvernez le Monde par compas.
Qu'avez vous fait?
Vous avez mis en un corps sy parfai
Un double cœur ; c'est un Monstre, e
Un corps ayant deux cœurs est contr
Mais d'avantage
Un cœur qui doit n'avoir rien qu'u
Quand il se fait de deux volontez ca
Plus monstrueux il est que nulle Ima

Celuy est tel
sans fin je porte dueil mortel.
vois, offrant sus vostre autel
que j'ay, ame, et corps, et chastel,
Tant vous gaigner
usissiez autrement besongner,
isant ce cœur qui trop baigner
t en pleurs, certes rien espargner
Je n'y voudrois.
que tant heureuse je serois!
oit bon, ô que je l'aymerois!
, jamais je ne le laisserois.
Mais d'un tel bien
ir me fault : je n'y voy nul moyen,
naugré moy, pour moy ne vaudra rien.
rrois bien quitter tout son lyen
Pour un bon double.
n, mon Dieu, son cœur demourra double,
en entier, sans en aymer un couple.
ere Foy ne sera jamais trouble,
Plustost mourray
erme amour, laquelle porteray
es à ce qu'en la terre seray.
jamais ma douleur ne diray.
Ce m'est assez
levant vous, qui tous noz sens passez,
tre les maux dont j'ay trop plus qu'assez.

Mais quand au rang des povres tresp
J'auray prins place,
Je vous supplye me faire ceste grace
Que mon amy quelque fois par là pas
Las! il aura le cœur plus froid que gl
Si d'aventure
Quelqu'un luy dit : « Voila la sepult
De celle là qui d'Amour ferme et pure
Vous a aymé sur toute creature »
S'il ne s'arreste
A regarder la portraiture honneste,
Portant le dueil du pied jusqu'à la tes
Et que son œil à plorer ne s'appreste;
Et si nature
En luy tient riens de bonté ou droiture
Je vous supply qu'il lise l'escriture,
Qui luy fera mieux que moy la lecture,
Sans fiction,
De ma piteuse et dure passion
Et de sa faulse et double intention.
Lors il lira, non sans compassion:
« Cy assommée
(Non de la mort) gist, d'ennuy consom
La plus aymant qui onques fut nommé
Par trop aymer et trop peu estre aymé



LA TROISIEME DAME

Je sents pour moy la douleur si tres forte,
Que je puys bien sans doute ouvrir la porte
A ma douleur, ne craingnant qu'elle sorte
Sus ce papier
demonstrer mon mal, non tout entier,
out autant comme il en est mestier,
erant si je puis chastier
Par escriture
trop faulse et meschante nature
ouspeçon engendre d'Amour pure,
e tourment si longuement me dure
Que plus avant
la puys porter; car trop souvent
elle m'est, et sans cause, au devant.
e ne sont peines qui par le vent
Puissent voler.
s ce sont qui se veulent celer,
ns mon cœur attacher et coller,
t que plus ne s'en veulent aller.

Ilz mentiront :
Car maintenant par force sortiront,
Et ma douleur et mes ennuyz diront,
Et tous bons cœurs ilz en advertiront,
Qui pour le moins,
En congnoissant le mal que je ne feintz,
Me diront digne entre Martyrs et Saintz,
Par les ennuys dont sy peu je me plains,
D'avoir la place.
Or donc, Amy tant plein de bonne grace,
De grand douceur et d'honorable audace,
D'honneur, vertu, et qui tous autres passe
Sans fiction
(Selon mon gré et mon affection),
Escoutez moy, voyez ma passion;
Vous en aurez honte ou compassion :
Honte, sachant
Que je n'ay point le cœur si tresmeschant
Qu'en tant d'endroitz le vueille aller laschant;
Car nul qui soit sus la terre marchant
Je ne puys craindre,
Tant ayt il sceu mon serviteur se feindre,
Ny bien parler, ny asprement se plaindre,
Qu'il ayt jamais à mon cœur sceu atteindre,
Ny à l'Amour,
Que j'ay à vous fait un seul mauvais tour.
Car qui d'aymer m'a parlé un seul jour

Le lendemain n'a pas fait long sejour
Aupres de moy.
A vous, sans plus, j'ay observé ma Foy,
Je n'ay rompu d'amitié nulle Loy;
Mais mon malheur est tel, comme je voy,
Que le contraire
Vous en pensez; et que je veux distraire
De vous mon cœur pour ailleurs le retraire.
Las, qui vous fait dedens le vostre attraire
Tel pensement,
Que verité incessamment dement?
Vous sçavez bien qu'il en va autrement,
Si vous usez de juste jugement.
Ou si par honte,
A dire vray, que devant vous j'affronte,
Le souspeçon que vous avez ne domte,
A tout le moins que la pitié surmonte
La fantasie,
Qui bien pourroit se nommer frenesie,
Que vous prenez par une jalousie,
Sans que raison la vous ayt point choisie.
Car sans raison,
Sans apparence et tout hors de saison,
Vous seul avez allumé ce tyson
En m'accusant de si grand' trahison,
Et si vilaine,
Que j'en mourrois soudainement de peine

Si ce n'estoit que je suis bien certaine
De n'estre point celle qui deux en mein
Et toutesfois
Vous le pensez, mais pas je ne le fois.
N'avez vous veu onc Sangler aux abbo
Tuer les chiens, puis courir par les boi
Sans estre prins?
Sera de vous donques mon cœur reprin
Si de tous ceux qu'il a congnu surpris
De son amour, les a mis à despris,
Gardant à vous
Seul ce que j'ay refusé à trestous?
Dieu souffre bien mains jointes à genou
D'estre prié de ceux qu'à tous les coups
Veult refuser.
Puis je garder un musart de muser?
Puis je garder quelqu'un de s'abuser?
Non! mais tresbien je me veux excuser
Que je n'ay veu
Nul qui m'aymast, si je l'ay apperceu
Et son désir par œil ou parler sceu,
Qui ayt jamais de moy esté receu
Pour serviteur.
Je n'ay qu'un corps, aussi je n'ay qu'un
Je n'ay qu'un Dieu, qu'une Foy, qu'un h
J'adore Dieu comme mon createur.
Si je l'offense

Il m'en desplaist et j'en ay repentance;
Mais toutesfois offenser ne le pense
En nostre amour et honneste acointance,
Fors seulement
Qu'en vous j'ay trop mis mon entendement,
Que mon honneur blessé n'est nullement
Pour vous aymer; car si honnestement
M'y suis conduite
Que je n'ay point de vous esté seduite.
Aymé vous ay, non par vostre poursuyte,
Mais seulement de vray amour induite.
Mon cœur aussi
N'a eu en luy d'en aymer deux le Si.
J'aymerois mieux qu'il fust par mort transi.
A tous le NON*; à vous tout seul le* SI
Est reservé.
C'est un OUY *auquel j'ay observé*
La Loy d'Amour et l'honneur conservé,
Qui a esté selon Dieu preservé
De toute tache.
Et à ce cœur dont le vostre se fasche,
Comme je croy, voulez vous mettre attache
Par souspeçon d'estre meschant et lasche?
Il ne l'est point.
Il est à Dieu et à son honneur joint,
Puis par amour à vous: voilà le poinct.
Un mal y a (et Dieu le me pardoint),

C'est que trop fort
J'ayme celuy qui me tient si grand to
Que bien souvent me donnerois la m
Sinon qu'avant d'un si meschant rap
Que l'on a fait,
Je voudrois bien vous monstrer par e
Tout le rebours; lors congnoistriez
Juste et loyal, naïf, non contrefait,
Ce povre cœur
Souspeçonné à trop grand tort d'err
Et tell' erreur que seulement horreur
J'ay de penser. O cruelle rigueur!
Une amour telle
Sans prendre fin, entiere et immort
L'estimez vous au reng estre de cell
Qui ne vault rien? Devant Dieu j'e
O verité,
Venez icy soustenir Charité.
Devant mon Dieu monstrez la purit
De mon amour, car sa severité
Je ne crains rien.
Helas! amy tout seul, pensez vous b
Qu'autre que vous je peusse souffrir
Impossible est, ne pour quelque mo
Qu'il sceust tenir.
Que diroit l'on qui vous verroit ven
Seul devers moy, et seul m'entreteni

n pourroit bien dire et soustenir
Cestuy là est ce
ul amy? et celle est sa maistresse,
le fuyt de tous autres la presse;
ongnoit bien qu'amour les tient en lesse.
Lors esventée
l'amour, et criée, et chantée,
ns noz cœurs est par honneur plantée
ment, et tousjours augmentée
Par la vertu
e vous voy plus qu'autre revestu.
ouspeçon vous a tant combatu
egardant seulement un festu
Estre enflammé
sans plus par le vostre allumé,
e mien n'est moindre, ne consommé,
avez dit : ce festu est aymé.
Aymé? hélas!
de moy, qui à moy ne suis pas!
is mon cœur et vouloir en vos lacz,
jue ne puis sans vous faire un seul pas
Ny riens vouloir.
! las, non, je n'ay pas le povoir,
e l'aymer, mais de l'ouyr et voir,
pensant faire mieux mon devoir
En vostre endroit.
ent l'amour que trop mon cœur craindroit

Que l'on congnust, car mieux mourir vaudroit
Que la monstrer? Helas! j'ay sy bon droit,
Et tout le tort
Vous me donnez, à moy qui sy tresfort,
Sy loyaument vous ay aymé. Au fort,
J'espere en Dieu de faire tel effort,
Et telle espreuve,
Que vous serez contraint dire : j'appreuve
Son cœur entier, et tout mien je le treuve,
Car onc en luy n'entra nulle amour neufve.
Ce que feray,
Quand à parler à chacun laisseray,
Et seule à part en vous je penseray;
Ne jamais plus en nul lieu ne seray
Là ou parler
Nul puisse à moy, ne danser, ne baller.
Si l'on me voit seule à l'Eglise aller,
Ce sera tout; ailleurs ne prendray l'air.
Je me contente,
Mais que sans plus je vienne à ma pretente,
Et que du tout puisse rompre l'attente
Du souspeçon qui sy tresfort vous tente,
Qu'il vous fait croire,
Voire et penser une chose notoire,
Et clere autant que peult estre une histoire
Qui n'entra onc au cœur n'en la memoire
De vostre amye

Que vous devriez tenir pour ennemye
Si vous pensiez ne l'avoir que demie;
Mais vous l'avez (helas! n'en doutez mie)
Du tout entiere;
Et vous avez, sans cause ny matiere,
Forgé un mal qui me mettroit en biere,
Fors que je suis sy glorieuse et fiere,
Sentant mon cas
Sy juste et saint, que moy sans advocatz
Soustenir puys que telle ne suis pas
Que vous pensez; mais avant mon trespas
Vous feray voir
Qu'autre que vous ne vouluz onc avoir,
Et que j'ay fait sy tresbien mon devoir,
Que vous n'aurez de m'accuser povoir.
Car je vous jure,
Que pour oster vostre opinion dure,
Doresnavant (qui qu'en seuffre et endure)
Ne parleray à nulle creature,
Puis que sy peu
D'occasion que je prenois à jeu
Va allumant un sy dangereux feu,
Qui brusle et ard de nostre amour le nœu
Tant bien noué.
Las, si plustost le m'eussiez advoué,
Et le discours de ma vie alloué,
J'eusse bien tost un autre jeu joué.

Mais vous m'avez
Tousjours monstré, comme bien vous
Que ma façon vous plaist, ce que de
Mais au dedens tel pensement n'avez
Comme au dehors
Dissimulez. Mais quand au rang de:
Par moy verrez les souspeçonnez co
Contraint serez de confesser alors
Que je suis telle
Que je vous diz, à tous dure et rebe
Et, qui pis est, jusqu'à leur mort cr
Mais à vous seul tousjours continuel
Trop gratieuse,
A tout chacun estrange, audacieuse.
Car je suis tant de garder soucieuse
L'amour que trop j'estime precieuse,
Qu'incessamment
Je ne fais rien que penser quoy, com
Je la pourray sans un seul changeme
Bien conserver, voire eternellement.
Et du moyen
J'avoye prins pour mieux couvrir m
A fin que nul n'en congnust jamais
Vous en avez causé Dieu sçait combi
De fascherie;
Souspeçonnant mon cœur de tromper
Vous vous tuez et me rendez marrie;

c'est sy fort qu'à peu pres que perie
N'est mon amour,
e aussi, depuis le dolent jour
l de moy creustes sans long sejour
avoir fait un si malheureux tour.
Et si pour dire
ray est, et sans feinte l'escrire,
ne croyez ce que vous povez lire.
nte suis la mort pour vous eslire,
Quand par grand peine
uray fait mourir une douzaine
ux dont plus souspeçon vous pourmeine,
n avoir heure, jour ne sepmaine.
Mais pour cacher
aye amour, que je ne veux prescher,
e vous veux de ma veüe empescher.
e sçay bien qu'il me coustera cher;
Mais c'est tout un,
qu'un bien seul vous l'estimez commun,
e je fais, comme à vous, à chacun
nt vanter ne se sçauroit aucun.
Ne vous ny eux
e verrez parler à jeune ou vieux.
ez vous rompu les fermes nœudz
e seront de par moy refaitz neufz,
Tant que je vive.
non amour est telle et si naïve

Que jamais fin ne prendra, mais crain
De se monstrer me fait mourir plainti
De la rigueur
Que me tenez, dont l'extreme douleur,
Ou fin n'attens, et la Foy de mon cœu
Me font mourir sans espoir ny sans pe





LA QUATRIEME DAME

O Quel ennuy, quelle peine et douleur!
Quel desespoir! quel desplaisant malheur,
Qui m'à contraint perdre force et couleur,
Vie et puissance,
Entendement, raison et congnoissance,
Par une tant aveuglée ignorance
Que je ne sens mon mal ny ne le pense,
Et si me meürs.
Car cœur et corps desseichent mes douleurs,
Que je ne puys radoucir de mes pleurs ,
Et si diriez que ce ne sont que fleurs
Que je supporte.
Et où je suis cent fois plus mal que morte,
Je contrefais la joyeuse et la forte;
Et, me faisant pis, je me reconforte
A n'avoir rien
Que desespoir, que j'áy Dieu sçait combien,
Et d'avoir mieux je ne voy nul moyen :
Car de mon mal ne congnois le lien

Ne la nature.
Mais a l'on veu soubz le Ciel creature,
Ne jamais leu en antique escriture
Ou recongnu en vieille sepulture
Qui fust semblable
A moy, qui non seulement miserable
Me puis nommer, mais misere importa
Comble de mal, voire irremediable,
Sinon par mort,
Qui plus me fuyt qu'elle voit que plus f
Cercher la veux? helas! elle ha grand
Car je n'ay plus qu'en elle reconfort.
Mais quel mal est ce
Que je soustiens, que l'extreme destres
Ou desespoir tient mon cœur tant en pr
Que la raison n'en peult estre maistress
Mais, qui vault pis,
Pour un ennuy elle m'en donna dix:
Car couvrir veult mes douleurs d'un ta
D'honneur et peur qui croissent entend
Que sont couvertes.
Moins elles sont à un chacun ouvertes,
Plus je les sents aspres, aigres et verte
Et mieux me font sentir mes dures pert
Que si monstrer
Je les osois; car quelcun rencontrer
Se pourroit bien, qui, me voyant outrer

De tant d'ennuy, me sçauroit remonstrer
Quelque raison ;
Ou il feroit pour moy telle oraison,
Ou me donroit telle contrepoison,
Que quelque fois saillirois de prison.
Mais je n'ay garde
D'avoir de nul secours ne sauvegarde,
Car seulement je crains qu'on me regarde,
Et que mon mal on allege ou retarde.
Parquoy contraindre
Je veux mon cœur et mon visage feindre,
Sans souspirer, sans parler, ne sans plaindre,
En attendant la mort (que ne puys craindre)
Joyeusement.
Respondez moy, ô mon entendement,
Qu'est ce que j'ay? et vous, mon sentement,
Apprenez moy quelle peine et tourment
C'est que j'endure.
Las, elle m'est tant importable et dure,
Que je ne sents ny chaleur ny froidure,
Ne bien ny mal. Mais si cecy me dure,
Las, je perdray
L'entendement, ou bien tost je mourray.
Mais mon malheur respond que non feray,
Et qu'en despit de moy demoureray
Morte en vivant :
A celle fin que je reçoive, avant

L'heureuse Mort, tous malheurs sy s
Que desespoir me face mettre au ve
Toute esperance.
Car je ne voy moyen ny apparence,
Qu'esperer puisse aucune delivrance
Ny ne la veux : j'aime mieux repent
Mais de quoy est ce?
As tu, mon cœur, eu pensée traytres
As tu failly, ma bouche, à ta prom
N'a pas esté loyauté vostre address
Par ferme Foy?
Helas! ouy; car plus que je ne doy
J'ay observé de vraye amour la Loy
Dont le malheur tombe si grand sur
Que repentir
Tant seulement me fault; dont cons
J'ay trop voulu, jusqu'à m'aneantir
De croire à cil qui ne fait que ment
Mais qui est il?
M'a point trompée un Esperit subtil
Ou bien vaincue un plaisir inutil?
Non, mais Amour tres honneste et g
Juste et parfait,
M'a fait ce mal. Mais comme l'a il
Du bien ne vient jamais mauvais eff
Donques c'estoit un Amour contrefa
Mais le rebours :

Car ceste Amour n'est semblable aux amours
Qui ont par tout tant de bruit et de cours,
Dont les plaisirs sont vicieux et cours;
Car elle est bonne,
Fondée en Dieu, suyvant ce qu'il ordonne,
Sans crainte avoir du parler de personne.
Et toutesfois, c'est cela qui me donne
Mon desespoir :
Car, n'y povant que bien appercevoir,
Faire n'y veux de l'oster nul devoir;
J'ayme trop mieux sans cesser peine avoir
En le portant:
Au moins sera mon povre cœur content
De vray Amour soustenir tant et tant,
Que recevoir la mort qu'il en attent
Puysse soudain.
O dur Amour! non leger, ne mondain,
Ne vicieux, ne fol, ne prins en vain,
Vous me causez un larmoyable baing,
Dont mes deux yeux
Sont les tuyaux, qui ne sçavent rien mieux
Que sans cesser leurs torrentz ennuyeux
Faire saillir, arrousant en tous lieux
Mon povre corps,
Qui tant seroit heureux au reng des mortz.
Car les regretz dont j'ay sy durs remords
Font desirer mon ame en saillir hors.

Las, si heureuse
Estre ne puis, dont tousjours doloreu
Me fault traîner ma vie langoureuse,
Que je ne suis de perdre en rien pou
Mais le desire.
Apres la Mort je crie et je souspire,
Et la cruelle en devient cent fois pire
Et plus me fuyt quand voit que plus
Ma maladie,
Dont n'est besoing autrement que je
Tout le discours; pas ne suis sy har
Que d'en vouloir jouer la tragedie.
Car le celer
Me plaist trop mieux, que le cas reve
Aussi, pour vray, si j'en voulois parle
Je ne sçaurois de quel costé aller
Pour commencer.
Je ne veux point ma fortune tenser,
Ne dire mal d'Amour, ne l'offenser,
Et aussi peu nul mal d'autruy penser.
Mais sus moy mesme,
S'il en convient parler, prendray mo
Dont le propos rempliroit un Karesme
Je me tairay morte, defaite et blesme,
Car je ne puis
Dire de moy que c'est, ne que je suis.
Mes sens sont morts; mes Esperitz re

Du tout à rien: parquoy au fonds du puitz
De desconfort
Mon cœur est mis, et si ne veux support,
Ny nul secours, pour me jetter au bort
De ce malheur, lequel (j'espere) au fort
Me durera
Tant que la mort fuytive gaignera,
Et maugré elle il la me donnera.
Mais quand le bien advenu me sera,
Je vous supplie
Que le regard de voz doux yeux se plie
A regarder ceste lettre remplie
D'aspre douleur, et par mort accomplie.
Souvienne vous
Que je vous ay aymé par dessus tous;
Voire d'un cœur de vostre Amour jaloux,
Pur et loyal, à vous trop humble et doux.
Car par fiance
Tant bien fondée en Dieu et conscience,
Sans user d'art ne de fainte science,
J'ay creu en vous, dont je perdz patience.
Car corps et ame,
Et vie et mort, et renommée et fame,
Entre voz mains, comme la moindre femme,
Mettre vouluz : qui ne m'est point de blasme,
Car (Dieu mercy)
L'honneur jamais n'en a esté noircy.

Ame ne corps n'en ont peché, ne si;
Mais j'en auray perpetuel soucy,
Qui ne me vient
Que du regret de l'Amour qui me ti
Et de laquelle ainsi peu vous souvien
Que toute entiere à moy elle revient.
Or l'ay je toute,
Et dans mon cœur bien couverte la b
Car dans le vostre onques n'en y eut
J'entens l'Amour bonne et juste, san
De fiction,
Ou du default de grand' affection.
Vous arguer n'est mon intention:
Je ne vous veux sinon ma passion
Bien au vif paindre.
Mais en voyant que je n'y puys attei
Et qu'à monstrer ce qu'à dire dois cr
Tout mon parler default et devient n
Je vous lairray
A le penser : parquoy je m'en tairay,
Vous asseurant que quand pour vous
Jamais ma mort ne vous reprocheray.
Car de bon cœur
Je la reçoy, pour la plus grand douc
Qui me pourra venir, soyez en seur :
Mourir pour vous m'est plaisir et hon
Et je le veux.

Pour eschapper jamais ne feray vœux.
Je n'ay regret en parens ny nepveuz,
Puis que je voy les liens et les nœuz
Par la moytié
Estre rompus de parfaite amitié.
Je n'auray plus de ma vie pitié,
Ne de mon cœur, qui est ~~bien~~ chastié
De trop aymer.
Il en mourra entier, sans s'entamer
En autre endroit, dont il n'est à blasmer;
Car il se peult par mort loyal clamer.
Vous le sçavez;
Et confesser (ce me semble) devez,
Veu que vous seul dire certes povez,
Que jamais cœur si loyal veu n'avez;
Et verité
Lors vous direz : je l'ay bien merité
En vostre endroit, car la grand' Charité
Ne vistes onc de telle purité,
Que je vous ay
Sans varier portée et porteray.
Ma ferme Foy aumoins je garderay,
Que devant Dieu un jour vous monstreray.
Las, vous serez
Tout asseuré que verité verrez,
Que j'ay grand peur qu'à peine trouverez
Tant que le corps de mensonge lairrez.

Or bien à l'heure
Seur en serez, et tandis je demeure
N'ayant plaisir, fors quand je plains
Portant mon mal jusqu'à ce que je m
D'Amour contente,
Vivant sans plus de douleur violente
Et de rigueur cruelle et vehemente.
Icy se taist celle que trop tourmente
Passion forte,
Qui autre mot ne devise ne porte,
En attendant de mort passer la porte
Fors seulement : Pleust à Dieu estre





LE PREMIER GENTILHOMME

O Vous, m'amye, ô ma Dame et maistresse,
Pour qui j'ay eu tant de joye et tristesse,
Puis que prenez par icy vostre addresse,
Arrestez vous,
Et de vostre œil, qui pour moy fait trop doux,
Ne desdaignez de voir ce noir veloux
Où, pour aymer, mon corps verrez dessoubs
Par mort gisant ;
Duquel l'Esprit est au cieux reposant,
Que ferme Amour a poly si luysant
Qu'il est assis au lieu le plus plaisant
De Paradis.
Il m'est permis de vous dire, entendis
Qu'il vous plaira m'ouyr, ce que jadis
Vous ay celé, et qu'onques je ne dis
A creature,
C'est de quel cœur et de quell' amour pure
Porté vous ay jusqu'à la sepulture
Parfaite amour ; bien que nulle ouverture

Par ma parole
Onques n'en feiz, sachant bien qu'un tel rolle
Ne vous plaisoit: car vous teniez eschole
De reprouver toute amour vaine et fole.
Tant que souvent
Je vous ay veu au plus sage et sçavant,
Au plus honneste et au plus poursuivant,
Faire cesser de parler plus avant
De leurs amours.
J'ay veu qu'à tous, en tous temps et tousjours
Vous avez fait de sy estranges tours,
Qu'ilz ont trouvé en vous tout le rebours
De leur desir.
Je vous ay veu que vous povyez choisir
Des serviteurs à vostre beau loisir;
Mais je ne veiz jamais que nul plaisir
Y sceussiez prendre.
Je vous ay veu les amoureux reprendre,
Ou les fuyr; ou sy bien vous defendre
Qu'amour par eux jamais ne vous sceut prendre.
Je vous ay veu
Le sens sy bon, le cœur sy bien pourveu
D'honnesteté, que jamais nul n'a sceu
Rien avoir fait parquoy il fust deceu.
Moy donc, sachant
Quel est le prys que chacun va cherchant,
Ay tousjours craint d'en estre le marchant.

Non pas que j'aye eu le cœur sy meschant
Que je ne pense
Que mon amour semblable recompense
N'eust meritée, et ma perseverance,
Ma loyauté et ma ferme assurance.
Mais ce que taire
Me fait l'amour tant grand et volontaire,
C'est que jamais ne vouluz chose faire
Dont tant soit peu vous eusse sceu desplaire.
Helas, tant bien
Je congnoissois que vous n'estimiez rien,
Mais desprisiez d'amour tout le lyen,
Tant qu'il failloit cercher autre moyen
Pour vous hanter.
Peine j'ay mis de souvent frequenter
Vostre maison, et de me presenter
Du tout à vous, sans jamais m'exempter
De nulle peine.
A ceste fin de vous rendre certaine
Que j'estimois grace tressouveraine
De vous servir, non d'une amour mondaine,
Mais d'un tel cœur
Comme doit faire un loyal serviteur
Qui, sans porter à soymesmes faveur,
N'ha nul regard, qu'au bien et à l'honneur
De sa maistresse.
Triste j'estois quand vous aviez tristesse;

Je vous fuyois quand vous aviez la presse;
Quand seule estiez, je prenois mon addresse
Pour m'enquerir
Si je pourrois en rien vous secourir.
Si mal aviez, l'on me voyoit mourir,
Cerchant moyen par tout pour vous guarir.
Si quelque affaire
Je vous voyois, je ne cessois de faire
Tout mon povoir pour tost vous en deffaire,
A fin qu'ennuy ne vous peust rien meffaire.
Bref, sans cesser
Je vous cerchois, ne vous povant laisser,
Sans vous fascher toutesfois, ne presser.
Vous me voyez en tous lieux addresser
Où je povois
Vous regarder, ou ouyr vostre voix,
En vous monstrant qu'autre bien je n'avois.
Mais je celois le mieux que je sçavois,
Ma passion.
L'œil en faisoit la demonstration;
Par luy pouviez juger l'affection.
Voyant aussi la frequentation
Continuelle
Que je faisois chez vous, qui estoit telle
Qu'assez voyez par là l'amour cruelle,
Dont mon parler jamais nulle nouvelle
Ne voulut dire.

Si suis je seur que, sans le vous escrire,
Vous congnoissiez au vray tout mon martyre.
Car pour garder souvent qu'il ne fust pire,
Vous m'appelliez,
Et plus à moy qu'à nul autre parliez.
Ce que faisiez, et là où vous alliez,
Tant fust secret, rien à moy ne celiez,
Et si quelqu'un
Vous ennuyoit, ou estoit importun,
A moy sans plus disiez : voyez là un
Qui me voudroit d'un amour non commun
Entretenir;
Mais si jamais luy voyez revenir,
Je vous requiers près de moy vous tenir,
Car autrement mieux ne le puys punir.
Tous autres cas
Qui vous touchoient, et que ne disiez pas
A autre nul, sans en faillir d'un pas,
Ditz les m'avez, et si ne fuz onc las
De les ouyr.
Helas, pensez comme bien esjouyr
Faisiez mon cœur, quand je sçavois jouyr
De vos secrets, et vous voyois fuyr
Incessamment
Gens d'apparence et gens d'entendement,
De bonne grace et d'entretenement,
De grand beauté, d'honneste acoustrement,

Qui volontiers
Eussent ouy tous voz secretz entiers.
Mais onques nulz ne peurent estre tiers,
Tant fussent ilz beaux, fins, sages ou fiers.
O quelle joye
Dedens mon cœur secrettement j'avoye,
Me voyant seul avoir trouvé la voye
De vostre cœur, dont les secretz sçavoye!
Mais, d'autre part,
Je n'avois pas de douleur moindre part
Quand voz doux yeux me donnoyent un regard,
Où je prenois incessamment esgard.
Et le parler
Que je voyois d'une bouche voler,
Belle sy fort qu'il ne se doit celer,
Tant doucement je le sentois couler
Dedens mon cœur,
Dont le regard avoit esté vainqueur.
Puis, en sentant ceste douce liqueur
D'un tel parler, plein de grace et d'honneur,
Amour brusloit
Mon cœur sy fort que déclarer vouloit
Sa passion; mais crainte la celoit :
Dont du rebours ma bouche vous parloit,
Tremblant de crainte.
Las, près de vous, me suis trouvé fois mainte,
Que ma parole estoit du cœur contrainte

A declarer ma piteuse complainte;
Mais en la face
Je vous voyois une sy grande audace,
Un tel honneur, une sy sage grace,
Que mon propos failloit que j'avallasse
Maugré mes dents,
Congnoissant bien qui sont les accidens,
Où sont tombez ceux qui leurs cœurs ardans
Monstré vous ont telz qu'ilz estoient dedens,
Dont les uns morts
Sont par ennuy, les autres saillis hors
De leur bon sens; les heureux n'ont eu fors
Douleur sans fin et tresamer remords.
Donques craignant
Que si ma bouche alloit se complaignant,
Vous declarant mon mal rude et poignant;
Que vous, qui nul ne fustes espargnant,
M'eussiez soudain
Dit : Desormais vous labourez en vain,
Car vous n'aurez jamais de moy nul gaing,
Puis que je voy que vous estes mondain.
Or vistement
Departez vous, puis que le traitement
Que vous avez de moy honnestement,
Vous a causé un sy fol pensement.
Voilà la cause
Qui m'a gardé de declarer la clause

De tout mon mal, où ne puys mettre pose;
Et si m'en fault celer et texte et glose.
Puis estant seur
D'avoir tout seul la plus grande faveur
Que vous povez donner avec honneur,
Je devois bien de la perdre avoir peur.
Ainsy contant
En mon esprit, ma bouche allois battant,
Et en mon cœur les cornes rabatant,
Et contre Amour sans cesser combatant
Pour la raison.
Tant qu'à la fin, luy, son feu, son tison,
Ses traictz pointuz, son amere poison,
Dedens mon cœur j'enfermay en prison
Estroitement.
Lors augmenta ma peine doublement;
Car plus Amour tenois couvertement,
Plus le sentois en mon cœur vivement;
Et soulager
Ne se povoit qu'à penser et songer,
Sans esperer jamais de là bouger:
Car au parler estoit trop de danger.
Amour cruel,
Qui prisonnier estoit perpetuel,
Print un desir fort et continuel,
Et un despit contre moy qui fut tel
Qu'après sçavoir

e n'avois de le laisser povoir,
luy faire ouverture vouloir,
ne pensois que faire mon devoir
De le cacher
s mon cœur, et tous les jours tascher
uveaux nœuz et liens l'attacher,
que jamais ne s'en peust arracher,
Or que feit il ?
ui sur tout ha l'esperit gentil,
a moyen d'eschapper bien subtil :
ans daigner user d'un seul oustil
Pour se venger
y, se print sy tresfort à manger
creut sy grand qu'il luy failloit changer
e logis, ne povant plus ranger
Dedens le mien.
congnoissant qu'il n'avoit nul moyen
ù saillir, il deffeit son lyen,
ant mon cœur, son logis ancien,
Où longuement
is nourry du rapport seulement
eille et yeux faisoient incessamment
us à luy; dont tant abondamment
De nourriture
donnois, qu'il renforça nature;
sy grand nourry de tell' pasture,
feit par mort de mon cœur ouverture.



Or sus, ma Dame,
Pour vous mon corps Amour met soubs la lame,
Par trop ouvrir son amoureuse flame :
Le Ciel aussi par Amour a prins l'Ame.
Mais aux amys
Qui ont (vivans) de celer peine mis
Leur amitié, il est de Dieu permis
Qu'après que Mort a leurs corps endormis,
Tresclerement
Puissent monstrer à leurs Dames comment
Pour elles sont morts en peine et tourment.
Parquoy, ma Dame, icy voyez l'aymant,
Duquel Amour
Estant de luy prisonnier serré, pour
Mieux s'en venger, n'a jamais eu sejour
Qu'il ne l'ayt mis à mort. Ce fait le jour
Le plus heureux
Que j'euz jamais; car le faix douloureux
A le couvrir cruel et dangereux,
Lequel monstrer j'estois par trop paoureux,
M'estoit plus fort
A soustenir que n'a esté la Mort,
Par qui je suis arrivé au seul port
De ceste Mer pleine de desconfort.
Et si nouveau
Trouvez d'ouyr d'un corps sans chair ne peau
La triste voix saillant de ce tombeau,

Il n'estoit moins estrange, honneste ou beau,
Quand je vivois,
De vous celer par ma parole et voix
Ce que par fois bien grand desir j'avois
Vous declarer, et le moyen trouvois
Bien aisément.
Mais j'ay voulu n'avoir contentement
Fors que d'aymer sy tresparfaitement
Qu'après ma mort puissiez sçavoir comment
Ma passion
(Bien qu'elle fust d'extreme affection)
Ne m'a osté la sage fiction
Par qui tousjours la frequentation
De vous j'ay eu.
De ce bien là tout seul me suis repeu,
Et satisfait mon desir, si j'ay peu,
Me contentant d'avoir pour certain sceu
Qu'en vostre grace
Le premier lieu je tenois et la place;
Et que jamais ne faschée ne lasse
Ne vous congnu, bien que long temps parlasse.
Dont je me tiens
Le plus heureux, veu qu'entre tous les biens
Qu'avoir povois, les estimant pour fiens,
Ma gloire ay prins d'estre content de riens.



LE II. GENTILHOMME

Un si grand bien se peult il bien comprendre?
Un tel honneur se sçauroit il entendre,
Et d'un plaisir si parfait compte rendre?
Il n'est possible
Monstrer et dire une chose indicible,
Dont la fin n'est au cœur apprehensible :
Et ce qui est tant incomprehensible,
Le povoir dire
Il ne se peult, encores moins escrire.
Parquoy mieux vault que ma main je retire,
Que mon escrit face ma cause pire.
Mais, d'autre part,
Celle qui m'a de cœur, bouche et regard,
De tant d'honneur et bien fait telle part,
Que j'ay bien cause, avant plustost que tard,
De m'en louer,
D'un taire tel me peult elle advouer,
Ou comme trop ingrat desavouer,
Disant qu'Amour, qui sçait les siens douer

De bien parler,
oint apprins un sy grand bien celer,
d par honneur il se peult reveler,
jusqu'au Ciel il le doit faire aller
Par grand louenge.
ompter fault donc que je me range.
'est un bien incroyable et estrange,
nt se peult contenter homme et Ange,
Car la personne,
m de qui maintenant mot ne sonne,
honneste est, belle, agreable et bonne,
n'est plaisir que sa grace ne donne.
L'œil qui la voit,
lle aussi qui son doux parler oyt,
sperit qui sa vertu conçoit,
alheureux si du tout ne reçoit
Plaisir parfait.
n'y a qui, congnoissant son fait,
œur devot, qui n'est point contrefait,
ne se sente en elle satisfait.
Bref, je la tiens
sparfaite, et comble de tous biens,
nges et Dieux et hommes je soustiens
r, louer la doivent plus que riens.
Et moy, qui moindre
que les Dieux, puis que j'ay peu atteindre
ien où tant j'ay veu faillir ou craindre,



De m'en louer me doy je donques feindre?
Helas, nenny:
Gaigné j'aurois d'estre d'elle banny,
Dont trop serois de mon taire puny.
Mais je ne suis de sens sy desgarny
Que sottement
Mettre le vueille au vent publiquement.
Cercher je veux un sage entendement,
Digne d'ouyr mon grand contentement;
Mais n'en trouvant
Nul qui soit tant vertueux et sçavant
Comme celuy qui doit aller devant
Tous bons Espritz, je ne mettray au vent
Mon escriture,
Fors à la plus parfaite creature,
De cœur, de corps et d'Ame la plus pure
Qui onques fut, la plus ferme et plus seure,
Et honorable,
Parfaite Amour, fidele et veritable.
Donques à vous, Amye tant amable,
Estant bien seur que l'aurez agreable,
Ceci j'envoye,
En attendant que bientost vous revoye.
Vous declarant quel bien j'ay et j'avoye
D'avoir tousjours couru la droite voye
(Sans un seul vice),
De vray desir de vous faire service,

nt de moy tout entier sacrifice,
estre plus à vous qu'à moy propice,
En renonçant
t desir vicieux et puissant,
seulement vous estre obeïssant,
mourer sans cesser jouyssant
De ceste grace
n'avez fait, qui tout autre bien passe :
de m'aymer sans feinte ne fallace ;
e j'ay bien congnu par long espasse
Certainement.
toutesfois à mon commencement
te me print, qui dura longuement,
us monstrer mon cœur entierement.
Lors comme sage,
congnoissant par mes yeux mon langage,
ans cesser du cœur furent message,
it qu'à vous s'adressoit leur voyage,
Vous eustes peur
vous monstrant par mes yeux ma douleur,
itres que vous apperceussent mon cœur :
pour sauver ma vie et vostre honneur,
Vous pleut m'apprendre
ii se peult de vray amour entendre,
qu'un cœur honneste en doit pretendre;
s regards des mesdisans defendre ;
Et que devois

Dissimuler ce qu'en mon cœur avois,
Sans le monstrer par regard ny par voix;
Mais feindre aymer ailleurs, si je povois.
Et me teniez
De telz propos, où trèsbien m'appreniez
Que le desir de mon cœur deviniez,
Lequel tousjours en crainte entreteniez
Sans demonstrance
Faire d'Amour au vray la congnoissance.
Dont contraint fuz par triste contenance
De mon amour donner quelque apparence,
Voyant que vous
Cerchiez moyen qui fust honneste et doux
Pour m'eslongner de vous à tous les coups,
En me disant : Ferez vous voir à tous
Vostre vouloir?
Usez pour moy sur vous de tel povoir,
De ne cercher pour quelque temps me voir.
Allez ailleurs, faites à tous sçavoir
Que vostre Amour
En autre lieu qu'en moy fait son sejour.
Las, je vous creu, mais congnoissant le tour
Que vous vouliez me faire sans retour,
C'est me laisser
Entre les mains où je puys confesser
Qu'il m'ennuyoit, mais c'estoit sans cesser.
Lors je me mis à plus fort vous presser

Que ma coustume :
Car la douleur, qui tout bon cœur consume,
Me pesoit plus sur le cœur qu'une enclume,
Et ne povant par parole ne plume
M'en soulager,
J'estois contraint tout cest ennuy manger
Secretement : c'estoit pour enrager.
Mais me voyant pour vous sy fort changer
Et soustenir
Mal pis que mort, ne vous peustes tenir
De me venir sy bien entretenir
Que tout mon cœur vous feistes revenir,
Qui estoit mort.
Lors seur je fuz que vous m'aymiez bien fort.
Parquoy je feis plus que jamais effort
De vous prier, pour tout mon reconfort,
Que voulsissiez
Parler à moy en lieu où vous fussiez
Hors du regard de ceux que congnoissiez
Suspeçonneux, et que ne doutissiez
Que pour mourir
Ne vous voudrois de chose requerir
Qu'honneur en vous et Dieu ne peult querir.
Vous, desirant me sauver et guarir,
Le m'accordastes;
Et pour le mieux aussi bien vous pensastes
Qu'il le failloit, parquoy lieu me donnastes

Où longuement avecques moy parlast
O quel malheur !
Estant au lieu où j'avois tant d'honn
Las, je ne sceuz dissimuler mon cœu
Qu'il ne monstrast l'extremité d'arde
Qui le brusloit.
Lors il monstra la douleur qu'il celoi
Se declarant autre qu'il ne souloit,
Contraint d'Amour trop plus qu'il ne
Bien que par crainte
Tousjours estoit ma parole contrainte
D'honnestement parler à vous en feint
Car vous voyant plus froide, chaste e
A moy contraire,
En ce lieu seul à part et solitaire
Qu'en autre lieu, et qu'onques ne sce
Tour que je feisse en rien qui vous pe
Cela me feit
Tant de courroux que mon desir deffi
Et tout desir j'oubliay et proufit,
Comme celuy à qui sans plus souffit
Vous obeïr.
Mais pour cela me cuydastes haïr,
En me disant que vous voulois trahir ;
Ce qui me feit en mourant esbahir,
Quand trop aymer
(Ce qu'à mon gré ne puys trop estimer

M'avoit contraint me noyer en la Mer,
Dont me voyois de trahison blasmer.
Pour vous, helas,
A qui failly je n'avois d'un seul pas,
Faillir ne peult qui son cœur ne tient pas.
Vous sçaviez bien qu'il estoit en voz laz
Des ans a maints.
Il n'estoit plus, ma Dame, entre mes mains :
Parquoy de vous, non de moy, je me plains.
Pourquoy l'avez laissé aller au moins ?
Las, pourquoy est ce
Qu'un sy grand bien passant toute richesse
Vous luy avez monstré hors de la presse
De souspeçon, dont il print hardiesse
Par grand desir,
Qu'il luy monstroit vous, le lieu, le loisir,
Qui me força, non pour cercher plaisir,
Mais seureté que le vouliez choisir
Pour vray amy,
De faire un tour d'homme yvre ou endormy
De trop de bien; lors ainsi qu'ennemy
Me voulustes chasser non à demy,
Mais pour jamais.
Helas! mon Dieu, que dur me fut ce metz
De vostre escrit, disant : Je vous prometz
Plus ne vous voir, moy qui sans si *ne mais*
Vous ay servie.

Faulte n'ay fait ni n'en euz onc envie,
Fors d'avoir trop ma pensée ravie
En vostre Amour, dont je cuiday ma vie
Perdre soudain.
Alors, voyant que parler estoit vain,
Me retiray tant malade et mal sain,
Et compagnie et passetemps mondain
Fuyois sy fort,
Que la douleur, qui faisoit son effort,
M'alloit menant aux portes de la Mort,
Sans demander de vous nul reconfort,
Mais endurer
Voulois tousjours, sans jamais murmurer,
La cruauté que trop faisiez durer;
Dont nul secours (je vous puys asseurer)
Ne demandois,
Ne rien que mort pour bien ne pretendois,
Que recevoir par vous bien tost cuydois.
Mais au droit poinct que moins m'y attendois,
Vostre bonté,
Par qui courroux fut à la fin domté
Dens vostre cœur, me voyant surmonté
D'extreme ennuy, comme il me fut compté,
Monstra douceur
En vous passer cruauté et rigueur;
Car il vous pleut me monstrer tell' faveur
Qu'à vous je vins parler, non sans grand peur

D'estre tensé.
Vous estes trop folement avancé,
Me dites vous ; mais, ayant tout pensé,
Rompre ne veux le lien commencé
Entre nous deux,
Car fermeté en a noué les nœuz,
Que je ne puis defaire ; mais je veux
Avoir de vous et promesses et vœuz
Sans fiction,
Parlant d'un cœur de juste intention,
Que jamais plus n'aurez affection
En nostre amour, que fole passion
Monstrer vous face.
Si ainsi est, vous avez de ma grace
Comme tout seul et vray amy la place.
S'il n'est ainsi, il fault que me deffface
Du tout de vous.
Mais tout soudain rompant vostre propos,
Requis pardon humblement à genoux ;
En suppliant vostre cœur humble et doux
De me remettre
Ce qu'avois fait, dont je ne fuz pas maistre ;
Et ne craingnis lors jurer et promettre
Que je voulois tel qu'il vous plairoit estre.
Vous doucement
Voyant mon cœur mieux que moy vrayement,
Qui verité disoit naïvement,

Prinstes la foy, l'hommage et le serment
Par grand'douceur,
Qui me rendit de vostre grace seur,
Sans craindre plus vostre austere rigueur
Aussi depuis n'euz desir dont honneur
Et conscience
Avecques moy ne fussent d'alliance.
Or avez vous par longue experience
Congnu de moy l'amour et patience.
Or vous sçavez
Quel je vous suis, bien esprouvé l'avez.
Seure d'amy estre sans fin povez ;
Mais en voyant ainsi que vous devez,
Asseuré suis
Que vous m'aymez, et que bien croire puys
Que j'ay acquis le bien que je poursuis ;
Ostant de moy le desir que je fuys
Desraisonnable,
Me soubmettant à raison incroyable,
Qui rend l'amour de nous deux honnorable,
Bien que ce fust à moy chose importable
Au commencer.
Mais j'ay rompu fait, et dit, et penser,
Et tout desir où vous puis offenser,
Me transformant en vous sans m'avancer,
Fors seulement
De mettre à fin vostre commandement,

ant de vous aussi semblablement
cœur uny, un pareil sentiment;
Las, quel repos!
seul penser, un accordé propos,
cœur ouvert et un regard si doux,
je congnois sans cesser entre nous,
Dont mal parler
ne sçauroit par nostre bien celer.
inte n'avons qui se peust reveler
m'avoir trop veu venir ou aller
Hors de raison
ler à vous, ny à vostre maison.
'en fut pas moindre mon oraison;
j'ay trouvé tousjours heure et saison
D'avoir le bien.
e l'estime, helas! Dieu sçait combien.
t un chacun pense que je n'ay rien,
plus m'en fait estimer le moyen
Que vous trouvez
r me complaire; et là vous approuvez
el serviteur en moy loyal avez,
digne suis n'estre des reprouvez.
J'ayme l'erreur
qui je suis, après crainte et terreur,
nu au poinct du plus desirable heur
e, selon Dieu, peult vouloir serviteur.
Et la folie,

Qui vous a fait voir comme Amour me
Me plaist, par qui rigueur fut amolie
En vostre cœur, voyant melancolie
S'esvertuer
De me vouloir pour vostre amour tuer.
Et le faillir me plaist, pour qui muer
Ne vous a pleu, mais me restituer
Droit au mylieu
De vostre cœur, duquel seul tiens le li
Et le tiendray sans qu'honneur, vous,
Soit offensé; car c'est un facheux jeu,
Pour un quart d'heure
D'un fol plaisir, qu'il faille que l'on p
Si longuement. Or vous puys je voir se
Qu'en ce propos feray ferme demeure,
Et que povoir
Avez sur moy de me faire vouloir
Ce qui vous plaist, sans de vous me d
Aussi de vous je n'ay doute d'avoir
Le cœur entier.
Je trouve en vous ce qui me fait mesti
Pour mon plaisir; mais pour me chas
Vertu y est, effaçant le papier
Où ignorance
Escrire veult ce que folie pense.
Par vous je suis du tout hors de la da
Et par Amour vous en moy sans douta

Je sents unie.
O bien heureuse et douce compaignie !
O grande Amour d'honnesteté garnie,
Dont du plaisir la vertu n'est bannie !
Par vous delivre
Suis de tous maux, et trescontent puys vivre ;
Et si suis tant de contentement yvre,
Qu'il me faudroit pour en parler un livre.
Parquoy j'arreste
La main qui est à vous servir trespreste,
Vous suppliant pour treshumble requeste
Perseverer en nostre Amour honneste.

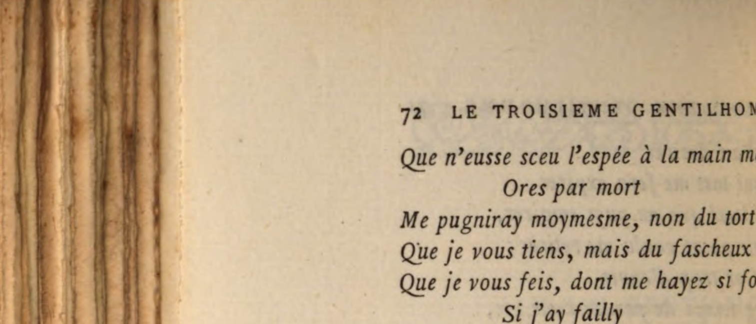




LE III. GENTILHOMME

CERTAIN *je suis, ma Dame sans pitié,*
Veu la cruelle et grande inimitié
Que me portez, que romprez par moitié
Ceste escriture
Soudainement; sans en faire lecture.
Mais, si avant qu'en faire l'ouverture
Mon nom vous est celé, par aventure
Vous la lirez.
O lisez la ! car ce que desirez
Verrez dedens, dont à la fin rirez,
Ou pour le moins (comme je croy) direz :
Voilà un poinct
Qui me plaist fort. Mais si raison vous poingt,
Ou qu'un peu soit Dieu à vostre cœur joint,
Vous pourrez bien dire : Dieu luy pardoint.
C'est tout le mieux
Qu'esperer puys, que bien heureux aux cieux
Prirez pour moy, tout ainsi qu'en tous lieux,
Vivant m'avez par tourmens ennuyeux

Fait desirer
La mort, qui tost me fera expirer.
Tant suis blessé que ne puys empirer,
Pour n'avoir point voulu me retirer;
Car trop d'envie
J'ay eu long temps de perdre ceste vie,
Qui par honneur tost me sera ravie.
Content j'en suis, vous sentant assouvie
D'un grand desir.
Puis que j'ay eu, quant à Dieu, bon loisir,
Et qu'en honneur mourant vous fais plaisir,
Je n'eusse sceu meilleure mort choisir;
Car, puis que prendre
Ne vous ay peu, ne me suis voulu rendre,
Sinon à Dieu : j'ayme trop mieux attendre
L'heureuse mort, qu'en fuyant me defendre,
Ne prisonnier
Estre de nul, bien que ne puys nier
Que n'aye veu, estant tout le dernier,
Ceux que l'honneur doit excommunier,
Les uns fuytifz,
Les autres trop de laisser prendre hastifz
(Sans coups frapper) leurs povres corps chetifz.
Doncques moy seul, qui onques des craintifz
N'euz le cœur d'estre,
Ne me vouluz jamais rendre à nul maistre,
Bien que perdu j'avois tant le bras dextre,



Que n'eusse sceu l'espée à la main m
Ores par mort
Me pugniray moymesme, non du tort
Que je vous tiens, mais du fascheux
Que je vous feis, dont me hayez si fo
Si j'ay failly
Par trop avoir un tel bien assailly,
Si n'est ce point tour d'un cœur defa
Ne qui soit trop hors de raison sailly
Je vous supplie,
Dites de quoy sert amitié qui plie
En ma faveur, s'elle n'est acomplie?
Que vault thresor si l'on ne le despli
Povois je faire
Moins que je feiz, sans feindre du co
Mon grand vouloir? peult un bon cœu
Qui n'ha desir que d'aymer et compla
Et le moyen
Se doit il pas cercher, sans laisser ri
Pour acquerir un si desiré bien?
A bien juger, le droit doit estre mien
Las! j'estois seur
De vostre amour, que perdre n'avois
Et me sentois si digne serviteur
Que vous pouviez remettre vostre hon
En ma puissance,
Veu le long temps, la grand persever

Que vous avois servie sans offense,
En vous portant parfaite obeïssance
Jusques au jour
D'heureux malheur : heureux, car mon Amour
Je vous monstray, et trop malheureux, pour
Estre banny de vous sans nul retour!
Est ce raison
De me chasser, non de vostre maison,
Mais hors du cœur où si longue saison
Esté j'avois, ne pour quelque oraison,
Ne pleur, ne plainte,
Ne pour me voir pis que mourir sans feinte?
Pitié par moy en vostre cœur bien painte
Estre n'a sceu, ne pour saint, ne pour sainte.
O cruauté!
Trop fut par vous mise à rien loyauté.
La vostre extreme et trop grande beauté
Deviez punir, qui une Royauté
Estoit pour moy :
Car je ne sçay Royaume, sur ma Foy,
Ne pour avoir nom d'Empereur ou Roy,
De qui si fort voulusse prendre esmoy
Pour l'acquerir,
Que du grand bien que j'ay voulu querir
Tant par effort que pour vous requerir.
Car il failloit, pour ma douleur guarir,
Ou Mort ou vous.

Le pis j'ay eu : c'est vostre dur cou
Auquel je voy un bien qui passe tou
C'est qu'il me fait trouver le mourir
Et si gaigner,
Par ma priere et force n'espargner,
Vous eusse peu, vous eussiez veu b
Mon povre cœur, sans plus ailleurs
Dedens la mer
D'heureux repos, sans cesser d'esti
Louer, priser, honorer et aymer
Le bien dont trop le refus m'est am
Je l'ay perdu
Après l'avoir bien cinq ans attendu.
Las ! vous avez trop honneur defen
Que pleust à Dieu qu'il fust mort o
Et conscience
Avecques luy, qui perdre patience
M'a du tout fait, et qui ceste science
Vous enseigna pour avoir deffiance
Sans charité
D'un serviteur qui avoit merité
Tout le contraire, et l'avez irrité
En estimant mensonge et verité
Tout à un prys.
Car plus m'avez au vray congnu esp
De vostre Amour, et ravy et surpris,
Comme un menteur m'avez mis à de

Voilà le gaing
Qu'après long temps m'avez donné soudain,
En m'estimant courtisan et mondain,
Traistre ou meschant, cerchant un plaisir vain
Par grand finesse.
Vous n'excusez ny Amour ny jeunesse,
Qui ont mon cœur contraint par sy grand' presse,
Qu'il a osé prendre la hardiesse
Où plus de vingt
Mille ont failly; car onques ne parvint
Homme à mon poinct, de quelque lieu qu'il vinst,
Ny après moy jamais nul n'y revint.
Et toutesfois
Je n'ay rien eu : parquoy ne contrefais
Le malheureux, mais la plainte je fais
De mon malheur, lequel toutes les fois
Qu'il m'en souvient,
Mon povre cœur trop pis que mort devient.
Aux vrays Amans volontiers mal survient,
Et aux meschans ce qu'ilz quierent advient.
O Amour forte!
Pour vous monstrer, mon esperance est morte.
Je suis traité de trop cruelle sorte;
Mais content suis, et si ne me conforte
D'avoir servy
Loyalement, sans avoir deservy
Le mal que j'ay, sinon d'avoir suyvi

Ce qu'Amour veult, où m'estois asservy.
Helas! cruelle,
Si vous pensiez combien vous estiez belle,
Et que jamais je ne veiz grace telle,
Vous pourriez bien l'Amour que je ne cele
Pour mon excuse
Tresjuste avoir; car je ne vous abuse
Pour mon parler, et de feintise n'use,
Dont vous devriez estre honteuse et confuse
D'abandonner
Celuy qui s'est du tout voulu donner
A vous servir, sans jamais pardonner
Un cas, duquel plustost le guerdonner
Estes tenue,
Que le punir. Dont estes vous venue?
Est ce d'un Roc tresdur, ou d'une nue?
Pour vous avoir mon affection nue
Sans fiction
Monstrée au vray, dont grand compassion
Deviez avoir, douleur sur passion
Vous avez joint. Quelle dilection
Vous observez!
Nulle pitié pour fin ne reservez,
Mais le venin de rigueur conservez,
Dont voz servans les meilleurs vous servez
Pour recompense
De leur amour et grand perseverance.

venu suis à la fin de la dance,
'ay gaigné parfaite congnoissance
De la rigueur
tient aux siens ce mal plaisant Honneur.
dit soit il qui en fut inventeur,
il ha trop fait chaste vostre cœur,
Et seur je suis
vous m'aymiez tresfort, dire le puys.
te d'Amour n'a point voz sens reduitz
me hayr, que de me mettre au Puitz
De desespoir;
'aulte aussi de faire mon devoir,
que du tout vous avoir bien fait voir
ue celer n'estoit à mon povoir.
L'experience,
vous devoit engendrer confidence,
s feit entrer en une impatience,
ant honneur couvert de conscience.
Et quand saisie
s eut Honneur par son hypocrisie,
us ha mis en telle fantasie
vous croyez plustost à sa bousie
Qu'à verité.
il tant vostre cœur incité
ntre moy, qu'à la Mort suis cité
vous, par qui cent fois resuscité
Me suis senty.

Puis qu'à l'Amour et Foy avez menty
Que me deviez, je me suis consenty
A ceste Mort, mais non pas repenty,
Ainsi que vous,
De vous avoir aymée plus que tous.
Honneur sur moy ha frappé deux gra
L'un, en faisant par vostre dur courr
Mon cœur mourir
Par grand desir, qui n'a fait que co
Cerchant la Mort pour sans craindre
Au seul moyen qui le peult secourir;
Et l'autre, c'est
Le coup mortel qui dedens ma gorge
Qui à mes maux mettra fin et arrest
Par brefve mort, que de souffrir suis
Car, puis que mort
Dens mon esprit mesmes par vostre to
M'avoit donné, j'ay voulu son effort
Souffrir au corps, à fin que foible et
Honneur et gloire,
D'avoir du cœur et du corps la victo
Et comme il m'a hors de vostre mem
Mis, dont mon cœur mourut bien tost,
Il vous sera
Que de mon corps autant il en fera.
Car par la Mort bien tost l'effacera
Hors de ce monde où il trespassera

Pour avoir mieux.
! puis qu'Enfer j'ay senty en tous lieux,
lois je pas bien esperer qu'aux Cieux
ouveray Paradis gratieux?
Et vous, meurtriere,
el Honneur dont vous faites banniere,
r vous avoir faite orgueilleuse et fiere,
s donnera la plus basse chaudiere,
La plus vilaine
soit en bas en l'infernal dommaine.
t ce que doit avoir l'Ame inhumaine,
ıe d'orgueil, cruelle, et gloire vaine.
Puis qu'avez eu
jours vivant tout ce qu'il vous a pleu,
'avez fait tout le pis qu'avez peu,
que jamais pitié pour moy ayt sceu
Vous faire entendre
desespoir, ny ma passion prendre
ıon malheur, ny faire un peu plus tendre
re dur cœur, ne l'empescher de rendre
Le mal pour bien,
s la mort vous congnoistrez combien
sert le dur et cruel entretien
m'avez fait, me traictant pis qu'un chien.
Voz faitz, voz ditz
trop cruelz me don'ront Paradis.
le souffrir que j'ay eu entendis

Loger vous peult en l'Enfer des mauditz
Et trop mal nés.
Là n'entre nul, sinon les obstinez,
Les impiteux, sans charité menez,
Rompeurs de Foy, d'Amour, desquelz tenez
Le sentement:
En Paradis ilz n'entrent nullement.
Rien qu'Amoureux aymans tresfermement,
Remplis de Foy, qui ont porté tourment
Pour soustenir
La verité, là ne povez venir,
Car cruauté ne peult le Ciel tenir.
Et si n'est pas Enfer grand pour punir
Assez les maux
Que m'avez faitz, dont maintenant mieux vaux;
Car par refuz, ennuy, peine et travaux,
Vous n'avez fait que j'espere aux lieux haultz
Avoir ma place.
Voicy la Mort, qui prend ma vie lasse,
Que point ne crains, ains plustost la pourchasse,
Puis que perdu j'ay vostre bonne grace.
Je meurs content,
Dont comme vous j'ay aymé honneur, tant
Qu'il n'y ha eu icy nul combatant
Qu'on puisse dire en avoir fait autant.
Et me contente
D'avoir aymé celle qui me tourmente,

Tant que pour mal ne peine violente
N'a moins esté amour perseverante
A vous monstrée.
Content je suis, dequoy du tout outrée
Sans estre point de feintise acoustrée
Veüe l'avez, dont j'ay Mort rencontrée.
Content aussi
De n'avoir peu en vous trouver mercy ;
Car dire puys qu'une Dame sans SI
Aymée j'ay : dont je meurs de soucy,
Et du refuz
Je suis content, puis que par honneur l'euz,
Et non par peu d'amour, bien que j'en fuz,
Ayant failly à tout mon bien, confuz.
Content m'en vois,
Puis que j'ay fait ce que faire povois
Pour acquerir le bien que je sçavois
Tel, que sur tout estimer le devois.
Estre blasmé
Je ne devrois d'estre tant enflammé
De vostre amour; car je fuz estimé
De vous sus tous, et plus que nul aymé.
Content tresfort
Suis, dont Amour me feit faire l'effort
Dont me donnez (par trop aymer) le tort.
Parquoy content je suis, et vif et mort,
Sachant que pas

Ce ne fut vous qui rompistes les laz
De nostre Amour, où jamais le cœur las
Ne vous congnuz; mais trop avant d'un pas
Voulus marcher.
Content j'en suis : car j'estimois si cher
Ce que pensois pour jamais approcher,
Qu'Amour me feit essayer d'y toucher.
De ceste offense
Content je suis, et de la resistence
Que m'avez fait; dont Honneur la defense
Seulement feit, par qui j'ay asseurance
Que j'ay aymée
La Dame plus digne d'estre estimée
Qui onques fust, et la mieux renommée :
Qui ne sçauroit de nul estre blasmée,
Ame, ne corps.
Or Adieu donc celle en qui tous thresors
Sont tant cachez, que par vous m'en vois hors
De tout malheur, content au rang des morts.





LE IIII. GENTILHOMME

SERA *ce à l'œil de tant faulse nature*
Que presenter je doy ceste escriture?
En fera il par pitié la lecture?
Doy je point craindre
Que si ma lettre à sa main peult atteindre,
Faisant semblant de moquerie feindre,
Dedans un feu la mettra pour esteindre
Mon juste dire?
En ceste bouche en voudra elle lire
La grand longueur, sans un peu se soubrire,
Ou se moquer, en disant mon martyre?
Il en sera
Ce qu'advenir de chacun en pourra;
Devant voz yeux toutesfois passera
Ceste eseriture, où le cœur pensera
Maugré voz dents.
Ouvrez ma lettre et regardez dedens.
Ne craingnez point de voir les traitz ardens
De Cupido, dont vient tant d'accidens.

N'ayez pas peur
D'y voir d'amour une grande douceur,
Qui enflammer puisse en rien vostre cœur ;
Car ma fin n'est que de declarer l'heur
Entierement,
Que j'ay par vous receu bien longuement,
Par vous perdu, et si ne sçay comment,
Dont j'ay des deux parfait contentement.
Car je suis seur
Que j'ay long temps eu tant de bien et d'heur;
Qu'il ne fut onc amy ne serviteur,
Sans offenser Dieu, vous, ny vostre honneur,
Qui en ayt eu
Tant comme moy, et tant qu'il vous a pleu.
Je l'ay gardé en mon cœur, et receu
En tel honneur, que vous avez bien sceu.
Car onques homme
Pour avoir eu des biens à sy grand somme
Ne m'en a veu avancer, sinon comme
Un serviteur, le moindre que l'on nomme.
Car plus j'avois
D'heur et de bien, et plus au vray sçavois
Estre tenu de vous, tel que devois.
Onques mon œil, ma parole et ma voix
Ne feit congnoistre
Ce qui au cœur estoit et devoit estre.
Car j'estois tant de mon visage maistre,

Que bien souvent les plus fins faisois paistre
D'un faux semblant,
Qui leur alloit la verité emblant
Devant leurs yeux, en tournant et troublant
Leur jugement et leur regard tremblant.
Helas! combien
J'estois heureux, quand de mon secret bien
Nul, tant fust fin, ne povoit sçavoir rien.
Et toutesfois plusieurs cerchoient moyen
De le cercher;
Mais devant eux le sceu sy bien cacher,
Sans faire bruit, à parler ny marcher,
Que j'ay caché ce que j'ay tenu cher
Devant leurs yeux.
Et toutesfois de mon bien tout le mieux
L'on povoit voir de la Terre et des Cieux,
Car mon plaisir n'estoit point vicieux,
Ne mal honneste.
Vous sçavez bien que le long de ma queste
Je ne vous feiz jamais nulle requeste
Qui approchast de passion de beste
Desraisonnable :
Car plus m'estoit plaisant et aggreable
De voir ainsi nostre Amour honorable,
Qu'un fol plaisir, qui jamais n'est durable.
J'estois sy fort
Plein en mon cœur d'honneste reconfort,

Que j'eusse mieux aymé souffrir la mort,
Que par priere, ou importun effort,
Vous requerir
De ce que nul ne peult onc acquerir.
Car je sçavois que cent fois mieux mourir
Eussiez voulu, que de me secourir
De telle sorte,
Dont à la fin est force qu'il en sorte
Un deshonneur, par qui vertu est morte,
Ou par peché d'Enfer passer la porte.
Et, sur mon Dieu,
J'eusse trop mieux aymé brusler au feu,
Que me jouer à un sy fascheux jeu :
Car j'ay voulu tousjours tenir le lieu
Du plus parfait
Vray serviteur que jamais Dieu ayt fait.
Et si j'en ay esté mal satisfait,
Si n'est ce point au moins par mon forfait :
Car j'ay esté
A vous servir en tout temps apresté,
Bon, ou mauvais, ou yver, ou esté,
Sans qu'un seul pas je m'en sois arresté
Par peur ny crainte.
Plus je vous ay aymée sans contrainte,
Et monstré par experience mainte
Ma passion, plus j'ay voulu de feinte
Tousjours user.

Ce n'estoit pas pour nully abuser,
Mais seulement verité refuser
A ceux qui vous eussent peu accuser
D'une amour fole.
Je n'ay point craint pour moy ny leur parole,
Ne leurs courroux, despitz ou chaulde cole;
Mais j'ay bien craint que fussiez en leur rolle.
Voilà pourquoy
J'ay bien souvent pour vous, non point pour moy,
Dissimulé; tant que nul, sur ma Foy,
De nostre Amour s'il eust dit : Je le croy,
Il n'eust sceu dire :
J'en ay rien veu : car de parler, d'escrire,
De vous hanter, de regarder, de rire,
Je ne feiz onc rien dont vous fussiez pire.
Ainsi long temps,
Que dy je long? mais court, ainsi l'entens,
Avecques vous j'ay vescu, des contens
Le plus heureux, ne prenant passetemps
Ne nul plaisir,
Fors sans cesser de trouver le loisir
Et tant de bien et d'honneur me substraire?
Fust ce point moy qui vous en feis retraire
Par quelque faulte;
Ou pour user d'une finesse caute,
D'un cœur leger, qui en plusieurs lieux saulte,
Ou d'un orgueil cerchant chose plus haulte

Que je ne dois?
Ay je esté fier quand plus fort j'abondois
De voz biens faitz, et que mieux je cuydois
Estre venu au bien que pretendois?
Je dy au poinct
Là où jamais honneur blessé n'est point.
Car mon cœur n'a (combien qu'Amour l'ayt poingt
Rien desiré, dont un (Dieu me pardoint)
J'en doive dire?
Ay je failly à parler, à escrire?
Ay je rien fait dont vostre honneur soit pire?
M'avez vous veu ou frequenter ou rire
En autre part?
J'entens faisant ou semblant ou regard
D'un qui se veult de vous tirer à part,
Ou bien ailleurs aymer, dont Dieu me gard.
Je le demande :
Car la raison (ce me semble) commande,
Si j'ay mal fait, que j'en paye l'amende,
Ou que celuy qui me tient tort s'amende.
Helas! nenny.
Pour mon malfait je ne suis pas bany,
Mais je suis plus qu'un malfaiteur puny,
Qui de tous maux et vices est garny.
Tous mes biensfaitz,
Tous mes labeurs, dont j'ay porté grand faix
(Bien que souffrir pour vous plainte n'en fais),

Ils sont punis comme cruelz forfaitz.
Ce n'est pas moy
Qui le vous dis, car vanter ne m'en doy.
Mais, s'il vous plaist, vous toucherez au doy
Que de vous mesmes, en congnoissant ma Foy,
Ma charité,
Ma grande Amour, pleine de purité,
Fustes contrainte à dire verité,
Disant qu'avois envers vous merité
Tout le rebours
De voz cruelz et trop estranges tours,
Qui à peu près feirent finer mes jours.
Mais pour l'adieu de noz dures Amours
Un mot me dites,
Où grand plaisir et grand honneur me feites :
C'est que jamais occasion ne veistes
Pour me laisser, ainsi le me promistes ;
Et que n'aviez
Plus grand courroux, sinon que ne sçaviez
De vous compter mon louable desir.
Je ne povois un plus grand bien choisir,
Mais ma fortune
Ne me voyant avoir tristesse aucune
En eut despit : et, pour m'en donner une,
L'occasion cercha tant oportune
Et raisonnable,
Que contraint fuz vous prier qu'agreable

Pour peu de temps eussiez mon lamentable
Eslongnement, et que pour veritable
Pouviez tenir
Qu'incontinent me verriez revenir,
Vous suppliant, quoy qu'il peust advenir,
En mon estat d'Amy m'entretenir.
Soudainement,
Sans m'en laisser parler plus longuement,
M'en feites un si naïf serement,
Que seur j'en fuz, et vous creuz fermement.
Je me partis
D'avecques vous : las, je m'y consentis;
Dont de vostre œil et cœur me divertis,
Comme font ceux qui sont mal advertis.
Car qui tient tienne
Un si grand bien, et pour nul cas n'advienne
De le laisser. Amant, or t'en souvienne,
A fin que mieux que moy ton heur maintienne.
O cruel temps!
Par ta longueur, qui me dura cent ans,
Moy qui estois le content des contents,
Tu me changeas en triste passetemps
Toute ma joye.
Las, trop je fus en ceste triste voye
Et long chemin, bien que souvent j'avoye
Lettres de vous; mais pas tout ne sçavoye.
Pas tout, je dis;

Car voz effectz n'estoient telz que voz ditz :
Par voz escritz me donniez Paradis,
Et me forgiez un Enfer entendis.
Moy revenu,
Je me doutay du malheur advenu :
Et nonobstant, comme j'estois tenu,
Je vous comptay le tout par le menu
Tresprivément,
En vous priant me dire franchement
Vostre vouloir : lors me feistes serment
Que j'ayme mieux taire que nullement
Ramentevoir,
Me promettant faire vostre devoir,
Et l'avoir fait; mais vous devez sçavoir
S'il est ainsi : quant à moy, j'ay peu voir
Tout le contraire.
Mais qui vous feit de nostre Amour distraire
Cause sur moy ce que sçavoir deviez
Pour m'eslongner, mais que vous ne pouviez
Autrement faire ;
En me priant de me vouloir defaire
De vostre Amour; mais, pour vous satisfaire,
Je fuz contraint par douleur de me taire
Et m'en aller.
O l'impiteux et incongnu parler,
Avez vous peu par sa bouche couler,
Et dens mon cœur, comme un trait, devaller

Pour le blesser
Jusqu'à la mort? O douleur sans cesser!
Quel dire à Dieu! quel estrange laisser
Ce qui devoit jusques au trespasser
Tousjours durer,
Dont tant de fois vous ay ouy jurer!
Le puis je bien sans mourir endurer?
Ne dois je pas sans cesser murmurer?
Helas! ouy.
Avoir d'un bien tel si long temps jouy,
Et d'un parler dont j'estois esjouy,
Lequel en fin au contraire j'ouy
Changer propos!
Ce changement m'osta tout mon repos :
Je perdy voix, force, santé et poux.
Car pour le Pere, ou Parents, ou Espoux,
Je n'eusse creu
Que vray Amour se consentir eust sceu
D'abandonner, ainsi que je l'ay veu,
Un serviteur sur lequel avez eu
Toute puissance,
Sans avoir eu jamais nulle apparence
Qu'il ayt failly à vostre obeissance,
Ny envers vous commis aucune offense.
Je fusse mort
Dix mille fois, ne fust un reconfort
Qui me contente et satisfait si fort;

Parquoy content je me puys dire au fort :
Car l'injustice
Que m'avez faite, ou par vostre malice
Ou mon malheur, ha esté sans nul vice
Par moy commis ; mais pour un bon service
Que je vous feiz,
En vous servant moymesmes me desfiz :
Moy et mon cœur estions si tresconfitz
En vostre Amour. Onques à mere filz,
Ne serf à Dame,
Ne desira (je le prens sur mon ame)
Tant obeïr, sans craindre peine ou blasme,
Ny estre mis mort pour vous soubs la lame,
Comme j'ay fait.
J'ay obey, et entrepris un fait
Qui n'eust sans moy esté sy tost parfait.
J'ay fait pour vous ce dont je suis defait,
Trop mieux aymant
De mon malheur vous voir contentement,
Que de faillir de faire un tour d'aymant.
En choisissant la peine et le tourment
Pour le plaisir
Qu'il me sembloit que vous vouliez choisir,
J'ay satisfait en cela mon desir :
Car vous l'avez à vostre beau plaisir.
Bien m'en doutois
Quand mon malheur advenir vous comptois ;

Mais aussi tost que je vous escoutois,
Il me sembloit (pour vray) que je mentois.
Vostre cœur ferme,
Vostre parler, disant : Je vous afferme
De ne faillir jamais hors de ce terme ;
Et puis vostre œil, où souvent vy la lerme,
M'asseuroit tant,
Que de ma mort quasi j'estois content,
Pour vous servir tousjours un peu doutant
Qu'il m'en pourroit en fin venir autant :
Ce qu'à cest' heure
M'est advenu, dont nul (fors moy) ne pleure :
Nul n'en verra mon mal, que je ne meure.
Si c'eust esté après longue demeure
Ou longue absence,
Si j'eusse fait quelque petite offense ;
Mais (vray amy) cerchant vostre presence,
M'avez banny ; et pour ma penitence,
Soudainement,
Après m'avoir asseuré par serment
Que vie ou mort, Amys ny firmament,
Ne me sçauroient, voire eternellement,
Oster la place
Là où j'estois de vostre bonne grace.
Quoy que ce soit, ou pour en estre lasse,
Ou pour changer, ou à fin que laissasse
Mon entreprinse,

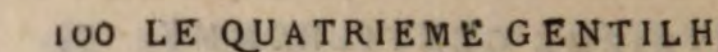
Plus ne vous ay : un autre vous ha prise.
Content j'en suis, car vous serez reprise,
Et moy nombré entre ceux que l'on prise
De bien aymer.
J'eusse voulu mourir dens ceste Mer
D'aspre douleur, sinon pour vous blasmer
Et vous contraindre à jamais m'estimer.
Car, en vivant,
Je vous feray confesser bien souvent
Vostre parler menteur et decevant,
Et moy un vray, parfait, loyal servant.
Ce que je dis
N'est esperant retourner où jadis
Du laid peché de vostre aspre rigueur,
D'avoir sy dure et sy forte langueur
Pour recompense
De tous mes maux; que ceste penitence
Vous donne lieu et seure demeurance,
Où je seray par grand perseverance.
Car le meffait
Estre ne peult autrement satisfait,
Fors que celuy qui l'ha commis et fait
Soit repentant d'un cœur non contrefait.
Si vostre pleur
Est aussi grand que je tiens mon malheur,
Vous en perdrez santé, force et couleur.
Aussi cela sera de grand valeur

Pour parvenir
Où pour jamais il nous convient tenir.
Mais toutesfois, avant que d'y venir,
La charge auray de vous entretenir,
En nostre histoire
Ramentevoir devant vostre memoire.
Lors je seray vostre vray Purgatoire,
En vous monstrant vostre peché notoire
Et trop cruel.
Ainsi qu'Enfer (hors le perpetuel)
M'avez esté, rompant le mutuel
Et doux lien, pour un Adieu mortel.
Pour cest Adieu
Je vous rendray tel Dieugard en son lieu,
Que le regret vous servira d'un feu
Au prys duquel tout tourment n'est que jeu.
Car clerement
Ma grande Amour verrez entierement,
Et vostre tort : dont aurez tel tourment
Que j'ay souffert pour vous injustement.
Lors, vous plourant,
Je vous iray le temps rememorant,
L'aise et l'honneur, que j'allois adorant
Lors que j'estois avec vous demourant
Le doux racueil
Que j'eu de vous, et de parole et d'œil,
Chassant de moy tristesse, ennuy et dueil,

Laissant malheur mort dedens son cercueil;
Puis la hantise
Au long aller, qui fut de telle guise,
Que vous pouviez voir mon cœur sans feintise,
Et sy caché, que celuy qui devise
Ne sceust que c'est;
Et moy le vostre aussi, non tel qu'il est,
Mais tel qu'il fut, sy parfait que ce m'est
Grand desplaisir qu'il n'ha eu plus d'arrest.
Après la main
Qui me donna don sy digne et humain
J'ay esté trop, qui m'estoit Paradis.
Mais pour punir sans cesser entendis
Le tour estrange
Que m'avez fait : et, si je ne m'en venge,
Je serois plus parfait que Saint ny Ange.
Car puis qu'il fault qu'à vous laisser me renge,
Pour vous complaire
Je le feray, non pour me satisfaire;
Et ne lairray de service vous faire.
Mais quelquefois je ne me pourrois taire,
Ramentevoir
Que vous n'avez pas fait vostre devoir.
Et si bonté en vous ha nul povoir,
Toutes les fois que vous me pourrez voir,
Devriez sentir
Douleur au cœur, faisant dehors sortir

Couleur honteuse, ayant d'un tel mentir
Usé à un qui vrayement martyr
Est fait par vous.
Or rougissez, ma Dame, à tous les coups,
Et si frappez vostre cœur à grans coups,
Vous repentant que le parfait de tous
Les vrays Amans
Avez livré à tous maux et tourmens
Les plus cruelz et les plus vehemens
Qui furent onc : Dieu sçait bien si je ments ;
Et ma douleur,
Sentez la tant vivement dans le cœur,
Que le malheur, qui est de moy vainqueur,
Le soit de vous, tant que par sa rigueur
Puissiez mourir.
Lors me verrez droit à la Mort courir ;
Car nul de nous je ne veux secourir.
Mourons tous deux : par cela puys guarir,
Non autrement.
Moy, pour avoir receu commandement
De vous laisser, dit trop cruellement ;
Vous, pour avoir eu parfait sentiment
De vostre faulte ;
Moy, pour avoir entreprinse trop haulte ;
Vous, pour avoir esté trop fine et caute :
Douleur fera que l'un et l'autre saulte
Le pas de Mort,

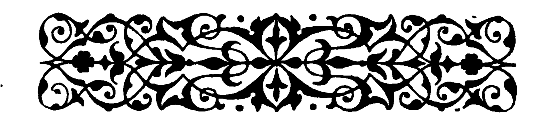
y par douleur, et vous par vostre tort.
rs sera fait de vous et moy l'accord,
conterons noz douleurs au seur port
D'eternité!
nous sera à chacun limité
bien qu'avons vous et moy merité.
si je suis loué de verité,
D'amour, d'honneur,
nez vous donc, sentant la grand aigreur
e c'estoit trop, si n'eust esté en vain;
r Foy ne doit congnoistre nul demain,
Ne changement.
la receu en tel contentement
e, transporté d'un plaisir vehement,
vous serray sy fort et fermement,
Que vostre voix,
r la douleur que pas je ne sçavois,
feit laisser ce que tenir devois,
paroissoit, comme voir je povois,
Marque d'amy,
e plaisir fait resver comme endormy.
ous diray après, non à demy,
is les bons tours que me feites parmy,
Qui tant et tant,
it et sy fort me rendirent contant
e par escrit ne les iray contant;
r au nombrer j'en serois mescontant.



Mais à vous seule,
A qui il fault que de mon mal me
Je diray tout, jettant dehors la me
De mes ennuys, qui onques par la
Ne print passage.
Là vous verrez vostre honneste lan
Vostre regard monstrant vostre co
Dont vous n'estiez moins vertueus
Je vous diray
Le temps, les lieux, et jà n'en men
Pour nulle peur; aussi ne vous tai
Où des dangers point ne me retira
Que pour veiller,
Lever matin, jeusner et travailler,
Ne vous ay veu desir de sommeille
Mais l'œil joyeux, digne de reveil
Un demy mort.
Et si j'avois besoing de reconfort,
Vous en faisiez un sy honneste eff
Que j'estois seur que vous m'aymi
Pour tous ces biens
Et autres maintz, que par grace j
Venuz de vous, jamais je ne feiz r
Qui deust de vous rompre les dou
Ne la coustume.
Et, jusqu'à tant que par grand reg
Le feu en vous qui tout peché cons

Je ne lairray, par parole et par plume,
Dire tousjours,
Premierement tous vos honnestes tours,
Tant differents de ces foles amours;
Puis, sans raison, le contraire et rebours.
Mais, quand brusler
Je vous verray par mon piteux parler,
Et verité, qui ne peult rien celer,
Fera ruysseaux de larmes devaller
De voz doux yeux,
Vous repentant, je ne demande mieux.
Lors vous et moy ensemble irons aux cieux,
Où (possible est) n'en trouverons deux tieux
Qu'avons esté.
Content seray, et suis, et ay esté,
D'avoir servy, ou yver ou esté,
Celle de qui je fuz si bien traité.
Content demeure
Qu'elle congnoist mon mal, et qu'elle en pleure,
Recongnoissant sa grand' faulte passée;
Mais plus content cent fois seray à l'heure
Qu'en Paradis la tiendray embrassée.





COMEDIE

DEUX FILLES, DEUX MARIÉES, LA VIEILLE, LE VIEILLARD ET LES QUATRE HOMMES

La premiere Fille commence.

TOUT *le plaisir et le contentement*
Que peult avoir un gentil cœur honneste,
C'est liberté de corps, d'entendement,
Qui rend heureux tout homme, oyseau ou beste.
Malheureux est qui, pour don ou requeste,
Se veult lyer à nulle servitude.
Quant est de moy, j'ay mise mon estude
D'avoir le corps et le cœur libre et franc.
Il n'y ha nul qui par solicitude
Me sceust jamais oster ce digne ranc.

La seconde Fille.

O qu'ilz sont sotz et vuydes de raison,
Ceux qui ont dit une amour vertueuse
Estre à un cœur servitude et prison,
Et, pour aymer, la Dame malheureuse !
Leur faux parler ne me rendra paoureuse
D'aymer tresfort, sachant que tout le bien,
Au prys d'Amour, se doit estimer rien :
Car qui Amour ha dans son cœur enclose,
Il trouvera liberté son lyen,
Et ne sçauroit desirer autre chose.

La I. Fille.

Mieux me vaudroit tenir la bouche close
Que soustenir qu'il vault mieux à un cœur
D'estre vaincu, que d'estre le vainqueur
De ceste Amour que vous louez si fort.

La II. Fille.

Comme vaincu? Mais il en est plus fort :
Car le cœur seul, sans Amour, n'est que glace ;
Amour est feu, qui donne lustre et grace,
Vie, vertu, sans qui le cœur n'est rien.

La I. Fille.

La liberté est suffisant moyen

Pour dechasser du cœur et paour et honte,
Et, quand à moy, je ne puis faire compte
De riens qui soit qui le puisse arracher
Hors de mon cœur.

La II. Fille.

Je ne veux point tascher
De vous oster ceste vertu aymée :
Mais je dis bien, que liberté aymée
Doit estre Amour.

La I. Fille.

Or, pour conclusion,
Vous soustenez Plaisir et Passion
Estre tout un, ce que ne puis entendre;
Mais Liberté m'a tresbien fait apprendre
Que tout plaisir en elle on peult trouver.

La II. Fille.

Mais c'est Amour qui le fait renouver,
Car quand je puis auprès de moy tenir
Celuy que j'ayme, mal ne me peult venir,
Et tous les maux qui me sont advenuz,
Je ne sçay plus lors qu'ilz sont devenuz.
En ceste Amour et en ce grand plaisir,
La Liberté seule se peult choisir.

La I. Femme mariée

Il fait grand mal à femme honneste et sage,
Qui craint son Dieu et ayme son honneur,
Quand son Mary par un meschant langage
Ignorer veult la bonté de son cœur.
Si ma beauté merite un serviteur
De qui je suis honorée et aymée,
En dois je moins (pourtant) estre estimée,
Puis que mon cœur n'est de vice taché?
Non : mais plustost devrois estre blasmée
Si je faisois de non pecher peché.

La II. Femme mariée.

De vraye Amour autre Amour reciproque,
C'est le parfait de son plus grand desir.
Mais si Amour de l'autre Amour se moque
Pour autre Amour trop moins digne choisir,
C'est un ennuy qui ne donne loisir,
Temps ne repos pour trouver reconfort.
Le desespoir est pire que la mort,
Et jalousie est un vray desespoir.
O Foy rompue et trop apparent tort,
Par vous me fault pis que mort recevoir!

La I. Femme.

Or sus, ma sœur, vous pensez donc avoir

Un plus grand bien, que nommez jalousie ;
Mais ce n'est riens que d'une fantasie,
Au prys du mal que maugré moy je porte.
Cent fois le jour je souhaite estre morte,
Car mon Mary si tresfort me tourmente,
Et sans raison, qui plus me malcontente :
Il ha grand tort.

La II. Femme.

Vostre mal n'est qu'au corps.
Il est bien doux, puis qu'il est par dehors,
Car vous n'avez peine que d'escouter.
S'il vous failloit dens vostre cœur gouster
L'amer morceau que je mache à toute heure,
Vous diriez bien que, si je plains et pleure,
J'ay bien raison.

La I. Femme.

Raison, que dites vous?
Estre au matin, au seoir, à tous les coups
Injuriée, blasmée et plus reprise
Qu'une vilaine en adultere prise,
Moy qui suis tant femme de bien, helas!
Me nommer telle? Ah! je ne le suis pas :
Le cœur m'en part.

La II. Femme.

Le mien aussi me creve ;

Car ceste Amour, qui ne fait jamais trefve,
Me fait aymer, qui aymée ne suis.
Il ayme une autre, et souffrir ne le puis.

La I. Fille.

Mais que peuvent ces deux femmes tant dire?

La II. Fille.

Mais d'où leur vient si triste contenance?

La I. Femme.

Quelle raison fait ces filles tant rire?

La II. Femme.

D'avoir plaisir monstrent grande apparence.

La I. Femme.

Sachons un peu la cause de leur joye.

La II. Femme.

Je le veux bien.

La I. Femme.

Filles, celuy vous voye
Qui peult donner tout bien d'un seul regard!

La I. Fille.

Dames, aussi celuy mesmes vous gard!
En vous pensons regner melancolie.

La II. Femme.

Et nous voulons sçavoir si de folie
Ou de vertus vous parlez en riant.

La II. Fille.

Mais nous voyant ainsi pleurant, cryant
Voudrions sçavoir si plus grand vostre riz
Est que l'ennuy, qui fait nos cœurs marriz.

La Vieille.

Le temps, qui fait et qui defait son œuvre,
M'a, cent ans ha, à son escolle prise.
Son grand tresor, qu'à peu de gens descœuvre,
M'a descouvert, dont je suis bien apprise.
Vingt ans aymay liberté, que l'on prise,
Sans point vouloir de serviteur avoir.
Vingt ans après, d'aymer feiz mon devoir;
Mais un tout seul, pour qui seul j'estois une,
Me fut osté, maugré tout mon vouloir,
Dont soixante ans j'ay pleuré ma fortune.

La I. Femme.

Voilà une Dame autentique :
Quel habit ! quel port ! quel visage !

La II. Femme.

Helas, ma sœur, qu'elle est antique !

La I. Fille.

Voilà une Dame autentique.

La II. Fille.

Cent ans apprend bien grand' pratique.
O qu'elle devroit estre sage !

La I. Femme.

Voilà une Dame autentique.
Quel habit ! quel port ! quel visage !

La II. Femme.

Or, faisons vers elle un voyage :
Nous n'en pouvons que mieux valoir.

La I. Fille.

En bonne Foy, j'ay grand vouloir
D'escouter sa sage doctrine.

La II. Fille.

Mais comme elle tient bonne mine !
Allons luy donner le bon jour.

La I. Femme.

Celuy qui au Ciel fait sejour,
Et en terre ha l'autorité,
Vous doint toute prosperité !

La Vieille.

Mes filles, luy, qui ha puissance,
Donne à voz cœurs la congnoissance
De luy, et de vous mesme aussi !
Qui vous ameine en ce lieu cy?
Je vous requiers ne le celer.

La II. Femme.

Desir de vous ouyr parler
Et de vous quelque bien apprendre,
Et aussi pour vous faire entendre
Quelque debat en quoy nous sommes.

La Vieille.

Helas ! j'ay des ans si grans sommes
Que je croy que mon vieil langage
N'est plus maintenant en usage,
Et qu'à peine l'entendrez vous.

La I. Fille.

Ne prenez, Madame, de nous
Ennuy à noz debats ouyr.

La II. Fille.

Nous esperons nous resjouir
Par vostre tressainte parole.

La Vieille.

Afin donc que je vous console,
Chacune face son devoir
De me dire et faire sçavoir
Son cas pour y donner conseil.
Hastez vous comme le Soleil,
Car le serain est dangereux
A mon vieil cerveau caterreux.
Et, par ma grande experience,
Je vous diray en conscience
Ce que faire il vous conviendra,
Et qu'à chacune il adviendra.

Toutes ensemble.

Qui commencera de nous quatre?

La Vieille.

La plus sage, sans plus debatre.

La I. Femme.

Ce sera moy.

La II. Femme.

Et moy aussi.

La I. Fille.

Vrayment, mes Dames, grand mercy.
Vous estes sages, et nous foles.

La II. Fille.

Sages se disent de paroles;
Mais nous le sommes par effect.

La Vieille.

Pour mettre ordre sur tout ce fait,
Vous, la premiere en mariage,
Me declarez vostre courage.

La I. Femme.

J'ay un Mary indigne d'estre aymé :
Je l'ayme autant que Dieu me le commande.
Un Serviteur, d'autre part, estimé
Sans fin me cerche et ma grace demande.
Honnesteté l'honneur me recommande,
Lequel je tiens ferme dedens mon cœur ;

is ce Mary me fait payer l'amende
je n'ay fait ny peché ny erreur.
vant chacun parle à mon Serviteur,
i ne me veult qu'obeïr et complaire,
sagement que, hors un faulx menteur,
l ne me peult accuser de mal faire.
s, ce fascheux bien souvent me fait taire,
le parler me plairoit beaucoup mieux,
destourner, pour mieux le satisfaire,
un lieu plaisant en grand regret mes yeux :
r, s'il m'y voit parler, tout furieux,
vant les gens fait myne si estrange
e force m'est, suyvant les aymez lieux,
'un bon propos en un fascheux je change.
est un ennuy qui mon cœur ronge et menge.
ais quand je veux ce malheur eviter,
que du tout à son vouloir me renge,
our le garder de tant se despiter,
ns faire rien qui le puisse irriter,
entre lors en plus grand resverie
e jurer Dieu, de Diables inviter,
e m'accuser de toute menterie.
t si seroit folie ou moquerie
e le penser appaiser par douceur.
n'a repos que de me voir marrie,
t mon repos augmente sa fureur.
ent mille noms, pour croistre ma douleur,

Me va nommant, dont le moindre est : meschante.
Helas ! c'est bien sans raison ny couleur :
Car je suis trop de ce vice innocente.
Voilà le chant que nuict et jour me chante.
J'endure tout, et si n'y gaigne rien.
Mais la vertu, et l'honneur, qui m'enchante,
Me font souffrir dire ne sçay combien.
Si seray je tousjours femme de bien,
Ce qu'il ne croit, dont il me tient grand tort.
Mais je ne puys trouver un seul moyen
Pour recevoir, ny donner reconfort
A mon amy, qui m'ayme si tresfort ;
Car je crains trop honneur et conscience.
Durer ne puis sans secours, ou sans mort :
Je perds le sens, raison et patience.

La II. Femme.

Si mon ennuy il vous plaist d'escouter,
Qui dens mon cœur ha prins source et naissance,
Possible n'est que vous puissiez douter
Que vous ayez jamais eu congnoissance
De nul plus grand. Car j'ay eu jouissance
Du plus grand heur qui m'eust sceu advenir.
Mais quoy? le temps, par sa longue puissance,
M'a fait cest heur tout malheur devenir.
Car plus parfait ne sçauroit soustenir
Que mon mary ceste mortelle terre.

Je le pensois toute seule tenir :
Las, je voy bien que trop folement j'erre.
Il ayme ailleurs : voilà ma mort, ma guerre ;
Je ne le puys souffrir, ne comporter.
Je prie à Dieu qu'un esclat de tonnerre
Sa Dame ou moy puisse tost emporter.
Je ne voy rien pour me reconforter.
Par tout le cerche, et de le voir j'ay crainte.
Car je ne puys, le voyant, supporter
Qu'il ayme ailleurs à bon escient sans feinte.
Pour quelque temps je me suis bien contrainte
De l'endurer, celant ma passion,
Pensant qu'au jour il y ha heure mainte,
Et qu'amour fust jointe à mutation.
Rien n'a servy ma bonne inteation,
Je l'ay perdu : il ha une maistresse
Qui de son cœur prend la possession.
Il est bien vray que le corps seul me laisse.
Son corps sans cœur augmente ma tristesse.
Plus j'en suis près, moins j'y prens de plaisir.
Sy j'en suis loing, mon cœur souffre destresse,
Car de le voir sans cesser j'ay desir
Soit près ou loing, je n'ay que desplaisir.
Et le pis est que mon amour augmente
Tant, que ne scay lequel je dois choisir,
Voir ou non voir, car chacun me tourmente.
Toute la nuict sans dormir me lamente,

En regrettant l'amytié incongnue
Que je luy porte, dont sa nouvelle amante
La joye en prend qu'autrefois ay receue.
Je brusle, et ards; je me morfonds, je sue,
En fievre suis : mais mon seul Medecin,
Qui me pourroit du tout guarir, me tue.
Et cy feray de ma pleinte la fin.

La I. Fille.

Liberté honneste
A garder suis preste,
Sans m'en divertir.
Amour et folie
De melancolie
Ne se peult sortir.
Quand j'ay ouy parler,
Venir, et aller
Ces folz amoureux,
Je me prens à rire,
Et à part moy dire
Qu'ilz sont malheureux.
Fy d'affection,
Fy de passion
Qui le cœur tourmente!
Mon cœur est à moy.
Je n'ay mis ma Foy
En don ny en vente.

J'ay, quoi que je voye,
Le cœur plein de joye
Et de vray plaisir.
Si quelqu'un m'empesche,
Soudain m'en depesche
Pour repos choisir.
J'ayme mon repos,
Je fuy les propos
D'amour et sa bande.
Et qui me priroit
D'aymer, il n'auroit
Rien que sa demande.
J'ayme verité,
J'ayme pureté
De cœur et de corps.
Passion, Amour,
N'y fait nul sejour :
Je les metz dehors.
Des jaloux me rie :
Des fascheux marrie,
Tresbien mon temps passe.
D'un Amour transy
Qui requiert mercy
Contrefaitz la grace.
Je me moque d'eux,
Et nully ne veux
Pour mon serviteur :

Car leur amytié,
Hayne ne pitié
Ne me touche au cœu
Leur cachez secretz,
Leur piteux regretz
J'escoute tresbien;
Mais de mon courage
Je suis bien si sage
Qu'ilz n'entendent rie
J'ay bien grand desir
De faire plaisir
A qui le merite.
Desolation,
Par compassion,
A joye je incite.
L'orgueil je rabaisse;
Les Amoureux laisse
Sans point les hanter.
S'ilz pleurent ou prien
Tant plus fort ilz cri
Me prens à chanter.
Bref, je n'ay soucy
Un seul (Dieu mercy)
Qui le dormir m'oste.
Qui ayme le vice,
Folie ou malice,
Las, que cher leur cos

Liberté garder
Veux, sans m'hazarder
De jamais aymer.
Ayme qui voudra :
En fin les faudra
Tous desestimer.

La II. Fille.

L'Amour vertueuse
(Non point vicieuse)
Je veux soustenir,
Qui n'est moins duisante
Que belle et plaisante
L'on la doit tenir.
Quand Amour s'attache
Au cœur qui n'a tache
De meschanseté,
Il luy donne grace,
Parole et audace
Pour estre accepté.
Sans Amour, un homme
Est tout ainsi comme
Une froide Idole.
Sans Amour, la Femme
Est fascheuse, infame,
Mal plaisante et folle.
Amour en tournois

Fait porter harnois
Et rompre les Lances,
Piquer les Chevaux,
Faire les grands saultz
Et tenir les dances.
Qui n'ayme bien fort,
Il est salle et ort
Et tresmal vestu,
De bien est forclus
Et ne vault pas plus
Qu'un povre festu.
J'ayme et suis aymée,
Prisée, estimée
D'un honneste et sage,
Lequel aymer veux.
J'en ay fait les vœux
Le long de mon aage.
Tousjours en luy pense,
Et n'ay contenance
Ne bien qu'à le voir.
Loing de luy j'escritz,
Et en pleurs et criz
Fais bien mon devoir.
Puis, quand le revoy
Assis près de moy,
Escoutant ses ditz,
J'y prens tel plaisir

Que je n'ay desir
D'estre en Paradis.
Mon cœur n'est plus mien,
Il s'en court au sien.
Mais le changement
Me donne tant d'ayse,
Que mes maux j'appaise
Tout en un moment.
Quoy que l'on me face,
Tourment ou menace,
Le tout en gré prens.
D'Amour mon cœur vole :
C'est la bonne escole
Où tout bien j'apprens.
Je ne pense pas
Faire tour ne pas
Sans penser en luy.
Il est de mes maux,
Peines et travaux,
Refuge et appuy.
Qui tient donc Amour
Pour prison et tour.
Il ha tresgrand tort.
Amour je soustiens
Cause de tous biens
Jusques à la mort .
Car la servitude,

La peine ou l'estude
Qui est en Amours
M'est liberté, joye,
Pourveu que je voye
Mon amy tousjours.

La Vieille.

Mes Filles, tous vos differentz
J'ai maintesfois veu sur les rancz ;
Telz debatz nouveaux ne me sont,
Assez y en ha qui en ont,
Et de plus grans ont soustenus,
Lesquelz devant moy sont venuz.
Et moy, qui congnois la racine
De tous ces cas, la medecine
Leur ay tresbien sceu ordonner.
Car à vous j'espere donner
Advertissement profitable.
Vous, qui souffrez mal importable
D'un mary fascheux et jaloux,
Je vous requiers, appaisez vous :
Car le temps l'ayde vous fera,
Et dedens son cœur deffera
L'opinion, dont la beauté
Est cause de sa cruauté ;
Ou bien s'il est veau ou beste,
Qu'il n'ayt raison, cerveau ne teste

Pour recevoir nulle science.
Aussi, si vostre patience
Ne peult plus endurer, d'un veau
Faites un tresplaisant oyseau :
Car si ne le faites voller,
Il ne vous scauroit consoler.
Mais en chantant le temps, qui pleure,
A tout le moins aurez une heure
Qui vous fera les vingt et trois
Supporter en oyant sa voix.
Car le soupesonneux meschant
Merite bien chanter ce chant.
Ne pensez pas pour vous tuer,
Et à bien faire esvertuer,
A raison jamais le renger ;
Mais il le fault du tout changer.
S'il est changé, et vous aussi,
Vous sortirez hors de soucy.
Vous n'aurez consolation
Qu'en ceste transmutation.

La I. Femme.

Ma Dame, j'ayme mieux souffrir,
Et à tourment et mort m'offrir,
Nonobstant sa meschanseté,
Que faire un tour de lascheté.

La Vieille.

Bien, bien, le temps y pourvoira :
Car, quand bien laide vous verra,
Autant qu'il en fait trop de compte,
Vous laissera, dont aurez honte ;
Car d'un fascheux naïvement
Ne viz jamais amendement.

La II. Femme.

Et moy, qui mon Mary desprise,
Seray je point de vous apprise?

La Vieille.

Ouy vrayement : c'est bien raison.
Vous voulez estaindre un tyson
Avant la nuit ; mais mieux vaudroit
Le laisser bruslant que tout froid
Vostre Mary plein de feu vif,
S'il ayme ailleurs d'un cœur naïf,
C'est vray signe qu'il n'est pas mort.
Bien qu'il vous tienne un peu de tort
En autre lieu tant sejourner,
Au moins il vous peult retourner,
Et ne vous en traite pas pis.
Le voudriez vous sur le tapis
Tout le long du jour bien couché,

Et son œil à plaisir bouché
Sans pouvoir nulle beauté voir?
Laissez luy faire son devoir,
Puis que rien ne vous diminue.
Ne craingnez point la continue,
Le temps la tournera en quarte.
N'ayez peur que tant il s'escarte
Qu'au logis groz d'enfant revienne.
Faites comme luy, qui tient tienne :
Car la loyauté vous tourmente.
S'il est Amant, soyez Amante.
Quand il n'aymera rien que vous,
N'aymez aussi que vostre espoux :
Car il vous doit servir d'exemple.
Vostre Amour est un peu trop ample,
Et n'est pas egale à la sienne.
C'est fait en Juifve ou Payenne
D'estre ainsi de son Mary serve.
Rien ne guerira vostre verve,
Que de l'aymer tout en la sorte
Qu'il vous ayme, ou vous estes morte :
Où peu, peu ou prou; où point, point.
Et si vous ne gaignez ce poinct,
Vous ne ferez que tracasser
Cœur et corps, et membres casser.
Le temps, par qui esperez mieux,
Le vous rendra si laid, si vieux,

Que mal vous en contenterez,
Et bien souvent souhaiterez
Estre jalouze, et qu'il fut fort.
Mais plustost trouverez la mort
Que de retourner en jeunesse.
Toutesfois s'Amour ou vieillesse
Mettoit à vostre douleur fin,
Trompé y sera le plus fin.

La II. Femme.

Vous me donnez peu d'esperance.
Après une longue souffrance,
Vous me promettez un tourment
Ou un remede, promptement,
Que mon cœur ne sçauroit vouloir.

La Vieille.

Il ne vous fault donc plus douloir,
Car j'ay dit ce qui se peult faire.

La I. Fille.

Madame, et puis de mon affaire,
Je suis bien, je m'y veux tenir.
Que sera ce de l'advenir?

La Vieille.

Que ce sera? Helas! m'amye,

Je voy que vous ne sçavez mye
La grand' puissance qu'a le temps.
Hau, que j'en ay veu de contens
Qui n'eussent sceu souhaiter mieux !
Mais tout soudain du hault des Cieux
Les ay veu descendre bien bas.
Je prise et loue voz estats.
La vertu, qui vous rend parfaite,
Vous ha ainsi joyeuse faite.
Toutesfois, ne l'autorisez
Tant, que les autres desprisez.
Amour est un fin et faux Ange
Qui trescruellement se venge
De ceux qui de luy n'ont fait compte :
Car un orguilleux craint la honte.
Plus il vous voit honneste et belle,
Envers luy cruelle et rebelle,
Plus il desire droit frapper
En vostre cœur et l'attrapper ;
Ce que jusques icy n'ha fait,
N'ayant trouvé nul si parfait
Qui meritast vostre amytié.
Si une fois vostre moytié
Amour met devant voz beaux yeux,
Onques personne n'ayma mieux
Que vous ferez, j'en suis certaine.
Ce sera la bonté haultaine,

Qui par le temps y pourvoyra.
Jusques là l'on ne vous verra
Aymer : car vous estes trop fine,
Je le voy bien à vostre myne,
Car de rien ne faites semblant.
Amour, qui va les cœurs emblant,
Et le temps, qui doucement passe
Sans que vostre vertu s'efface,
Vous feront changer de propos,
Trembler le cœur, battre les poux,
Et sentir le doux et l'amer
Que l'on peult souffrir pour aymer.

La Fille.

Je n'en croy rien : je tiendray ferme,
Ne jà n'auray à l'œil la larme
Pour souffrir nulle passion,
Ne d'Amour ny d'affection.

La Vieille.

Vous ne trouvez, par ignorance,
A ma prophetie apparence ;
Mais, quand le cas vous adviendra,
De la Vieille vous souviendra.

La II. Fille.

Je crains, Madame, et veux sçavoir

Si le temps aura le pouvoir
De changer ma grand' amytié.

La Vieille.

Fille, vous me faites pitié,
Car vostre grand contentement
Ne sçauroit durer longuement.
Le cœur d'un homme est si muable,
Le temps est si tresvariable,
Les occasions qui surviennent,
Les paroles qui vont, et viennent,
Qu'impossible est qu'Amour soit ferme,
Combien qu'il le jure et afferme.
Las, ma Fille, il m'a bien menty !
Il me presenta un party,
Au printemps de ma grand' jeunesse,
Tel qu'au Ciel n'y avoit Deesse
A qui j'eusse changé mon lieu.
Mon amy j'aymois plus que Dieu,
Et de luy pensois estre aymée,
Dont de nully n'estois blasmée.
Or voyez que le temps m'a fait :
Un serviteur si tresparfait
Il m'a osté sans nul respit,
Dont j'ay souffert si grand despit
Que, soixante ans ha, le regrette.
Vieille je suis, mais je souhaite

Souvent le bien que j'ay perdu.
Mon malheur avez entendu,
Qui de mon cœur n'est arraché.
Vous n'en aurez meilleur marché :
Car le temps, qui vous fait present
D'aise et plaisir à present,
Ainsi qu'il ha d'Amour le feu
Dens vostre cœur mis peu à peu,
Ainsi peu à peu l'estaindra :
Dont telle douleur soustiendra
Vostre esperit et vostre corps,
Que l'Ame en saillira dehors,
S'elle n'est de Dieu arrestée.
Helas ! je vous voy apprestée
De souffrir autant de tourment
D'amour que de contentement.

La II. Fille.

Hau, grand Vieille, qui vous croiroit
En grand' peine et douleur seroit.
Mais plustost la Mer haulseroit
Et le hault Ciel s'abbaisseroit,
Qu'il m'advint fortune pareille.
Je ne croy point ceste merveille.

La Vieille.

Ma fille, par là passerez,

Et alors contrainte serez
Dire : la Vieille le m'a dit.

La II. Fille.

Hau, de Dieu soit mon cœur maudit
Si je croy en vostre parole!

La I. Fille.

Ny moy, je ne suis pas si fole :
Elle ne produit que malheur.

La Vieille.

Ha, vous aurez un serviteur
Qui vous fera propos changer.

La I. Fille.

J'aymerois mieux vive enrager.
Mon cœur sans amour demourra,
Et libre vivra et mourra :
J'en fais la figue aux amoureux.

La I. Femme.

Mon cœur craintif et desireux
Ne sçait quel moyen il doit prendre,
Ou d'aymer un autre, ou d'attendre
Le temps qu'elle me prophetise;
Mais j'estimerois à sottise

Refuser un bien qui est près
Pour en attendre un autre ap

La Vieille.

Prenez le temps, si vous pov
Car refuser vous ne devez
L'occasion, quand elle vient.
Si aux cheveux l'on ne la tien
Elle s'enfuyt par violence,
Et ne laisse que repentance :
Pensez sagement en ce cas.

La I. Femme.

Ha! vrayment je n'y faudray

La II. Femme.

Mon cerveau, mon cœur, ma
Est tout troublé, et ne puis
Ceste Sibille prophetique :
Car plus mon esperit s'applic
A esperer bien par le temps,
Comme elle dit, rien n'y ent
Car l'Amour que trop fort j
A mon Mary me rendra mor
Premier qu'autre Amour ena

Et me gardera de durer
Jusqu'au temps qu'elle vous promet
Repos, dont en peine me met
Plus grande que ne sentis onques.

La Vieille.

Si n'aurez vous repos qu'adonques.
On pourroit tel songe songer
Qui ne seroit mye mensonger :
Le bon Docteur bien en parla.
Vrayment vous passerez par là
Toutes quatre, mal gré voz dents.
Et moy, de peur des accidens
Du serain, m'en vois retirer.

La I. Femme

Quoy, nous lairrez vous souspirer
Sans nous dire rien qui vaille ?

La Vieille.

Or appaisez vostre bataille,
Je n'en puis plus porter le faix.
Je prie au Dieu de toute paix
Remplir voz cerveaux de raison.

La II. Femme.

Elle s'en va en sa maison :
On ne la peult plus retenir.

La I. Fille.

Mais qui la feit icy venir
Pour me dire une menterie ?
Que j'aymeray : c'est moquerie.
Amour en mon cœur ne sera.

La II. Fille.

Que mon amy me laissera ?
La faulse Vieille aura menty.
Jamais ne sera departy
Moy de son cœur, ne luy du mien.

La I. Femme.

Rompre aussi mon chaste lyen,
Ou devenir layde et hydeuse
Comme m'a dit ceste fascheuse,
Ha ! vrayment elle mentira.
Mon mary se convertira,
Me voyant digne d'estimer.

La II. Femme.

Le grand feu vous puisse allumer,

Qui veult que j'ayme ou que j'attende
Que vieillesse ou foiblesse amende
Mon mary! Mais j'ay esperance
Que, par ma grand' perseverance,
En brief retournera à moy,
Et lors seray sans nul esmoy.

La I. Fille.

Leur grand ennuy et leur necessité
Leur feit chercher secours de creature.
Nostre plaisir par curiosité
Nous feit vouloir sçavoir nostre adventure.
Le temps, les ans, le sens et l'escriture
De ceste Dame apparentement sage
Nous feit ouvrir le secret du courage
Dont riens quel mal n'avois peu recevoir.
Nous concluons, par tout nostre langage,
Que de sçavoir l'advenir, c'est l'ouvrage
De celuy seul qui sur tous ha pouvoir :
Lequel prions, selon nostre devoir,
Qu'ainsi que Roy en terre il vous fait voir,
Vous doint regner au Ciel pour heritage!

Le Vieillard.

Ma bonne Dame, où allez vous?
Où portez vous ceste jeunesse?

La Vieille.

En bonne Foy, mon Amy doux,
Sur un lict par grande foiblesse.

Le Vieillard.

Je voy là bien grande jeunesse.
En venez vous?

La Vieille.

Ouy, le pas.
Vray leur ay dit comme la messe :
Mais quoy? ilz ne m'en croyent pas.

Le Vieillard.

J'y vois parler par tel compas
Que je croy que l'on m'entendra.

La Vieille.

Leur cerveau donc s'amendera,
Car je leur ay dit.

Le Vieillard.

J'entens bien.
Mais, confermant vostre entretien,
Je leur en diray davantage.

La Vieille.

J'attendray voir si son langage
Sera mieux que le mien receu.

Le Vieillard.

Dames, si je ne suis deceu,
Trop grandement vous fourvoyez,
Dont ceste Dame ne croyez.

Le I. Homme.

Que veult ce Vieillard à ces Dames?
Qu'il est caduc et defailly!

Le II. Homme.

Pensez qu'il veult sauver leurs Ames,
Sans que de nous soit assailly.

Le III. Homme.

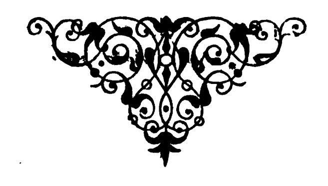
Pas n'aurons le cœur si failly,
Que d'un Vieillard poulser ne battre.

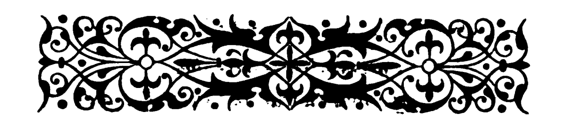
Le IIII. Homme.

Menons les danser toutes quatre,
Et vous les verrez bien tencer.

Le Vieillard.

Tencer, non, mais bien vous combattre,
Ma Vieille et moy, de bien danser.
Or dansons sans plus y penser :
Vous verrez leur orgueil rabattre.





FARCE

DE

TROP, PROU, PEU, MOINS

Trop commence.

Qui voudra sçavoir qui je suis
Descende au plus profond du Puitz,
Et parle à ceux qui plus hault chantent,
A ceux qui courent d'huys en huys,
Et à ceux qui par un pertuys
Les gens de sarbatane enchantent ;
A ceux qui plus parlent, plus mentent ;
A ceux à qui tout est rendu,
Et à ceux qui, joyeux, lamentent
Leur gaing où quelque autre ha perdu.
Mon nom est doux et amyable,

Si necessaire et agreable
Que tout chacun le peult bien dire.
Mon surnom est espoventable,
Et si n'est pas moins admirable
Que cestuy là du temps de l'ire
De Dieu, que nully n'osoit lire;
Et semblable est à cest Esprit
Au plus beau nom qu'on puisse escrire,
Ne qui fut onc en livre escrit.
Ma Seigneurie et mon office,
Mon estat et mon exercice,
Est plus grand que toute la Terre :
Nul poisson, sinon l'Escrevisse,
N'y parvient. Car ma grand' justice
Par autre ne se peult conquerre.
Mon estat est forger tonnerre.
Mais si suis je un meschant couard.
C'est moy qui faiz pour la paix guerre,
Qui file et tordz à tous la hard.
Ma demeure est en un beau lieu,
Au prys duquel celuy de Dieu
Ressemble hospital plein d'ordure.
Tout mon passetemps et mon jeu,
C'est me jouer à l'eau, au feu.
Là se recrée ma nature.
Sur bois doré, sur pierre dure,
Je suis assis; là me repose.

Un mal y ha, l'an trop peu dure
Pour faire ce que dire n'ose.
Je suis couvert d'un grand Manteau,
Si bien fait, si large et si beau,
Que dessoubs luy nul sot m'eschappe.
Mon Saye est de drap bien nouveau.
Puis j'ay en bonnet et chappeau
Assez pour faire à autruy chappe.
Avecques mes gands tout j'attrappe,
Et, quand soubs ma main les ay mis,
Sans grand ennuy nul n'en eschappe :
Ainsi l'ay juré et promis.
Vous qui avez si belles testes,
Si vous ne ressemblez aux bestes,
Vous povez bien mon nom sçavoir.
Mes contenances sont honnestes,
Tant aux jours ouvriers comme aux festes
Vostre œil ne peult rien meilleur voir;
Et la grandeur de mon povoir
Excede tout entendement.
Je suis celuy, à dire voir,
Qui ne hayt que droit jugement.

Prou commence.

Avez vous point ouy parler
De celuy qui ne peult celer
Son secret quand il est yvrongne?



Qui ne fait que venir, qu'aller,
Pour plus grans morceaux avaller,
Oubliant sa propre besongne?
C'est moy : plus n'auray de vergongne
De m'apparoistre et me monstrer.
Bien que chacun s'en plaint et grongne,
Je ne crains nully rencontrer.
Mon nom est fait de noms sans nombre.
Je suis grand, et pour servir d'umbre ;
Mais mon umbre est comme de l'yf :
Qui s'y repose et endort sombre
Y trouvera mauvais encombre,
Qui en fin le rendra chetif.
A promettre je suis hastif,
Mais qui se fie en mes promesses
Est trompé : car de cœur naïf
Ne les faiz, mais par grands finesses.
Mon Esprit est tout fantastique,
Qui, sans prendre repos, s'applique
A mon particulier proufit ;
Et qui m'en reprend, je replique
Que c'est pour la chose publique,
Et ceste response suffit.
Je suis en mon plaisir confit,
En ma richesse et en ma gloire ;
Faire veux ce qu'onques ne feit
Nul, pour laisser de moy memoire.

Demandez à tous bons Soudartz,
Qui pour argent vont aux hazartz,
Ilz vous diront qui je puis estre.
Allez où l'on tire des arcz
Et où l'on desploye Estandartz,
Là quelque fois me verrez estre.
Je ne veux point avoir de maistre,
Ne servir à nul, fors à moy.
J'ay toujours presté la main dextre
Pour jurer et rompre ma Foy.
Je me conduits selon le temps,
Entre contens et mal contens,
Sans avoir à nul amytié.
Si nul contredisant j'entens,
Mes satallites combatans
Je metz en avant sans pitié :
Le moindre est ainsi chastié.
Mais si d'un grand j'ay quelque affaire,
De mon pain aura la moitié.
Voilà les tours que je scay faire.

Trop.

Dieu gard celuy dont l'esperance
Ha fait reluire maint Harnois.

Prou.

Dieu gard la tresbelle apparence
Que plus je voy, moins je congnois.

Trop.

Me congnoissez vous, mon Filz?
Je suis Trop, vostre pere grand;
Prou estes nommé, je vous feiz,
Mais avant moy estiez pourtant.

Prou.

Ha! Trop, pas ne vous congnoissoye :
Je ne regardois qu'au dehors,
Et d'autre forme vous pensoye,
Car comme moy avez un corps.

Trop.

Au fondz de vostre cœur dedens
Je voy, soit plaisir ou regret,
A chacun vous fermez les dents,
Mais à moy ouvrez le secret.

Prou.

C'est raison que je vous descœuvre
Le fondz du cœur entierement,
Et vous jugerez si mon œuvre
Est bonne à vostre jugement.

Trop.

O quel amy! ô quel lyen!

Mon filz, vostre cœur est semblable,
Fait et remply comme le mien.
C'est conjonction admirable.

Prou.

Le vostre toutesfois ne voy,
Mais seulement, voyant la face,
Pareil au mien du tout le croy.
Ce lyen tous les autres passe.

Trop.

J'ayme honneur, proufit et plaisir.

Prou.

D'autre chose je n'ay desir.

Trop.

J'ayme estre adoré en ce Monde.

Prou.

Ma felicité là je fonde.

Trop.

J'ayme grandes possessions.

Prou.

Là tendent mes intentions.

Trop.

J'ayme mieux estre craint qu'aymé.

Prou.

Moy sur tous autres estimé.

Trop.

J'ayme n'avoir point de pareil.

Prou.

Envieux suis sur le Soleil.

Trop.

Tout avoir veux sans rien lascher.

Prou.

C'est à quoy tousjours veux tascher.

Trop.

Jamais je ne suis saoul de biens.

Prou.

J'ay tousjours peur de n'avoir riens.

Trop.

J'ayme Villes, Palais, Chasteaux.

Prou.

Ces passetemps me sont bien beaux.

Trop.

J'ayme des chantres la musique.

Prou.

Là aussi mon esprit j'applique.

Trop.

J'ayme femmes, bons vins, banquetz.

Prou.

Je les estime grans acquetz.

Trop.

J'ayme fort d'assembler thresor.

Prou.

Et moy aussi, ou plus encor.

Trop.

J'ayme les pierres precieuses.

Prou.

Et les trouve delicieuses.

Trop.

J'ayme draps d'or, d'argent, de soye.

Prou.

Cela me donne au cœur grand' joye.

Trop.

J'ayme à bastir et acquerir.

Prou.

C'est ce que plus je veux querir.

Trop.

Mais sur tout j'ayme la vengeance.

Prou.

C'est à mon cœur grand' allegeance.

Trop.

Je prens plaisir aux trahisons.

Prou.

Et moy, pour bien grandes raisons.

Trop.

J'honore un bon empoisonneur.

Prou.

De mes biens je luy suis donneur.

Trop.

Aux estrangers je ne me fie.

Prou.

Et aux devins je me confie.

Trop.

Je crains tristesse et maladie.

Prou.

Si fait ma personne hardie.

Trop.

Je crains d'estre de tous congnu.

Prou.

Ceste peur m'a tousjours tenu.

Trop.

Je crains tout accident debile.

Prou.

J'ay de ces craintes là dix mille.

Trop.

Je crains froid, et vent, et tempeste.

Prou.

J'ay telle crainte dens ma teste.

Trop.

Tous maux et malheurs je crains fort,
Mais plus que tout je crains la Mort.

Prou.

Helas ! j'en sents la peur horrible,
Car par sus tout ell' est terrible.

Trop.

Puis que l'un à l'autre ressemble,
Cheminons donc d'un pied ensemble.

Prou.

Vostre chemin et vostre voye
Veux tenir, car je reçoy joye
D'avoir un tel amy trouvé.

Trop.

A fin que tel soye approuvé,
Dire vous veux la verité.

Prou.

Dites la moy par charité.

Trop.

Las! qu'est ce que vous portez là?

Prou.

Las! je ne sçay d'où vient cela.

Trop.

Ce sont aureilles.

Prou.

Ce sont Dyables!

Trop.

Oreilles les plus detestables
Que jamais homme pourroit voir.

Prou

Aussi je vous fais à sçavoir
Que vous en avez de la sorte.

Trop.

Que j'en ay? ô passion forte,
Qui est importable à porter!

Prou.

L'un l'autre nous faut conforter,
Dissimulans nostre meschef.

Trop.

Avoir en un si parfait chef
Aureilles de bestes vilaines!

Prou.

O qu'elles nous don'ront de peines,
Si du Monde elles sont congnues!

Trop.

Il fault qu'elles soyent tenues
Soubz honorable couverture.
Tous ces chapeaux à l'aventure
Mettray : voyez s'il m'advient bien.

Prou.

Il me semble qu'il n'y fault rien.
Je vois ainsi aux miennes faire
Soubs ces bonnets, pour contrefaire
Ce que nous sommes devant tous.
Or, suis je bien?

Trop.

Ouy bien vous.

Prou.

Et vous aussi. Sus donc, allons,
Et n'espargnons point noz talons :
Il nous fault arpenter la terre.

Trop.

Grande douleur le cœur me serre,
En rien ne me puis esjouir.

Prou.

Les grans biens dont pensois jouir
Ne m'empeschent que je ne crie.
Car s'on voit nostre besterie,
Nous serons moquez de chacun.

Trop.

Le mal est à nous deux commun.
Aussi telle est nostre puissance,
Que si quelqu'un ha congnoissance
De nous, et qu'il en die un mot,
Nous ferons bien tant que le sot
Aura son parler limité.

Prou.

Mais il dira la verité.

Trop.

C'est tout un, verité soit verité :
Mais qu'elle ne soit descouverte,
Nous la porterons doucement.

Prou.

Si avons nous le sentiment
D'une telle imperfection.

Trop.

C'est où dissimulation
Sera en nous vertu parfaite.

Prou.

Puis que la chose est ainsi faite,
Passons le temps, allons aux champs.

Trop.

Qui ha mis là ces deux marchans
Qui entre eux ne cessent de rire?

Prou.

Escoutons ce qu'ilz sçavent dire

Peu commence.

L'on me nomme Peu, qui se cache

Par tout; je veux bien qu'on le sache,
Le peu aymé, le povre, et moins douté.
Je garde la Brebis, la Vache;
Le Pourceau par le pied j'attache;
Mon corps sans cesser est bouté
A tout travail : moult m'a cousté,
Tant que je ne possede riens.
Mais j'ay une bourse au costé,
Qui est remplie de tous biens.

Moins commence.

Je me nomme le povre Moins,
Le moindre de tous les humains,
Qui n'ay riens, et riens avoir veux.
Tousjours laboure soirs et mains,
De corps, de piedz, de bras, de mains :
En cela j'accomplis mes vœuz.
Soucy n'ay d'enfans ne nepveux :
De les enrichir n'ay envie,
Ma richesse est soubs mes cheveux,
Parquoy ne crains perdre la vie.

Peu.

Tu es des miens.

Moins.

Des vostres suis.

Peu.

Tous d'un cerveau sommes conduitz.

Moins.

Tous marchons d'un consentement.

Peu.

Tous deux n'avons qu'un sentiment.

Moins.

Je vous congnois bien à la voix.

Peu.

Et de long temps je vous sçavois
Tel avoir esté que vous estes.

Moins.

Pareil acoustrement de testes
Nous portons, et sans difference.

Peu.

Nous avons pareille esperance,
Pareil but et pareille fin.

Moins.

Vous n'estes pas plus que moy fin ;
Mais les plus fins nous affinons.

Peu.

C'est pource que nous ne finons
D'estre Peu et Moins, si petis,
Que gens pleins de grans appetis
Ne sçavent pas bien où nous prendre.

Moins.

Nous ne craignons nully attendre :
Car quand nous approchons des hommes,
Si petis auprès d'eux nous sommes
Qu'ilz ne nous peuvent regarder.

Peu.

Craintif ne se doit hazarder,
Quand il ha par où estre pris.

Moins.

Noz habits sont de si vil prys
Que, si quelqu'un par là nous tire,
Si facilement les deschire
Que l'on ne nous peult retenir.

Peu.

L'on ne peult l'innocent punir,
Ne celuy qui est riens toucher.

Moins.

Qui voudra au mort reprocher
Ses pechez et ses grans meffaits,
Il portera si bien ce faix
Qu'il n'en daignera rien respondre.

Peu.

L'on ne peult Brebis raze tondre;
Qui n'ha riens, riens aussi ne perd.

Moins.

Qui ne porte riens, riens n'appert :
Parquoy ceste lettre est bien close
A cil qui cerche quelque chose.

Peu.

Ilz n'en peuvent trouver le bout;
Helas! ilz pensent avoir tout;
Mais ce tout là, qu'ilz disent leur,
Ce n'est en fin que tout malheur :
Nostre Tout n'est pas de la sorte.

Moins.

Certes il fault que ce Tout sorte
De riens pour estre cher tenu.

Peu.

Il nous est donc bien advenu
D'endurer povretez extremes,
Et n'avoir riens, fors que nous mesmes.

Moins.

Mais un grand thresor nous avons,
Dont assez chanter ne povons :
C'est noz cornes, avecques lesquelles
Nous sommes de toutes querelles
Defenduz, voire et soulagez.

Peu.

Et de tous cas alimentez
Dont nous avons necessité.

Moins.

Nous sommes hors de cecité,
Et de tenebreuse fumiere ;
Nous nous servons de la lumiere
Du Soleil en lieu de flambeau.

Peu.

Vrayment, le Soleil est si beau
Qu'auprès de luy tout autre feu
Ne semble que painture et jeu.

Moins.

Or cheminons en la splendeur
De ce Soleil par grand ardeur.
Ne disons mot, mais escoutons.

Peu.

Si l'on nous appelle Moutons,
Ou les Cornuz, il se fault taire.

Moins.

Je sçay bien jouer ce mistere.
Mais cheminons rians tousjours;
Avant qu'ayons finé noz jours,
Celuy viendra qui doit venir.

Peu.

De rire ne me puys tenir :
Car ma corne le m'a promis.

Moins.

Nous sommes cornuz et Amys :
Un cœur et une voulenté.

Peu.

Une Mort et une Santé ;
Mais sur tout ceste Mort desire.

Moins.

Las, après elle je souspire !

Prou.

Voyez le là.

Trop.

Ma Foy, c'est il.

Peu.

Voyez le là.

Moins.

Qu'il est subtil !

Prou.

Je le voy.

Trop.

Vrayment je le sens.

Prou.

Ouy mieux les Aulx que l'Encens.

Peu.

Qu'il contrefait bien le gentil !

Moins.

Tournons delà.

Peu.

Non, allons droit.
S'il vient à nous, laissons le courre.

Prou.

Il fault sçavoir par quel endroit
Se tire gresse de la bourre.

Trop.

Avant l'yver si bien me fourre
Que je n'ay garde d'avoir froid.

Prou.

Devisons à ce mal vestu :
Il nous dira quelque sottise.

Trop.

C'est bien dit.

Prou.

Amy, que faiz tu?
Quelle est de ton vivre la guyse?

Peu.

Las, Monsieur, un povre festu
S'allume bien sans qu'on l'attise.

Moins.

Un grand arbre est tost abbatu.

Prou.

Pourquoy portez vous sur vos testes
Cornes? Ce doit faire un Cocu.

Trop.

C'est pour en estre plus honnestes;
C'est aussi pour tout mieux entendre.

Moins.

Nos cornes sont pour nous defendre :
Elles ne sont de chair ne d'oz.

Peu.

Mais de tous deux (entendez vous)
Pour defendre l'os et la peau.

Prou.

Elles percent vostre Chapeau.

Moins.

Mais le Chapeau en est gardé.

Trop.

Vray'ment il en est trop lardé,
Et si n'en avez congnoissance.

Peu.

Sa vertu et grande puissance
Ne se peult en oreilles mettre
Ainsi grandes que peuvent estre
Les vostres.

Prou.

Pourquoy donc ne peult?

Moins.

Chacun n'est pas sage qui veult.

Trop.

Si tu le dis, nous l'entendrons.

Peu.

Noz cornes (nous le maintiendrons)
Sont à louer, je dis beaucoup.
Qui nous voudroit donner un coup

Sur la teste, il se blesseroit,
Voire et la corne offenseroit
La main qui nous voudroit frapper.

Moins.

Elle nous sert pour eschapper
Mille maux, pour ce qu'entredeux
Elle se met de nous et d'eux.

Prou.

Quelz œüfz?

Peu.

Ce sont gros œufz d'Autruche,
Qui frappent plus fort qu'une buche;
Mais la corne les casse tous.

Trop.

Vray'ment voicy de plaisans foulz,
Qui craingnent œufz d'Autruche et d'Oye.

Prou.

Pourquoy menez vous telle joye,
Que jamais nul ne voit finer?

Moins.

Vous ne le sçauriez deviner,
Et nous ne le vous povons dire.

Trop.

Pourquoy?

Peu.

Nous vous ferions tant rire,
Et ririons tant en le disant,
Que seigneur, vilain ne paisant
Ne le pourroit jamais apprendre.

Prou.

Pourquoy?

Moins.

L'on ne nous peult entendre.
Car nous rions tant, tant et tant,
Que rien que la voix l'on n'entend,
Qui demonstre nostre plaisir.

Peu.

Nous n'avons force ne loisir
De parler : le ris nous affole,
Et nous empesche la parole
Tant qu'elle ne peult s'avancer.

Moins.

Monsieur, seulement d'y penser,
Je ris jusqu'à la larme à l'œil.

Trop.

Vous ne sentez ennuy ne dueil?

Peu.

Nous ne sommes jamais marris.

Prou.

Et s'on vous frappe?

Moins.

Je m'en ris,
Car il me souvient de ma corne.

Peu.

Fy d'ennuy, qui est triste et morne;
Vive la petite cornette!

Moins.

Vive la corne joliette,
Dont le compte en est si joyeux
Qu'il fait venir la larme aux yeux
De rire, en le cuydant redire,
Ou le penser, ou bien l'escrire!
Quand le cuydons mettre dehors,
Ce fol rire nous prend alors,
Qui le fait demourer dedens.

Trop.

Nous en rions.

Peu.

Ouy, des dents,
Car du cœur rire ne sçauriez.
Si vous le sçaviez, vous ririez :
Il ne tient qu'au compte sçavoir.

Prou.

Dites le nous.

Moins.

Je n'ay povoir.

Trop.

Commencez un peu seulement.

Peu.

Il estoit au commencement :
Je ne sçaurois passer plus outre.

Prou.

Mais qu'estoit-il ? Parlez, Apostre.

Moins.

Il estoit : Ha ! je n'en puis plus.

Trop.

Achevez nous donc le surplus :
Ne dites parole si breve.

Peu.

Il estoit un : Ma foy, je creve :
La joye tant au cœur me touche,
Qu'elle me fait clorre la bouche.

Prou.

Il rid si tresfort qu'il en sue.

Trop.

Il peult bien porter la massue,
Car jamais plus fol je ne veis.

Prou.

Or viens çà. Que t'est il advis
De nous? Regarde noz visages.

Moins.

Vous estes deux grans personnages,
Si grans que je crains d'approcher
De vous, ou voz robbes toucher,
Car elles sont trop precieuses.

Peu.

Ouy, et bien laborieuses;
Voyez ce gorgias labourage.

Trop.

Il nomme labeur cest ouvrage :
C'est cannetille, pourfilure,
Ricameure avecques frisure;
C'est tout fin or, argent et soye.

Prou.

Te moques tu?

Moins.

Je riz de joye.

Trop.

De voir nostre habit, qui tant vault?

Peu.

Nenny, mais de ce qu'il y fault.

Prou.

Nostre habit est parfait, vray'ment.

Moins.

Une corne tant seulement
Feroit l'habillement parfait.

Trop.

Or, pour le rendre satisfait,
Voyez, nous portons une corne :
Ceste cy, c'est de la Licorne
Contre le venin et la peste.

Prou.

Voicy encor un peu de reste
Du bout de ceste grande beste
De Cerf, qui garde la tempeste
De tomber où elle demeure.
Tu ris?

Moins.

Sy tresfort que j'en pleure.
Mon Dieu! n'avez vous point de honte
D'ignorer ainsi le beau compte
Qui vous feroit rire avec nous?

Trop.

Cornes avons (entendez vous)
Qui sont vertueuses et belles.

Moins.

Il leur fault porter des chandelles,
Puis que du mal peuvent guarir.

Peu.

Vous gardent-elles de mourir?

Prou.

Nenny.

Moins.

Vray'ment si font les nostres,
Qui valent donc mieux que les vostres;
Car quand Mort s'y vient approcher,
Si grand peur ha de s'acrocher
A noz cornes, qu'elle s'enfuyt:
Elle les craint, parquoy s'ensuit
Que quitte d'elle nous vivons.

Trop.

Les vostres laides nous trouvons :
Elles nous semblent trop pesantes.

Peu.

Mais elles nous sont si plaisantes,
Que les vostres n'estimons rien.

Prou.

Les nostres acoustrons si bien
D'or, d'argent et de pierreries,

Que maladies sont guaries
En beuvant l'eau où les mettons.

Trop.

Ces vieilles cornes de Moutons
Ne valent rien : ce n'est qu'ordure.

Moins.

Si je vous avois fait lecture
De ma corne et de son histoire,
Jamais vous ne sçauriez plus croire
Que nulle autre valust son prys ;
Et, y repensant, suis espris
De ce rire continuel.

Prou.

Quelle raison ?

Peu.

Le compte est tel,
Si plaisant et si delectable,
Que d'Acteon la belle fable,
Qui eut cornes, dont faites compte,
N'est rien au prys de nostre compte.
Toute l'histoire que dit Pline
De ceste Licorne tant fine,

Qui se prend par une pucelle,
N'en approche point et n'est telle.

Moins.

Tout cela se peult racompter;
Mais la nostre doit surmonter,
D'autant que l'on n'en sçait parler.

Trop.

Nous n'en sçavons riens.

Peu.

Le celer
Nous en fait grand mal; et aussi
Fait il à vous.

Prou.

Et qu'est cecy?
De l'ouyr nous donnez envie,
Puis ne sonnez mot.

Moins.

Nostre vie
Nous defaudroit en le comptant.

Trop.

Ce compte vous rend il contens?

Peu.

Contens? mais saoulez oultre bort.

Prou.

Jamais ne veiz rire si fort :
Ilz tiendront de rire les rengs.

Trop.

Las, que nous sommes differents
De leur façon et de leur vivre!

Moins.

Je suis de joye si très yvre
Que riens, fors rire, ne sçay faire.

Prou.

Bien avons autre chose à faire :
Nous ne sommes pas sans soucy.

Peu.

Si vous voy je, la Dieu mercy,
Pleins d'honneurs et biens à planté;
Et semblez estre en grand' santé
De voir vostre face et couleur.

Trop.

Il ne voit pas nostre douleur,
Ny où nostre soulier nous mache.

Moins.

Le veau qui est dedens la vache
Ne se voit, s'il n'est mis dehors.

Prou.

Nous ne povons par nulz efforts
Nos grandes oreilles cacher.

Peu.

Cela ne vous doit point fascher,
Car plus grandes vous les avez
Et bien plus sçavoir vous devez
Que les autres, ne faites pas?

Trop.

Midas! Midas! Midas! Midas!
Vos tristesses sont nompareilles.

Moins.

Vous font elles mal, les oreilles
Qui vous font tant pleurer et plaindre?

Prou.

Autre mal, sinon que contraindre
Ne les puys dessoubs mon bonnet.

Peu.

Il me semble que pas bon n'est
Cacher ce qui se doit monstrer.

Trop.

Si ne tient il à m'acoustrer
De chapeaux, de bonnets de nuict.
Mais leur grandeur si fort me nuyt
Qu'à mon gré je ne les puys mettre.

Moins.

Vous n'en estes donc pas le maistre?

Trop.

Mais beaucoup moins que serviteur
Maugré moy j'en suis le porteur,
Et mes oreilles sont maistresses.

Prou.

Mon Dieu! que voicy de tristesses,
Qui par elles, sans nul sejour,
Nous augmentent de jour en jour!
C'est une douleur incertaine.

Peu.

S'il n'avoit ny Amour ne hayne
A riens qu'aux cornes, comme nous,
Il n'auroit pas tant de courroux.

Trop.

Helas! Helas! Helas! Hèlas!

Prou.

Midas! Midas! Midas! Midas!
Que pour vous nous avons de peine!

Trop.

Et nostre peine est par trop veine,
Car nous ne povons adviser
Le moyen de nous desguiser,
Que noz oreilles l'on ne voye.

Prou.

Jamais au cœur nous n'avons joye,
Quelques mines que nous minons,
Et noz cœurs par crainte minons :
Nostre vie est bien malheureuse.

Moins.

Mais triomphante et glorieuse,
A voir voz habitz et voz pompes.

Peu.

Ne jouez vous jamais aux trompes,
Au fouet, à frapper bien fort?
Cela vous seroit reconfort
En lieu de meilleur exercice.

Moins.

Je ne voy pas dehors nul vice
En voz oreilles, ce me semble :
Toutes deux les avez ensemble
Saines et nettes.

Prou.

Ouy bien :
Mais ne voyez vous pas combien
Elles sont grandes?

Peu.

Demeurez :
Fault il que pour si peu pleurez,
Veu qu'avez tout ce qu'il vous fault?

Trop.

Las, tout nostre bien peu nous vault,
Et si nous empesche et nous nuit;
Car dessoubs ce bonnet de nuict
Ne puys musser ceste grandeur.

Prou.

Quand je pense en leur grand' laydeur,
Je n'ay en riens contentement.

Moins.

Et en vostre beau vestement
Ne prenez vous plaisir ne gloire?

Trop.

Non : Car mes oreilles memoire
Me donnent de ce qui me fasche,
Et fault que ce morceau je masche.

Prou.

Ce nous est un cruel repas.

Trop.

Midas! Midas! Midas! Midas!
Pour nous tresmal vous fustes né.

Peu.

Ne vous desplaise, domine,
De vous nommer n'ay pas l'usage;
S'il plaisoit à vostre courage
Quelque chose nous desgorger
De voz ennuys?

Moins.

C'est pour forger,
Si nous povons, quelque remede.

Prou.

De vous dire noz maux, à l'aide!
L'histoire en est si trespiteuse,
La memoire en est tant hideuse,
Que pour le dire n'avons termes.

Trop.

Elle ne s'escrit que de lermes;
Elle ne se dit que de criz.

Prou.

Si piteux en sont les escritz
Que l'on ne peult les reciter.

Trop.

Ilz me font bien plus inciter
A pleurer par compassion,
Que ne feroit la passion
De JESU CHRIST, *ne de ses Saintz.*

Peu.

Leurs cerveaux ne sont pas trop sains,
Et leur sens est trop diverty.

Moins.

Ne povez vous prendre party
Pour un peu vous reconforter?

Prou.

Non : Car il les nous fault porter;
Mais nous n'en daignerions parler,
Sinon que les dissimuler
Nous ne povons.

Peu.

Soubs vostre cappe
Couvrez les.

Trop.

Ceste cy m'eschappe,
Et l'autre ne puys retenir.

Prou.

Mes bonnetz ne peuvent tenir
Sur ma teste, pour l'Amour d'elles.

Moins.

Quant à moy, je les trouve belles,
Mais que ce qui leur appartient
Y fust aussi.

Trop.

Quoy?

Moins.

Il convient
Des cornes pour les decorer.

Peu.

La Corne feroit honorer
Voz oreilles par sa presence.

Prou.

Mais accroistroit la congnoissance
Que nous ne voulons qu'aucun sache.

Moins.

Si la corne y prend son attache,
Nul ne se peult de vous moquer.

Peu.

Vous la verrez soudain choquer
Ceux qui en moquant sont choqueurs.

Trop.

Je ne crains rien, fors les moqueurs,
Car je n'ayme rien que l'honneur.

Moins.

Et la joye qui est au cœur,
Ne l'estimez vous rien, mon syre?

Prou.

J'en suis bien loing; las, je souspire
Pource qu'avoir je ne la puis!

Peu.

Pourquoy?

Prou.

Pour la peine où je suis
De cacher ces oreilles lourdes.

Moins.

Peult estre qu'elles sont si sourdes
Que vous n'en povez bien ouyr.

Trop.

Leur ouy ne me fait jouyr
De nul plaisir, car jusqu'au centre
De mon cœur tousjours douleur entre,
Qui par ces grans oreilles passe.

Peu.

N'oyez vous rien qui vous soulace?
Ayez de plaisans racompteurs.

Prou.

Tant nous avons de plaisanteurs
Qui disent choses admirables!

Moins.

Vous sont elles point aggreables?

Trop.

Ouy, aux oreilles un peu;
Mais au cœur augmentent le feu
D'ennuy venant par ces escoutes,
Car elles ne luy plaisent toutes,
Dont plaisir n'en povons gouster.

Prou.

Plus essayons de les oster,
Et plus y mettons nostre entente,
Et plus nostre douleur augmente :
Parquoy nostre labeur est vain.

Peu.

Mais si vous les couppiez soudain?

Trop.

Nous en avons bien eu envie;
Mais à elles tient nostre vie,
Que nous perdrions en les perdant.

Moins.

Vostre vie y est donc pendant ?
En bonne foy, vous avez tort :
Car plustost y pend vostre mort,
Veu qu'elles vous font tant crier.

Prou.

Si ne tient il pas à prier
Medecins, et vivans et morts,
Et prendre breuvages bien forts,
Et tous les remedes possibles,
Pour sans plus les rendre invisibles ;
Mais rien ne nous ha proufité.

Trop.

Ces gens pleins de necessité
Sont plus aises que nous ne sommes.

Peu.

Nous ne craingnons Diables ne hommes,
Ne ceste muable Fortune.

Moins.

Et toute saison nous est une :
En chauld, en froid nous sommes sains.

Prou.

Labourez vous point de voz mains?

Peu.

Ouy; mais nostre esprit repose,
Qui s'esjouit en toute chose :
Car la corne luy touche au cœur.

Trop.

Vray'ment, voùs estes un menteur,
Sur vostre teste je la voy.

Peu.

Mais au cœur je la sens bien, moy,
Car moymesme au cœur la sens.

Prou.

Si jamais y eut d'Innocents,
Ceux cy le sont : tel nom leur donne.

Trop.

Mais folz naturelz les ordonne,
Aussi plaisans que je viz onques.

Moins.

Et vous demeurez sages donques?

Prou.

Et vous serez fols et petis.

Peu.

Ouy, faisans noz appetits :
Et vous seriez et grans et sages,
Et bienheureux en voz courages,
S'aviez plaisir à nous pareil.

Moins.

Nous n'avons trestous qu'un Soleil :
Et l'un est noir, et l'autre est blanc.

Trop.

Ha ! chacun doit aller par rang ;
Voudriez vous ainsi tout confondre ?

Peu.

Je ris tant que ne puis respondre ;
Car ma corne ne craint nul vent.

Prou.

Mais comment il rit ?

Trop.

Hay avant.

Vous faites bien vostre mestier;
Et noz cœurs à plein benestier
Ne font que pleurer eaux ameres.

Peu.

Ne parlez vous point aux commeres,
Qui sçavent tant de si bons motz?

Prou.

Je croy que vous estes si sotz
Qu'à elles n'oseriez parler.

Moins.

Si faisons bien, sans rien celer;
Mais en parlant tousjours rions.

Prou.

Et en pleurant nous les prions,
Car souvent sommes refusez.

Peu.

Des femmes donc vous abusez,
En les adorant comme images.

Trop.

Plus elles fardent leurs visages,

Et plus nostre cœur est attaint
De la blancheur de leur beau taint.

Prou.

Leur parler par bouches vermeilles
Entre souvent en noz aureilles,
Tant qu'elles en sont bien remplies.

Moins.

Voz joyes sont donc acomplies
D'ouir parler doux comme soye :
De voir la beauté, la mont joye,
Vous devriez rire comme nous.

Trop.

Tout cela se tourne en courroux
Et remplit le cœur de martyre.

Peu.

Vous n'avez donc cause de rire?
Aymez vous point chasser, voler,
Jouster, chanter, danser, baller,
Ou quelques plaisans passetemps?

Prou.

Cela nous rend plus mal contens,
Car à la fin en douleur tourne,

Et le plaisir si peu s'esjourne
Que ne sçavons s'il y en ha.

Moins.

Alleluya ! Alleluya !
En tout plaisir avoir tristesse ?

Trop.

Et vous ?

Peu.

En tout tourment lyesse,
Car noz cornes nous reconfortent.

Prou.

Hé! noz oreilles nous apportent,
Pour un plaisir, mille douleurs.

Moins.

Aux prez de diverses couleurs,
Aux fleuves, aux bois, aux rivieres,
Aux jardins de toutes manieres,
En chasteaux et en bastimens,
Et en triomphans ornemens,
Ne prenez vous point de soulas ?

Prou.

Midas ! Midas ! Midas ! Midas !
Le plaisir du tout nous en oste.

Trop.

Helas! et que cher il nous couste!
Noz biens il convertit en maux.

Peu.

Et tous noz ennuys et travaux
Nostre corne tourne en tout bien.

Prou.

Plus heureux sont à n'avoir rien
Que nous ne sommes d'avoir tout.

Moins.

Ne pourriez vous trouver le bout
De vostre ennuy, pour l'arracher?

Trop.

Helas! nous achetons bien cher
Un jour d'aise et parfait repos!

Peu.

Prenez plaisir à noz propos,
Et riez.

Trop.

Las, je ne sçauroye,

Et resjouir ne me pourroye,
Quoy que jamais peust advenir.

Moins.

Si un petit povez tenir
Mes cornes dedens voz oreilles,
Vous seriez joyeux à merveilles.
Vous plaist il un peu endurer?

Trop.

Ouy. Las! je ne puis durer;
Quelle douleur elle me fait!

Peu.

Vous seriez joyeux tresparfait
Si un peu avez patience.

Prou.

Que j'essaye ceste science :
Mettez moy vostre corne icy.

Peu.

Je le veux bien.

Prou.

Mercy, Mercy :
Je n'en puis la douleur porter.

Moins.

Ce mal vous peult reconforter,
Et vous le voulez refuser?

Trop.

Il n'est possible d'en user :
Nous n'avons pas ceste puissance.

Peu.

Par cecy auriez congnoissance
Du beau compte et de sa ririe.

Prou.

Voicy une grand' moquerie
De nous arrester à ces foulz.

Trop.

Nous en sommes plus las que soulz.
Des cornes, plus nous n'en voulons.
Les oreilles, dont nous doulons,
Ne sont encores si piquantes.

Moins.

Si vous sont elles bien duysantes;
Car sans elles vous demourez

En tristesse, et si en mourrez
Piteusement, la larme à l'œil.

Prou.

Bien, nous couvririons nostre dueil
De tous les passetemps du monde.

Trop.

Ces oreilles là, où je fonde
Mon ennuy, si bien couvriray,
Que mon tresor employeray
Pour les couvrir.

Prou.

Moy, de Bonnetz,
De Toques, de Touretz de nés,
De Gardecolz et de Cornettes.

Peu.

Point ne fault couvrir noz Cornettes,
Car à les monstrer desirons.

Prou.

Tant de veloux nous deschirons,
Tant de drap d'Or et de broché,
Que leur pertuys sera bousché :
Car elles sont par trop ouvertes.

Trop.

A fin que mieux soient recouvertes,
N'y espargnons ny or, ny toile,
Chapperon, ne chappe, ne voile,
Ne petis Bonnetz neufz et beaux,
Ne un, ne deux, ne trois Chapeaux,
Noz cinq cens, pour mieux les abbatre.

Prou.

Et des Bonnetz, un, deux, trois, quatre :
C'est bien pour leur faire une Chappe.

Trop.

Et, par mon nom, tout nous eschappe,
C'est grand' pitié.

Prou.

C'est grand' vergongne.

Trop.

Voilà une estrange besongne.
Que ferons nous, gens bien heurez ?

Moins.

Riens, sinon qu'un peu endurez
De nostre corne la vertu.

Prou.

Il n'est possible : ne sçaiz tu
Autre remede plus faisible ?

Peu.

L'on dit souvent qu'à l'impossible
Tous remedes sont deffaillans.
Rolans ne sommes, ne vaillans :
Nous ne sçavons rien de nouveau.

Moins.

Tout nous est bon, tout nous est beau.

Trop.

Tout nous est mauvais, laid et ord :
Enchantement n'y ha, ne sort,
Qui nous y sceust de rien servir.

Peu.

S'il vous plaisoit vous asservir
(Seulement un demy quart d'heure),
Que dens vostre oreille demeure
Nostre Corne, nous sommes seurs
Que vous serez vrays possesseurs
De la joye que nous avons.

Prou.

Endurer nous ne la povons;
Et mieux aymons ainsi souffrir,
Qu'à vos folles cornes offrir
Nos testes, à si grand tourment.

Moins.

Si ne povez vous autrement
Estre joyeux.

Trop.

Or nous serons
Tristes tousjours, et si mourrons
Plustost de dueil, que cornes telles
Nous facent douleurs si mortelles
Que nous commencions à sentir.

Prou.

C'est pour faire l'Ame partir
D'avec le corps.

Peu.

Je le confesse,
Qu'elles donnent peine et destresse
Quasi jusqu'à l'extremité;
Mais leur tourment est limité,
Et ne va jusqu'au desespoir.

Trop.

De l'endurer n'avons povoir.

Moins.

Si le plaisir en poviez croire,
Il vous feroit doucement boire
Le mal, et tresbien en gré prendre.

Prou.

Ce plaisir ne povons entendre,
Qui commence par tant de mal.

Peu.

Les grands oreilles d'Animal
N'apperçoivent et si n'entendent
Le grand plaisir à quoy pretendent
Les cornes, que tenons si cher.
Allons, à fin de ne fascher
Eux, ne les autres, ne nous mesmes.

Trop.

Nous demeurons tristes et blesmes,
En lamentant, pleurant, criant.

Peu.

Et nous cheminons en riant,

En voyant que tost est finée
Du matin au soir la journée,
Et qu'aprochons de nostre lict.

Moins.

Au repos trouve grand delict
Qui ha labouré bien et beau.

Prou.

Celuy qui est dens un tombeau,
A vostre advis, est il bien aise?

Peu.

Je ne crains ne glace ne braize,
Je ne crains mort ne maladie.

Trop.

Mais toutesfois (quoy que l'on die)
Il n'est que d'estre.

Moins.

C'est bien dit.

Prou.

J'entens estre en joye et credit,
Satisfait de tous ses desirs.

Peu.

Nous sommes ja pleins de plaisirs,
Et confessons qu'il n'est rien qu'estre.

Trop.

Estre quoy?

Moins.

A une fenestre,
Regardant le beau temps venir,
Vivant du joyeux souvenir
De noz cornes tant amoureuses.

Prou.

Noz oreilles si ennuyeuses
Font nostre estre tant langoureux,
Et sans cesser sommes peneux
De voir de noz oreilles l'ombre.

Trop.

Puis que noz maux sont en tel nombre
Que l'on les peult dire innombrables,
Je crains la vision des Diables :
Car les joyes de Paradis
N'empeschent noz ennuyz maudits.

Prou.

Peur nous assault de tous costez,

Mais plus fort au cœur, n'en doutez;
Car c'est où est le grand deluge.
Mais, à fin que nul ne nous juge,
Allons nous en, car c'est assez.

Moins.

Priez Dieu pour les trespassez,
Dont le retour est incongnu.

Peu.

Il en est quelqu'un revenu,
Mais bien peu : le chemin est long.

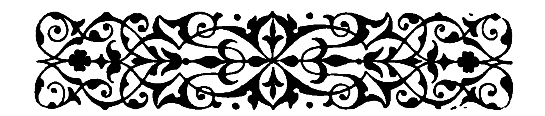
Moins.

Gentes cornes de nostre front,
Allons nous reposer ensemble.

Peu.

Allons, que le temps ne nous emble.





LA COCHE



AYANT *perdu de l'aveugle vainqueur*
Non seulement le sentement du cœur,
Mais de son nom, dits et faits la memoire;
Ayant perdu le povoir et la gloire,
Et le plaisir de la douce escriture,

Où tant je fuz encliné de nature,
Me trouvant seule en lieu si fort plaisant,
Que le hault Ciel se rendoit complaisant,
Par sa douceur et par sa temperance,
A la verdeur du pré plein d'esperance,
Environné de ses courtines vertes,
Où mille fleurs à faces descouvertes
Leurs grands beautés descouvroient au Soleil,
Qui, se couchant à l'heure, estoit vermeil,
Et laissoit l'air sans chaud ny froid, si doux,
Que je ne sçay cœur si plein de courroux,
D'ire et d'ennuy, qui n'eust eu guarison
En un tel lieu, fors moy, qui, sans raison,
Fuyant les gens, me retiray à part,
Pour n'avoir plus en leur passetemps part :
Car cœur qui n'ha de plaisir une goutte,
D'en voir ailleurs il ha peine, sans doute.
Par une sente, où l'herbe estoit plus basse,
Me desrobay (comme femme non lasse)
Hastivement, pour n'estre point suyvie,
Car de parler à nul n'avoye envie.
En mon chemin je trouvay un bon homme :
Là m'arrestay, en lui demandant comme
L'année estoit, et qu'il en esperoit,
Qu'il avoit fait, qu'il faisoit, qu'il feroit
De sa maison, femme, enfans et mesnage,
De son repos et de son labourage?

Prenant trop plus de plaisir à l'ouir
Qu'en ce que plus me souloit resjouir.



Ainsi parlant, pensant toute seule estre.
Je vey de loing trois Dames apparoistre,
Saillans d'un bois hault, fueillu et espès,
Dont un ruisseau trescler, pour mettre paix
Entre le bois et le pré se mettoit.
Portant le noir, et l'une et l'autre estoit
D'une grandeur ; colletz, touretz, cornettes,
Couvroient leurs colz, leurs visages et testes.
Leurs yeuz je vey vers la terre baissez,
Et de leurs cœurs, par trop d'ennuy pressez,
Sailloyent souspirs, dont tout l'air resonnoit ;
Mais un seul mot leur bouche ne sonnoit.

Leur marcher lent monstroit bien que tristesse
Rendoit leurs pieds aggravez de foiblesse.
Lors, quand je vey un si piteux object,
Pensay en moy que c'estoit un subjet
Digne d'avoir un Alain Charretier,
Pour les servir comme elles ont mestier.
Car moy, qui ay trop grande experience,
Povois tresbien juger soubz patience
Leur passion tresextresme estre close.
J'ay maintesfois soustenu telle chose;
Qui me feit lors desirer de sçavoir
Si pis que moy elles povoient avoir.
En ce desir vers moy les vey venir,
Tousjours leurs yeux contre terre tenir,
Que j'apperceu, quand furent près de moy,
Jetter ruisseaux, dont ne peux ni ne doy
La verité trop estrange celer,
Car je les vey comme un fleuve couler.
Je feiz du bruit, dont elles m'adviserent,
Et l'une et l'autre un petit deviserent;
Puis, essuyans leurs yeux secretement,
Vindrent vers moy, me disans doucement:
« Il vous seroit, ma Dame, mieux duisant
Parler à nous qu'à ce facheux paysant. »
Mais quand je vey descouvers leurs visages,
Ausquelz Nature avoit fait telz ouvrages
Qu'à leurs beautez nulle autre n'approchoit,



Il me sembla que Nature pechoit
D'avoir laissé amortir leur couleur,
Car j'ignorois encores leur douleur.
Je congnuz lors que c'estoient les trois Dames
Que plus j'aymois, de qui Dieu corps et ames
Avoit remplis de vertus, de sçavoir,
D'amour, d'honneur, autant qu'en peult avoir
Nul corps mortel de bonté et de grace ;
Mais de beauté l'une l'autre ne passe,
Ny de façon, parole et contenance.
Leur Trinité, sans nulle difference,
Demonstroit bien, par l'union des corps,
Qu'Amour leurs cœurs unit par doux accords.
Croyez pour vray que pitié et desir

De soulager leur couvert desplaisir
Me contraingnit leur dire en souspirant :
Un mal caché va tousjours empirant ;
Et, s'il est tel qu'il ne puisse estre pire,
Il s'amoindrit quelquefois à le dire.
Moy donc, jugeant par trop apparens signes
Que vous portez le mal dont n'estes dignes,
Je vous requier par l'Amour, qui commande
Sur tous bons cœurs, ottroyez ma demande,
Et dites moy la douleur et la peine
Que vous souffrez, dont chacune est si pleine,
Que sans mourir ne la povez porter.
Si je ne puis au moins vous conforter,
Je souffriray, par grand compassion,
Avecques vous la tribulation.
Vous estes trois, il vault mieux estre quatre,
Et nous aller dedens ce pré esbatre.
Et ne craingnez de privément parler,
Car, comme vous, je promets le celer.
Las, ce n'est pas par doute de secret
Que nous craingnons compter nostre regret,
Lequel voudrions estre par vous escrit ;
Mais nous voyons maintenant vostre esprit
Si paresseux, si faché ou lassé,
Que ce n'est plus celuy du temps passé :
Qui nous fait peur que la peine d'entendre
Nostre malheur refuseriez de prendre.

Dames (pour Dieu) n'attribuez à vice
Si j'ay laissé, long temps ha, cest office,
Pensant, pour vray, qu'Amour n'avoit obmis
Un seul des tours qu'il fait en ses amys,
Qu'en mes escritz passez ne soit trouvé,
Et de mon temps veu, ouy ou prouvé.
Et si leur dis : Je reprendray la plume,
Et feray mieux que je n'ay de coustume,
Si le subjet me voulez descouvrir.
Ainsi disant, vy leurs doux yeux couvrir
D'une nuée de larmes, dont la presse
Les feit sortir par pluye trop espesse.
Me regardans, me prindrent pour aller
Dedens le pré, où longtemps sans parler
Allasmes loing ; et lors me prins leur dire :
Si ne parlez, je n'ay garde d'escrire.
Pour Dieu, tournez le pleur qui vous affole
A descharger vostre ennuy par parole.
L'une me creut, non la moins vertueuse,
Ny ennuyée, et dit en voix piteuse :

O vous, Amans, si pitié jamais eut
Sur vous povoir de convertir en larmes
Vos tristes yeux, si jamais douleur peut
Brusler voz cœurs par ses cruelz alarmes,
Et si jamais Amour voz langues feit
Fondre, disant piteux et tristes termes,
Oyez le plaingt du cœur non desconfit,



Mais en mourant tousjours prest de porter
Ce que luy donne Amour, qui lui suffit.
Nous sommes trois, dont le reconforter
Impossible est : car sans nostre amitié,
Sans mort, tel mal ne sçaurions supporter.
L'une de l'autre ha egale pitié,
Egale Amour, egale fantasie,
Tant que l'une est de l'autre la moitié :
Entre nous trois n'y eut onc jalousie,
Onques courroux, onques diversité.
Si l'une ha mal, l'autre en est tost saisie;
Du bien, aussi de la felicité,
L'une n'en ha que l'autre n'y ayt part,
Pareillement en la diversité.

Mort pourra bien des corps faire depart,
Mais nul malheur n'aura jamais puissance
De mettre un cœur des deux autres à part.
Or eusmes nous toutes trois jouissance
Du plus grand bien qui peult d'Amour venir,
Sans faire en rien à nostre honneur offense.
Helas! que dur m'en est le souvenir,
En me voyant advenir le contraire
Du bien tresseur que je pensois tenir!
O feint Amour, pour noz trois cœurs attraire,
Tu leur donnas la fin de leur desir,
Que tu leur viens hors de saison soustraire.
Trois serviteurs, telz que l'on doit choisir,
Eusmes par toy : dont la perfection
Un Paradis nous estoit le plaisir,
Beauté, bonté, tresforte affection,
Tresferme amour, bon sens, bonne parole,
C'estoit le pis de leur condition.
Leur amitié n'estoit legere ou fole ;
Leur grace estoit sage, douce, asseurée,
Et de vertu povoient tenir escole.
Par leur Amour grande et desmesurée
Noz cœurs aux leurs rendirent si unis,
Que la douleur nous en est demourée :
Car d'un tel heur furent si bien garnis,
Qu'ilz n'eussent sceu jamais souhaiter mieux.
Las, ilz en sont maintenant bien punis,

Sur tout le mien, malheureux, ennuyeux,
Qui sent tresbien le cœur de son Amy
Tout different du parler et des yeux.
O trop cruel et mortel ennemy,
Qui vois mon cœur languir de telle sorte,
Que ne metz tu ton espée parmy,
En m'asseurant qu'à une autre amour porte,
Et que de moy plus il ne te souvient?
Bien tost seroye ou consolée ou morte;
Mais je ne sçay quel malheur te retient
De m'en celer ainsi la verité,
Ou si à toy, ou si à moy il tient.
A moy? Las non! Amour et Charité
Ont bien gardé mon cœur de t'offenser,
Comme toy moy, sans l'avoir merité.
Je ne sceu onc nulle chose penser
Qui pour ton bien et honneur se peust faire,
Où l'on ne m'aye soudain veu avancer.
J'ay bien voulu mon ferme cours parfaire,
Et te monstrer qu'Amour leale et bonne
Tu ne sçaurois par ta faulte deffaire
De ton costé. O trop feinte personne!
Je ne sçay riens dont te puisse arguer,
Fors que ton cœur au mien plus mot ne sonne;
De ton parler je ne voy rien muer.
Tu dis m'aymer ainsi que de coustume,
Mais par mentir (je croy) me veux tuer;

Car en t'aymant ma vie je consume,
Et, en sentant que tu ne m'aymes point,
Mon cœur se fait de patience enclume.
Il est au tien, ainsi comme il fut, joint;
Et le tien non, bien qu'en mentant tu dis
Qu'il est tout mien : et Dieu le te pardoint!
Qu'est devenu le regard de jadis,
Qui messager estoit de ton feint cœur,
A qui du mien jamais ne contredis?
Et le parler, qui par douce liqueur
Le rendoit mol et foible à se defendre,
Dont toy, Amy, demourois le vainqueur?
Tu dis m'aymer : mais qui le peult entendre,
Quand tous les tours et les signes d'Amour
En toy voy morts et convertis en cendre?
O malheureux pour moy ce premier jour
Où je cuydois mon heur prendre naissance,
Et pour jamais faire en moy son sejour!
Or ne voy plus en toy forme ne essence
De ceste Amour que je cuydois si ferme.
Je n'en ay plus tant soit peu congnoissance.
J'ay bien douté souvent (je te l'afferme)
Qu'en autre lieu eusse ton Amour mise,
Qui t'eust mis hors de cest honneste terme.
La verité diligentement quise
J'ay sans cesser, et trouvé pour certain
Que tu ne l'as encor en nulle assise.

Qu'est ce de toy ? Sera ton Amour vain,
Ou bien est il de toy du tout sailly ?
Dis le moy franc, et me baille la main,
En me quittant, sans que t'aye failly
La Foy promise et de moy bien gardée,
Et non de toy vaincu, non assailly.
Assez tu m'as hantée et regardée,
Mais en nul cas, qui sceust ou peust desplaire
A un amy, ne m'as veue hazardée.
Or ne sçay je, malheureuse, que faire,
Puis que de toy un mot ne puys tirer
De verité, qui me peust satisfaire.
Je te voy triste, et souvent souspirer :
Crainte me dit que ce n'est pas pour moy
Qu'ainsi te voy par douleur martyrer.
Amour me dit que si, et que sa Loy
Permet telz cas pour mieux faire la preuve
De ma tresferme et trop leale Foy.
Crainte veult bien qu'un autre Amy je treuve
Pour ne mourir en ce cruel tourment ;
Amour defend que je face Amour nœuve.
Helas, mon cœur, quel est ton sentiment !
Es tu de luy aymé, ou si aymer
Un autre dois ? Dy le moy franchement.
Aymé ne suis, qui m'est cas trop amer,
Car je le sens maugré son apparence.
O feint Amy, que tu es à blasmer !

Aymer ne puis, je n'ay point la puissance,
Car long temps ha qu'en luy mis mon vouloir,
Et en perdis du tout la jouyssance.
Las! cœur, qui n'as d'une autre aymer povoir,
Et d'estre aymé as perdu le plaisir,
Tu n'as pas tort de te plaindre et douloir.
Regarde, Amy, si tu as le loisir,
S'il est tourment qui soit au mien semblable,
N'ayant nul bien, ne de nul bien desir.
Je n'ay nul bien, te congnoissant muable;
N'y je n'en veux, craingnant de rencontrer
Amy que toy moins parfait, variable.
D'aussi parfait l'on ne m'en peult monstrer,
Quant à beauté, vertu et bonne grace,
Sur qui n'y ayt nul vice à remonstrer.
Et qu'un qui fust moindre que toy j'aymasse,
Plustost mourrois que de m'y consentir;
Point ne mettray mon amitié si basse.
Je ne me puys et me veux repentir
De ceste Amour : fermeté la tient forte;
Mais la douleur la veult aneantir.
Fut il jamais douleur de même sorte?
J'ayme un Amy qui dit m'aymer; mais quoy?
Je voy et sçay qu'Amour est en luy morte.
Laisser le doy, car clerement je voy
Qu'il est menteur; mais mon Amour honneste
Ne me permet faire ce que je doy,

Et tant que d'œil, bouche, pied, main ou teste,
Si que d'Amour verray, rompre ne veux
Ceste amitié prise à sa grand requeste.
Si fermes sont les lyens et les nœudz
Que, si rompuz ilz sont de son costé,
Ilz sont du mien encor entiers et neufz.
Dames, croyez qu'il m'ha bien cher cousté,
Ce faux amy, et couste et coustera,
Tant qu'à la mort cœur et corps soit bouté.
La seule mort de mon cœur ostera
L'Amour de luy, qui sans luy me demeure;
Car autre Amour mon cœur ne goustera.
Et, qui pis est, un autre ennuy sur l'heure
M'est survenu, qui le premier augmente,
Dont je ne suis pas seule qui en pleure.
Le serviteur de ceste vraye Amante,
Qui tant long temps l'ha aymée et servie,
Qu'elle en estoit tresheureuse et contente,
En fin ha eu de la laisser envie;
Dont de l'ennuy qu'elle en prend et ha pris
J'ay bien grand peur qu'elle abbrege sa vie.
Il lui ha dit, estant d'elle repris
Et bien enquis de sa mutation,
Qu'il est ainsi de mon Amour espris.
Moy qui sçavois sa grande affection,
Et devant qui faillir à sa maistresse
Eust craint de peur de ma correction,

Serois je bien sy meschante et traytresse
Le recevoir, voyant qu'il fait mourir
Par son peché ma compagne en tristesse?
J'aymerois mieux me voir par mort perir,
Qu'en la voyant porter si grand tourment,
Je feisse rien pour ceste Amour nourrir.
En sa faveur je laisse entierement
Voir le parler où se puisse attacher
L'œil et le cœur d'un si meschant Amant.
Je l'aymois tant et le tenois si cher,
Quand il l'aymoit, comme s'il m'eust aymée;
Mais maintenant ne le veux approcher.
S'amye estoit digne d'estre estimée.
Il devoit bien pour jamais s'y tenir.
Et elle aussi d'aymer n'estoit blasmée.
Dames, celuy qui veult mien devenir,
Je n'en veux point, et son Amour me fasche;
L'autre, que j'ayme, je ne puis retenir.
L'un est meschant, trop variable et lasche,
Lequel me suyt, et toujours je le fuys :
S'amye et moy avons trop ferme attache.
Celuy me fuyt que j'ayme et que je suis;
Je l'ay perdu, et si ne le puis croire.
Helas! jugez en quel travail je suis!
Je n'ay plus rien, sinon que la memoire
Du bien passé, qui entretient mon dueil.
Je croy que nul n'ha veu pareille histoire.

Or faites donc, ma Dame, le recueil
De mes douleurs, que n'ay voulu celer.
Taire me fault, ayant la larme à l'œil,
Car les souspirs empeschent le parler.



Les yeux levez au Ciel, crevez de pleurs,
Jettans torrens dont arrousoit les fleurs,
Donna silence à sa bouche vermeille :
Car la douleur, qui sembloit nompareille,
Faisoit sa voix par souspirs estouper
Tant, qu'il fallut destacher et couper
Ses vestemens, pour soulager son cœur,
Ou elle fust crevée de douleur.
Au bout du temps que nous l'eusmes tenue

Dessus le pré, elle fut revenue,
Et si me dit : Telle est ma maladie,
Que qui ha pis souffert que moy le die.
Lors se coucha près de moy morte et blesme,
Les autres deux feirent aussi de mesme;
Car un chacun de leurs doux cœurs sentoit
L'ennuy trop grand que la tierce portoit.
Moy, qui d'un mal en voyois trois pleurer,
Diz : Vous pourriez jusqu'au soir demeurer
En ce plourer, que ne povez finer,
Et ne sçauriez me faire deviner
Qui de vous trois seuffre plus de martyre,
Si ne voulez me le dire ou escrire.
Voyant du lict le Soleil approcher,
Vint la seconde ma main prendre et toucher,
Et me prier ne m'ennuyer d'attendre
Qu'elle me peust au long son compte rendre.
Je sents, dit elle,
Cent et cent fois douleur aspre et mortelle
Plus que ne fait (point ne fault que le cele)
Nulle des deux.
Car le cruel, lequel nommer ne veux,
Amy qui ha d'Amour rompu les vœux,
Certes, n'est digne
Qu'à luy je parle, ou que luy face signe
Ny de plaisir ny de cholere myne.
D'en dire mal,

De l'appeller traytre, faux, desloyal
Et plus cruel que nul autre animal,
Ce seroit peu
Pour amoindrir de mon courroux le feu.
J'ayme bien mieux laisser jouer ce jeu
A la premiere,
Qui de luy dire injure est coustumiere.
Elle luy est ainsi qu'une lumiere
Devant ses yeux.
Son cœur changeant, trop feint et vicieux
Elle congnoist, et si luy siet bien mieux
De le blasmer
Que non à moy : car de desestimer
Celuy que tant l'on ha voulu aymer
N'est pas bien fait.
S'il est meschant, variable, imparfait,
D'elle le voy si tresmal satisfait,
Si desdaigné,
Si refusé, desprisé, eslongné,
Qu'il ha tresmal en ce cas besongné
D'aller à elle.
Pas ne pensoit la trouver si cruelle.
Elle le hayt bien fort, et ne luy cele
Ces fascheux tours.
Elle le fuyt en tous lieux et tousjours.
Or ha il bien maintenant le rebours
De son attente.

Mais de son mal je suis si mal contente,
Et en soustiens douleur si vehemente,
Que plus n'en puis.
Je suis quasi dessus le bort de l'huys
De desespoir, et ne crains profonds puyts
Ny haute tour,
Où volontiers, sans espoir de retour,
Ne me jettasse, pour deffaire l'Amour,
La paction,
Le souvenir, memoire, affection,
Qui de mon mal sont generation
Si importable,
Et, qui pis est, si irremediable,
Qu'à ma douleur n'en est nulle semblable.
Je l'ay aymé
De si bon cœur, tant creu, tant estimé,
Que cœur et corps estoit tout abismé
En l'amitié
Que luy portois. Encor ay je pitié
D'ainsi le voir puny et chastié
De son peché.
Helas, mon Dieu, comment s'est il fasché
De mon Amour, et ainsi destaché?
Onques offense
Je ne luy feis, fors que la resistence
Pour quelque temps, où il feit telle instance,
Et si honneste,

Qu'avec honneur je povois sa requeste
Bien acorder; et puis par longue queste,
Par long service,
Par forte Amour, qui faisoit son office,
Gaigna mon cœur, voyant le sien sans vice.
O la victoire
Dont le vaincu recevoit telle gloire
Que le vainqueur! Helas! qui eust peu croire
Qu'elle eust duré
Si peu de temps, ny que j'eusse enduré
Si longuement mal si desmesuré
Sans souffrir mort?
Helas! jugez, mes Dames, si son tort
N'est pas égal à l'Amour qui trop fort
Mon cœur tourmente,
Et si autant ne suis leale amante
Comme il est faux! Dont si je me lamente,
J'ay bien raison.
En me cuydant tromper par trahison,
Luy mesme ha beu ceste amere poison
Qui tant le blesse.
Il est puny par beauté et rudesse;
Mais son ennuy n'amoindrit ma tristesse.
Car son cœur lasche
M'ennuye fort, et me desplaist qu'il fasche
A celle là, qui ne peult avoir tache
D'avoir permis

Qu'il la servit. Ailleurs son cœur ha mys,
Lequel ne peult endurer deux amys,
J'en suis bien seure.
Son desplaisir avec le mien je pleure.
En la cerchant il la fasche à toute heure,
Mais plus à moy,
En me laissant, dont suis en tel esmoy,
En telle ennuy où nulle fin ne voy,
Qu'à bien grand peine
Se peult penser la douleur qui me meine.
Je me contrains, et ris, et fais la saine,
Et je me meurs.
Ces Dames cy, qui congnoissent mes mœurs,
Sçavent quelz maux, foiblesses et douleurs
Je dissimule :
Dont au dedens le double en accumule
Par desespoir, qui sans fin me stimule
De me donner
Du tout à luy; mais, peur d'abandonner
Ces deux, me vient si tresfort estonner,
Que mieux veux vivre.
En ce tourment, sans en estre delivre,
Que leurs deux cœurs à tel ennuy je livre.
Pour elles vis,
Et vivre veux du tout à leur devis,
Et pour moy non. Par quoy il m'est advis
Que pis que morte

Chacun me peult tenir en ceste sorte,
Puis que la Mort (qui seule me conforte)
Je veux fouir.
C'est tout mon bien; mais je n'en veux jouir
Que leurs deux corps je ne voye enfouir
Avecques moy en noire sepulture.
Noz trois malheurs me feront resjouir
D'estre assemblez soubs une couverture.



Lors un despit et courroux nompareil
Feirent soudain son visage vermeil,
Et la douleur sa parole coupa,
Tant qu'à peu près elle ne sincopa :
Car par trois fois je la viz defaillir,
Sans que des yeux il peust larmes saillir.

Le cœur serré, jetta si piteux crys,
Qu'à les monstrer defaillent mes escritz.
Mais en voyant la tierce que la place
Luy demouroit, me dit de bonne grace :
Ma Dame, autant que douleur les tourmente,
Souffrans l'ennuy de leurs ingrats amys,
L'Amour parfait qui dens mon cœur s'est mys
Fait que n'ont mal qu'ainsi qu'elles ne sente :
Car mon vouloir au leur est si uny
Que si leurs cœurs ont peine pour aymer
Ceux que l'on peult cruelz amys nommer,
Le mien en est comme les leurs puny.
Comme elles j'ay creu leurs amys loyaux,
Lesquelz j'aymois comme le propre mien,
Participant en leur plaisir et bien
Comme je veux avoir part en leurs maux.
Si j'ay eu part en leur felicité,
Où si bien fut nostre union gardée,
Seroit donc bien maintenant retardée
Ceste union pour leur necessité ?
Non, mais courir veux aussi viste qu'elles
A leur malheur, sans jamais departir,
Jusques à ce que l'Ame pour partir
Aura reprins ses ælles immortelles.
Peine, tourment, voire dix mille morts,
Ne me feront peur de m'en tenir près.
Si mort les prend, pourrois je vivre après,

Sentant mourir les deux parts de mon corps?
Si j'avois mal, et les deux eussent bien,
Il suffiroit pour me reconforter,
Car leur Amour pourroit mon mal oster :
Contre une deux ont grand force et moyen.
Si mon ennuy perdois pour leur plaisir,
Pour leur ennuy perdre je doy aussi
Tout mon plaisir, sans point avoir mercy
De cœur, de corps, d'Amour ny de desir.
Or je le veux, et ainsi le concluz :
Puis que je voy leur mal intolérable,
Je veux le mien faire irremediable,
Et que de moy tout plaisir soit forclus.
Pleines d'ennui sont, que porter leur fault,
Non pas pour moy, mais contre leur vouloir;
Moy de plaisir, auquel pour mon devoir
Hors de mon cœur je fais faire le sault.
Ma Dame, helas! pensez l'extremité
Là où je suis; ayez pitié de moy.
Voyez mon mal, mon trouble, mon esmoy;
Voyez Amour par Amour limité.
L'Amour des deux me dit : O meschant cœur,
Vous voudriez vous tant à plaisir donner,
Et ces Dames ainsi abandonner
En leur malheur par un seul serviteur?
Las! rirez vous quand elles pleureront,
Et à plaisir tiendrez les yeux ouvers

Quand de douleur verrez les leurs couvers,
En regardant leur Amour qui se rompt?
Jouyrez vous du voir et du parler
De vostre Amy, par grand esjouyssance,
Quand elles n'ont d'un tel bien jouyssance?
Les lairrez vous? ne le vueillez celer.
D'autre costé, l'Amour du plus loyal,
Du plus parfait qui soit dessus la terre,
Me vient mener une cruelle guerre,
En me disant : Pensez au plus grand mal.
Vous sçavez bien qu'en laissant vostre Amy,
Duquel si bien avez esté servie,
Vous luy ostez soudainement la vie,
Car son cœur est du vostre le demy.
Que fera il se voyant separé
De sa moytié? Croyez qu'il ne peult vivre.
Sera chacun des cœurs d'elles delivre
De leur ennuy le voyant esgaré?
Si vostre mort leur apportoit secours,
Droit à la mort il vous faudroit courir.
Mais un Amy loyal faire mourir
Sans leur servir, c'est estrange discours.
Las! quel Amy est ce que vous laissez?
Vous n'en sçavez au monde un plus parfait;
Et nul bien n'ont les deux en ce beau fait,
Fors que leurs maux par le vostre oppressez.
Voilà comment les deux Amours ensemble

M'assaillent, las! en grand confusion.
Si m'y fault il mettre conclusion.
Je le diray, bien que le cœur m'en tremble :
Puis que leur mal est ma Mort, et leurs vies
Ma vie aussi, si j'ay receu plaisir
De leurs plaisirs, je n'ay moindre desir
Qu'en leurs malheurs de moy soient suyvies.
Or ont perdu, sans sçavoir bien pourquoy,
Leurs deux Amys, soit par faulte ou malheur ;
Mais moy je perds, sans raison ny couleur,
Celuy qui n'a jamais faulsé sa foy.
Sa loyauté est vray'ment nompareille ;
Il n'a rien fait qui jamais me despleust :
Sa grand' Amour, que chacun cercher deust,
Je laisse et fuys : n'est ce pas grand' merveille?
Je le tiens tel, si parfait et si bon,
Que je voudrois le mettre en trois parties,
Et si serions toutes trois bien parties,
Quand des deux parts je leur ferois le don.
L'honneste amour de parler et de voir,
Là où l'honneur trouve contentement,
Se peult partir, quand volontairement
Le bien on laisse où l'on ha tout povoir.
J'ay le povoir de bien les contenter ;
De chasque jour les deux pars je leur donne,
Et mon plaisir toutesfois n'abandonne,
Car par le leur il pourra augmenter.

Las ! en sentant de chacune d'eux l'ayse,
J'en auray plus que je n'ay de la mienne ;
Et mon Amy aussi aura la sienne,
Ne faisant riens qui bien fort ne me plaise.
Mon Amy seul, qui en vault plus de trois,
Sera des trois Amy. O quel lien,
Qui quatre cœurs unira sans moyen
Et un vouloir ! Helas ! je le voudrois,
Mais j'ay grand peur que pour ces deux folatres,
Qui sont payez trop d'une larme d'œil
Vueillent plustost ainsi mourir de dueil,
Que d'avoir mieux, tant sont opiniatres.
Puis qu'elles n'ont cure d'un tel party,
Mon cœur au leur est uny si tresfort,
Que, sans avoir esgard à peine ou mort
De mon Amy, il sera departy.
Las ! qu'il est dur ce mot à prononcer !
Laisser ainsi mon bien, mon heur, ma vie !
Helas ! Amy, à la mort te convie,
Lors qu'on t'ira cest Adieu prononcer !
Que diras tu, Amy, de ton Amye ?
Ou que l'Amour luy ha trop cher cousté,
Ou tu pourras juger d'autre costé
Qu'elle te hayt, la nommant ennemye.
Amour me met en un merveilleux trouble,
Qui d'un costé loue ma fermeté,
Et d'autre part defait de seureté

Le vray lyen, qui rendoit un bucouble.
O que la mort viendroit bien à propos!
Car luy ne moy, en ce departement,
N'aurons jamais qu'à son advenement
Contentement, bien, plaisir ne repos.
Or venez donc, et par compassion
Mettez noz corps uniz en terre obscure,
Avant souffrir qu'au departir j'endure
Si très extreme et dure passion.



Ainsi parlant, s'appuyant contre un arbre,
En la façon d'une femme de marbre,
Qui n'ha chaleur, vie ne mouvement,
Les yeux fermez, les dentz pareillement,

A ses souspirs defailloit son haleine.
Moy, qui la veis en si cruelle peine,
Je prins ses mains à frotter et tenir,
Tant qu'un petit je la feis revenir.
Et, en tournant son œil triste vers nous,
Nous dit : Helas ! que vostre ennuy est doux
Au prys du mien, qui ne peult plus durer !
Ce que ne peult la premiere endurer :
Vous n'avez mal (dit elle) qu'un tout seul,
C'est de laisser pour nous vostre plaisir ;
Mais j'en ay deux qui agravent mon dueil.
Las ! je n'ay pas seulement le loisir
De regretter de mon Amy la perte,
Que le second ne me vienne saisir.
Amye, helas ! si ma douleur couverte
Sentiez, qui est fondée en ignorance,
Dont ne m'est point la verité ouverte,
Vous jugeriez n'avoir point la puissance
De la porter, car elle est par trop greve.
Or Dieu vous gard de telle congnoissance !
Puis que l'honneur met à vostre amour treve,
Plaisir avez gardant la longue Foy,
Que nous devez de la rendre ainsi breve.
Si vous sçaviez aussi bien comme moy
Que c'est de vivre en doute et en suspens,
Peu vostre mal estimeriez, je croy.
S'il me disoit : D'aymer je me repens,

J'en osterois mon cœur, qui de douleur
Perpetuel en paieroit les despens.
J'estimerois à grand heur ce malheur,
Bien que ce n'est peu de despit ou honte
D'estre laissée ainsi d'un serviteur.
Le deplaisir en est tel, et tant monte,
Que d'en laisser Cent de sa volonté,
Ce n'est ennuy dont l'on deust tenir compte.
Vostre cœur est de desespoir tenté
Pour vostre Amy, c'est chose raisonnable;
Aussi est il d'honneur bien contenté,
Rendant l'Amour de l'union louable
D'entre nous trois; la gloire en recevez,
Qui vostre ennuy doit rendre tolerable.
Certes le mien, si bien l'appercevez,
Verrez plus grand que le vostre trois fois,
Si par saveur vous ne vous decevez.
Le moindre ennuy, dequoy compte ne fois,
C'est de fuyr le plaisir d'estre aymée
D'un treshonneste et parfait : toutesfois
L'autre ennuy est que je voy abymée
En desespoir celle que j'ayme tant,
Par celuy seul dont je suis estimée.
Le tiers ennuy trop cruel, qui pretend
Me mettre à Mort, c'est la doute craintive,
Aymant tresfort, de n'estre aymée autant.
Que dis je, autant? mais que l'Amour naïve

Soit morte en luy, ainsi que je la sens
Dedens mon cœur plus parfaite et plus vive.
Ces trois ennuys me mettent hors du sens,
Et si ne voy moyen de m'en defaire,
Sinon mourir : à quoy je me consens.
Et n'est ennuy qui tant de mal sceust faire,
S'il est congnu, qu'on ne treuve moyen
Pour quelque peu aumoins y satisfaire;
Mais mon mal est incapable de bien,
Car je le sens, et n'ay nulle asseurance
Si mon Amy tient ou rompt ce lien.
Si juger veux par tresseure apparence,
Je dis qu'il est rompu; mais son jurer
Me vient donner du contraire esperance.
Las ! mon ennuy est pour long temps durer;
Car le suspens de la conclusion,
Qu'il fait d'aymer, me contraint d'endurer.
Son doux parler m'est une illusion,
Qui m'aveuglist sens et entendement,
Et de l'aymer me donne occasion.
Helas! ses faits parlent bien autrement!
Par eux je voy que de luy suis laissée.
Il dit que non : verité dit qu'il ment.
Par ses effectz ma joye est rabaissée,
Par son parler elle se resuscite;
Ainsi des deux, sans cesser, suis pressée.
Si grand douleur grande pitié incite.

Plus que de vous ayez compassion
De mon malheur, qui à la mort me cite.
Celle qui n'ha riens qu'une passion,
Dont la cause est congnue et bien certaine,
O quell' est près de consolation!
De Si et Non j'ay la teste si pleine,
Que si le pis des deux povois sçavoir,
Je le tiendrois à grace souveraine;
Mais le suspens surmonte mon povoir.
Comment? comment?
Soustenez vous estre plus grand torment
Douter l'Ouy ou Non de vostre Amant
(Dit la seconde),
Que de sçavoir par espreuve et par sonde
Que changement au plus profond abonde
De son faux cœur?
Estimez vous souspeçon, doute et peur
Comme un sçavoir certain, sans nul erreur?
C'est cas estrange.
Mais moy, qui sçay de mon Amy le change,
Que je t'envoye aussi parfait qu'un Ange,
Que puis je faire?
Puis qu'il m'a dit, sans point se contrefaire,
Qu'il se vouloit de mon Amour defaire,
Pour la remettre
Du tout en vous, ce que jamais permettre
N'avez voulu, mais bien vous entremettre,

Par la pitié
Qu'aviez de moy, rabiller l'amitié
Dont je retiens moy seule la moytié.
Si vous avez
Peine à fuyr ce qu'aymer ne devez,
Que doy je avoir, sinon les yeux crevez
De lamenter
Celuy qui tant me souloit contenter,
Qui ne me veult plus aymer ny hanter?
Las! je le perds,
Qui fut tout mien, et à beaux yeux ouvers
Le voy fuyr, non pas par les desers
Ny lieu sauvage,
Mais droit à vous; et devant mon visage
Il ha trouvé son saint pelerinage.
Il auroit bien
Changé en mieux, s'il ne sçavoit combien
Nous nous aymons, et que ce qui est mien
Est vostre aussi.
Il fuyt de moy, cerchant de vous mercy :
Pour vostre NON, *il perd de moy le* SI,
O cruauté!
En mon endroit par sa desloyauté,
Et dens son cœur par vostre grand beauté.
Car un seul compte
Vous n'en tenez. O mon Dieu! quelle honte
Il doit avoir, et peur que je racompte

A vous, amye,
Et vous à moy, le discours de sa vie!
Car entre nous sa trop faulse alquemie
Est descouverte,
Dont à moy seule en demeure la perte.
Vous ne sçavez si elle est meure ou verte,
Ceste douleur.
Plus il vous dit sa peine et son malheur,
Plus vous moquez de son mal, et couleur
Point n'en changez;
Et puis de luy si fort vous estrangez,
Que je voy bien que mon tort vous vengez
Tout en riant.
Et je m'en vois à part, pleurant, criant,
Et Dieu et Saints requerant et priant
Pour mon aïde,
Car je n'y voy sans miracle remide.
Je l'ay perdu, et n'y ha croix ne guide
Qui radresser
Le sceust vers moy. Je ne le veux presser;
Et si ne puys son amour delaisser,
Qui est plantée
Dedens mon cœur et sy tresfort entée
Que, bien qu'il m'ayt du tout mal contentée,
Je n'ay vigueur,
Force ou povoir de l'oster de mon cœur,
Qui est nourry et plein de sa liqueur,

Et transmué
En cest Amour tant que, s'il n'est tué,
Il n'en sera separé ne mué.
Or donc pensez
Quel vostre ennuy est, que vous avancez
Plus que le mien, en quoy vous m'offensez
Le pis de vous,
C'est le douter. Las, qu'il me seroit doux!
Je jugerois mon amy tous les coups
Avoir le droit.
Ce souspeçon pour un temps me vaudroit,
Et, contre Non, Ouy me soustiendroit.
Mais de ce Non
Certaine suis, non point par faux renom.
Car toutes trois pour meschant le tenon,
Pour variable,
Traytre et menteur ; et moy, pour immuable
En fermeté, honorable et louable :
Qui me contraint
Qu'autant de temps qu'en amour juste et saint
Je l'ay porté dedens mon cœur empraint
Par amour forte,
Autant de temps pour meschant je le porte.
Impossible est que jamais il en sorte.
Sa lascheté
Donnera force à ma grand' fermeté.
O que l'honneur sera cher acheté

De ne partir
Hors de l'amour dont le voy departir !
Où est l'esprit comme le mien martyr?
Il n'en est point.
Loyauté l'ha si fort en moy conjoint,
Que mon cœur sien n'est plus ; mien, c'est le poinct.
Et si mourir
Me fault sans cœur, à la mort puis courir :
Car arrachant celuy qui peult nourrir
En luy la vie,
De luy bien tost elle seroit ravie.
Las, j'aurois bien de ceste mort envie :
Mais luy en moy
Vivre me fait en tel dueil et esmoy
Qu'il me faisoit vivre d'Amour et Foy
En grand plaisir,
Durant le temps que par heureux loisir
Me racontoit son honneste desir.
Or est passé
Tout ce beau temps, où je n'ay amassé
Rien que regret et espoir que son tort
M'apportera, bien congnu par ma mort,
De tous Amans requiescant in pace.
La tierce, oyant leur gracieux debat,
Plus par ennuy que par plaisant esbat,
Dit : Je vous pry et requiers toutes deux
N'estimer tant l'une sa peur et doute,

L'autre son dueil, qu'un peu l'on-ne m'escoute,
Puis que pour vous de bon cœur souffrir veux.
Voz maux sont grans, nulle doute n'en fais :
Vivre en suspens, sans resolution,
Par l'amy plein de toute fiction !
Mais le mien n'est pas moindre toutesfois,
Car mon amy loyal et veritable,
Où j'ay trouvé tout ce que je desire,
Me fault laisser, pour me faire en martyre
Et en malheur à vous autres semblable.
Las, si en luy sçavois rien d'imparfait,
Ou qu'envers moy en quelque cas eust tort,
Nostre lien, qui en seroit moins fort,
Sans grand douleur plus tost seroit deffait.
Mais il n'y ha occasion aucune
Entre nous deux : qui double mon tourment,
D'ainsi laisser un si parfait Amant
Pour recevoir part en vostre infortune.
S'il ne m'aymoit, il me seroit aisé
De le laisser ; ou bien si en doutance
J'estois de luy : par si grande inconstance
Mon dueil seroit doucement appaisé.
Helas! il n'ha rien d'imperfection,
Car son corps est et son cœur sans nul vice;
En tout honneur m'ha fait loyal service.
Las, dure en est la separation!
Laisser celuy de qui ne suis aymée,

Qui ne le vault, qui est feint et meschant,
Ou qui de nous la honte va cerchant,
Je n'en pourrois estre mal estimée ;
Mais d'un parfait qui m'ayme tant, helas!
Le departir m'en est trop importable,
Car son Amour demourra pardurable
Dedens mon cœur, qui de l'aymer n'est las.
Je perds de luy la parole et la veüe,
Et tout le bien dont je soulois jouir,
Et ne retiens rien pour me resjouir
Que son Amour, dont je suis biens pourveue.
C'est bien raison qu'après le congé pris,
Que dis-je pris ? mais donné sans sa faulte,
Sa grand' Amour tant vertueuse et haulte
Se met ailleurs; jà n'en sera repris.
Mais ceste là que j'ay par luy conceüe
Me demourra pour douce nourriture.
Dedens mon cœur de tant ferme nature
Nulle autre Amour ne sera plus receue.
Vous deux perdrez l'Amour de voz amys,
Mais d'eux avez la parole et la veüe.
Moy, j'ai l'Amour trescertaine et congnue,
Mais tout plaisir pour vous j'ay dehors mys :
Car le parler et le voir j'ai quitté;
Cest tout mon bien que pour vous j'abandonne.
O quel thresor, Amyes, je vous donne !
Fault il qu'Amour ainsi vers vous m'aquitte?

L'on tient qu'il n'est nul plus cruel martyre
Que pour son Dieu d'un propos volontaire
Fuyr plaisir, et en lieu solitaire
Soy separer du bien que l'on desire.
Car le martyr, souffrant cruel tourment
Par main d'autruy, met toute sa science
De soustenir son mal par Patience,
Qui de tous maux est le soulagement.
Vous endurez, par le tort et le vice
De voz amys, en depit de voz cœurs,
Pis que la Mort : ô petites douleurs,
Mises au près de mon grand sacrifice!
Pour vous aymer, celuy où je me fie
Trop plus qu'à moy, que j'ayme, que j'estime,
Mon bien, mon heur, j'en fais une victime,
Et volontiers pour vous le sacrifie.
Non pas que mort le vueille presenter,
Mais tout vivant, qui m'est plus grand regret,
Sans retenir un seul bien en secret,
Ny d'un seul mal me vouloir exempter.
Avecques luy, tout plaisir je renonce
De voir, d'ouyr, de penser, de parler.
Parquoy d'ennuy (point ne le fault celer)
J'en ay le marc, si vous en avez l'once.
Sa grand' beauté et sa perfection
Entretiendront en moy ceste Amour forte,
Qui n'aura fin tant que je seray morte.

En ce poinct seul j'ay consolation,
Car d'esperer jamais plus le r'avoir,
L'ayant laissé, ce seroit grand folie.
Ou il mourra par grand' melencolie,
Ou il fera d'aymer ailleurs devoir.
Las! s'il en meurt, je perds mon esperance;
S'il ayme ailleurs, plus à moy ne viendra,
Car, où l'Amour le lyera, se tiendra.
Je congnois bien sa grand' perseverance.
Mort ou aymant, je le perds sans espoir
De le ravoir; ma perte est toute entiere.
Mais vous avez, Dames, d'espoir matiere,
Ce que je veux bien cler vous faire voir.
Si l'une voit les effects accorder
De son amy avecques sa parole,
Je ne la tiens si sotte ne si fole
Qu'elle voulust ses fautes recorder.
A l'autre aussi, l'amy qui s'en viendroit
Luy demander en grande repentance
Pardon en lieu de dure penitence,
Plus de ses maux il ne luy souviendroit.
Or tous ces biens vous peuvent advenir,
Car vous n'avez pas eslu vostre peine ;
Mais moy, je suis de ma perte certaine ,
Sans nul espoir qu'il puisse revenir.
Que perdez vous ? Un mauvais et un feint ;
Et moy, un bon, sans vice ne sans feinte.

Lequel perdant, mourir je suis contrainte,
Laissant le bien que perdre j'ay tant craint.
Fortune ou Dieu ce bien icy ne m'ouste,
C'est moy sans plus qui de mon cœur l'arrache,
A fin que mieux unie je m'attache
A voz malheurs. O que cher il me couste!
Bref, voz espoirs et ma desesperance,
Les meschans tours de voz cruelz amys,
Et les vertus que Dieu au mien ha mys,
Font de voz maux au mien la difference.



Plus tost le jour nous eust peu defaillir
Que ces Dames de leurs propos saillir,
Qui me sembloit estre à recommencer.

Mais, regardant la nuict trop s'avancer,
Contrainte fuz d'empescher le discours
De leurs propos, que je trouvois trop cours;
Car je n'ouy onques femmes mieux dire,
Pour sentir tant qu'elles d'ennuy et d'ire.
Et si le lieu où failloit retourner
Eust esté près, voluntiers sejourner
Qu'on nous eust veu jusques au lendemain,
Passant la nuict à ce doux air serain!
Celles en qui serain, travail, sommeil,
N'estoit senty, et du trescler Soleil
L'absence estoit de leurs yeux incongnue,
Et de la nuict la soudaine venue,
Congnurent bien, escoutans ma raison,
Que du partir estoit heure et saison:
Qui leur despleut, Car chacune n'avoit
De son ennuy dit ce qu'elle sçavoit.
Parquoy en pleurs voulurent reveler
Ce que le temps les contraingnoit celer,
Et de souspirs et larmes feirent langues
Pour achever sans parler leurs harangues.
Las! ce plourer me monstra le tourment
Dont ne sçavois que le commencement.
Par leur parler les larmes confermerent
Quel fut l'ennuy de celles qui aymerent.
Je ne croy pas que perdre pere et mere
Sceust engendrer passion plus amere

Que je leur veis porter et soustenir.
Mais, sur le poinct de nous en revenir,
Prindrent leurs crys et pleurs à redoubler,
Tant que soudain feirent le ciel troubler,
Qui d'elles print telle compassion
Que sa douceur par grand' mutation
Se convertit en tonnerre et tempeste,
En pluye et vent, tant qu'aux champs n'y eut beste
Qui ne cherchast caverne ou couverture
Pour se cacher. Voyans telle aventure,
En essuyant leurs yeux et leurs visages,
Toutes les trois, tant honnestes et sages,
D'abandonner ce pré furent contraintes,
Laissans au ciel achever leurs complaintes.
La pluye en creut. Lors chacune descoche,



Et toutes trois nous mismes en la Coche
Qui attendoit nostre departement,
Courants après les autres vistement.
Mais en allant pour oster le discord
De leur propos et les mettre d'accord,
Je leur requis vouloir un Juge prendre,
Qui leurs debats voulust et peust entendre.
Car, aussi tost que l'une j'escoutois,
De son costé soudain je me mettois ;
Et puis, quand l'autre avoit compté son cas,
A qui ne fault bailler nulz advocats,
Je me rendois à son opinion.
Pour les tenir donques en union,
Un bon esprit leur estoit necessaire.
Et quant à moy, je m'obligeois de faire
Tout mon povoir, que je sens trop petit
Pour reciter non à mon appetit
Tous leurs propos, mais au moins ma puissance
N'espargneray à donner congnoissance
De leurs ennuys, comme leur ay promis,
Sans qu'un seul mot de leurs dits soit obmis.
Nostre debat (ce me dis la premiere)
Met nostre esprit en telle obscurité
Qu'il ne nous fault bien petite lumiere
Je n'en sçay qu'un qui, à la verité,
Puisse juger qui plus ha de douleur
Et plus d'honneur par souffrir merité :

C'est celuy seul duquel la grand valeur
N'ha son pareil, et à tous est exemple
Des grands vertus par qui s'acquiert honneur.
C'est luy qui peult triompher en son temple,
Ayant passé par celuy de vertu.
C'est luy que Ciel, et Terre, et Mer contemple.
La terre ha joye, le voyant revestu
D'une beauté qui n'ha point de semblable;
Au prys duquel tous beaux sont un festu.
La Mer devant son povoir redoutable
Douce se rend, congnoissant sa bonté,
Et est pour luy contre tous favorable.
Le Ciel s'abaisse et, par amour dompté,
Vient admirer et voir le personnage
Dont on luy ha tant de vertu compté.
C'est luy, lequel tout le divin lignage
Des Dieux treshaults ont jugé qu'il doit estre
Monarche, ou plus, si se peult davantage.
C'est luy qui ha grace et parler de maistre,
Digne d'avoir sur tous gloire et puissance;
Qui sans nommer assez se peult congnoistre.
C'est luy qui ha de tous la congnoissance,
Et un sçavoir qui n'ha point de pareil,
Et n'y ha rien dont il ayt ignorance.
De sa beauté, il est blanc et vermeil,
Les cheveux bruns, de grande et belle taille.
En terre il est comme au ciel le Soleil;

Hardy, vaillant, sage et preux en bataille,
Fort et puissant, qui ne peult auoir peur
Que Prince nul, tant soit puissant, l'assaille.
Il est bening, doux, humble, en sa grandeur
Fort et constant, et plein de patience
Soit en prison, en tristesse, ou malheur.
Il ha de Dieu la parfaite science,
Que doit avoir un Roy tout plein de Foy;
Bon jugement et bonne conscience.
De son Dieu garde et l'honneur et la Loy;
A ses subjets doux, support et Justice.
Bref, luy seul est bien digne d'estre Roy.
Si pour l'enfant esteint par trop grand vice,
A Salomon demanderent les femmes
Le Jugement par son Royal office,
Vous ne povez encourir aucun blasme
Quand à ce Roy, plus grand que Salomon,
Presenterez la douleur de voz ames.
Et s'il luy plaist lire ce long sermon,
Il jugera qu'il soustient la plus grande.
Aussi l'amour, dont point ne nous blasmon,
Dames, le Roy pour Juge je demande,
Qui jugera en nostre affection.
L'honneur, aussi à nostre fiction
Punition par honorable amende.

Quand je la veis choisir sy hautement,

Crainte me print, en luy disant : Vray'ment
Si devant l'œil d'un sy parfait esprit
Failloit monstrer mon trop mal fait escrit,
Vous pourrez bien prendre ailleurs secretaire.
J'aymerois mieux me desdire et me taire,
Car d'empescher sa veüe et son bon sens
Sur mes beaux faits, jamais ne m'y consens.
Les plus parfaits, où n'y ha qu'à remordre,
Liment leurs faits et les mettent en ordre
Premier qu'oser, sans bien les acoustrer,
Devant tel Roy sy sçavant les monstrer,
En craingnant plus de luy le jugement
Que du surplus de tout le firmament.
Moy donc, qui suis des escrivans le moindre,
Et moins que Rien, ne doy je pas bien craindre
Voz bons propos, bien dignes d'estre veuz,
Rendre par moy indignes d'estre leuz
Devant le Roy, où ne fault presenter
Rien qui son sens ne puisse contenter ?
Plus le louez, plus de crainte me prend,
Car c'est celuy de qui chacun apprend,
Qui sçait louer le bien en verité,
Et rendre au mal ce qu'il a merité.
Or choisissez un Juge tel que moy;
Car, s'il failloit monstrer devant le Roy
Un si tres bas et mal tissu ouvrage,
Je n'aurois pas d'escrire le courage.

Le Roy vrayment
(Dit l'autre après) j'eusse eslu justement,
Car qui est plus que luy parfait amant,
Ne qui entend
Mieux qu'il ne fait où vraye amour pretend?
Il ha aymé sy fort, sy bien et tant,
Qu'il peult entendre
Ce qui en est et la raison en rendre
Par son bon sens, qui à tous peult apprendre.
L'amour loyal,
Ferme et parfait, dedens son cœur royal
Ha fait son throne et son hault tribunal,
Pour juger tous
Les vrays amants, sages, hardis et doux,
Et se moquer des glorieux et foulz
Qui font les braves,
Oultrecuidez pensans faire les graves,
Puis refusez. Bien sots sont les esclaves,
Car c'est le rolle
Qu'il faut jouer, où default la parole
Et le bon sens. Et quelque povre fole
Ou les craindra
En bravegeant, ou pour morts les tiendra,
Ne parlant plus : ce que point n'aviendra
A une sage,
Qui prend plaisir d'ouyr un bon langage,
Dit d'un bon cœur vertueux, d'un visage

Plein d'une audace,
D'une douceur et d'une bonne grace
Qui plaist tousjours à chacun. Quoy qu'il face,
Celuy aura
Du Roy l'honneur : bien choisir le sçaura
Par luy chacun bien recevoir pourra
Juste sentence.
Luy seul congnoit l'estre et la subsistence
D'amour, le bien, aussi la penitence
Qu'il peut donner.
Combien qu'il soit Roy et puisse ordonner,
Son cœur humain n'ha craint d'abandonner
L'autorité
De commander contre la charité.
Il ayme mieux souffrir l'austerité,
La passion
Que donne à tous le Dieu d'affection.
Et, comme estant d'autre condition,
Veult s'asservir
Par ferme amour, par seur et long servir,
Et par vertus, des Dames desservir
Bon traitement,
En desprisant force et commandement.
S'il lui plaisoit, il feroit autrement;
Mais son hault cœur
Ha joint l'amour, la vertu et l'honneur,
Qui l'ha rendu de cruauté vainqueur.

Pourquoy la palme,
Louenge, et gloire, et renommée, et fame,
Luy doit d'amour tout homme et toute femme.
Puis que luy seul
Vous n'acceptez pour juge, dont j'ay dueil,
Vous qui avez fait ce piteux recueil
De notre histoire,
Vous en avez mieux qu'un autre mémoire,
Et n'estes pas sans quelque experience,
Que c'est d'amour, je vous en vueil bien croire.
Or jugez nous en bonne conscience.
Je ne veux point de mon sens abuser,
Mes Dames, dis je, ains tresbien m'excuser,
Que je ne suis pour juger suffisante,
Et aussi peu à escrire duisante
Vostre debat; mais desir de sçavoir
Tous voz ennuys, ignorant mon povoir,
Me feit soudain, sans y penser, promettre
De les escrire et dens un livre mettre.
Ma foy promise, aussi vostre priere,
Meirent ma peur et ma raison derriere.
Ceste premiere et trop fole entreprise
Veux mettre à fin; mais, s'il vous plaist, reprise
Je ne seray de la seconde erreur,
Qui doit avoir de la premiere horreur.
Mes cinquante ans, ma vertu affoiblie,
Le temps passé, commandent que j'oublie,

Pour mieux penser à la prochaine mort,
Sans avoir plus memoire ny remord,
Si en amour ha douleur ou plaisir.
Donques vueillez autre juge choisir,
Qui justement vous puisse satisfaire :
Je ne le puis ny ne le sçaurois faire.
La tierce dit : Dames, voicy pitié,
Quand celuy seul nous ne povons avoir
Qui est l'abyme et source de sçavoir,
Et qui congnoit la parfaite amytié.
Seure je suis que plus tost presenté
N'eust à ses yeux ce livre pour le lire,
Que tout soudain ne nous eust bien sceu dire
Qui ha le cœur de douleur plus tenté.
Son œil defait toute feintise ruse,
Son sens entend la fin de tous propous,
Et son cœur sent mieux qu'en touchant le poulx
Qui ayme ou non : bref, nully ne l'abuse.
Si nous perdons de luy le jugement,
Et de sa sœur, qui de luy doit tenir,
Et ses propos vertueux retenir,
Un autre j'ay en mon entendement.
C'est ceste là, qui n'ha gloire petite
De nostre temps, mais la plus estimée
Est et la plus parfaitement aymée,
Ce que tresbien par ses vertus merite.
Si par beauté se congnoissent les femmes,

Allez où sont dames ou damoyselles :
Comme un Soleil au mylieu des estoilles,
Vous la verrez parmy toutes les dames.
Si par vertu son nom se doit congnoistre,
Voyez ses faits, qui ne sont point cachez,
Tous pleins d'honneur, de nul vice tachez.
Vous la verriez dessus toutes paroistre :
De ses biensfaits chacun luy rend louenge,
Ils sont congnuz de toutes gens de bien ;
Pour ses amys elle n'espargne Rien,
Et des meschants ennemis ne se venge.
Si on congnoit le nom par la fortune,
Des biens, d'honneur, de richesse et faveur,
Voyez qui ha de son maistre et seigneur
Ce qui luy plaist, sans luy estre importune.
Mais tous les biens qu'elle en peut recevoir
Ne luy sont rien : car seulement heureuse
Se tient de voir par amour vertueuse
Tenir les cœurs unis comme on peult voir
Les cœurs du plus parfait et plus parfaite
Que l'on peult voir ; en qui Dieu et Nature
N'ont Rien obmis de ce que creature,
Pour acquerir perfection, souhaite.
Acceptez donc ma dame la Princesse,
Qui en vertus et honneur passera
La plus parfaite qui fut ne qui sera,
Ne qui fut onc ; à elle je m'adresse.

Elle congnoist que c'est de bien aymer;
Le vray amant la tient en son escole,
On le peult bien congnoistre à sa parole
Qui tant se doit priser et estimer.
Quand elle aura veu notre doux combat,
Seure je suis que, sans favoriser
L'une partie et l'autre despriser,
Fera la paix de nostre long debat.
Toutes voyans sa bonne election,
A la Duchesse, où gist perfection,
Le jugement ont remis de leur fait;
Et moy, voyant que juge plus parfait
L'on ne pourroit en ce monde trouver,
Leur bon advis vouluz bien approuver,
En leur disant : Possible n'est de mieux,
Dames, choisir pour moy dessoubs les cieux.
Par son bon sens de Justice usera,
Et sa douceur ma faulte excusera.
Et s'il advient et que bon il luy semble
Que le propos et l'escriture ensemble
Devant le Roy puisse estre descouvert,
Seure je suis qu'ayant le livre ouvert,
Regardera les poincts où le lecteur
Se doit monstrer advocat de l'Acteur.
Et, en louant vos entreprises haultes,
Excusera mon ignorance et faultes;
Et servira de douce couverture

Sa grand bonté à ma povre escriture.
Et si povez croire que sa sentence
Telle sera comme le Roy la pense.
Ainsi pourrez, par ce tresseur refuge,
Avoir le Roy, que desirez, pour juge;
Qui, sans refus, d'un cœur doux et humain,
Regardera, venant de telle main,
Tout ce discours, qui est digne de luy;
Et l'Escriture aura pour son appuy
Celle qui peult la defendre de blasme,
Et l'excuser comme une œuvre de femme.
Ainsi pourra couvrir sa charité
Devant les yeux de la severité
Du Roy, qui fait à tous jugement droit,
Ce que j'ay trop failly en chasque endroit.



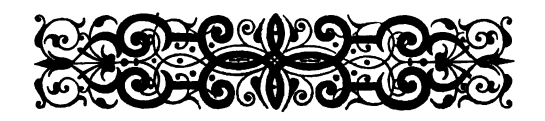
Lors d'un accord, sur le poinct, nous trovasmes ;
Dedens la Coche au logis arrivasmes.
La nuict me feit aux trois donner l'Adieu,
Non pour dormir, mais pour trouver un lieu
Où, sans avoir de nul empeschement,
Peusse acquiter ma promesse et serment.
Mais, en voyant du propos la grandeur,
De mon langage et termes la laideur,
Honte me fait finer ma mauvaise œuvre,
Mais verité veut que je la descœuvre
A celle là que je prends pour mon ayde.
Pour mon secours et souverain remede.
C'est donc à vous, ma cousine et maistresse,
Que mon labeur et mon honneur j'adresse,
Vous requerant comme amye parfaite,
Que vous teniez cette œuvre par moy faite
Ainsi que vostre, et ainsi en usez,
Et la monstrez, celez ou excusez.
Faites au roy entendre la substance,
Pour à ces trois donner juste sentence.
Vostre parler luy fera mieux sçavoir
Tout le discours, que de luy faire voir
Ce livre auquel mon escriture efface
Tout le plus beau et la meilleure grace
De leurs propos, desquels j'ai bien suivie
La verité, mais la grace et la vie,
Qui est dedans, je l'ay toute souillée,

De fascheux mots empeschée et brouillée.
Tant que je doy, en lieu d'augmenter, craindre
La grand'valeur du propos faire moindre.
Quand est de vous, honteuse je ne suis
De vous monstrer le mieux que faire puys.
S'il y ha riens digne de moquerie,
Moquez vous en, point n'en seray marrie,
Car seure suis qu'à un second ne tiers
Ne monstrerez ma faulte volontiers,
Fors à celuy qui sur tous ha povoir;
Envers lequel vous ferez tout devoir
De m'excuser, j'en suis bien asseurée.
Car ceste Amour, en noz cœurs emmurée,
Soit de monstrer ce livre ou le cacher,
Sera si bien qu'on ne pourra toucher
A mon honneur, qu'entre vos mains je metz,
Comme à la Dame en qui, je vous prometz,
J'ay mys cœur, corps, amour, entendement,
Où ne verrez jamais nul changement.
Parlant de moy, oublier je ne doy
Celles de qui la douleur, je le croy,
Merite bien que vous vueillez entendre
Leur passion, car elles veulent tendre
A qui aura de bien aymer l'honneur,
Et d'avoir plus dans le cœur de douleur,
Ou ceste là qui en suspens demeure
Pour un Amy chassant l'autre à toute heure,

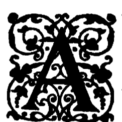
Ou ceste là de l'Amy delaissée,
Qui de regret importable est pressée;
Ou l'autre qui laisse un Amy parfait
Pour ressembler et en dit et en fait
Aux autres deux et l'union tenir
Où ferme amour leurs trois cœurs fait unir.
Et ceste là se tiendra bienheureuse
Que vous direz des trois plus doloreuse;
Et son malheur à tresgrand bien tiendra,
Quand sur les deux votre arrest obtiendra
De plus avoir qu'elles d'aspre douleur,
Ennuy, torment, desespoir et malheur.
Les deux aussi, quand jugées seront
De vostre main, bien s'en contenteront;
Et je serai trop plus qu'elles contente
Si mon labeur, lequel je vous presente,
Vous donne autant, en lisant, de plaisir,
Qu'en l'escrivant j'en ay eu de desir.
Or le prenez, et pensez qu'il procede
De qui le lieu à nulle autre ne cede
De vous aymer. Et, attendant le bien
Que Dieu, un jour, me donne le moyen
De vous monstrer par effect ma pensée,
Je luy requiers qu'ainsi que commencée
Il ha en vous fortune si tresbonne,
Que maintenant et pour jamais vous donne
Autant de bien, d'honneur et de santé,

Comme il en fault pour estre contenté,
A vostre cœur plein d'Amour et de Foy,
Et tout autant que j'en desire au Roy.





L'UMBRE



MOUR en qui vertu est toute enclose,
Par qui se fait et conduit toute chose,
Et à qui rend tout cœur obeïssance,
Contre lequel povoir est impuissance,
Qui tout mesure et tout prise, et tout nombre,
Me fait parler, moy qui ne suis qu'une Umbre
Pour ceste fois, ce qui m'est permis faire,
Pour au desir de celuy satisfaire,
Qui veult sçavoir qui je suis, et comment
Avoir je puis Amour sans sentement.
Umbre je suis de celuy qui m'ha faite,
Pour n'estre pas sans luy deffait deffaite :
Tant qu'il sera congnu, je le seray,
Et nulle part je ne le laisseray.
Umbre du grand par lequel je suis grande,
Qui se fait craindre à tous ceux qu'il commande :
C'est le puissant, c'est le beau, c'est le sage,
Qui n'ha de soy ne semblance n'ymage :

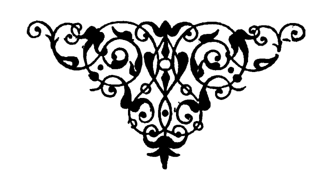
Car à soy seul non à autre ressemble.
Or sommes nous si fort liez ensemble,
Qu'en tous les lieux où il va je le suys.
Sans moy il n'est, et sans luy je ne suis.
S'il va je vois, et si tost qu'il s'arreste,
Chacun me void de demourer trespreste.
Si teste, ou bras, ou piedz il veult mouvoir,
Moy comme luy fais tout pareil devoir.
Bref, de son corps il ne fait contenance,
Que l'on ne voye en moy telle apparence :
Tant que l'on voit au mouvement commun,
Que luy et moy ne pouvons estre qu'un.
Si le Soleil le regarde à la face,
Garde je n'ay qu'empeschement luy face,
Car pas à pas en me tenant derriere,
Suyvre le veux comme sa chamberiere.
Mais si derriere il vouloit regarder,
Devant me tiens, à fin de le garder
De se heurter à muraille ou à boys.
S'il me fait signe ou des mains, ou des doigts,
Et moy à luy , ou si la main me tend,
En mesme instant la mienne aussi s'estend.
Et quand il tend ses bras pour m'embrasser,
Et moy les miens sans m'en pouvoir lasser.
Tant suis à luy qu'où il va je l'ensuis :
Mais quand il vient à moy, tousjours le fuis,
Sinon que lors que contre un mur m'aculle

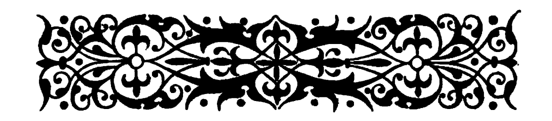
Pour me baiser, car lors ne me reculle.
S'il approchoit tout du long de mon corps,
Je ne sçay plus que je deviens alors,
Là je me perds : ô qu'heureuse est la perte
Par laquelle est telle aise recouverte !
Et ne suis riens par ceste charité,
Qui met en un l'umbre et la verité.
Et si sens bien par ceste union forte
Celuy duquel la semblance je porte.
O que ce m'est grand plaisir de rien estre,
Et qu'estre toute à mon amy et maistre !
Bien folz sont ceux qui me tiennent perdue,
Quand de mon Rien en tous biens suis fondue ;
Et si je suis de leurs yeux divertie,
Pour en mon Tout toute estre convertie,
Ce m'est plaisir d'estre Rien estimée
D'eux, en estant en mon Tout transformée.
Car quand je suis de leur veüe apperceüe
Je ne suis rien, et leur veüe est deceüe :
Car je n'ay corps, ny os, ny nerfz, ny veine,
Voix ne propos, et je suis chose vaine,
Onc rien ne puis penser ny estimer.
Mais quand celuy que tant je dois aymer,
En s'approchant de moy me met à riens,
Alors je suis remplie de tous biens.
S'il s'en eslongne, lors je poursuis ma queste
Et toutesfois jamais à ma requeste

Je ne l'ay peu ny arrester, ny prendre,
Ny quand il vient à moy je l'ose attendre.
Or est ce donc par sa puissante main,
Par son bon cœur gracieux et humain,
Quand il luy plaist qu'à la fin où je tends,
Il me remet où tous cœurs sont contens.
Tant qu'il luy plaist devant luy je demeure.
Et près de luy je me tiens à toute heure.
Veüe je suis et de nully touchée,
Fors quand je suis toute en luy approchée :
Toucher me peult chacun en le touchant.
En luy se peult ma parole et mon chant
Tresbien ouyr, car de moy un seul mot
Nully n'aura, tant soit il fin ou sot.
Hors d'avec luy ne puis voir ny parler,
Ne riens penser, fors sans cesse d'aller,
Et sans propos poursuyvre à retourner
Au lieu heureux où je veux sejourner :
Car en luy seul je retrouve ma vie,
Qui hors de luy par ennuy m'est ravie.
Je ne sens mal si on ne luy en fait,
Et si ne sens ne plaisir ne bienfait,
Sinon celuy qu'il sent, et n'ay desir,
Crainte, travail, ny joye, ny plaisir,
Sinon le sien : son honneur est ma gloire,
De moy ne veux que l'on face memoire,
S'elle ne sert à fueille ou à couleur,

Pour mieux monstrer sa tresgrande valeur.
C'est bien raison que chacun s'esmerveille
De moy, qui riens à luy ne suis pareille
(Car riens à tout ne scauroit ressembler).
Me voir à luy si tresbien assembler,
Que mon Rien est par son Tout honoré,
Et son Tout est par mon Rien adoré.
Je consens donc à mon infirmité,
Et à mon rien et mon humilité :
Parlant d'amy tant digne d'estre aymé,
Estant de tous loué et estimé
O vrays Amans, si jamais vous sentistes
Que c'est d'Amour, et si peine vous meistes
De parvenir au bien qui est promis
En bien aymant à tous parfaitz amys,
Jugez jamais n'avoir veu Amour tel
Que cestuy cy que voyez immortel,
Puis qu'immortel en est le fondement.
Jugez aussi et jurez hardiment
Que digne il est, et merite à tousjours
D'avoir l'honneur sur tous autres Amours.
Laissez moy là toutes histoires, fables,
Lesquelles sont feintes ou veritables :
Quoy que ce soit, confessez n'avoir leu
En livre aucun, ne en ce monde veu
Amour qui soit semblable à cestuy cy,
Ne que louer on peult d'estre sans sy,

Comme de moy Umbre tresinutile,
Et qui puys tout par cest amour gentile
De mon amy, duquel pour fin je dis
Que l'union c'est mon vray Paradis.





LA MORT

ET

RESURRECTION D'AMOUR.

VERS ALEXANDRINS.

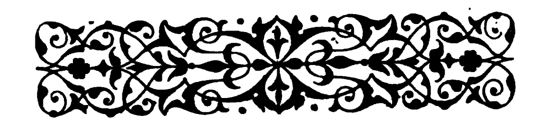
J'AY veu les yeux desquelz Amour, cruel tyrant,
Avoit fait les doux traicts, dont il alloit tirant,
Au temps que bien dorez d'un regard gracieux,
Doucement les tournant, blessoit et terre et cieux.
Or les voy je transis comme d'esmail sans vie,
N'ayans plus de rien voir ny d'estre veuz envie.
J'ay veu la bouche rouge par laquelle il parloit,
Et parole de feu qui sans cesse brusloit
Jadis souloit jetter, par sa douce ouverture,
Qui monstre le tresor du cœur sans couverture :
Or la voy je fermée, couvrant ses blanches dents,
Qui comme un mur de pierre cachent tout le dedens.
J'ay veu les blonds cheveux dont il faisoit la corde
De l'arc où il n'ha peu trouver misericorde,

Et des plus crespelets faisoit ses rethz et forts,
Où chacun il prenoit, nonobstant ses efforts :
Or les voy je cachez, sans ordre, et non peignez
En desdaignant chacun, d'un chacun desdaignez.
J'ay veu les tant bien faites et petites oreilles
Ouvertes, cler oyantes, blanches, un peu vermeilles,
Sarbatannes d'Amour, pleines de sa leçon,
Qui les gardoit d'ouir autre parole ou son :
Or les voy je fermées sans plus ouvrir leur porte
Aux chants, ditz, ne propos qui du petit Dieu sorte.
J'ay veu les blanches mains, les doigts longs et subtils,
Desquelz souloit Amour faire ses fins oustils,
Pour arracher les cœurs du plus profond du corps,
Les uns mettre captifz, les autres pis que mors :
Or les voy je sans force de tenir n'arracher,
Sans estre plus touchées ne pouvoir plus toucher.
J'ay veu les petis pieds, beaux, legers et penibles,
Faisans pour leur Seigneur choses tant impossibles,
Que roues de son char tant triomphant estoient,
Qui en danses, tournois et plaisirs le portoient :
Or les voy je impotens sans plus bouger d'un lieu,
Sans plus estre marchez, ne marchans pour leur Dieu.
J'ay veu le corps parfait et de telle grandeur,
Auquel tout le rebours se trouvoit de laideur,
Qu'Amour avoit choysi pour sa tresferme tour,
Et son doux Paradis pour eternel sejour :
Or les voy je changer de nature et de maistre,

De vie et de beauté, de sentement et d'estre.
Que ferez vous (Amour) quand plus ne pourrez voir
Des beaux yeux par lesquelz sur tous avez povoir?
Quand ne povez ouyr de l'oreille fermée,
En qui vostre parole fut receüe et aymée?
Quand ne povez parler par ceste bouche close,
Par laquelle en parlant vous poviez toute chose?
Quand ne povez des mains mortes plus tourmenter,
Ny asseurer tous ceux qu'avez fait lamenter!
Quand ne povez des pieds vostre char plus tirer,
Ne par eux en plaisirs voz servans attirer?
Quand ne povez au corps qui fut vostre demeure,
Le voyant ruiné, plus demeurer une heure?
Mourez donques, Amour, en celle departie,
Ou, si vivre voulez, cerchez autre partie,
Dont vous puissiez tirer autant d'honneur et gloire,
Et qui de tous les cœurs vous donne la victoire,
Comme ha fait ce corps cy, cause de tous voz biens,
Que vous voyez tout mat et converty en riens.
Si mieux vous ne trouvez, mourez dedens son cœur :
Car de changer en pis vous seroit peu d'honneur.
Sepulchre il vous sera, vous relique honorable :
Il vous fera honneur, vous le rendrez louable.
Et puis, quand serez mort, un bien devez attendre,
Que de vous Amour mort, et vostre froide cendre
Suscitera l'Amour, qui tousjours sera vie
Du mort, duquel par luy sera la mort ravie,

Et du tout mis à rien, et où mort ha esté,
Amour vivant sera pour jamais arresté ;
Qui fera voir l'aveugle, et le muet parler,
Le sourd ouyr trescler, le boiteux droit aller,
L'imbecile des mains user du touchement,
Et la beauté perie embellir doublement.
Vertu fortifier fera son fort chasteau,
Sa demeure à jamais, trop plus que devant beau :
Jamais ne passera sa force et sa beauté,
Là l'Amour immortel tiendra sa royauté,
Sa grandeur, son Empire en monstrant sa puissance.
Soubs laquelle chacun fera obeïssance.
Mourez donques, Amour, puis que ne povez vivre,
En celle qui de vous par Amour est delivre ;
Donnez lieu à l'Amour de saine affection,
Qui prend de vostre mort sa generation :
Et lors Amour, d'Amour vainqueur de telle sorte,
Fera vivre d'Amour l'amye en Amour morte.





CHANSON

FAITE A UNE DAME

SUR LAQUELLE
LA ROYNE HA FAIT LA RESPONCE SUYVANTE.

Je vous supply, entendez moy,
Sans me donner peine à le dire,
Assez voyez en quel esmoy
Je suis pour couvrir mon martyre.
Helas, vous n'en faites que rire,
Et j'en ay le mal ce pendant;
Qui taise son mal et souspire
Monstre assez qu'il est evident.
Vostre œil et bien bon jugement
Oyt aussi bien que fait l'oreille :
Le parler souvent change et ment;
Mon amour est vraye et pareille,
Qui à vous aymer s'appareille :

Je le vous monstre, et n'en dy rien :
C'est bien cruauté nompareille
D'ignorer ce qu'on entend bien.
J'ay le mal, vous le congnoissez
Et dissimulez de l'entendre :
Combien de jours sont jà passez
Qu'à vous suis, sans m'y vouloir prendre.
Si la bouche n'ose entreprendre,
Pensez vous le cœur moins surprins ?
Qui est prins avant que se rendre
Est rendu avant qu'il soit prins.
Ma peine si bien ne diray
Comme elle vous est apparente ;
De rien ne vous advertiray
De quoy vous soyez ignorante.
Las ! en moy trop experimente
(Et si croy que vous le croyez)
Que vostre bien mon mal augmente,
Et ne voy point qu'y pourvoyez.
Parquoy ne croira l'on à l'œil
Ainsi qu'on fait à la parole,
Qui couvre la joye et le dueil
Comme elle veult jouer son rolle.
Mais voyez où le regard vole,
Et vous congnoistrez que par là
Je monstre mieux ce qui m'affole
Que bouche qui onques parla.

Ce sera donc sans dire mot
Que serviray ce que j'estime :
Si pour le taire je suis sot,
C'est crainte et amour, plus que crime.
Mais, soit qu'on me louë ou reprime,
J'aymeray celle à qui je suis :
Ma reste y est, comme à la prime,
Et je la tiendray si je puis.

RESPONSE.

DE *ton œil le regard je voy,*
Du mien aussi je te regarde :
Mais du cœur que l'on voit par Foy,
Je n'y prens point autrement garde.
Il fault premier qu'Amour hazarde
Le parler, pour estre entendu.
Car d'autant que l'on le retarde,
Mon jugement est suspendu.
Mon œil juge ce qu'il peult voir,
Et non la pensée couverte :
Car l'œil de mentir fait devoir,
Autant que la parole ouverte.
L'Amour par le regard offerte

Peult, comme le parler, mentir :
Moy, qui n'y cerche gain ne perte,
Ne la veux croire, et moins sentir.
Si ta bouche ne parle mieux,
Pour avoir de mon cœur victoire,
Que le doux regard de tes yeux,
Tu n'acquerras grace ny gloire,
En ton Amour me fait croire :
Mais pourtant ne me dois blasmer,
Si ma pensée et ma memoire
Fuyt ce qu'elle ne veult aymer.
Je ne dois croire la douleur
Qui ne m'est monstrée ne dite :
L'œil piteux, la palle couleur,
A nul jugement ne m'incite.
L'amitié semble bien petite
Qui ne chasse crainte dehors :
Le parler response merite;
Parle, je respondray alhors.
Si en me servant ton mal fais,
Sans demander conseil ny grace,
Cerche donc toymesme la paix,
Puis qu'Amour ne te sert d'audace.
Mais à fin que plus on ne face
Poursuite d'un incongnu bien,
Autre que toy ha prins la place
Du cœur qui ne peult estre tien.

Je n'ay mys mon cœur qu'en un lieu
Si remply de perfection
Qu'il n'y ha nul que luy, soubs Dieu,
Digne de mon affection.
Contente suis sans passion ;
Car mon Amour et sa valeur
Sont de mesme condition,
D'une force et d'une grandeur.
La vertu, qui est fondement
De ceste Amour ferme et honneste,
Me la fait monstrer clerement,
Sans rougir ne baisser la teste.
Assez se sont mys en la queste
Pour trouver en mon cœur pitié ;
Mais je respons à leur requeste,
Je n'ay qu'en un seul amytié.
Celuy que j'ayme se peult voir
Par sa vertu tresapparente :
Ceux qui de m'aymer font devoir
L'on voit, dont point ne me tourmente ;
Aise n'en suis, ne mal contente ;
Qui le m'a dit, il le cela :
C'est, dont tout en criant je chante :
Voyez qui l'ha, et qui non l'ha.





LES ADIEU DES DAMES

DE CHEZ LA ROYNE DE NAVARRE

ALLANT EN GASCONGNE

A MA DAME LA PRINCESSE DE NAVARRE.



ADIEU *ne doit se dire tant que l'œil*
Peult voir le bien qui luy oste son dueil;
Mais aussitost que l'œil perd son object,
Le cœur commence à forger tel subject
D'aspre douleur et regret importable,
Qu'il rend la voix piteuse et lamentable.
Dont quand le cry et pleur ha fait son cours,
La bouche veult venir à leur secours,
Donnant raison à l'ennuy par parole,
En commençant un sy tresdolent rolle
Que nul n'y a (s'il la peult escouter)
Qui sceust son mal ignorer ou douter.
Mais petit est cest apparent regret,

Le comparant à celuy qui secret
Demeure au cœur sans se povoir monstrer,
Qui bien souvent le fait d'angoisse oultrer.
Mais de quoy sert à la personne aymée
Ceste douleur dens un cœur abysmée,
Si par dehors ne monstre quelque effect
De ceste Amour et regret tresparfait,
Non pour son mal et ennuy reveler,
Mais pour l'absent regreté consoler?
Voilà que fait la main servir à l'œuvre,
Par qui le dueil tant couvert se descœuvre.
Or donques, Main, ton office fault faire,
Pour un petit au regret satisfaire :
Car bien souvent la lamentation
Mise en escrit est consolation
A qui l'escrit et à qui le doit lire.
Nous escrirons donc à fin de te dire
L'adieu, lequel prononcer n'avons peu,
Tant que noz yeux ce qui leur plaist ont veu.
Mais maintenant ferons nostre harangue,
En nous servant de la plume pour langue,
D'encre pour voix, et de papier pour bouche,
Te declarant ce qui au cœur nous touche.

C'est moy qui dois de dueil porter baniere : Madame de Grantmont.
C'est moy, Grantmont, qui me metz la premiere,
Car mon ennuy toutes les autres passe.

Je dy adieu à toy et à ta grace,
Que j'ay long temps desirée de voir :
Et, l'ayant veüe, encores plus devoir
Fais de t'aymer, qui brusle mon desir
Jusques à tant que j'aye le plaisir
De te revoir et telle et en tel lieu,
Que sans cesser j'en fais priere à Dieu.

Madame la Seneschalle

Moy, qui n'ay sceu mes yeux garder de larmes,
En te voyant n'ay peu trouver nulz termes
Pour dire adieu. Or maintenant le diz,
En suppliant le Roy de Paradis
Que cest adieu tourne sans long sejour
En tres heureux et desiré bon jour :
En attendant, durant cest intervalle,
Souvienne vous de vostre Seneschalle.

Madame de Grantmont.

Je te requiers que me vueilles permettre
Que mon Adieu icy je puisse mettre.
A Dieu je dis celle dont la presence
J'ay desiré depuis la mienne enfance :
Et maintenant, que j'ay reçeu ce bien,
Te perds de veüe, et ne sçay pour combien.
Car un Mary ou toy ou moy prendra,
Dont eslongner ta veüe me faudra.
Mais j'ay espoir que ceux qui nous prendront,
En liberté plus grande nous rendront

De nous revoir : et, quoy qu'il en advienne,
Je te requiers que de moy te souvienne.
Car quelque part que tu ailles, ira,
Et vive ou morte à jamais t'aymera
Ta Catharine, estant d'Aste nommée,
Qui de regret est quasi assommée.

Madame D'Artigaloube.

Je ne rys plus, je ne rys plus, ma Dame;
Car puis qu'il fault apprendre ceste game
De dire Adieu, rien n'entens à la note.
Mais un Dieugard dira la Courtebote,
Autant riant, quand te pourra revoir,
Que de pleurer maintenant fait devoir.

Madame de la Renestaye.

J'ay delaissé pere et frere malade :
Mais quand il fault commencer la ballade
De dire Adieu à toy nostre Princesse,
Tous les ennuys dessusdits ont prins cesse.
Car te disant Adieu, regret me mord,
Comme quasi voyant mon frere mort.

Madame de Clermont.

Icy mettra, sans attendre à demain,
Pour dire Adieu, Clermont sa triste main :
Et à ce Dieu là je te recommande,
Auquel pour toy et pour moy je demande
Que dens ton cœur tu ne m'oublies pas,
Mais qu'au retour nous dancions les cinq pas.

Madame du Breuil.

En escoutant celles qui font leur dueil,
Il n'en est point qui soit semblable au Brueil.
Car de l'Adieu les tresfortes douleurs
M'ont fait venir tant les pasles couleurs,
Que je n'auray couleur, santé ne joye,
Que saine et belle en bref ne te revoye.

Madame Saint-Pather.

Moy, Saint Pather, mettray en ce lieu cy
Mon triste Adieu, venant d'un cœur transy;
De voir en deux ce qui doit estre en un,
Dont les corps sont uniz d'un cœur commun.
Mais, attendant que Dieu ses creatures
Ayt assemblé, feray des confitures
Des fruitz du lieu où celle qui regrette
L'eslongnement de bon cœur te souhaitte.

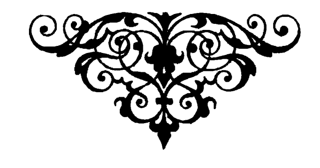
La petite Françoise.

Plus j'ay de toy souvent esté battue,
Plus mon amour s'esforce et s'esvertue
De regreter ceste main qui me bat :
Car ce mal là m'estoit plaisant esbat.
Or Adieu donc, la Main dont la rigueur
Je preferois à tout bien et honneur.

La Royne.

Si ces Adieux font pleurer qui les oyt
Ou qui les list, ou sur papier les voit,
Que feroit l'on si j'y mettois les miens?
Parquoy vault mieux que je n'escrive riens.

Mais à celuy auquel sommes unis,
Sans estre plus separez ny bannis,
Vois supplier que tant de bien nous face,
Qu'icy et là demourions en sa grace.





ENIGME.

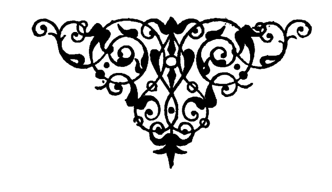
Deux poinsons font une pippe,
Et deux pippes font un muy;
Deux brassées de grosse lippe
Font un bien fascheux ennuy;
D'un roseau un seul appuy
Vault deux saultz en la riviere;
Trois pas reculant arriere
En poisent quatre en avant;
Cent flustes sonnent d'un vent :
Une eau emplist dix vaisseaux;
Un cuyder d'estre scavant
Vault la teste de six veaux.

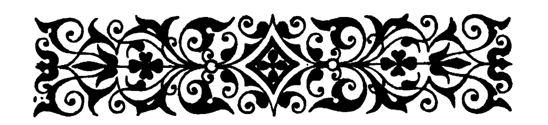
—

AUTRE.

L'un luy disoit : Helas, ma Damoiselle,
Vueillez souffrir que pour seul serviteur
Soye receu : ne me soyez cruelle,
Ottroyez moy, sans refuser, cest heur.

L'autre disoit : J'ay tell' amour au cœur,
Et si feray de servir tel devoir
Que, non voulant, je vous feray vouloir
Par long servir en fin ce que je veux ;
Car contre Amour nul cœur n'aura povoir.
Qui dit le mieux ou le pis, de ces deux ?





NOTES

T. I, *Notice*, p. viij. Le vers :

De Marguerite humaine, douce et sage,

est tiré d'une pièce (Ms. de Saint-Germain 1556) citée par Génin, et attribuée par lui à Mellin de Saint-Gelais (*Notice* en tête des *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 60-61, T. I).

Ibid., p. xliij. Voici le dizain de Rabelais auquel il est fait allusion :

FRANÇOIS RABELAIS

A L'ESPRIT DE LA ROYNE DE NAVARRE.

Esprit abstraict, ravy et ecstatic,
Qui frequentant les cieulx, ton origine,
As delaissé ton hoste et domestic,
Ton corps concords, qui tant se morigine
A tes edictz, en vie peregrine,
Sans sentement, et comme en apathie,
Voudrois tu point faire quelque sortie.
De ton manoir divin, perpetuel,
Et ça bas voir une tierce partie
Des faits joyeux du bon Pantagruel?

Ce dizain qui se lit en tête de l'édition princeps du *Tiers Livre* de Rabelais (1546), trois ans avant la mort de Marguerite (1549), fait allusion aux méditations excessives dans lesquelles

s'absorbait de plus en plus l'esprit de la reine de Navarre en ces dernières et tristes années.

T. I, p. 64. « *Que* c'est de vous », c'est-à-dire : *ce que* c'est que de vous.

Ibid. *Si c'estoit vous* est la leçon de 1547. — Celle de 1554 porte : *Si c'estoit voir* (vrai).

Ibid., P. 138 et 139, remarquez ces deux expressions comparatives, tirées d'un même ordre d'idées familières :

Car ma vertu je n'estime une pomme.

Et :

La Mort ne crains, ny Enfer une poire.

T. I, p. 156. *Note* sur la p. IX, lignes 6-7. — Rectifier et compléter ainsi l'indication des sources :

1° « Danielis Gerdesii *Historia Reformationis*, sive *Annales Evangelii seculo XVI passim per Europam renovati*, *Doctrinæque reformatæ*. Accedunt varia *Monumenta pietatis et rei literariæ* ut plurimum ex mss. eruta. » (T. II, p. 41-42, *Note*, et p. 48-51, num. VII des *Monumenta*).

2° « *History of the reformed religion in France*, by the rev. Edward Smedley. — London. — J. G. et F. Rivington. — 1832-1834. » (T. I, chap. 1, page 13 et suiv. : *Satirical stage-play before Francis I.*)

Smedley reproduit l'analyse donnée par Gerdesius. Celui-ci, dont l'ouvrage, en 4 vol. in-4°, comprend, dans chaque tome, une partie principale et une partie annexe, ou *Monumenta antiquitatis ad illustrandam historiam Reformationis*, donne, parmi les *Monumenta* du T. II, l'*Argumentum* de cette « *Tragœdia* quæ Parisiis coram ipso Rege Francisco I dicitur acta fuisse, a. 1524 ».

Il s'en réfère au témoignage de Burckhard qui, dans son ouvrage sur Ulrich de Hutten, P. III, p. 296, 297, affirme avoir eu communication de deux exemplaires imprimés (dont un avec fig.) de cette tragi-comédie satirique *en langue allemande*, et portant la date de 1524. Il dit, en outre, dans sa *Note* (p. 41) : « Nescio certe annon huc referenda sit illa quæ *Parisiis* in aula Regis dicitur acta fuisse *Tragœdia*, quam ex

Johannis Langi, Prioris Erfurdensis atque singularis Lutheri amici descriptione sibi per Cl. Schlegelium communicata, nobis retulit Jac. Burckhardus in tract. de Fatis ac meritis Ulr. Hutteni, Part. II, p. 293-300... »

Ce Langus, ou de son vrai nom *Lange*, prieur des Augustins d'Erfurt, est cité par M. Michelet dans ses *Mémoires de Luther*, comme un des correspondants du grand Réformateur.

P. 31, v. 2 :

Si vous pensiez ne l'avoir que demye.

Cet accord est très-joli, au lieu de notre invariable, *à demi.* — Voir encore, p. 227 :

Car son cœur est du vostre le demy.

Et T. IV, p. 9.

Sans peché ne demy.

P. 35. — *Plus mal que morte*, expression qui se trouve aussi dans la première des *Chansons spirituelles* (T. III), et qui rappelle l'expression *pis que morte*, dont Marguerite se sert plus loin (T. IV, p. 223), et dont elle usait dans la formule finale de ses lettres.

P. 98. *A tous les coups*, rime avec *à grands coups ;* cette rime d'un mot avec lui-même se rencontre çà et là dans les *Marguerites.*

T. IV, p. 1-101. — *Les quatre Dames et les quatre Gentilzhommes.* — Notez le rhythme de ce poëme qui parle gracieusement tantôt le langage de la galanterie tantôt celui du véritable amour : trois vers de dix syllabes sur la même rime, suivis d'un petit vers de quatre syllabes qui fournit la rime des trois vers suivants. On trouve cette forme chez Marot. — Ici, le discours de chaque personnage se termine par trois vers de dix syllabes rimant ensemble avec le vers de quatre syllabes qui précède, à l'exception du dernier discours qui se termine par un quatrain à rimes croisées.

P. 102. *Comédie.* — Vers de dix, de huit et de cinq syllabes.

— Remarquer le *Triolet* dialogué (p. 109.)

Voilà une Dame autentique, etc.

P. 123 :

. . . . *d'un veau*
Faites un très-plaisant oyseau.

Allusion au coucou ; c'est-à-dire : *Faites votre mari cocu.*

P. 125 :

Ne craignez point la continue ,
Le temps la tournera en quarte

Il s'agit de la *fièvre continue* et de la *fièvre quarte.*

P. 136 :

En venez-vous ?

LA VIEILLE.

Ouy, le pas.

c'est-à-dire : Oui, *de ce pas.*

P. 139-202. *Farce de Trop, Prou, Peu, Moins.* — Vers de huit syllabes. — *Trop* et *Prou* sont deux hauts et puissants seigneurs qui ont tout l'air de représenter les puissants du vieux monde catholique; *Peu* et *Moins*, deux pauvres hères qui ne craignent rien, *pas même la mort,* et qui ont des cornes dont ils vantent la vertu (p. 160) :

PEU.

Si l'on nous appelle Moutons
Ou les Cornuz, *il se fault taire.*

MOINS.

Je sçay bien jouer ce mistere.
Mais cheminons rians tousjours;
Avant qu'ayons finé noz jours,
Celuy viendra, qui doit venir.

PEU.

De rire ne me puys tenir :
Car ma Corne *le m'a promis.*

MOINS.

Nous sommes Cornuz *et Amys ;*
Un cœur et une voulente.

Et plus bas (p. 163) :

Nos cornes sont pour nous defendre:
Elles ne sont de chair, ne d'oz.

PEU.

Mais de tous deux (entendez-vous)
Pour defendre l'os et la peau.

Puis *Moins* reprend (p. 165) :

Elle nous sert pour eschapper
Mille maux; pource qu'entredeux
Elle se met de nous et d'eux.

PROU.

Quelz œufz?

PEU.

Ce sont gros œufz d'Autruche,
Qui frappent plus fort qu'une buche;
Mais la corne *les casse tous.*

Calembour significatif, qui désigne l'Autriche, appui de Rome et des vieux abus oppressifs (l'emblème de l'*Autruche* était d'un emploi fréquent pour symboliser la maison d'Autriche.) — *Prou* et *Trop*, voyant ces singuliers compagnons rire et parler d'on ne sait quel mystère, les pressent de s'expliquer, et *Prou* dit ironiquement : « Parlez, *Apostre!* » Mais s'ils ont de grandes oreilles d'âne, ils n'ont pas ce qu'il faut pour entendre; car la *corne* les blesse, dès qu'elle y touche. Le sens anticatholique de ces passages se dégage presque de chaque mot. *Peu* et *Moins* sont évidemment des novateurs se moquant de *Prou* et de *Trop*.

PEU.

Ne vous desplaise, domine. (p. 180.)

L'édition de 1547 porte : *dominé;* celle de 1554 : *domine*, sans accent; ainsi que j'ai rectifié ce mot : il est clair que c'est le vocatif de *dominus*, s'appliquant ici dans le sens de l'appellation ecclésiastique : *dom*.

Moins conseille à *Prou* et *Trop* de joindre à leurs oreilles « des *cornes* pour les décorer! » *Peu* déclare que la *corne* y ferait hon-

neur par sa présence : décidément cette corne, qui *touche au cœur*, est le talisman béni, et les *cornuz* prétendent opérer par elle des transformations bien audacieuses, car *Trop* répond (p. 188) :

Ha, chacun doit aller par rang;
Voudriez-vous ainsy tout confondre?

Prou et *Trop* parlent en vrais prêtres ou moines, ramenant tout au langage d'Église.

Et nos cœurs à plein benestier
Ne font que pleurer eaux ameres. (p. 189).

TROP (p. 196).

Afin que mieux soient recouvertes,
N'y espargnons ny or ni toile,
Chapperon, ne chappe ne voile,
Ne petis bonnetz neufz et beaux,
Ne un ne deux ne trois chapeaux,
Noz cinq cens, *pour mieux les abbastre.*

N'ont-ils pas l'air de vouloir se *cardinaliser* ou se couvrir des nombreux chapeaux d'un concile et de la triple mître papale?

Peu et *Moins* préconisent toujours la vertu de leurs cornes qui, pour un mal passager, procurent le souverain bien.

PEU (p. 199).

Les grands oreilles d'Animal
N'appercoivent, et si n'entendent
Le grand plaisir à quoy pretendent
Les cornes que tenons si cher.

Comme, d'autre part, *Peu* et *Moins* terminent la farce par des paroles facétieuses sur l'autre vie, je pense que les *oreilles* gigantesques rappelant celle de *Midas* sont les oreilles d'âne du clergé contemporain et de ses soutiens, et que la *corne* est l'emblème de l'esprit de Réformation et de libre-pensée. Les *Moutons* ou *Cornuz* sont le troupeau qui suit la voie nouvelle. N'oublions pas que la confrérie des Conards ou *Cornards* de Rouen parodiait spécialement le clergé dans ses farces. — La *corne*, qui, dans l'antiquité, fut adoptée pour les statues ou les médailles de certains rois et de certains dieux, comme insigne de force et de puissance, et qui indiquait aussi l'affluence du bien (*corne d'abondance*), est prise encore ici dans le sens d'un signe de ralliement :

PEU.

Vive la petite Cornette!

La « petite Cornette » en somme, est un guidon, une arme défensive et offensive, quelque chose qui parle (comme un cornet ou clairon), et le tout n'est *ny de chair ny d'oz*, c'est-à-dire représente une force morale. Notons un dernier et curieux rapprochement : c'est que l'un des plus fameux docteurs protestants de l'époque, et l'un des plus influents, celui qui essaya le plus obstinément de concilier les diverses églises du protestantisme, *Bucer*, qui est mis en scène dans le *Cymbalum mundi* sous le nom de *Cubercus* (pour *Bucerus*), s'appelait réellement *Kuhhorn*, c'est-à-dire *Corne de vache*. On jouait alors tellement sur les mots, que la corne symbolique dont il est question nous rappelle forcément le nom de cet émule de Luther.

Quelques passages du texte de ce poëme réclament des explications.

P. 144, v. 1 :

Me congnoissez-vous pas, *mon Filz?*

L'addition de *pas*, qui manque dans l'original, était indiquée par le sens comme par la mesure.

P. 154, v. 1 :

C'est tout un, verité soit verité.

Ce vers serait faux, si l'on prononçait toutes les syllabes; on devait prononcer :

C'est tout un, ver'té *soit* ver'té.

Ailleurs on trouve écrit *durté*.

P. 155, v. 2 :

Le peu aymé, le povre et moins douté.

Notez ce vers de dix syllabes rompant brusquement la série des vers de huit. — *Douté* est ici pour *doté*.

P. 174. Les deux dernières répliques de *Prou* et *Moins* sont mises dans l'original sous le seul nom de *Prou* : erreur évidente, car le sens dit nettement que ces mots :

. . . . *notre vie*
Nous defaudroit en le comptant,

appartiennent à un autre interlocuteur.

P. 184 :

Leur ouy *ne me fait jouyr,*

Ouy *pour* ouye, *ouïe.*
P. 196, v. 6 :

Noz cinq cens......

Le texte original porte : « Noz cinq *sens.* » L'énumération qui précède : *Ne un, ne deux, ne trois,* suggérait la correction du texte.

P. 197, v. 5.

Proverbe populaire :

Rolans ne sommes, ne vaillans.

P. 203-260. La *Coche.* — Cette pièce, qui renferme tant de subtiles dissertations d'amour, offre des passages charmants, notamment l'éloge fameux de François Ier (p. 247-248). — Partie en vers de dix syllabes, à rimes plates; partie en vers de dix et de quatre syllabes, chaque petit vers coupant de deux en deux les autres, et fournissant la rime des deux grands vers qui suivent.

P. 209. Édition de 1547 : *lange;* rectifié ici d'après le sens et d'après l'édition de 1554 : *langues.*

P. 241 :

J'en ay le marc, si vous en avez l'once.

Dicton populaire.

P. 261-266. L'*Umbre.* — Vers de dix syllabes, à rimes plates.

P. 267-270. *La Mort et la Resurrection d'Amour.* — Pièce remarquable par la grandeur mélancolique du sentiment et la rare beauté de certains vers. — (V. t. III, une *Chanson spirituelle* aussi écrite en *vers alexandrins.*)

P. 271-275. Deux *Chansons.* — Vers de huit syllabes.

P. 276-281. Les *Adieu*. — Vers de dix syllabes, à rimes plates.

P. 277. *Madame de Grantmont*. — Mme de Grammont, Catherine d'Aste (V. p. 279.)

P. 278. *Madame la Seneschalle*. — La Sénéchale de Poitou, Louise de Daillon, compagne habituelle de litière de la reine Marguerite.

P. 279. *Madame d'Artigaloube*. — Le *Registre de Jehan de Frotté* mentionne : — « *Mesdemoiselles Dartigaloube et Delagrange*... » (Voir La Ferrière-Percy, p. 11.)

Ibid. *Madame de la Renestaye :* — « *Jeanne Defay, damoiselle de la Benestaie*. » (Voir ibid, p. 9.)

Les textes de 1547 et 1554 (*Marg. de la Marg.*) impriment R et non B.

Ibid. *Madame de Clermont :* — « *Damoiselle Françoise de Clermont*. » (V. ibid., p. 10.)

Ibid. *Madame de Saint-Pather :* — « *Damoiselle Legay, damoiselle de Saint-Pather,* » distributrice ordinaire des libéralités de la reine. (V. ibid, p. 9 et *passim*.) Ce fut par elle que Bonaventure des Periers, en disgrâce à Lyon, resta en rapport avec Marguerite.

Ibid. *La petite Françoise*, une compagne de Jeanne d'Albret enfant qui, selon l'usage du temps dans les grandes familles, faisait sans doute office de *menine*, et subissait les punitions méritées par la jeune princesse.

Dans l'état de la maison de la reine de Navarre (1548-1549), reproduit par M. de La Ferrière-Percy, figurent « *Françoise* Robinaud, » femme de chambre de la reine, « *Françoise* Rousseau, *Françoise* Paradis » et « la petite Babou ». C'est probablement l'une des quatre à qui il faut rapporter le passage de l'*Adieu*.

Sur Mme de Grammont et Mme du Breuil, je ne trouve aucune indication spéciale.

P. 282-283. Deux *Énigmes*, la première en vers de sept syllabes, la seconde en vers de dix.

REMARQUES DIVERSES.

Aux précédentes citations de rimes curieuses et intéressantes pour l'étude de la prononciation dans ses variations et dans ses rapports avec l'orthographe, ajoutons encore celles-ci (T. I) : *source* et *pour ce; asseur* (sûr) et *sœur; ordonne* et *bourne* (borne) ; *condemne* et *damne*, et (T. IV) : *toutesfois* et *contrefais; coste* ou *couste* et *oste; moins*, *mains* et *maintz; outre* et *Apostre* (qui s'écrit ailleurs *Apoustre*); *aïde* et *remide* (La *Coche*, p. 236) ; (ailleurs : *ayde* et *remede*). *Seul* et *dueil* (ailleurs : *dueil et œil*), etc.

Un passage de Henri Estienne dans l'*Advertissement* de ses *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé...*, entre *Philausone* (le courtisan) et *Celtophile* (le franc Gaulois), explique certaines orthographes et prononciations du temps qu'il réprouve : *Chouse* et *cousté*, comme on prononce à la cour, plaisent au dict *Philausone : chose* et *costé*, selon la prononciation ordinaire, plaisent aux autres. » — Et il ajoute :

Ceste langue courtisanesque,
Qui de son vice fait vertu,
Est une langue barbaresque.

Voici encore quelques observations relatives au texte, pour compléter celles qui figurent dans les autres volumes de notre édition.

Pour un même mot ou un même temps de verbe on trouve des formes et flexions différentes.

Ainsi : *cercher* et *chercher* (la première forme plus employée) ; *pouvoir* et *povoir; fuyr* et *fouyr;* j'*avois*, j'*aymois*, je *fuyois* et je *trouvoye;* j'*estoye*, je *devoye ; desroy* et *desarroy ; laideur* et *laidure ; riens* (au singulier) et *rien ; plein* et *plain ; plaingt*, *plaings* et *plaintz* (plaintes) ; *onc* et *onques ; voulusse* et *voulsisse ; doy* pour *doigt*, *suyvir* pour *suyvre ; serment* et *serement ;* je *fois* pour je *fais*.

Le genre de certains mots varie dans l'œuvre même, ou a changé depuis lors, comme *abysme*, masculin (t. I, p. 15), et féminin (Ibid., p. 106). Il est féminin aussi dans un *Chant royal* de Jean Parmentier qu'on trouvera dans l'opuscule annexé

au *Miroir de l'âme pécheresse* de 1531. (Ex. de la Bibliothèque nationale.)

Quand le monceau des choses tenebreuses
Estoit sans ordre ainsi comme une *abisme.*

Le limite (t. I, p. 42); *Ma doute* (Ibid., p. 125, etc.); *la poison* (passim); *cruelz* alarmes (*La Coche,* p. 209); en *telle* ennuy (Ibid. p. 223); sans *nul* erreur (Ibid., p. 234).

Parmi les particularités diverses qui méritent d'être relevées; notons *air* et *ailes* écrits : *aer*, *ær* et *æsles*; à la rime, *tenon*, *blasmon*, etc., pour *tenons*, *blasmons*, etc, p. 91 du t. I : *tenebre* au singulier; *appreuve*, *treuve*, *seuffre* (qui qu'en), pour approuve, trouve, souffre (prononciation et orthographe dont l'usage devait persister jusqu'au XVII[e] siècle); et cet emploi si élégant de l'infinitif pris substantivement, dont Regnier et La Fontaine ont tiré encore, bien plus tard, un si heureux parti, mais qui alors était d'usage familier : *Au commencer* pour *au commencement; le mourir* pour *la mort; d'un tel mentir* pour *d'un tel mensonge; le reconforter* pour *le reconfort; au departir* pour *au depart; son naistre*, pour *sa naissance*, etc. Voici un très-hardi emploi de l'infinitif-substantif (t. IV, p. 92) :

Quel dire à Dieu! *quel estrange* laisser
Ce qui devoit jusques au trespasser
Toujours durer!

L'auteur emploie beaucoup de mot tirés directement du latin, et qui ne sont pas restés dans le fonds de la langue, ou qui ont pris un autre sens. Notons : *celique* (cœlicus), *cognition* (cognitio), *collauder* (collaudare), *communité* (communitas), *crudelité* (crudelitas), *lenité* (lenitas), *dateur* (dator), *salvateur* et *servateur* (salvator, servator), *facteur* et *facture* (signifiant *créateur* et *créature*), *fruition* (jouissance), *hydrie* (aiguière), *liveur* (livor), *regnateur* (regnator), *scintille* (étincelle); *scintiller* nous est seul resté. — *Idée* y a le sens du grec Εἰδέα, Ἰδέα (image).

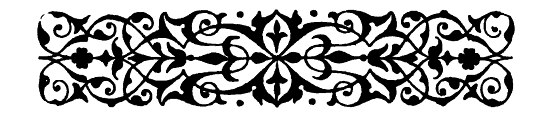
Enfin le texte offre *làs*, *helàs*, avec l'accent grave, *l'á* avec l'accent aigu; *dy'je*, *voy'je*, avec l'apostrophe tenant lieu du trait d'union moderne. — Dans *lais'ray*, *a'vous*, etc., pour *laisseray*, *avez-vous*, la suppression d'une syllabe est indiquée par le signe ^ qui rappelle l'accent circonflexe.

Les formes *sur* et *sus*, *a* et *ha* (3[e] personne du présent de l'indicatif du verbe *avoir*) existent concurremment : *ha* est d'un

emploi habituel. — On trouve *ains* et *mais*, *ne* et *ny*, et les trois formes *se*, *si* et *sy*. — *Se* et *si*, conditionnel; *si* pour *ainsi* ou *cependant*; et *sy* amplificatif : « *sy* orde et vile. »

Ell' et *quell'* s'impriment pour *elle* et *quelle* devant une consonne; *s'Amour* pour *si Amour*; *s'elle* pour *si elle; n'ymage* pour *ni ymage*, et même *m'esprit* pour *mon esprit*. Mais dans bien des cas, ainsi que je l'ai dit plus haut (*Notes* du t. I), la typographie ne se règle pas sur les nécessités de la mesure.





GLOSSAIRE

Abbayer. Aboyer. (Cotgrave.)
Abysme (p. 106, t. Ier), s. féminin. — (V. *notes* du t. IV, p. 295.)
Acointé de. Ayant accointance, commerce avec.
Acouardi, de *couard*. Énervé, pris de lâcheté — « *Acouhardir*, to effeminat, make faint-hearted. » (Cotgrave.)
Acquerre. Acquérir. (V. *Conquerre* et *Requerre*.)
Adonques. Donc, alors. — Ailleurs : *donques*.
Aer. Air. — C'est la forme latine pure.
Ælle et *Æsle*. Aile.
Affermer. Affirmer.
Affin. Parent, allié, de *affinis*. (Cotg.)
Affiner. Attraper, jouer par finesse.
Ahardre. — Cotgrave : « *Aherdre*, to snatch or pluck; to catch, gripe, or take by violence. » — Agripper, empoigner. — Ducange : « *Adhærere*. A quo verbo nostri *Adherdre*, *aherdre*, *Aerder*, *aerdre*. — « Biset le prit et *ahert* par telle manière. » — Raynouard, *Lexiq. rom.* : « Aderdre, aerdre; adherir, aherir (que donne aussi Ducange); lat. *adhærere*. » Même sens.
Aïde, pour *aide* et *ayde*. — Rime avec *remide*, pour *remede*. (P. 236, t. IV.)
Aigrette, adj. féminin, diminutif de *aigre*. — *Aigret*, *ette*. (Cotgrave.)
Ains. Mais. — La forme *maïs* figure concurremment.
Alaine, pour *haleine*. — Cotgrave note les trois formes : *alaine*, *aleine*, *haleine*.

ALARMES, s. masc. (P. 209, t. Ier.) — (V. Cotgrave.)
ALQUEMIE. Alchimie. — On disait aussi *arquemie* (Palsgr.). De là le jeu de mots de B. des Periers dans ses *Joyeux Devis* : « ... se pourroit plus proprement dire *Art qui mine* ou *Art qui n'est mie.* » (Nouv. XII.)
AMABLE. Aimable. — Ailleurs : *amyable.*
ANGLET, diminutif de *angle.*
ANGOISSEUX. (Palsg.)
ANNUIT. Aujourd'hui. — Devrait s'écrire *anhui* ou *enhui. Hui* est la traduction du latin *hodie.* — *Anui* et *enhui,* « to day, this day. » (Cotgrave). — Ce mot fait encore partie de la langue populaire en Normandie. — Dans le passage, t. II, p. 6, il peut signifier spécialement *cette nuit,* sens qu'il a aussi quelquefois.
APERT, *e,* adj. Ouvert, manifeste. (Cotgrave.)
A PEU PRÈS QUE. Peu s'en faut que.

Mais c'est sy fort qu'à peu près que perie
N'est mon amour. (T. IV, p. 33.)

APPARENTEMENT. Apparemment.
APPERE. Apparaisse.

« *Il ne parle pas Chrestien*
Ne nul langage qui appere (Pathelin),

où *appere* signifie *apparoisse* » (H. Estienne, *Du nouv. lang. franç. italianizé,* p. 612.)
ARDRE. Brûler.
ARRES, pluriel de *ari* ou *ary.* « Ari, pour aride... Devenir *ary* et sec, *arescere.* » (Nicot.)
ARROY. Appareil, train de gens, équipage.
ASSEUR. Sûr, assuré.
ATTRAIRE. Attirer, captiver.
ATTREMPER. Modérer, régir. — « To temper, moderate. » (Cotgrave.) — « Attremper et gouverner, *temperare.* » (Nicot.)
AVEUGLIR. Aveugler. — *Aveuglyr* et *aveugler.* (Palsg.)
AVOYER (S'). S'égarer, s'écarter de sa voie.

BALLER. Danser. — « Ce qu'on appeloit *Danser,* on l'appelle maintenant *Baler.* » (H. Estienne. — *Dial du nouv. lang. franç. italianizé,* p. 410.) — *Baler.* (Cotgrave.)
BARICAVES. Excavations ou vallées profondes. — « Steep valley, or deep path in a wood or valley. » (Cotgr.) —

« La Forest de Merevant est toute en montagnes, vallées et *barycaves.* » (Du Fouilloux, chap. XIX de sa *Vénerie*, cit. par Nicot.)

BAS (A) et *d'à bas.*— *En bas* et *d'en bas.*— Ailleurs : *Embas.*

BATTURE. Action de battre, coups (Cotgr.)

BENEIZ et *Beneis,* pour *bénis,* du vieux français *beneir.*

BESONGNER. Agir.

BESTERIE. État de bête, d'animal.

BIENHEURÉ. Bienheureux. (Nicot.)

BIENHEURETÉ. Bonheur. — (Cotgr)

BOUSIE. (P. 77, t. IV.) Fausseté, menterie. Anc. franç. : *boisdie, boisie*, félonie, fraude, tromperie, et *boiser, boisier*, tromper, violer sa foi, noté encore par Ménage. (V. D. Carpentier, *Gloss. franç.* extrait de Ducange, au mot *Boisdie;* Raynouard, *Lexique romain*, aux mots *bauzar, bauzia*, et Ducange, aux mots *bausiare, bosiare* et *bausia :* il donne aussi la forme *butia*, qui correspond directement à la forme *bousie* des *Marguerites.*) Comparez en outre l'italien *Bugia*, même sens, d'où l'on peut l'avoir repris par le changement de *g* en *s*, comme dans *courtisan* de *cortigiano*, *fraise* du latin *fragea*, dérivé de *fragum*, etc. — (V. Brachet, *Diction. étymol. de la lang. franç.* aux mots *fraise* et *gesier.*)

BOUTER. Mettre, placer. — Terme resté populaire.

BRAVEGER. C'est l'italien *braveggiare*, faire le brave.

BRIEF. Bref. — D'où *brièvement*, *brièveté.* (V. GREF.)

BUCOUBLE. Attelage de deux. Sens littéral : *couple de bœufs.* — On écrivait et on prononçait *couble* pour *couple.* — « *Couble, chevaux de couble.* Paires or couples of horses. » (Cotgr.) — *Bœuf* en vieux français se disait *buef.* Comparez l'italien *bue*, l'espagnol *buey* (autrefois *bue*).

Le vray lyen, qui rendoit un bucouble (t. IV, p. 230), doit donc signifier : le lien d'amour, qui d'*un seul* faisait un *être double*, en doublant l'âme de chaque amant de celle de l'être aimé et en l'y enchaînant.

BUREAU. De *bure.* — Grosse étoffe de laine.

ÇA BAS. Ici-bas. — Correspond à ÇA HAULT et *Çà sus.*

CAUT. Avisé, de *cautus.* — Anc. français, *cautèle.* — *Cauteleux* est resté.

CE A MON. Assurément, certes. — On ignore l'origine de cette locution singulière, qui s'écrit aussi *c'est mon* et

sçay mon, et qui a persisté jusque chez Molière. — La caractéristique *mon* figure avec le même sens affirmatif dans les expressions : *Asçavoir mon, Ce fait mon.* (Palsgrave.)

CELIQUE. Céleste.

CERCHER, pour *chercher*, qui est employé aussi dans ce texte, mais moins souvent. — « En provençal *cercar*, en italien *cercare*, en latin *circare* qui est déjà dans Properce avec le sens d'errer çà et là). » (A. Brachet, *Diction. étymol. de la lang. franç.*) — Nicot renvoie de *chercher* à *cercher*.

CHALEMYE, chalumeau. — *Chalemie* et *chalemelle* (Cotg.)

CHAULT (Il ne). Du vieux verbe *chaloir*, avoir souci. — Il n'importe. — « Il ne leur chault. » Ils n'ont souci.

CHERRONT, choiront. Le verbe choir, anciennement *cheoir*, donnait au futur *je cherrai*, employé encore au XVII[e] siècle. « Tirez la chevillette, la bobinette *cherra.* » (Perrault, *le Petit Chaperon rouge.*)

CHEUTE, féminin de *cheut* ou *cheu*, chu, du verbe *cheoir*. — D'où le substantif *chute*, qui est resté. — Dans l'expression proverbiale *chape-chute* (V. La Fontaine, liv. IV, fab. 16) :

Messer loup attendoit chape-chute à la porte,

le mot *chute* subsiste comme adjectif.

CHEVESTRE. Courroie, licou (d'où le verbe *enchevêtrer*). — Au fig. : chaîne, joug.

CHOQUEUR. « Ceux qui en moquant sont choqueurs. »

CIL. Celui.

CLAMER. Crier, proclamer.

CLOUZ, pour *clos*, adj.

CŒUVRE, pour *couvre*.

COGNITION. Connaissance.

COINT. Avenant, mignon. — « Compt, neat, fine. » (Cotg.) — « Coint et joli. » (Nicot.)

COINTOYER (Se). De *coint*. — S'atourner, se faire beau.

COLE. (P. 87, t. IV.)

« Ne leurs courrous, despitz ou chaulde cole. »

C'est le grec χολή, bile, colère. — *Chaulde cole* (Palsg.)

COLLAUDER. Vanter, célébrer.

COMBIEN QUE. Bien que.

COMMUNITÉ. Communauté.

CONDIGNE. Très-digne.

CONFERMER. Confirmer.

CONJURAISON. Conjuration. — C'est l'ancienne désinence et la meilleure.
CONQUERRE. Conquérir. (V. *Acquerre* et *requerre.*)
CONSENTIR (Se), pour *consentir.*
CONTREGARDER, préserver.
CORNER. Jouer de la corne ou du cor.
COURTINE. « Courtines vertes », dans le sens de *tapis de verdure, couvert des bois.*
CROYE, pour *croix,* à la rime.
CRUCIFIX, adj. Crucifié.
CRUDELITÉ. Cruauté.
CRUE (*La bailler*). En conter, vouloir en faire accroire.
CURE. Soin, souci.
CUYDER. Croire, imaginer. — *Le cuyder* signifie les folles illusions, l'élan présomptueux de l'imagination.

DAMNEMENT. Damnation.
DATEUR. Donneur, donateur.
DELICT. Délice, délectation. — Comparer l'anglais *delight.*
DELIVRE. Libre, délivré.
DENS, DEDENS. Dans, dedans. — *Dens* pour *d'ens.* — En latin, *intus,* d'où le vieux français *ens.*
DEPART. Séparation, division.
DEPARTEMENT. — DEPARTIE. Départ.
DEPARTIR et *se departir.* Partir.
DEPESCHER. Débarrasser.
DESBRISER. Briser, rompre ou se rompre.
DESCONFORT. Désagrément, mécompte.
DESCONGNOISTRE. Cesser de connaître, méconnaître. (Cotg.)
DESPENDRE. Dépenser. (Cotg.)
DESPIT, adj. Dépité. — DESPITEUX.
DESPRENDRE. Dégager, détacher. (Cotg.)
DESPRIS. Mépris, dédain. — DESPRISER. Mépriser, déprécier.
DESROCHER. Arracher de sa base, renverser. — « Violently to pull, breake, throw down. » (Cotg.)
DESROY. Ailleurs *desarroy.* (Cotg.)
DESSERVIR. Mériter. — L'anglais a conservé *to deserve.*
DESSIRÉ. Déchiré. — *Dessiré* et *desciré.* (V. *Balade joyeuse des Taverniers,* attrib. à Villon.)
DESTOURBER. Brouiller, troubler. (Cotg.) — Du latin *deturbare* ou *disturbare.* Comparer l'anglais : *to disturb.*
DEULT (S'en). Du verbe *se douloir.* — Subjonctif : *deulle.* De là le mot *deuil,* anciennement *deul.* (V. *Douloir.*)

DEVIS. Conte, récit. — Intention, jugement. « A leur devis, » c'est-à-dire *à leur gré, à leur sens*.
DEXTRE. Droite, main droite.
DIEUGARD, formule de salut et d'accueil. — *Adieu* se disait au départ, *Dieugard* au retour.
DIFFAME. Honte.
DIFFINIR. Définir, expliquer.
DIFFORMÉ. Déformé, dénaturé.
DILECTION. Amour, affection.
DIRÉ (Je), pour : « Je *dirai*, » à la rime. (P. 8, t. II.)
DIVERSOIRE. Du latin *diversorium*, hôtellerie, logis.
DIVERTI, DIVERTIR. Détourné, détourner.
DIVERTY. Égaré.
DOINT. 3e pers. sing. du présent du subj. du verbe *donner*.
DOUBLE. Double, doublon, pièce de monnaie.
DOULOIR (Se) et DOULOIR. De *dolere*, souffrir, être en peine. — On disait aussi *doloir*.
DOUTANCE. Doute.
DOUTE, subst. fém. (P. 126, t. Ier, et p. 233, t. IV). — (V. Palsg. et Cotg.)
DOUTÉ. Doté. (P. 155, t. IV.)
DOUTÉ, pour *redouté*. (P. 17, t. IV.)
DOUTEUX. Qui doute.
DOY, pour *doigt*, à la rime.
DRAPEAU. Drap. — DRAPELET. Diminutif du précédent.
DUIRE. Convenir. — « *Cela me duit*. That is good, or.... commodious unto me. » (Cotg.)
DUYSANT et *duisant*. Convenable, séant, qui plaît.
DUYSIBLE. Profitable. (Cotg.)

EFFRAYABLE. Effroyable.
EMBLER. Emporter, enlever, dérober. (Cotg.) — De là l'expression *d'emblée*, du premier coup.
EMBOUER. Couvrir de boue, embourber.
EMPERLER. Dans le *Sonnet* de Maurice Scève, en tête de la *Suyte des Marguerites*. — Noté par Cotgrave.
EMPRIS. Pris, saisi.
ENCLINÉ. Enclin.
ENCONTRE. Contre.
ENFERME. Infirme, débile, malade. (Cotg.)
ENGARDER. Garder, préserver.
ENNUY, subst. fém « En telle ennuy. » (P. 223, t. IV.)
ENSEIGNEUR. Qui enseigne.

Entendis. Pendant ce temps. — **Entendis que**. Tandis que.
Entendre. De *intendere*, s'évertuer à... « To study, mind, heed, care for, look to. » (Cotg.)
Ententif. Attentif. (Cotg.)
Envitaillement. Approvisionnement.
Erre (*Grand'*). Grand train, fort vite. — *Erre* avait le sens d'*allure*. (Cotg.)
Erreur, s. masc. — « Sans *nul* erreur. » (P. 234, t. IV.)
Es. *Aux* ou *en les*... On dit encore *docteur ès lettres*, etc.
Eschelle (Se). S'escalade, du vieux verbe *escheller*, escalader. (Cotg.)
Eslongner. Dans le sens de *être loin de*, et non dans celui d'*éloigner, écarter*.
Esme. Pensée, intention, visée. — « Purpose, intention, determination. » (Cotg.) — Comparez l'anglais *aim* (V. Palsgrave, aux mots *esme*, français, et *awme*, vieil anglais.) — L'expression *faillir à son esme* se trouve chez Villon (*Grand Testament*). — « J'ay failli à mon esme, *id est*, à mon intention. » (Nicot.)
Esmerveiller Admirer.
Espace, subst. féminin. (Palsg. et Nicot.)
Espes. Épais. — Cotg. : *espez*.
Esserde (Que je l'). Que je le précipite. (P. 112, t. II.)

Ou dens la mer je ne l'esserde.

Ne figure pas dans les vocabulaires. — *Aherdre* étant venu de *adhærere* (v. ce mot chez Ducange) par la forme *adher[d]re*, comme *tordre* de *torquere* (torq're) et *ardre*, de *ardere* (où l'*e* de la finale est long), on peut, *à fortiori*, admettre la forme *esserdre* de *exsero*, *exserere*, par le changement de *xs* en *ss*, et l'intercalation d'un *d* euphonique : *esser[d]re*, après la chute de l'*e* bref dans la syllabe finale *ere*. (V. Brachet, *Dict. étym. Introd.*, p. XCVII.) Comparez le grec *ἐξείρω*, *ἐξαίρω*. — Ce verbe pourrait encore venir de *insero*, mettre dans, faire pénétrer, par extension ici, *enfoncer*, *plonger* (V. Raynouard, *Lexiq. rom.* au mot *Esserrar*, pour *Enserrar*, enclore, etc.)
Estable, adj. — *Stable*, de *stabilis*, comme le substantif *étable* (anc *estable*), qui est resté, s'est formé de *stabulum*. — (V. D. Carpentier.)
Estouper Boucher, clore, arrêter (Cotg.)
Estranger et *s'estranger*, verbe. — Éloigner, s'éloigner. (Cotg.)

Exemplaire. Exemple, modèle. — **Exemple**, s. féminin. — (V. Regnier, satire X, v. 315.)

Dire que ceste exemple est fort mal assortie.

Facteur. Créateur.
Facture. Ce qui a été fait, œuvre, créature.
Færie. Enchantement, sorcellerie.
Faille (Sans). — Sans faute. (Cotg.)
Faintis. Trompeur, plein de feinte. (V. *feintis.*) — Villon (*Grand Testament*) :

Ryme, raille, cymballe, luttes,
Comme folz, faintis, *eshontez.*

Faisible. Faisable (Cotg.)
Fallace. Tromperie. — *Fallacieux* est resté.
Fame. Renommée, du latin *fama.*
Fantasie. Fantaisie. — Mot excellent, selon H. Estienne, dans le sens de *verve* et de *caprice*. — Ailleurs : *phantasie*, moins souvent.
Fault. (P. 170, t IV.) « Ce qu'il y fault » 3e pers. du présent de l'indicatif du verbe faillir, dans le sens de *manquer*, *faire défaut* — De là le substantif *faute.*
Fein. Foin, du latin *fœnum.* (Cotg.)
Feindre (Se). Hésiter, rechigner, s'épargner à... (Cotg.) — Ducange : « *Fingere se*, levi seu molli brachio agere, labori parcere. — *Faindre*, se ménager. » — De là le vieux mot *feignant* ou *faignant*, resté populaire, en Normandie notamment — V. Littré, au mot *Feignant* : « On le prend d'ordinaire pour une corruption de *fainéant;* mais Génin a soutenu que c'est le participe du v. *feindre* ou *se feindre* ayant eu le sens d'hésiter, reculer à... Cette manière de voir est appuyée par *feintise*, au sens de fainéantise. »
Feintis, adjectif. « *Feintise* ruse » (p. 253, t. IV), c'est-à-dire ruse trompeuse, pleine de feinte. — (V. *Faintis.*)
Feintise. Action de feindre, tromperie. — Ailleurs : *faintise.*
Fiance. Confiance.
Fiens. Fiente, ordure. (Cotg.) — Encore usité en Normandie.
Finé, finer. Fini, finir. (Cotg.)
Flageol. Il n'est resté que le diminutif *flageolet.*
Flambe. Flamme.
Folatre. Fou, folle.

Fonde. Fronde. — C'est le latin *funda*.
Fontal. Du latin *fons, tis;* source, fontaine.
Forcenant. Employé dans le sens où nous employons *forcené*.— Italien : *forsennato*.— « Chien forcenant » (Cotg.)
Forcenerie. Furie, rage folle.
Forcluz. Exclu.
Forens (Peuples), pour *forains*, étrangers. C'est-à-dire les *Gentils*.
Forment « Exceedingly, greatly, mightly, very much. *Forment malade.* » (Cotg.) — « Morte *forment* » (p. 18, t. IV), c'est-à-dire formellement, absolument.
Fors. Hormis.
Fort (Au) En somme, tout compte fait. — « Au fort aller. » (Cotg.)
Fouyr. Fuir. — (V. *Balade pour ung prisonnier*, attribuée à Villon)
Fruitage. De *fruit*, comme *laitage*, de *lait*.
Fruition. Jouissance.
Fumière. Du latin *fumus*, fumée.
Fuytif. Fugitif (Cotg.)
Gergonner. De *gergon*, jargon, langage.
Gesir. Être couché, *jacere*.
Gorgias, adj. — Elégant, paré, de belle mine.
Gref, pour *grief*, dam. détriment. — C'est là transformation primitive du latin *gravis*.
Guerdonner. Récompenser, gratifier.
Guide, s. fém. — (V. Regnier, satire XIII :

Elle lit sainct Bernard, la Guide des Pecheurs.

La Fontaine. l. VII, fab. 17, etc.)
Guymple. Guimpe (Palsg. et Cotg.) — De l'anc. haut allemand *Wimpal*.
Guynier. Cerisier. — De *guyne*. — On dit encore une *guigne* aujourd'hui. — *Guisner*. (Cotg.)
Hayant Haïssant. — De *hayr* ou *hayer*. (Cotg.) — « Nous hayons. » (Palsg.)
Hantise. De *hanter*, fréquentation
Hau, interjection pour appeler (Cotg.), comme *ho*.
Hautain. Haut. — Le « grand Dieu *hautain* », c'est le Dieu *très-haut* ».
Hay. Cri d'exhortation. — On disait : *Hay, avant!*
Herbis. Herbages. (Cotg.)
Hersoir. Hier soir.

HONGNER. Grommeler, quereller. — « *Hoigner*. To grumble, mutter, murmure, repine. » (Cot.)
HONNYS. Draps (P. 100, t. II.) — Draps de rebut.
HYDRIE. Aiguière.

IDÉE (p. 7, t. Ier) Image. — C'est le sens du grec Εἰδέα, Ἰδέα.
IMAGE (p. 35, t. II), s. masculin. (V. le *Cymbalum mundi* de B. des Periers, Dial. I.)
IMPERER Commander, *imperare*
IMPITEUX. Impitoyable.
IMPORTABLE. Insupportable, intolérable. (Cotg.)
INHABITANT. Qui habite dans, inhérent.
INCOMPRENABLE Incompréhensible.
INCREDIBLE Incroyable (Cotg.)
INESPUISIBLE. Inépuisable.
INNOMINABLE Indicible, qu'on ne doit pas nommer.
INSENSER, v. n. Déraisonner.
INSTAURATEUR Régénérateur, réparateur.
IRE. Colère
ISSIR, sortir. — *Issant* et *Yssant*.

JETTON, rejeton de plante, scion. — « *Jecton*. A shute, syens, twig, sprig. » (Cotg)
JOUXTE De *juxta*. — Selon, près de...

LABRUSQUE. Lambruche, vigne folle. — Directement du latin *labrusca*.
LADRESSE. Féminin de *ladre*, lépreux.
LAIDURE Ailleurs : *laideur*.
LAME. Pierre tombale, tombe.
LANGEON, pour *lange*.
LARMOYABLE Digne de larmes, lamentable.
LEAL. Loyal. (V. *Poésies* attrib. à Villon.)
LENITÉ. Douceur — Du latin *lenitas*.
LERME, pour *larme*. — Se trouve chez Villon.
LIESSE. Joie.
LIMITE, subst. masc. (p. 42, t. Ier.)
LIVEUR. Pâleur, du latin *livor*.
LOZ. Renom, gloire, louange.
LUC Luth. (Cotg.)

MACHER. Meurtrir. — V. MACHEURE. Meurtrissure, contusion. (D. Carpentier.)
MAIN (*Soir et*). Soir et matin. — De *mane*. — « Soirs et mains. » (Cotg.)

Mains, pour *moins* (p. 289, t. II.)

> *O Dieu de là hault,*
> *A ces inhumains*
> *N'en faites pas* mains.

Dans le *Monologue du Franc-Archier de Bagnolet*, attribué à Villon : *meins*. — En Normandie, on dit encore : « Cet enfant est bien *mendre* », c'est-à-dire chétif, pour *moindre*.

Mais que. Pourvu que.

Malfait. Méfait. — D'où *malfaiteur*.

Malheureuseté. Malheur. — Cotg. : *malheureté*.

Martyrer. Martyriser.

Meffaire. Mal agir. (Cotg.)

Mercher. Marquer. — Dans notre ancienne langue, les permutations sont fréquentes entre *a* et *e*, *ch* et *q*, *qu*.

Mercier. Marchand.

Meschef. Malheur, accident.

Mesgnie. Compagnie, train de gens, maisonnée. — Cotg écrit aussi *meignie*, Palsg. : *maynie*. (V. La Fontaine, *Conte* des *Aveux indiscrets*.)

> *. . . . Chacun au bruit accourt,*
> *Les pere et mere, et toute la megnie.*

Miner. Faire des mines. — P. 176, t. IV :

> *Quelques mines que nous minons.*

Mirable. Admirable, étonnant.

Monstre, subst. fém. Spectacle, exposition. — On dit encore : *faire montre*.

Montjoye. — Ce mot, qui désignait des monticules de pierre ou de terre élevés pour consacrer le souvenir d'une bataille ou de quelque autre événement considérable (v. Cotgrave), s'est appliqué ensuite aux croix indicatives des chemins, dont on les surmontait. C'est le sens du vers de Marguerite (*Chans. spirit.*) :

> *Sa Croix nous y sert de montjoye.*

Ailleurs, et jusqu'au XVII[e] siècle, on l'emploie dans le sens d'abondance, affluence, masse de choses, qu'on trouve chez Marguerite, ainsi que la signification de *victoire* ou *triomphe*.

Moult. Beaucoup.

Moyen. *Intermédiaire*, ou *modération*, *mesure*. — « Sans moyen », c'est-à-dire *sans mesure*. (P. 9, t. IV.)

Muer (Se). Se changer, se transformer.
Munde. Pur. — *Munder*, purifier.
Musart. Qui muse, qui attermoie, qui n'a souci de rien.
Musser. Se cacher.
Mie et Mye. Pas, point.

Ne. Ni.
Nichilité. Néant, de *nichil* pour *nihil*. — *Nichil-au-dos*. (Cotg.)
Nonchaloir N'avoir souci, négliger. — V. Chault (il ne).
Nully. Nul. — « *Nulluy* and *nully*, as *nul*. » (Cotg.)

Œuvrer. Ouvrer, faire.
Onc, *oncques*, *onques*. Quelquefois.
Oppresse. Oppression.
Oppugné. Combattu.
Ord. Sale.
Ores. Maintenant.
Orra. Ouïra. — De l'ancien verbe *oir*, entendre.
Oubliance. Oubli.
Oultrecuidé. Présomptueux. — *Outrecuidant* est resté dans le même sens.

Paction. Contrat, accord. (Cotg.)
Paluz. Marais. — *Palu*. (Cotg.)
Paour. Peur.
Paravant. Auparavant.
Pardurable. Durable à jamais.
Parfin (A la). *A la fin*, avec plus de force dans l'expression.
Parquoy. Pourquoi, c'est pourquoi.
Parti. Partagé, loti. — Partir. Partager, répartir.
Passible. Sensible, pénible, douloureux.
Peculier. De *peculiaris*. — Particulier.
Penible. Qui se met en peine.
Peneux. Peiné, en peine, en piteux état. — On disait : la *semaine peneuse* pour la *semaine de la Passion*. (Cotg.)
Pensement. Pensée. (Cotg.)
Perriere. « Latomie, carrière. » (Cotg.) Encore usité dans quelques provinces.
Pertuys. Ouverture, porte.
Piqueur. Piqûre.
Pis. « Du *pis* jusqu'à la simette. » C'est-à-dire de fond en comble. — *Pis* (de *pectus*), au moyen âge, signifiait *poitrine*. On prêtait serment, *la main au pis*. Il faudrait donc

traduire littéralement : *Du giron jusqu'à la tête*.— T. III des *Marguerites* (*Chanson spirituelle*) :

Christ a fait trembler l'Enfer,
Il a bridé Lucifer
D'une eternelle gourmette,
Du pis *jusqu'à la simette.*

(V. *Simette*, ci-après.)

PITEUX. Qui a pitié. (Cotg.)

PLACABLE. Que l'on peut apaiser.

PLAINGS et *plaintz*. Plaintes. — *Plaingt.* (Palsg.)

PLANIER, *e*, pour *plénier*, *e*. — « Court *planiere*. » (Cotg.)

PLANTÉ (A). En abondance. — L'anglais a conservé le mot *plenty*.

POINDRE. « Si chair nous poingt. » Nous avons conservé l'adjectif verbal *poignant*.

POINDRE *à*... Exciter à...

POISE. Pèse.— En voici un exemple dans le quatrain « que feit Villon quand il fut jugé à mourir » :

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris emprès Ponthoise;
Or d'une corde d'une toise
Sçaura mon col que mon cul poise.

POISON, s. fém. — Le peuple l'emploie encore ainsi.

POLLU. Souillé, pollué.

POURCE QUE. Parce que.

PRÆRIE. Prairie. — PRÉE. Pré.

PRECELLER. L'emporter, exceller.

PREFIX. Fixé d'avance, prédestiné, assigné. (Cotg.)

PREMIER QUE. Avant que.

PRESSE. Poursuite. — Foule.

PRETENTE. *Prætentum*, but, dessein, ce à quoi l'on prétend. (Cotg.)

PRINS. Pris, du latin *prensus*.

PROU. Assez. — Beaucoup.

PUGNIR. Punir.

PURITÉ. Pureté.

PUYR. Puer. (Cotg.)

QUANT ET QUANT. En même temps, tout de suite.

QUESTE. Recherche, poursuite.

QUIS. Cherché, de *quérir*.

QUITTE DE. Sans.

RACUEIL. Accueil. (V. *recueil.*)
R'ADDRESSE, substantif. — Refuge, recours.
RAINSEAU, rameau. — « *Raimceau*, qu'aucuns escrivent par *n*, *Rainceau*. » (Nicot.) — De *ramicellus*, qui a donné *raincel*. — *Rinceau* est resté comme terme d'architecture.
RAMENTEVOIR. Rappeler, remémorer. (Cotg.)
RANC et *reng*. Rang.
RAYZ. *Ray*. (Cotg.) — On dit encore les *rais*, pour les *rayons* du soleil.
REBAILLER. Rendre.
RECORD et RECORDS. Récit, déclaration, décret. (V. Cotg.)
RECORDER et RECORDER (Se). Rappeler, se rappeler.
RECORS. Ayant mémoire. (Cotg.)
RECOURSE. Recours, secours. (Cotg.)
RECOUVERT, pour *recouvré*. — Faute de langue, selon H. Estienne. « C'est une faute assez aisée à cognoistre à ceux qui ne parlent point à l'avanture, car j'ay *recouvré* ce qui estet perdu, et j'ay *recouvert* ce qui estet decouvert. » (P. 129, *Dial. du nouv. lang. franç. italianizé.*)
RECUEIL, pour *accueil* et *bienvenue*. — (Cotg.) *Welcome*.
REFECTIONNER. Repaître, nourrir.
REGNATEUR. Qui règne. — « A reigner. » (Cotg.)
REMIDE, pour *remede*, à la rime. (Voir *aïde*.)
RENOUVER. Renouveler, de *renovare* directement.
REPAIRE. Demeure, lieu d'élection. — Nous est resté dans un sens défavorable.
REQUERRE, infinitif, comme *acquerre* et *conquerre*. — (Cotg.) « Pray or sue unto », c'est-à-dire *recourir à*... par des prières.
RESCOUX. « Des dangers nous *rescoux* », c'est-à-dire : Délivre-nous des dangers. — « I rescue one out of daunger. Je *rescous*, rescourre. » (Palgr.)
RESTE, subst. fém., p. 273, t. IV. — (V. Cotg.)
RETRAIRE. Retirer.
REVERENTIAL. Plein de révérence, de respect.
RICAMEURE, pour *recamure*, broderie. — « *Recamer*, to imbroder. » (Cotg.) — On nomme *recamé* un « brocart dont la broderie est tissée sur l'étoffe et forme relief. » (A. Souviron : *Diction. des termes techniques*.)
RIENS. Rien, au singulier. — « Ton *Riens*. » (Comedie

du Desert.) — « *Riens* plus blanc. » (Palsg.) — Signifie aussi *nullement* :

De moy qui riens *à luy ne suis pareille.*

(*Marg. de la Marg.*, p. 265, t. IV.)

Ririe. Action de rire, risée.

Robber. Prendre, dérober.

Rouer. Tourner. (Cotg.)

Salvateur. Sauveur. — Salvation, salut.

Sapience. Sagesse, — Sapient. Sage.

Sarbatane, pour *sarbacane*.

Sauvement. Salut.

Saye, subst. masc. — Sayon. « Mon saye. » (V. Cotg.)

Scintille. Étincelle.

Se. *Si*, conditionnel et dubitatif.

Seinture, pour *ceinture*. — Palsg. : *saincture*.

Sejour. Repos, loisir. — Sejour (Sans). Sans retard.

Semblance. Ressemblance, apparence.

Sentement. Sentiment.

Serement, pour *serment*. — Ancien français : *sairement*.

Serre (En). En gêne.

Servateur. Comme *salvateur*, sauveur.

Seuffre, pour *souffre* : « Qui qu'en seuffre » (p. 31, t. IV).

Si, pris substantivement, dans le sens de *condition*. — L'expression « sans nul *si* » revient souvent. — « Par tel *si* que », c'est-à-dire *à condition que*...

Siller, pour *ciller*, cligner.

Simette. pour *cimette*, de *cime*, comme *cimier*. — *Sime* et *simme*, pour *cime*. (Cotg.) « The top, or tuff on the top of a tree; the cop, ridge or height of a mountain. » — Il note encore *cimet* dans le même sens.

Simois,

Dans leurs langeons et drappeaux et simois.

Il s'agit des Innocents massacrés au berceau; les mots *langeons* et *drappeaux*, c'est-à-dire *langes* et *draps*, semblent appeler par analogie un troisième terme indiquant aussi une sorte de couverture ou de vêture. — Je n'ai rencontré ce mot dans aucun vocabulaire, mais on trouve : 1° chez Raynouard, *Lexiq. roman*, le mot *Simoyssha*, *simossa*, dans le sens de « frange, bordure, bourre »; 2° chez Ducange : « *Simosa*, vestis species... duæ *simosæ* de ceda blanca. » Et « *Sismusinus*, vestis certis pellibus

munita. » Le mot *sismusinus* donne en français, — étant admis le rapprochement de l'*u* et de l'*i* par la chute de l'*s* intermédiaire dans *usinus*, le changement d'*ui* en *oi*, et la chute de l'*u* de la terminaison latine, d'après la règle commune, — *sismoins*, d'où *sismois*, *simois*. (V. Brachet, *Gram. hist. de la lang. franç.*, p. 284, et *Diction. étymologiq.* aux mots *angoisse*, de *angustia*, et *foison*, *moisson*, *boisseau*, etc.)

SOUFFRETTE. Souffrance, pénurie (Cotg.)

SOULACER. Récréer. « Je *soulace*, princ. conj. — Ceste melodie me soulace beaucoup. » (Palsg.) — *Soulacier*, *solacier*, dans le même sens et dans celui de *consoler*, *soulager*, sont notés par Nicot, Ménage, et employés encore par La Fontaine.

SOULAS. Soulagement, aise, plaisir. — D'où *soulasser*. (Cotg.)

SOULOIR. Avoir coutume, de *solere*.

SOUSPEÇON. Forme habituelle du mot *soupçon* dans *les Marguerites*, et plus rapprochée du latin *suspicio*.

SOUVENTESFOIS. Souvent.

SUFFISANCE. Ce qui suffit.

SUPERNEL. Supérieur. (Cotg.)

SUPPOST, pour *compost*. — Composé, assemblage.

SUYVIR. Suivre.

SY. *Si* amplificatif : « *Sy* tresbien... »

SYME, pour *cime*, tête.

TENEBRE, au singulier (p. 91, t. Ier.)

TENSER, pour *tancer*. — V. n., *murmurer*. — V. act. *admonester*.

TERRIEN Terrestre.

TIEUX, TIEULX. Pluriel de *tel*. (Palsg.)

TOLLIR. Enlever, de *tollere*.

TOURET DE NÉS. Espèce de demi-masque ou *loup*. — « Cache-nez, cache-museau. » (Cotg.)

TOUSJOURSMAIS (A). A jamais

TRAC. Manière d'être, train, allure. (Cotg.)

TRESPASSER. Franchir.

TRESTOUS. Tous. — On dit encore en Normandie : *tertous*.

TROMPER. Jouer de la trompe.

TROP MIEUX, TROP PLUS QUE. Formule amplificative.

UNION (p. 5, t. Ier). — C'est le latin *unio*, perle.

VERBOYER. Parler. — Du latin *verbum*.

VERD. Les yeux *verds*. — « Œil verd. *A grey eye.* » (Cotg.)

VERVE. *Caprice*, humeur fantasque. — H. Estienne rejette l'italien *caprice* (capriccio), et recommande l'usage « du mot *verve*, qui est ancien, et se trouve aussi en la farce de Pathelin ». (P. 114-115, *Dial. du nouv. lang. fr. italianizé.*)

VISTEMENT. Vite.

VITUPERE. Blâme. — Encore employé par Malherbe.

VOIR, vrai (Villon, *Grand Testament*). — Cotgrave le note comme substantif dans le sens de *vérité*.

VOYRAY (Je). VOIRRA (Il). Je verrai, il verra. — On dit encore ainsi en Normandie.

VOULSISSE, *vousissiez*. Voulusse, voulussiez. — Marguerite emploie *voulusse* et *voulsisse* concurremment. — (V. Palsg. et Cotg.)





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

JUILLET 1873


OCCVPA PORTVM
IOVAVST



